

L'ABBÉ STÉPHEN COUBÉ

CHANOINE HONORAIRE
D'ORLÉANS ET DE CAMBRAI

ŒUVRES ORATOIRES

GLOIRES ET BIENFAITS

DE

La Sainte Vierge



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

GLOIRES ET BIENFAITS

DE

La Sainte Vierge

Ouvrages de l'abbé COUBÉ.



Librairie P. LETHIELLEUX, 10, rue Cassette, Paris.

ŒUVRES ORATOIRES

L'âme de Jeanne d'Arc, panégyriques et discours religieux (5 ^e édition).	4 »
Jeanne d'Arc et la France, conférences et discours patrio- tiques (3 ^e édition).	2 »
Discours de mariage.	3 »
Gloires et bienfaits de l'Eucharistie	3,50
Gloires et bienfaits de la Sainte Vierge.	3,50
Gloires et bienfaits des Saints	3,50



Ames juives, roman des temps évangéliques, contenant les principales preuves de la divinité du christianisme et la réfutation du judaïsme (16 ^e édition).	3,50
L'épopée de Jeanne d'Arc, en 10 chants par l'abbé S. COUBÉ et en 10 tableaux par le Commandant LIÉNARD, in-8° écu (10 gravures en couleur).	2 »

Librairie TÊQUI, 82, rue Bonaparte, Paris.

La Communion hebdomadaire (12 ^e mille).	1,50
---	-------------

Bureaux de l'IDÉAL, 29, rue Chevert, Paris.

L'Idéal, revue mensuelle d'études religieuses, apologétiques
et sociales. Directeur : M. l'abbé COUBÉ.

Pour la France : 4 fr. par an ; pour l'Étranger : 5 fr.

NIHIL OBSTAT

O. ROLAND-GOSSELIN
Chanoine honoraire.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 3^a decembris 1911.

P. FAGES
Vic. gen.

*L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.
Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois en février 1912.*

I

Les Chevaliers de Notre-Dame

ou

LA DÉVOTION A MARIE,
DÉVOTION VIRILE ET SOURCE D'ÉNERGIE MORALE

*Discours prononcé le 7 septembre 1900,
pour la clôture du Congrès Marial de Lyon.*

LES CHEVALIERS DE NOTRE-DAME

Fecisti viriliter et confortatum est cor tuum.

Virile a été ton action et magnanime ton cœur

(*Judith*, ch. xv, v. 11.)

ÉMINENCES ¹,

MESSEIGNEURS ²,

RÉVÉRENDISSIMES PÈRES ³,

MESSIEURS,

Le monde va mal, très mal. Ce n'est pas céder à un esprit de dénigrement systématique que de le

1. LL. EE. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, primat des Gaules, le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, le cardinal Perraud évêque d'Autun.

2. LL. GG. NN. SS. Ardin, archevêque de Sens; Hautin, archevêque de Chambéry; Servonnet, archevêque de Bourges; Germain, archevêque de Toulouse; Montety, archevêque de Beryle; Turinaz, évêque de Nancy; Luçon, évêque de Belley; Touchet, évêque d'Orléans; de Pélacot, évêque de Troyes; Fiard, évêque de Montauban; Geay, évêque de Laval; Béguinot, évêque de Nîmes; de Cabrières, évêque de Montpellier; Herscher, évêque de Langres; Rumbeau, évêque d'Angers; Hazera, évêque de Digne; Berthet, évêque de Gap; de Boullis, évêque du Mans; Henry, évêque de Grenoble; Belmont, évêque de Clermont; Chapon, évêque de Nice; Jaquet, évêque d'Iassy en Roumanie; Forest, évêque de Saint-Antoine, au Texas; Le Roy, évêque d'Alinda; Vidal, vicaire apostolique des îles Fidji; Fraysse de la Nouvelle-Calédonie; Lamaze, de l'Océanie centrale; Pellet de la Côte de Benin; Lasserre, évêque du Maroc, vicaire apostolique d'Arabie; Barthet, évêque d'Abdère.

3. RR. PP. abbés de Dombes, de Sénanque, d'Aiguebelle, de Staouéli (Alger), de Mariastern (Bosnie).

dire. C'est constater un fait évident. C'est faire écho à la parole d'un homme qui a beaucoup aimé son temps, de Léon XIII, qui écrivait l'an dernier au clergé français : « Les temps actuels sont tristes et l'avenir est plus sombre encore. » Ce n'est pas risquer de décourager les âmes, si l'on a soin d'indiquer le salut en même temps que le péril. C'est pousser le cri d'alarme qui peut sauver l'armée, le cri de l'éclaireur qui revient au galop, l'épée au clair, vers ses compagnons endormis pour leur jeter ces mots : « Debout ! Voici l'ennemi ! »

L'ennemi ! Il n'est pas un point de l'horizon où je ne puisse vous le montrer. L'ennemi, c'est ce matérialisme éhonté qui nie l'âme, chef-d'œuvre de Dieu, pour mieux nier l'artiste éternel. L'ennemi, c'est ce sensualisme raffiné qui se glisse dans les cœurs à travers les fissures de la foi avec les corruptions de la littérature et de l'art. L'ennemi, ce sont les sectes impies qui voudraient tuer l'Église et déchristianiser la France, parce que, quand la France est chrétienne, elle porte le glaive de Dieu.

Oui, le monde va mal, très mal. Et un frisson vous prend aux entrailles quand on pense à ce que peuvent devenir demain la chère France, si glorieuse, mais qui n'a pas comme l'Église les promesses de la vie éternelle, et l'Église elle-même, immortelle, mais non invulnérable. Jamais causes sacrées ne furent plus violemment attaquées, et jamais peut-être elles ne furent plus mollement défendues. Jamais l'on n'eut plus besoin d'hommes énergiques et jamais ils ne furent plus rares. De tous les rivages monte la même plainte : Des hommes ! Des hommes ! Donnez-nous des hommes ! *Quomodo ceciderunt fortes ?*

Comment sont-ils tombés, que sont-ils devenus, les forts en Israël ? Où êtes-vous, les braves des anciens jours, les paladins et les chevaliers ? Où êtes-vous, héros des Croisades ? Où êtes-vous nos pères, géants qui ne reculez jamais devant le mal, et que devez-vous penser des pygmées que nous sommes !

Si, après avoir envisagé les forces et les préparatifs de l'ennemi, l'on reporte ses regards sur cette élite de l'armée catholique ici rassemblée, sur ce splendide état-major de trente évêques, entourés d'un millier de prêtres et de plusieurs milliers de fidèles, si l'on examine sous un angle humain ce Congrès Marial, en se demandant ce qu'il peut bien faire pour améliorer la situation, l'angoisse redouble encore, et l'on est tenté de s'écrier : « A quoi pensez-vous, catholiques ? Encore un Congrès ! Et un Congrès Marial ! Vous vivez à une époque de lutttes. L'ennemi est à vos portes. Vous avez besoin d'hommes de tête pour déjouer ses ruses, d'hommes d'énergie pour résister à ses assauts. Vous devriez travailler à former ces hommes. Vous devriez profiter de cette réunion pour tenir un conseil de guerre, élaborer un plan de campagne, le mettre à l'essai dans de grandes manœuvres. Et, au lieu de cela, vous vous contentez de lever les bras au ciel, de chanter des cantiques, de dire des chapelets. Vous venez ici pour exalter et développer une dévotion, bonne pour les femmes et les enfants, mais incapable de donner des hommes et qui ne peut faire de vous que des efféminés. Vous remplacez l'action par le mysticisme et le rêve !

Ce reproche, Messieurs, est immérité. Non, la dévotion à Marie n'est pas une dévotion féminine :

elle est essentiellement virile. Elle a une vertu miraculeuse pour tremper les âmes. Elle leur offre un idéal de bravoure chevaleresque. Marie nous apparaît dans l'Écriture et la liturgie avec un profil guerrier et des attributs belliqueux ; son nom y retentit dans un cliquetis d'épées et de glaives. C'est la tour de David, d'où pendent mille boucliers, la tour d'ivoire, la citadelle imprenable, l'armée rangée en bataille : c'est la femme forte : *mulierem fortem*, et l'Église lui chante ce que l'Esprit-Saint disait à Judith : *Fecisti viriliter et confortatum est cor tuum*. Virile a été ton action et magnanime ton cœur.

Aussi la dévotion à Marie a-t-elle toujours eu les sympathies des âmes les plus énergiques. Elle les attire et les berce ; elle les aguerrit et les charme. Si jamais nous obtenons les hommes dont nous avons besoin, soyons certains qu'ils nous viendront de là : ce seront des *Chevaliers de Notre-Dame*.

Ainsi, Messieurs, en venant ici étudier l'idéal que nous offre la Vierge, non seulement vous ne perdez pas de vue la défense de l'Église, mais encore vous y travaillez très efficacement. Ce pieux Congrès ne sera pas une simple joute oratoire, ni une vaine parade théologique. Ce sera un vrai conseil de guerre, d'où nous sortirons plus forts contre les ennemis de notre salut et qui, pour n'avoir rien de politique, n'en sera que plus fécond. Nous sommes vraiment aux grandes manœuvres de l'armée catholique, et nous arborons un drapeau qui conduit toujours à la victoire.

Voilà pourquoi je voudrais réfuter le triste préjugé que je viens de vous dénoncer. Je voudrais persuader à tous les hommes, à tous les jeunes gens de notre

temps d'embrasser une dévotion qui tremperait leur caractère et qui, en décuplant leur valeur surnaturelle, centuplerait leur valeur humaine. Je viens leur dire : Soyez fiers d'être les soldats de la très belle et très puissante Dame de la Victoire. Ne rougissez pas de porter sur vous ses insignes, son chapelet, son scapulaire et ses médailles. Pascal vous dirait dans sa langue hautaine et familière que, si c'est là s'abêtir, vous ne devez pas craindre de vous abêtir. Je vous dis, moi, que ce sera vous ennoblir et vous élever. Porter ces humbles symboles de matière dans un esprit de foi, c'est leur donner une âme : et c'est très fier et c'est très beau et c'est très fort. Au contraire, les abandonner par respect humain est indigne d'un homme. Ce sont des armes, et le soldat qui jette ses armes dans la bataille est un lâche et un insensé.

Nous étudierons d'abord en Marie les attributs qui la désignent comme un idéal de force et d'énergie morale, ce sera la *partie théologique* de ce discours. Puis, dans une seconde *partie historique*, nous verrons comment, en fait, les plus hardis, les plus magnifiques chrétiens ont toujours été des *Chevaliers de Notre-Dame*.

ÉMINENCE,

Votre grande ville était déjà depuis longtemps la ville de Marie, sa bonne ville de Lyon, *Lugdunum suum*, suivant le mot délicat du Souverain Pontife. Après ce Congrès et les fêtes du couronnement, elle aura à la protection de la Sainte Vierge un titre nouveau qu'elle vous devra et qui restera gravé dans le

cœur de mes chers compatriotes avec votre nom et celui de Léon XIII. Mais cette œuvre porte plus loin encore : elle déborde les limites d'un diocèse et d'un jour. Elle intéresse la chrétienté. Elle aura un immense retentissement dans le vingtième siècle. Elle laissera dans le cœur du peuple chrétien une généreuse combativité qui lui donnera des sauveurs en lui donnant des *Chevaliers de Notre-Dame*.

I

Au Moyen Age, quand un chevalier allait combattre dans la lice, il avait coutume d'incliner sa lance ou son épée devant l'une des nobles dames qui présidaient au tournoi. Il ne regardait pas comme indigne de lui de rendre cet hommage à une femme, Au contraire, l'idée qu'il combattait sous des yeux qui savaient apprécier la valeur l'animait dans la lutte, loin de faire trembler son bras.

L'on a vu des femmes capables, non pas seulement de présider à des tournois, mais encore de diriger d'héroïques chevauchées et de terribles batailles. La plus illustre fut Jeanne d'Arc ; et je ne sache pas que la vue de la svelte jeune fille, finement cambrée sur son destrier, ait jamais paralysé le cœur des libérateurs d'Orléans.

Au siècle dernier, lorsque Marie-Thérèse, poursuivie par ses ennemis, trahie même par ses amis, se réfugia chez ses fidèles Hongrois avec le petit empereur, son fils, dans ses bras, elle fut accueillie par des hurras frénétiques : enthousiasmés de son air martial, les magnats tirèrent l'épée en s'écriant : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ! » Et le roi

Marie-Thérèse se montra digne de commander à des hommes.

La vaillance n'est jamais si prestigieuse et si belle que lorsqu'elle nous apparaît trempée de jeunesse et de grâce. La force morale dans la faiblesse physique offre un contraste imprévu et splendide qui nous étonne et nous entraîne. L'épée a dans la main d'une héroïne des éclairs qu'elle n'a pas dans la main d'un héros. Aussi des hommes n'hésiteront jamais à suivre une femme qui s'avance impassible et souriante vers le danger. Ils rougiraient de l'abandonner : ils se feraient plutôt tuer jusqu'au dernier pour elle. Il leur semble d'ailleurs impossible que la mort ne respecte pas tant de beauté unie à tant de bravoure et que la victoire ne se montre pas assidue et empressée auprès d'elle.

Cette alliance de la grâce et de la force ne resplendit nulle part autant qu'en la Vierge Marie. Elle est la femme magnanime entre toutes les femmes. Vous pouvez donc, Messieurs, vous incliner devant elle comme le chevalier du Moyen Age devant la dame des tournois. Vous pouvez la suivre comme Dunois et Xaintrailles suivaient Jeanne d'Arc. Vous pouvez l'acclamer comme les Hongrois acclamaient Marie-Thérèse. Vous pouvez même l'appeler non seulement votre reine, mais votre roi, tant elle a montré de mâle énergie dans sa belle vie douloureuse.

Or, parmi les traits qui dessinent son pur et doux profil, il en est trois qui en font plus particulièrement pour nous le type de la vaillance chrétienne.

Elle est Vierge,

Elle est Martyre,

Elle est Mère :

Trois attributs d'où émane une triple vertu qui fera de nous des hommes de cœur.



Elle est Vierge : elle est immaculée. C'est par sa pureté originelle qu'elle a brisé la tête du serpent maudit et remporté sur lui une immortelle victoire. Vierge et immaculée, elle rend chaste l'homme qui l'étudie et qui l'invoque. Et par là même, elle le rend fort et invincible.

La chasteté est créatrice d'énergie. Écoutez la profonde parole par laquelle l'Esprit-Saint a loué Judith : *« Fecisti viriliter et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris. Virile a été ton action et magnanime ton cœur, parce que tu as aimé la chasteté. »* Le chrétien qui a dompté son cœur et ses sens a remporté la plus féconde et la plus difficile de toutes les victoires, la victoire sur lui-même. Il ne porte pas les lourdes chaînes que le sensualisme met aux mains, aux pieds et au cou de ses victimes, et qui les empêche d'agir, de marcher et de lever la tête. Il est libre. Il sera un homme d'action, un homme d'œuvres, il passera en faisant le bien, et, un jour, on pourra écrire sur sa tombe ces mots qui contiennent à la fois l'éloge et le secret de sa belle vie : *Fecisti viriliter et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris.* Chrétien, tu as été brave parce que tu as été chaste.

La volupté au contraire est le grand obstacle au courage. Sans doute l'esclave de ses sens peut, lui aussi, à certains jours, affronter crânement la mort. Mais il suffit pour cela d'une flambée de patriotisme

et d'honneur. L'image de la patrie qui passe, le sang d'un frère d'armes qui crie vengeance, la clameur de la bataille, l'odeur de la poudre, c'en est assez pour lui faire oublier le danger et l'entraîner vers la mort glorieuse. Mais cet héroïsme, la volupté le combat, parce qu'elle est essentiellement égoïste, et elle finirait par l'éteindre. Voilà pourquoi si, au lieu d'un individu en qui une règle générale peut ne pas se vérifier pour des causes particulières, vous prenez une multitude où les exceptions se fondent et disparaissent dans la note dominante, vous trouvez que la lâcheté est en raison directe de la débauche. Voyez les races efféminées de l'Orient, Perses, Mèdes, Lydiens, Assyriens... Elles étaient condamnées à fuir avec les Xerxès, leurs Crésus, leurs satrapes voluptueux, devant les Grecs aux mœurs plus graves. Lorsque les Grecs eurent été gangrenés à leur tour, ils tombèrent sous les coups de Rome, plus austère. Puis, lorsque Rome eut glissé dans les boues impériales, elle fut impuissante à se relever et un jour des cavaliers qui passaient la piétinèrent. C'étaient ces jeunes barbares dont la chasteté et la fidélité conjugale, *connubia firma*, étonnaient Tacite plus encore que leur téméraire intrépidité.

L'Église les accueillit avec amour, et elle aurait pu leur dire en les pressant sur son cœur : *Viriliter fecisti et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris*. Tu as été forte, ô race nouvelle, tu as vaincu la Rome déshonorée des Césars, parce que tu as été chaste.

Il est un courage qui, pour être moins brillant que le courage militaire, est cependant plus méritant et plus rare : c'est le courage du devoir quotidien.

Nous appartenons à une race qui sait encore mourir, et mourir splendidement, mais qui, hélas ! ne sait plus vivre. Et elle ne sait plus vivre parce qu'elle ne sait plus vouloir. Et elle ne sait plus vouloir, parce que la volupté l'a piquée au cœur.

L'homme adonné au plaisir est frappé d'ataxie dans sa volonté. La passion lui commande un mensonge, il obéit ; une couardise, il obéit ; une trahison, il obéit. C'est un esclave. Ce n'est plus un homme. L'homme est celui qui sait dire : non, au mal. La passion tue en lui, avec la volonté, l'ambition, l'effort personnel, le travail, l'esprit de suite, elle brise tous les ressorts de son âme, elle l'écrase et l'anéantit.

O vous donc qui voulez être des hommes d'énergie et de caractère pour être des hommes d'action, vous qui avez horreur d'une vie stérile et voulez servir les saintes causes de la vérité et du droit, de la patrie et de l'Église, soyez chastes. Gardez la chasteté :

Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor.
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Mais pour être chastes, levez les yeux vers l'idéal que vous offre la Vierge. Gracieuse et poétique, mystérieuse et douce, plus blanche que les neiges des grands monts, plus pure que les rayons des étoiles, Marie s'élève au-dessus des brumes et des poussières d'ici-bas, elle attire tous les regards. Elle agit sur nous à la manière d'un idéal par sa présence, sa vue, son rayonnement, en se gravant en notre âme, en forçant notre admiration, en nous suggestionnant l'idée et le désir de l'imiter.

Lorsque le jeune Athénien passait devant la frise

du Parthénon ou devant les merveilleuses statues de Phidias, il se formait à son insu dans son esprit un idéal de beauté esthétique qui épurait et élevait son goût. Il devenait artiste à cette muette école du grand art. De même lorsque le chrétien passe devant ce chef-d'œuvre du grand artiste, la Vierge Mère, son cœur s'attendrit et s'enflamme pour la beauté de l'innocence. Le pécheur lui-même est ému : et du fond de l'abîme où il se débat, ce n'est pas seulement vers Marie qu'il fait monter cet éloge mélancolique : « *Tota pulchra es* : Vous êtes toute belle. » C'est vers la vertu qui donne à Marie son charme et sa gloire : « Vous êtes toute belle, ô pureté, vous êtes vraiment la « Belle Vertu » par excellence. » Et à cette vue son cœur se calme, son imagination se peuple de chastes images : il devient pur à cette muette école de pureté.

Devenu pur, il est redevenu homme, il va pouvoir être soldat : le champ de bataille est ouvert devant lui.



Il faut au soldat sur le champ de bataille un idéal, un modèle de courage : c'est la Reine des martyrs qui le lui offrira.

Marie est souvent figurée dans l'Écriture par de vaillantes femmes : mais il n'en est pas dont l'histoire nous offre de sa vie un calque prophétique plus merveilleux que Judith.

En ces temps-là, le peuple de Dieu était exposé au plus effroyable danger. Assur, comme Judith allait le chanter dans son immortel cantique, était des-

cedu avec des nuées de cavaliers des montagnes de l'Aquilon. Il assiégeait Béthulie, dernier boulevard de la malheureuse nation. Jérusalem tremblait. Les douze tribus tremblaient. Les hommes tremblaient, ou plutôt non, il n'y avait plus d'hommes en Israël. Toutes les viriles espérances s'étaient réfugiées dans le cœur d'une femme. Elle entre dans la tente d'Holopherne. Elle lui tranche la tête. A elle seule elle met en fuite une armée orgueilleuse et innombrable. A elle seule, elle sauve son peuple. A elle seule, elle remporte une victoire que des milliers d'hommes n'auraient probablement pas remportée. Elle est vraiment terrible, cette femme, terrible comme une armée rangée en bataille.

Plus sublime encore a été Marie. Son champ de bataille à elle, c'est le Calvaire, et elle y combat un ennemi plus redoutable qu'Holopherne. La lutte, pour être tout intérieure, invisible, silencieuse, n'en est pas moins héroïque. L'enfer déchaîne contre elle toutes les douleurs humaines. Elle voit mourir le plus aimant, le plus aimable et le plus aimé des fils, dans les plus effroyables tortures, et elle ne peut rien pour lui

Ce corps qu'elle portait jadis tout petit avec un respect et une délicatesse infinis, les bourreaux l'ont saisi d'une main brutale, l'ont couvert de plaies, ils s'acharnent sur lui et elle ne peut adoucir leur fureur ! Ce sang de Jésus dont la source a été son cœur, elle le voit, elle l'entend tomber goutte à goutte de ses mains et de ses pieds, à côté d'elle, sur le roc du Calvaire, et elle ne peut l'étancher ! Cette poitrine qu'elle voyait autrefois à Bethléem et dans la fuite en Égypte soulevée au souffle calme et rythmé du som-

meil, elle la voit agitée des spasmes de l'agonie et elle ne peut soulager ses douleurs ! Ce visage de beauté et d'extase que les Anges venaient contempler sous son toit, est couvert de boue, de sang et de larmes, et elle ne peut l'essuyer doucement de son voile !

Ah ! vous comprenez, n'est-ce pas, combien tout cela est affreux et qu'il y a là pour une mère un supplice pire que la mort. Vous comprenez que sous cette scène déchirante se cachent les péripéties d'une gigantesque bataille. D'un côté, le Christ et sa mère ; de l'autre, le Démon et le Péch^é armés des glaives de douleur les plus acérés qui aient jamais traversé l'âme humaine. Les deux athlètes divins semblent inertes, vaincus, l'un, parce qu'il est cloué sur la Croix, et l'autre, parce que c'est une pauvre femme douce, résignée et comme figée dans sa douleur. Mais il n'en est rien. De leurs âmes intrépides, ils bataillent, ils harcèlent l'ennemi : ils le blessent, ils le terrassent. Chacune de leurs souffrances est une victoire.

Et voyez comme la femme, si frêle et si délicate, est digne de son compagnon d'armes, l'Homme-Dieu. C'est la mère douloureuse entre toutes les mères : *dolorosa*. Elle pleure : *lacrymosa*. Mais elle se tient debout : *stabal*.

*Stabat mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.*

Elle est debout, mais sous son pied virginal palpite le corps de son ennemi vaincu. Ne me parlez plus de l'exploit de Judith. Il est éclipsé par l'exploit

de la grande martyre du Calvaire. Judith a été proclamée victorieuse parce qu'elle parut un jour devant Israël tenant à la main, par sa chevelure sanglante, la tête d'Holopherne. Mais au sommet du Golgotha, Marie montre au ciel, à la terre et aux enfers, la tête broyée d'un monstre plus terrible que le soudard assyrien...

Plus que Judith, elle mérite la reconnaissance et les acclamations de ceux qu'elle a sauvés.

Lorsque les habitants de Béthulie se réunirent autour de leur libératrice, le prince de la cité Ozias lui dit en leur nom ces paroles émouvantes et somptueuses : « O femme, tu es bénie entre toutes les femmes ! Car Dieu a aujourd'hui exalté ton nom et l'a rendu si magnifique que ta louange ne tarira plus sur les lèvres des hommes. Pour eux tu n'as pas hésité à exposer ta vie, et tu les as sauvés de l'angoisse et de la mort. » Et le grand-prêtre de Jérusalem vint à son tour avec les prêtres et les vieillards et ils lui chantaient tous d'une voix : « Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple ! *Tu gloria Jerusalem, tu lælilia Israel, tu honorificentia populi nostri !* »

Ah ! combien Marie mérite plus ces louanges que Judith ? C'est elle qui est la gloire de Jérusalem, de la Jérusalem nouvelle, de celle de la terre et de celle du ciel. C'est elle qui est la joie et l'honneur de son peuple, non du petit peuple qui lui donna un berceau, mais du grand peuple racheté qui lui offre aujourd'hui des couronnes et des trônes.

Chantez-la donc, ô chrétiens ; chantez votre libératrice. Chantez la force dans la douceur, la victoire dans le martyre. Et puisque la guerre continue, pre-

nez-la pour modèle et pour idéal ! Que son nom retentisse à vos oreilles comme une sonnerie de bataille. Holopherne est aux portes de votre âme. Holopherne veut saccager la cité de Dieu. Holopherne assiège le boulevard de l'Église, la Béthulie moderne, qui est la France. Mais nous avons dans nos murs une guerrière, la femme bénie entre toutes les femmes. Au secours, belle et sainte Judith du Nouveau Testament ! Au secours, Dame de la Victoire ! Et puisque vous ne pouvez descendre vous-même sous nos yeux mortels, la tête sanglante d'Holopherne à la main, envoyez-nous des hommes animés de l'esprit du Calvaire, des hommes cuirassés de foi et d'espérance et bardés de cet acier des âmes qui est l'énergie dans l'amour.



Après la Vierge, après la Martyre, voici la Mère qui s'avance pour soutenir ses enfants.

Nous sommes ainsi faits, Messieurs, que nous ne pouvons jamais nous passer entièrement de notre mère. Plus nous avançons dans la vie, plus par suite ses soins nous deviennent inutiles, et plus cependant nous l'aimons et nous la vénérons. Plus nous sommes fiers et indépendants, et plus nous sommes tendres et respectueux pour celle qui nous berça sur ses genoux. Quand nous avons le malheur de la perdre, il s'ouvre à notre cœur une inguérissable blessure. Après avoir vécu de sa présence, nous vivons de son souvenir ; et, parfois, de longues années après sa mort, son seul nom fait couler nos larmes. Je ne sais si le sentiment filial envers la mère est plus

profond et plus vif chez l'homme que chez la femme ; quelques-uns l'affirment ; il me semble du moins qu'il y est plus touchant et plus beau.

Ne rougissez pas de ce sentiment, hommes qui m'écoutez, il vous honore. Mais reportez-le sur celle qui vous a enfantés dans la douleur au Calvaire. C'est à vous, plus encore peut-être qu'à vos mères, à vos femmes et à vos filles qu'il appartient d'aimer et de vénérer Marie.

On dit que, lorsque nos soldats meurent loin de leur foyer, leur dernier souvenir, leur dernier adieu est pour leur mère. Comme un jour on demandait à un aumônier militaire si cela était vrai : « Oui, dit-il, et que de fois j'en ai été le témoin ! Que de fois, après une sanglante journée, errant sur le champ de bataille, j'ai rencontré de pauvres soldats agonisants, et perdant leur sang par de larges blessures. Je prenais leur tête sur mes genoux, j'essayais de les consoler et d'adoucir leurs derniers moments. Oh ! cette scène lugubre ! je la revois encore comme si j'y étais, ce champ couvert de cadavres et de blessés, l'obscurité de la nuit percée çà et là par les lanternes des infirmiers, le silence de la mort interrompu par les gémissements et les appels des mourants. Or, le mot qui s'échappait le plus souvent de leurs lèvres dans le délire de la fièvre, et qui montait solennel, émouvant, dans l'immensité, c'était celui-ci : Mère ! ma mère ! ô ma mère ! »

Ah ! les vaillants ! Ah ! les pauvres enfants ! Tout à l'heure, quand ils s'élançaient dans la mêlée, ils voyaient passer devant eux des vols de Victoires qui les entraînaient, la Patrie qui leur criait : En avant ! la Gloire qui leur promettait le triomphal retour au

milieu des acclamations populaires ! Et maintenant qu'ils ont bien combattu et qu'ils vont mourir, la dernière vision qui les hante, ce n'est pas la Gloire qu'ils ont bien méritée pourtant, ce n'est pas la Victoire, gagnée par leur courage et qui ira caresser d'autres fronts, ce n'est même pas la Patrie, la douce Patrie qu'ils ont servie vaillamment, mais qui ne peut plus rien pour eux, c'est la femme aux mains si douces, au sourire aimé, qui jadis, quand ils étaient tout petits dans leur berceau, s'approchait d'eux silencieuse, écartait les rideaux pour voir s'ils dormaient, pour les consoler et fermer leurs paupières sous un baiser. Et ils l'appellent encore, comme si elle pouvait les entendre, comme si elle était là dans la nuit, sur le champ de bataille, prête à s'élaner pour défendre son enfant contre la mort, et ils lui répètent : Mère, ma mère ! ô ma mère !

Voilà l'homme, Messieurs ! Dans la force de l'âge, alors qu'il vient d'accomplir l'acte le plus viril, le sacrifice de sa vie, il a besoin de sa mère, il appelle sa mère !

Mère de Jésus, vous êtes notre mère, notre mère bien-aimée, plus douce et plus tendre même que nos mères de la terre : qu'elles nous pardonnent de le dire, puisque ce sont elles qui nous ont appris à vous chérir ! Eh bien ! mère, ma mère, ô ma mère, je vous appelle, venez à mon secours. La mère du soldat mourant ne peut répondre à ses cris, ni aller l'assister sur le champ de bataille : mais vous, vous êtes plus puissante, vous pouvez me consoler de toutes mes douleurs, me relever de toutes mes chutes. J'ai besoin de vous aujourd'hui, dans la force de l'âge, au milieu de la bataille de la vie, plus encore que

jadis, lorsque, tout petit, ma mère d'ici-bas me prenait dans ses bras et me portait là-haut dans votre chapelle de Fourvière et m'apprenait à balbutier votre nom, ce nom qu'aujourd'hui, dans la plénitude de la force, j'aime tant à porter devant mon pays, et à faire acclamer par les foules immenses.

Mère, ma mère, ô ma mère ! c'est aussi au nom de ce peuple que je vous jette ce nom, ce nom d'amour ! C'est un peuple de vaillants et de lutteurs, mais, comme le soldat mourant, il a besoin d'une mère, il a besoin de vous, pour être brave jusqu'au bout. Oh ! que la vie est belle sous votre regard ! Oh ! que la mort est plus belle encore entre vos bras ! Bienheureux vos chevaliers, ô Notre-Dame !

II

Que la dévotion à Notre-Dame soit une dévotion substantielle, savoureuse et tonique, très efficace pour combattre l'anémie des âmes ; qu'elle réponde admirablement au caractère, j'allais dire au tempérament de l'homme plus encore qu'à celui de la femme, et par suite aux besoins d'une époque tourmentée où la résistance au mal est plus difficile et plus nécessaire, c'est là une thèse psychologique et théologique qu'il m'a été facile d'établir en étudiant trois des principaux attributs de la Sainte Vierge. J'ajoute maintenant que cette affinité est également prouvée par des faits éclatants. Les plus rudes chrétiens, tous les beaux lutteurs, marins et soldats, apôtres et martyrs, ont toujours subi l'attraction de cette Reine de grâce, et se sont montrés ses fidèles chevaliers : c'est là une thèse historique que je me

propose de vous exposer en parcourant les fastes apostoliques, héroïques et militaires du culte marial.

L'énergie dans les actes et la délicatesse dans les sentiments sont des vertus qui, loin de s'exclure, se complètent et s'harmonisent. L'on a très bien dit que « les cœurs de lions sont les vrais cœurs de pères ». On voit souvent de rudes hommes, durs pour eux-mêmes et pour les autres, hommes de guerre, hommes de peine, s'attendrir tout à coup : leur visage taillé à coups de hache s'éclaire d'un large et joyeux sourire. Pourquoi ? Parce qu'on leur a présenté leur petit enfant, et devant cet être de douceur et de charme, tout leur cœur s'est fondu. On voit ces mêmes hommes, des hommes, des forts, se faire très doux, très caressants, très enfants pour leur vieille mère et baiser avec une respectueuse ferveur ses mains vénérables. Et ce sont encore les mêmes, des hommes, des forts, que vous retrouverez, s'ils sont chrétiens, toujours à genoux devant Marie ; ils la regardent d'un bon regard, amoureux et naïf, ils lui donnent des noms de tendresse, ils la prennent pour la dame de leurs pensées, ils lui jurent de venger son honneur : parfois même, au souvenir de ses bontés, une larme coule sur leurs joues basanées, il en a toujours été ainsi depuis le Cénacle.

Les apôtres vont partir pour la conquête du monde. Ah ! les rudes batailleurs ! Ah ! les belles victoires qu'ils vont remporter sur le paganisme et la barbarie ! Mais ils se préparent à la lutte par la prière avec Marie, mère de Jésus, *cum Maria matre Jesu*.

Avant de se disperser, ils s'agenouillent, nous dit la tradition, devant elle, ils lui demandent sa bénédiction. Ils reviennent un jour pour assister à sa

mort et constater son Assomption glorieuse. Aussi Notre-Dame est la Reine des apôtres, *Regina apostolorum*, et les apôtres sont les chevaliers de Notre-Dame.

Voici l'ère des martyrs. C'est la grande guerre. Pour armes, les instruments de supplice. Pour champ de bataille, la prison, le prétoire. Pour ennemis, les bourreaux et les empereurs. Mais que craindraient les soldats du Christ ? La Reine des martyrs est à leur tête, tenant en main la palme sanglante cueillie sur le Calvaire. Ils luttent avec elle. Ils triomphent par elle. Victoire aux martyrs ! Victoire aux chevaliers de Notre-Dame !

Les hérésies viennent à leur tour. C'est toujours la guerre contre le Christ, moins tragique, mais plus perfide. Elles bondissent autour de l'Église. Elles cherchent à la frapper au cœur. Mais Marie groupe autour d'elle les Pères, les Docteurs, les Théologiens. « Je suis la sagesse, leur dit-elle, *Ego sapientia* ; je préside aux pensées des sages ; à moi le conseil ; à moi la prudence, à moi la force : *Meum est consilium, mea est prudentia, mea est fortitudo*. » Sagesse, elle leur inspire les réponses qui écrasent l'erreur ; force, elle les soutient dans la lutte. Et une à une, au cours des siècles, les hérésies succombent sous leurs coups et tombent dans un silence éternel. Victoire aux Docteurs ! Victoire aux chevaliers de Notre-Dame ! Mais cette victoire, ils en reportent le mérite à celle qui les a guidés et inspirés, à celle qu'un grand évêque appellera un jour « la noble tueuse d'hérésies »¹, et ils lui chantent

1. Mgr Bertheaud, évêque de Tulle.

avec l'Église : C'est vous, ô Vierge, qui avez anéanti toutes les hérésies dans le monde entier, *Cunctas haereses sola interemisti in universo mundo.*

Voici venir le Moyen Age bardé de fer et chaussé d'éperons. Certes, il a ses défauts, mais on ne peut lui refuser la bravoure et la passion de la justice. Or le Moyen Age c'est l'âge de Notre-Dame, le règne de Notre-Dame. Plus la force physique incarnée dans le chevalier s'incline profondément devant la force morale représentée par Marie, plus elle se redresse terrible contre l'iniquité, comme la branche de chêne se redresse plus vigoureuse quand elle a été violemment courbée en sens contraire.

Toute la chevalerie n'est que l'armée et la famille de Notre-Dame. Quand le damoiseau doit être adoubé chevalier, il fait sa veillée d'armes dans une chapelle de la Vierge : il met le soir sur l'autel son épée qu'il reprendra le lendemain, combien plus chère à son cœur et plus terrible aux incréants !

Le titre de chevalier de Notre-Dame est un de ceux dont on est le plus fier au Moyen Age. Les seigneurs le revendiquent dans leurs chartes, comme cet émir Mirat, comte de Lordes ou de Lourdes, vaincu et converti par Charlemagne, qui fait hommage de son comté à celle qui devait, de nos jours, y faire une rentrée si royale.

Combien d'Ordres militaires se sont fondés sous le vocable de Notre-Dame ! Chevaliers de l'Étoile, Chevaliers de l'Ordre Teutonique, Chevaliers de l'Anunciade, Chevaliers de Calatrava, Chevaliers d'Alcantara, Chevaliers de Montesa, quelle splendide chevauchée d'hommes forts, tous chevaliers de Notre-Dame !

La reine du ciel est la reine des commanderies. Elle est de toutes les fêtes. Quand un nouveau membre est reçu dans l'Ordre, il doit passer sous la voûte d'acier que les anciens forment avec leurs épées et il s'écrie : Pour Dieu et pour ma Dame ! Et cette dame est Marie !

Quand les croisés s'élancent dans la mêlée, ils poussent souvent le même cri et ils font porter devant eux l'image de la Vierge, comme ces *maesta*, « ces Vierges en majesté », devant lesquelles les chevaliers des ligues lombardes fléchissaient le genou au plus fort de l'action et qui mettaient l'ennemi en fuite.

. . .

Lorsque Pélage veut chasser les Maures de son pays, c'est sur le rocher de Covadonga, le rocher aimé de la Vierge, qu'il réunit une poignée de héros, et c'est là qu'il commence cette lutte six fois séculaire d'où l'Espagne doit sortir aguerrie et si grande. Chevalier de Notre-Dame, Pélage !

A l'heure où les Albigeois couvrent de ruines le midi de la France, Simon de Montfort apprend de son ami saint Dominique à égrener le chapelet, et sa main gantée de fer n'en est pas moins terrible à la bataille de Muret. Chevalier de Notre-Dame, Simon de Montfort !

Chevalier de Notre-Dame, saint Louis ! Il porte son chapelet au combat, cuirasse mystique sous sa cuirasse d'acier.

Chevalier de Notre-Dame, Édouard III d'Angleterre ! Vaincu dans un tournoi, il ne trouve pas de

plus beau cadeau à faire à son vainqueur, Eustache de Ribeaumont, que son rosaire : il le lui donne aux applaudissements de toute sa Cour.

Charles le Téméraire et Anne de Montmorency disent tranquillement leur chapelet en allant au feu. Chevaliers de Notre-Dame, le Téméraire et le Connétable !

C'est le chapelet qui gagne la bataille de Lépante : c'est le murmure des *Ave Maria*, récités par la chrétienté et portés sur les flots, qui, bien plus que les canons et les bombardes, met en fuite les galères musulmanes. Chevaliers de Notre-Dame, Pic V et Don Juan d'Autriche et tous les héros de Lépante !

Les Vendéens, partant pour la défense de leurs foyers et de leur religion, fixent sur leur poitrine l'image du Sacré-Cœur et enroulent leurs chapelets autour de leur cou : et par les haies fleuries et sanglantes, ils s'en vont chantant :

Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta vierge d'ivoire....

Chevaliers de Notre-Dame, les Vendéens !

Le grand patriote du Tyrol, au commencement de ce siècle, André Hofer, récite son chapelet avec ses soldats à travers les gorges et les ravins de ses montagnes ; et, si l'on en croit la chanson tyrolienne, il leur dit : « A genoux, les montagnards, à genoux ! Et prenez-moi vos rosaires. Ce sont là les violons que j'aime. Quand la prière fera briller vos yeux, le Seigneur Dieu se montrera à vous. » Sur le point d'être fusillé, il donne son chapelet, son plus cher trésor, au prêtre qui l'assiste, puis, d'une voix ferme, il commande le feu. Chevalier de Notre-Dame, André Hofer.

Le maréchal Bugeaud, après sa conversion, se rend célèbre parmi ses soldats pour sa dévotion à la Vierge. Il dit dévotement son chapelet devant le feu du bivouac, afin qu'une armée française sache bien qu'on peut être un maréchal de France et un chevalier de Notre-Dame.

Le commandant Marceau, qui a tant honoré notre marine en ce siècle par ses belles croisières en Océanie, place l'image de Marie à l'avant de son bâtiment : il se promène sur la dunette de l'*Arche d'alliance* en égrenant son chapelet, et je vous assure que de la même main il sait porter haut le pavillon de la France.

Avant les journées héroïques de Castelfidardo et d'Ancône, La Moricière va chercher à Notre-Dame de Lorette l'étendard de Lépante.

Pendant la fameuse nuit qu'il passe étendu sanglant dans la neige sur le champ de bataille de Loigny, Sonis voit apparaître la Vierge, et, dans l'extase, il oublie ses douleurs. Chevaliers de Notre-Dame, Marceau, La Moricière et Sonis !

Messieurs, ils n'ont pas disparu de la terre de France, les hommes vaillants qui aiment la Sainte Vierge et se glorifient de marcher sous sa bannière. L'an dernier, ils étaient 60.000 à Lourdes : demain ils seront plus encore, car, plus la société marche et plus elle se sépare nettement en deux colonnes. Les groupes intermédiaires, les justes milieux, les vieux libéralismes sont balayés par la logique et le torrent des idées, et leurs débris vont grossir l'armée des bons ou celle des mauvais. Il faut aller à l'extrême droite de la vérité avec l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la Vierge, le Pape, ou à l'extrême gauche de

l'erreur avec la révolution et l'anarchie. A la limite, et logiquement du moins, il faut être chevalier du poignard ou chevalier de Notre-Dame.

Vous serez, Messieurs, les chevaliers de Notre-Dame. A la suite de tous ces vaillants dont je viens de vous citer l'exemple, vous comprendrez qu'il est très grand et très noble pour vous, hommes du monde, d'honorer Marie. Vous visiterez ses sanctuaires, vous porterez sur vous et vous direz son chapellet. Quelle raison auriez-vous de ne le point porter, sinon le respect humain? Et le respect humain est-il donc un sentiment digne d'un homme?



Dans votre splendide basilique de Fourvière, je vois partout le lion, symbole de la force. Il allonge ses reins de granit sur les marches du péristyle. Il avance sa large tête de bronze sur les vantaux du grand portail. Il dort tout en haut sur le fronton triangulaire, accroupi aux pieds de la Vierge. Il repose sur un nuage dans le tableau d'Orsel, les paupières mi-closes et comme ébloui par les splendeurs fantastiques qui rutilent dans les voussures de la nef. Il garde les balustres blancs du sanctuaire et, de son encolure de pierre, il soutient les cariatides des chapelles.

Lion passant d'armoirie, voilà l'emblème de cette noble cité; et, en prodiguant son image à travers la magie des marbres étincelants et des mosaïques, vous avez voulu, Lyonnais, attester votre dévouement envers Notre-Dame.

Mais, outre ce symbolisme héraldique, il en est un

autre plus profond, plus universel, le symbolisme liturgique, qui a inspiré votre sublime Bossan.

Le Christ est la force de Dieu, Il est appelé dans l'Écriture le Lion vainqueur de la tribu de Juda.

Mais le lion symbolise encore le peuple chrétien que l'Église ne craint pas d'assimiler à son Christ, le peuple revêtu de la force d'en haut, le peuple nourri par l'Eucharistie de la moelle du Lion; le peuple de France en particulier, tel qu'il a été autrefois et qu'il sera encore au vingtième siècle, champion de l'Eucharistie et chevalier de Notre-Dame.

Oh! comme il était beau et terrible, ce peuple Cœur-de-lion, quand il se dressait sur l'Europe et menaçait l'iniquité de ses inéluctables colères! Comme il était beau et terrible, quand il épouvantait de ses rugissements les hordes musulmanes; quand il se couchait devant le Saint-Sépulchre et disait à Mahomet: «Viens le prendre!»; quand il s'étendait devant le trône des Papes et criait aux forbans couronnés: «N'approchez pas!»; quand il disait à l'hérésie albigeoise: «Meurs!» et au protestantisme: «Va-t'en!» Oh! oui, il était beau alors le Lion de France.

Hélas! des jours sont venus où il a semblé énervé et fatigué de sa gloire. L'iniquité sortit alors de ses repaires et devint de plus en plus hardie. Mais c'est à peine si le lion bougeait. Parfois, impatienté, il relevait la tête en grondant comme s'il allait rugir, comme s'il allait bondir sur les félons et les mécréants. Mais bientôt sa tête retombait triste et lourde. Et un jour il s'endormit. Et, pendant son sommeil, de lâches belluaires sont venus pour l'enchaîner, pour lui rogner les ongles et le museler,

afin que sa grande voix n'inquiétât plus les malfaiteurs !

Mais ces temps sont passés. De sa main légère et virginale, Marie a touché l'animal superbe. Il a tressailli. Il s'est réveillé. Il a senti des ondes de force fluer dans son sang. Il a brisé ses chaînes de sensualisme et de respect humain. Et maintenant il se redresse et s'avance sur la hauteur de Fourvière ; il secoue sa crinière royale au vent de la liberté, et le voilà debout, face à l'horizon. face au vingtième siècle, et la terre prête l'oreille et se dit tout bas : C'est la France !

Rugis donc, ô Lion, rugis dans l'air immense et lumineux, pour annoncer au monde que tu es las de dormir, que tu vas descendre dans la plaine et combattre et broyer l'iniquité. Rugis, ô Lion, pour commander aux sectes impies de disparaître de la terre de France. Rugis pour rallier autour de toi tous les soldats du Christ et de sa Mère, et que ta voix, puissante et formidable, passant par-dessus le Mont-Blanc éternel, aille dire à tous les échos que le règne du mensonge est fini, et que la vérité trop longtemps obscurcie va sortir du nuage et ensoleiller le monde.

Et lorsque tu auras traîné à travers le vingtième siècle le char de Notre-Dame, entouré de ses fidèles chevaliers, tu reviendras ici, Lion, entendre d'autres foules, un autre Congrès Marial peut-être, acclamer la Bienheureuse, l'Immaculée, la Guerrière, Reine de chevalerie et d'honneur, Dame souveraine de la terre et du ciel. Ainsi soit-il.

II

La royauté de Marie

AU CIEL, SUR LA TERRE ET DANS LES ENFERS

*Discours prononcé le 21 août 1901,
pour la clôture du Congrès Marial de Fribourg (Suisse)*

LA ROYAULTÉ DE MARIE

AU CIEL, SUR LA TERRE ET DANS LES ENFERS

Gloriosa Regina mundi.
Glorieuse Reine de l'univers.
(Parole tirée de la sainte liturgie.)

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Il n'y a qu'un seul roi au monde dans toute la force et toute la plénitude de ce nom. C'est celui qui possède l'indépendance absolue et la souveraineté universelle, qui ne relève de personne et de qui relève toute chose, celui que saint Paul appelle le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs : *Rex regum et Dominus dominantium*.

De même, il n'y a qu'une seule reine au monde qui réalise toute la somptueuse grandeur de ce titre. C'est la Mère du Roi des rois, la femme bénie entre toutes les femmes : c'est la très sainte Vierge Marie.

Elle est vraiment la Reine des reines comme son Fils est le Roi des rois. Elle possède une souveraineté mondiale. Elle mérite, à tous égards, ce titre de Reine de l'univers qu'après les saints Pères et la liturgie nous allons lui décerner tout à l'heure en la couronnant.

Cette royauté de Marie s'étend aussi loin que celle de son Fils, qui lui a remis son propre sceptre entre les mains. Or, saint Paul nous dit qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Le nom de Marie est donc salué des mêmes génuflexions dans les trois royaumes soumis à Notre Seigneur.

C'est cette triple royauté dont je me propose de vous exposer les titres et les gloires. Je voudrais vous montrer la Mère du Christ *reine triomphante dans le ciel*, où Dieu, les anges et les saints l'exaltent à l'envi ; *reine miséricordieuse sur la terre*, où toutes les générations l'appellent bienheureuse ; enfin, *reine militante et victorieuse dans l'enfer lui-même*, dont les démons la redoutent comme une armée rangée en bataille.

Voilà comment Marie est Reine de l'univers. Reine de l'univers, oh ! le titre glorieux ! Et comme il m'est doux de le répéter au terme de ces fêtes grandioses où tant de lèvres l'ont prononcé avec amour et avec splendeur.

Oui, avec les coups de canon, dont les salves royales ont porté votre nom, dans un tonnerre de gloire, au fond des gorges et au sommet des montagnes qui nous entourent, je vous salue Reine de l'univers : *Salve Regina !*

Avec les cloches de cette ville, dont le bronze est encore tout ému de vous avoir tant chantée : *Salve Regina !*

Avec ces collines pittoresques qui vont bientôt s'embraser dans la nuit, mêlant dans les flots de la Sarine la féerie de leurs feux au scintillement des étoiles : *Salve Regina !*

Avec la couronne d'or et de pierreries que nous allons poser sur la pureté de votre front : *Salve Regina!*

Avec la couronne plus précieuse encore où nos orateurs ont mis l'or de leur amour et les bijoux de leur verbe : *Salve Regina!*

Avec ces milliers de chrétiens, vos sujets, accourus de tous les points de votre immense empire : *Salve Regina!*

Avec ces pieux prélats qui ont voulu rehausser de leurs crosses et de leurs mitres l'éclat de ces manifestations populaires : *Salve Regina!*

Avec le vénérable pasteur de ce diocèse qui, nouveau Cyrille d'Alexandrie, vient de renouveler pour vous le triomphe d'Éphèse : *Salve Regina!*

Avec cette noble ville de Fribourg, terre de liberté et de vaillance, qui offre aujourd'hui à la piété mariale une si généreuse hospitalité, tout embaumée du souvenir de Canisius, votre glorieux serviteur : *Salve Regina!*

Oui, Reine de l'univers, Reine du ciel, de la terre et des enfers, salut ; trois fois salut !

I

Marie est la Reine du ciel. Mais où la trouver dans cet immense royaume ? Saint Thomas nous dit qu'elle habite sur les confins de la Trinité. C'est donc là-haut dans l'inaccessible lumière de la divinité, immédiatement au-dessous du trône du Roi, que notre œil doit chercher à l'entrevoir. Pour l'y contempler, il nous faudrait l'aile et le regard de l'aigle

de Pathmos. Essayons cependant de bégayer cette apocalypse de Marie.



C'est Dieu le Père qui a conféré à la Vierge le premier titre et le premier honneur royal dans l'Immaculée Conception. Non pas que cette prérogative soit la raison primordiale de la royauté de Marie, — nous verrons bientôt que c'est la maternité divine, — mais elle en est la première manifestation.

C'était une loi que toute âme, en sortant des mains du Créateur, fût asservie au Démon. Naturellement parlant, la fille d'Anne et de Joachim devait subir cette loi. Mais alors elle ne pourrait plus être la Mère du Christ et la Reine du ciel. En effet, le fils qui naîtrait d'elle serait le fils d'une ancienne esclave, d'une affranchie, d'une réhabilitée. Ce serait pour lui un opprobre indélébile dont Satan ne manquerait pas de se prévaloir. Le Très-Bas pourrait dire au Très-Haut dans un ricanement impie : Ah ! ta mère, je l'ai possédée le premier !

Il était donc impossible, si Marie devait enfanter Dieu, qu'elle eût cette origine honteuse : il lui fallait, dans une création à part, une origine divinement royale. Sans doute, le péché originel est une loi. Mais à toute loi le législateur peut faire une exception. C'était la loi que personne ne parût, sous peine de mort, devant Assuérus sans être appelé par lui. Mais cette loi a été portée pour les autres et non pas pour vous, ô belle et radieuse Esther. Ne craignez pas la colère du roi. Il a souri ; il est descendu

de son trône, il vous a touchée de son sceptre d'or : vous êtes sa reine bien-aimée.

Dieu en agit de même envers la future mère de son Fils. Dans le même décret où il soumet le genre humain au péché originel, il en exempte Marie. Plus tard, le jour venu, il crée son âme toute pure. Il répand en elle une grâce plus abondante que la grâce de tous les anges et de tous les saints jusqu'à la fin des siècles. Il l'adopte pour sa fille de prédilection. Il l'aime d'un prodigieux amour paternel. Il se plaît à la choyer et à la combler de bénédictions. Il la berce de mots très doux et très tendres : Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. Il lui destine un royaume. Marie sera la plus riche héritière du monde. Mais quel sera son héritage ? Sera-t-elle reine de Jérusalem ? Sans doute, elle pourrait y prétendre, étant fille de David. Dieu pourrait mettre dans son berceau le sceptre de son royal ancêtre, pour que sa petite main apprît, en se jouant, à le porter un jour. Mais qu'est-ce que le sceptre de David ? Il est indigne de Marie. Elle aura mieux. Elle portera le sceptre du ciel. Et c'est justement pour qu'elle puisse porter ce sceptre un jour, que Dieu lui a fait l'âme si belle et la main si pure. L'Immaculée Conception est son premier pas dans la voie de la royauté.

Et voyez comme Marie se comporte déjà en reine. Alors que les pauvres humains n'entrent dans la vie qu'en se courbant sous les fourches de Satan, elle s'avance la tête haute et lui dit : Tu possèdes les autres dès leur conception, mais moi, c'est le Seigneur qui m'a possédée dès le principe de ses voies : *Dominus possedit me ab initio viarum suarum.*

L'infernal serpent cherche à l'enlacer dans ses orbes mortels et à la mordre au talon ; mais la douce enfant pose fièrement son pied sur la tête du monstre. Que dites-vous, mes frères, de ce geste et de cette allure ? N'est-ce pas tout à fait royal ? Un ancien a dit en parlant d'une habitante de l'Olympe : « *Incessu patuit dea* : A sa démarche elle se révéla déesse. » On peut dire de même de l'Immaculée que, dès son premier pas dans le monde, elle se révèle reine. Quand on entre ainsi dans la vie, non par la route boueuse des fils de colère, mais par ce chemin de lis ; quand on a ce port majestueux, cette démarche divine ; quand on pose avec cette grâce légère un pied triomphant sur la tête de son ennemi, on est vraiment de race royale. *Incessu patuit Regina*.

C'est ainsi que Marie obtint, dès sa conception, son titre de Reine ; mais elle n'entra en jouissance des honneurs dus à ce titre qu'au jour de son Assomption. Dieu le Père lui dit alors, en lui ouvrant les portes du ciel : Venez, ô ma toute belle, ô ma bien-aimée, venez recevoir votre couronne : *Veni, coronaberis*. Et il plaça sur sa tête un diadème de douze étoiles : *In capite ejus corona stellarum duodecim*. Et maintenant, ô Vierge, avancez, montez sur ce trône et régnez : *Intende prospere, procede et regna*. Et, depuis lors, elle rayonne à votre droite, Seigneur, toute vêtue d'or : *Adstilit regina a dextris tuis in vestitu deaurato*. Et vous lui dites : Soyez heureuse, ô Reine du ciel : *Regina cœli, lætare* !



Marie tient son second titre royal de l'Esprit-Saint. Si elle avait abdiqué son indépendance et sa virginité entre les mains d'un homme, si grand fût-il, fût-il même le plus puissant des monarques, le monde eût admiré en elle une femme illustre, peut-être une de ces reines éphémères, comme l'Orient en a tant vu passer sur ses trônes de pierreries. Mais épouser un roi de la terre, c'eût été une mésalliance pour la fille du Roi des cieux. Marie reste indépendante et fait vœu de virginité.

L'Esprit-Saint, en retour, épouse son âme, et l'épithalame de ces noces royales, vous le trouvez tout vibrant d'amour dans le *Cantique des cantiques*. Heureuse de n'appartenir qu'à Dieu seul, la jeune Vierge d'Israël chantait cet épithalame sur les parvis du Temple et sous le toit de sa mère, et elle devait le murmurer encore, nous dit saint Bernard, le jour où elle monta sur le trône de gloire : *Cum ascenderet ad thronum gloriæ, épithalamium canens*. De son côté, l'Esprit-Saint ornait de plus en plus son âme des bijoux de toutes les vertus : *Quasi sponsam ornavit eam monilibus suis*.

Il est vrai, Marie a mis sa main dans la main d'un descendant de David comme elle. Mais Joseph n'est que le gardien de sa virginité. Entre eux il y a un lis infranchissable, toujours fleuri, toujours embaumé, toujours droit, et c'est par dessus ce lis que leurs regards se rencontrent, que leurs mains se joignent et que leurs cœurs se comprennent. L'Esprit-Saint reste le seul maître de cette jeune âme. Un

jour vient où il projette sur elle son ombre féconde, et, grâce à son opération mystérieuse, Marie devient mère et reste vierge.

Voilà ce que la troisième personne de la Trinité a fait pour cette enfant de bénédictions. Fille de roi, elle est devenue épouse de Roi, et, par conséquent, Reine à un titre nouveau. Au jour de l'Assomption, l'Esprit d'amour a dû lui dire aussi : Venez, ô ma bien-aimée, recevoir votre couronne : *Veni, coronaberis!* Lui aussi, il l'a fait monter sur un trône : *Adstitit regina a dextris tuis.* Lui aussi, il lui répète ce chant de la Pâque éternelle : *Regina cœli, lætare!*

. . .

Mais le principal titre à la souveraineté découle, pour la sainte Vierge, de sa maternité divine. Elle n'a été fille de roi, épouse de Roi, que parce qu'elle devait être mère de Roi en devenant Mère de Dieu. C'est parce que Jésus-Christ est Dieu qu'il est le Monarque universel : de la plénitude de la divinité découle pour lui la plénitude de la royauté. De même, c'est parce qu'elle est remplie et comme saturée de divinité que Marie participe à la royauté divine. Elle a commandé à Celui qui commande au ciel, à plus forte raison peut-elle commander au ciel lui-même. Elle a donné à Jésus tout ce qu'il tient de la terre : son sang, sa chair, sa vie mortelle ; Jésus lui donne tout ce qu'il a, tout son empire. « A genoux, dit-il à la création tout entière, à genoux ! c'est ma Mère et votre Reine ! »

L'antique Église d'Orient avait symbolisé et comme matérialisé cette idée d'une manière poétique.

Il ne couronnait pas les icônes ni les statues de la Vierge : il écrivait seulement en lettres d'or ce simple mot Θετόκος, mère de Dieu, sur le front de Marie, comme pour dire que sa vraie royauté c'était sa maternité elle-même.

Tant que la Mère de Dieu vécut sur terre, son pouvoir universel fut lié, sa majesté demeura voilée ; elle ne devait se montrer dans tout son éclat que le jour de l'Assomption. Les Pères de l'Église nous la montrent à l'envi, en ce beau jour, montant sur les nuées des cieux, appuyée sur son bien-aimé et le cœur débordant de délices extatiques : *Deliciis affluens, innixa super dilectum suum*. Jésus lui montre cette terre qui s'efface peu à peu dans ses brumes lointaines ; plus bas, plus loin, des abîmes enveloppés de ténèbres ; et enfin, au-dessus d'eux, dans une lumière grandissante, le ciel, dont les portes lumineuses se rapprochent : O ma Mère, s'écrie-t-il, voici mes trois royaumes, je vous les donne. Entrez dans le plus beau de tous. Ouvrez-vous, portes éternelles, pour que le Roi de gloire entre avec la Reine de gloire. Et quand les portes éternelles leur ont livré passage, il fait à sa Mère les honneurs de son paradis. Voici mes anges ; lui dit-il, ils seront vos messagers, ils prêteront leurs ailes à tous vos désirs. Voici mes bienheureux, ils seront vos chevaliers et votre garde d'honneur. Ce trône, le plus brillant du ciel, c'est le vôtre. Cette couronne, la plus belle des couronnes, vous est destinée ; venez la recevoir : *Veni, coronaberis*. O ma Mère, que vous êtes belle ! O Reine du ciel, je suis heureux de votre gloire et de votre bonheur : *Regina, cœli lætare !*



Les anges se pressent autour de Marie pour lui former une Cour. Ils se souviennent de l'avoir entrevue jadis, dans une vision prophétique, au jour de l'épreuve d'où ils sortirent vainqueurs, souverainement noble et gracieuse, tenant dans ses bras un petit enfant, leur Dieu incarné.

Mais maintenant qu'ils la voient de plus près, combien elle leur apparaît plus splendide ! *O quam pulchra es !* Oh ! qu'elle est belle ! Qu'elle est belle, même pour ces yeux d'anges habitués à la beauté de Dieu ! Avec quelle joie ils fléchissent le genou devant elle ! Avec quelle joie ils lui offrent l'encens de leur amour et de leur admiration ! Avec quelle joie ils lui disent, dans une harmonie où se fondent leurs milliards de voix, ce chant dont ils sont fiers, parce qu'il a l'un d'eux pour auteur et que c'est vraiment la salutation angélique : *Ave Maria, gratia plena !* Et tous les échos des collines éternelles répètent : *Ave Maria !* Salut, Reine des cieux ; salut, Reine des anges : *Ave, Regina cœlorum ; ave, Domina angelorum.*



Les saints et les saintes ne sont pas moins assidus auprès de son trône. Et combien elle est émue en les voyant ! Ah ! ceux-là sont de sa famille : ce sont ses enfants, non plus exposés aux dangers et aux douleurs de la terre, mais désormais assurés de leur éternité. Ils lui doivent cette éternité bienheureuse

après Dieu ! Sans doute, c'est la vision béatifique qui est la cause du bonheur essentiel des élus, mais voir Marie, c'est aussi pour eux une vision de paix, un surcroît d'extase. Je suppose qu'ils doivent lui murmurer des paroles fraîches et douces comme celles que lui adressait saint Pierre Damien : « Vous êtes le myrte et la rose en fleur du Paradis, vous êtes la beauté du ciel, vous êtes le dimanche des cœurs. » Ils doivent lui chanter les litanies triomphales que le peuple juif chantait jadis à la libératrice de Béthulie : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, la gloire de notre race ! »

Les patriarches et les prophètes reconnaissent en elle celle qu'ils ont attendue comme la rosée du ciel et qui était la dame de leurs pensées et de leurs espérances : *Regina patriarcharum, regina prophetarum !*

Les apôtres lui montrent les pays qu'ils ont évangélisés. « Voilà, lui disent-ils, les provinces que nous vous avons conquises et qui reconnaissent votre sceptre : nous n'étions que vos lieutenants, vous êtes notre Reine : *Regina apostolorum !* »

Les martyrs inclinent devant elle leurs palmes sanglantes : n'est-elle pas la plus illustre des martyres ? *Regina martyrum !*

Les vierges la suivent, comme elles suivent l'Agneau, et jettent sur sa route leurs lis immaculés : n'est-elle pas la Vierge par excellence, la Vierge des vierges et leur Reine ? *Regina virginum !*

Elle est la reine de tous les héros, de tous les confesseurs, de tous les saints : *Regina confessorum, Regina sanctorum omnium !* Et c'est une litanie ininterrompue de titres glorieux qui montent ainsi vers

son trône et où domine ce *leitmotiv* superbe : *Regina cœli, lætare!*



Et tous, les anges et les saints, admirent en Marie la plus fidèle image de la clarté divine après Notre Seigneur. Elle reflète Dieu comme une pierre précieuse reflète le soleil qui la rend éblouissante; elle reflète Dieu comme ce diamant phénoménal qu'un roi de l'Orient a nommé d'un nom fastueux : *Montagne de lumière*.

L'Écriture nous dit que Marie, couronnée d'étoiles, chaussée du croissant de la lune, est revêtue du soleil : *Mulier amicta sole*. Oh ! ce manteau de soleil ! Comme c'est bien la pourpre qui convient à une telle reine ! Son manteau est le soleil : soleil de ses vertus qui éclipsent les vertus des anges et des saints comme l'aurore éclipse les étoiles du matin, attardées dans la pâleur du ciel. Son manteau est le soleil : soleil de ses prérogatives, l'Immaculée Conception, la Virginité miraculeuse, la Maternité divine, l'Assomption. Son manteau est le soleil : soleil des grâces qu'elle laisse tomber sur nous en pluies lumineuses. Son manteau est le soleil : soleil de la divinité qui s'est faite chair, sa chair à elle, pour habiter dans son sein ; qu'elle a bercée et endormie sur son cœur, et qui l'enveloppe et l'irradie tout entière : *Mulier amicta sole!*

Il est dit dans l'Écriture que le bas du manteau de Dieu remplissait le temple. Le manteau de Marie descend aussi jusqu'à terre. Oh ! saisissons avec empressement sa traîne lumineuse, abritons-nous

sous ses plis d'or, baisons sa frange bénie, et murmurons, nous aussi, avec Dieu, les anges et les élus :
Regina cœli, lætare !

II

La Reine du ciel est aussi la Reine de la terre et elle l'est à un double titre, comme Mère de Dieu et comme Mère des hommes.

Comme Mère de Dieu, elle doit régner partout où règne son Fils ; elle doit posséder avec lui toutes les nations qu'il a reçues de son Père en héritage.

Comme Mère des hommes, elle a souffert pour eux au Calvaire. Elle a été leur Corédemptrice. Elle a contribué à les sauver, en mêlant ses larmes au sang de Jésus. Elle les a enfantés à la vie spirituelle et Jésus, du haut de la croix, l'a nommée leur mère. C'est comme s'il lui avait dit : Ils sont à toi, non seulement parce qu'ils sont à moi et que je te les donne, mais encore parce qu'ils sont ta conquête personnelle, tes *benoni*, les enfants de ta douleur.

Le poète Leconte de Lisle a dit au soleil :

Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure.

Ne peut-on dire de même à Marie que la gloire de sa royauté découle en nappes d'or, en rayons de grâces, de la blessure qu'elle a reçue au Calvaire ?

*
* *

Le royaume terrestre de Marie est moins brillant certes que son royaume céleste. C'est un pays difficile à gouverner et où éclatent sans cesse des ré-

voltes contre son autorité. Et puis, il est si triste ! Régner sur la terre, n'est-ce pas régner sur des douleurs et sur des tombes ? Aussi est-ce peut-être la raison pour laquelle, dans les litanies que nous rappelions tout à l'heure, l'Église ne chante guère que la royauté céleste de Marie. Reine des anges, reine des prophètes, reine des patriarches, reine des apôtres, reine des martyrs, reine des vierges, reine de tous les saints, n'est-ce pas la reine de tous les couronnés, la Reine du ciel ? Toutes ces invocations ne sont-elles pas les sous-titres de ce titre glorieux : *Regina cœli* ?

Néanmoins Marie ne dédaigne pas cette partie de son immense empire. Elle se tourne même vers elle avec un amour plus attendri. La libéralité qui donne, la pitié qui console, c'est un des plus beaux attributs de la royauté. Cet attribut, Marie ne peut l'exercer au ciel, où tout le monde est heureux. Mais combien elle se dédommage du côté de la terre !

Écoutez, écoutez ce chant de douleurs, ce thrène de toutes nos misères, qui monte chaque jour vers le ciel, comme un sanglot, mais en même temps, chose étrange, comme un hymne triomphal :

« *Salve Regina, Mater misericordiæ !* Nous vous saluons, parce que vous êtes Reine, mais nous vous invoquons, parce que vous êtes la Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra, salve !* Nous crions vers vous, pauvres enfants d'Ève, du fond de notre exil, du fond de la vallée des larmes. Nos douleurs et nos blessures crient vers vous ! Notre chair meurtrie crie vers vous ! Nos cœurs brisés crient vers vous ! Nos faiblesses, nos chutes crient vers vous ! Nos décou-

ragements et nos désespérances crient vers vous ! Nos épouvantes devant la mort et l'inconnu de l'éternité crient vers vous ! Oh ! écoutez-nous ! Secourez-nous ! Tournez vers nous ce regard miséricordieux, ce regard d'aurore qui illumine et qui apaise. Et, après notre exil, montrez-nous votre Jésus, le fruit béni de vos entrailles, montrez-nous le Roi dans sa gloire, ô clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! »

Ce chant de la douleur et de la confiance, l'un des plus beaux et des plus émouvants qui aient jamais retenti sur la terre, Marie l'exauce avec une bonté maternelle. Chaque jour, elle promène son regard miséricordieux sur notre triste vallée. Chaque jour elle y descend et en parcourt les sentiers, semant partout ses libéralités royales.



Les plus graves théologiens assurent que toutes les grâces que Dieu nous accorde passent par les mains de sa Mère. « Marie, nous dit M. Olier, est comme le sacrement de la grâce universelle. » Jésus est toujours la source unique de la grâce, mais sa Mère en est le canal nécessaire. Le cœur du Christ est la fontaine d'où jaillit l'eau de la vie éternelle, le cœur de Marie est l'aqueduc sacré qui nous l'amène. Tout homme qui entre au ciel passe par cette porte : *janua caeli*. « O Femme ! s'écrie Dante, tu es si grande et si puissante que celui qui veut une grâce sans recourir à toi, veut que son désir vole sans ailes ¹. » La Sainte Vierge est donc l'inten-

1. Dante, *Paradis*, xxxiii.

dante et la trésorière du bon Dieu, la grande aumônière de notre salut. C'est bien là un rôle tout maternel, mais n'est-ce pas aussi un attribut tout royal? D'ailleurs, Marie n'est reine ici-bas que dans la mesure où elle est mère.



Elle est la Mère et la Reine des justes. Elle est l'idéal de sainteté qui les stimule et les pousse vers la perfection. Elle est le guide charitable qui leur tend la main pour les aider à monter. Quand ils se réunissent, elle est la présidente de leur cénacle, comme jadis à Jérusalem, priant et attirant sur eux l'Esprit d'amour.

C'est elle qui a donné au Christ le corps qu'il nous offre en nourriture dans la sainte hostie : son chaste sein a été le premier ciboire. Elle est donc en quelque manière la source de l'Eucharistie et des grâces qui en découlent sur le monde, et quand nous recevons cette chair issue de sa chair, nous contractons avec elle une glorieuse alliance.

Elle est la Mère et la Reine des pécheurs. Quand ils s'éloignent de Dieu, elle va à leur recherche, elle s'efforce de toucher leur cœur, de les ramener et de les réconcilier avec son Fils. Qui dira les innombrables conversions obtenues dans ses sanctuaires, et surtout dans celui de Notre-Dame-des-Victoires, qu'on peut bien appeler aussi le refuge des pécheurs!

Elle est la Mère et la Reine des peuples chrétiens. Aux jours de danger, ils se précipitent à ses genoux et elle les sauve, comme à Lépante et à Vienne. Aux jours de paix, elle les visite dans ces illustres sanc-

tuaires où ils se pressent avec confiance : Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame del Pilar, Notre-Dame-des-Ermites à Einsiedeln, Notre-Dame de Lourdes et tant d'autres d'où le miracle rayonne au loin sur le monde.

Et elle guérit non seulement les âmes, mais aussi les corps. Qui de vous n'a assisté à l'arrivée des malades à Lourdes, à ce grand déballage de toutes les misères et de toutes les infirmités humaines ? Et qui n'a rencontré plus tard ces heureux miraculés qui étaient venus aveugles et qui voient, sourds et qui entendent, paralytiques et qui marchent, les yeux pleins de larmes et qui rayonnent de joie et qui acclament leur bienfaitrice avec transports ?



Marie avait prévu ces acclamations dans la vision du *Magnificat*. Elle avait vu toutes les générations accourir vers elle et la proclamer bienheureuse. Et jamais prédiction ne s'est mieux réalisée.

A la lettre, les chrétiens n'ont su qu'imaginer pour témoigner leur enthousiasme et leur amour à leur Reine. Rien n'est trop beau pour ses autels. Rien n'est trop brillant pour ses fêtes. Elle est bénie entre toutes les femmes, la plus populaire, la plus aimée, la plus vénérée.

Et notre piété envers elle est si tendre et si ardente que des frères égarés l'ont taxée d'idolâtrie. Reproche injuste contre lequel nous protestons. Nous n'adorons que Dieu seul. Nous rendons à sa Mère, non pas le culte de *latrie* qui n'appartient qu'à sa majesté, non pas le culte de *dulie* qui convient aux saints ordinaires,

mais un culte à part et supérieur, parce qu'elle a été placée par Dieu dans un ordre à part et supérieur : dans l'ordre de la maternité divine ; c'est le culte d'*hyperdulie* qui la distingue de Dieu, mais qui la sépare aussi des autres créatures, et chaque jour monte vers elle l'*hyperdulie* de nos admirations et de notre amour, l'*hyperdulie* de nos acclamations : *Beatam me dicent omnes generationes*. Et ce concert qui chante la Vierge *beatam* retentit d'âge en âge comme le bruit des grandes eaux, et il semble croître à chaque siècle, depuis les Catacombes jusqu'au Moyen Age et depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours.

Beatam! C'est le peuple d'Éphèse, qui, apprenant que le Concile a déclaré Marie Mère de Dieu, célèbre sa Reine dans un véritable délire de joie et d'enthousiasme.

Beatam! Ce sont les Pères et les Docteurs de l'Église qui, d'Origène et de Cyrille d'Alexandrie à saint Bernard, et de saint Bernard à saint Bernardin de Sienne, à saint François de Sales et à saint Alphonse de Liguori, lui consacrent des pages immortelles.

Beatam! Ce sont les peintres qui, de saint Luc à Fra Angelico et de Fra Angelico à Murillo et aux écoles modernes, la prennent pour l'idéal de la beauté.

Beatam! Ce sont les cathédrales qui montent lentement vers le ciel et dont toutes les pierres clament la gloire de Notre-Dame.

Beatam! Ce sont les vainqueurs de Lépante et de Vienne qui remercient la Vierge, *Auxilium christianorum*.

Beatam! Ce sont ces congrégations de Notre-Dame, floraisons merveilleuses de toutes les vertus, qui,

depuis le jour où Canisius les arrosa de ses larmes, n'ont cessé d'embaumer l'Église.

Beatam! C'est le dix-neuvième siècle qui célèbre Marie avec plus d'amour que tous les autres, parce qu'aucun n'a été aussi favorisé par elle d'apparitions et de miracles.

Beatam! C'est Pie VII revenu d'exil et couronnant sa libératrice. C'est la vague d'enthousiasme qui soulève le monde catholique quand Pie IX définit l'Immaculée Conception. C'est ce bruit de rosaires égrenés, qu'à la voix de Léon XIII le peuple chrétien jette aux pieds de la Vierge comme des perles dans une coupe d'or.

Beatam! C'est le dernier soupir du dix-neuvième siècle au Congrès marial de Lyon et le premier cri de joie du vingtième siècle au Congrès marial de Fribourg; c'est le siècle nouveau-né fléchissant le genou devant la Mère de Dieu, l'acclamant Reine de l'univers et se préparant à acclamer un jour, s'il plaît à Dieu, sa bienheureuse Assomption.

Oh! oui, à genoux, ô vingtième siècle, à genoux devant Jésus, car il est Roi; mais à genoux aussi devant Marie, car elle est Reine! A genoux, pauvre siècle, né dans les larmes et les douleurs et dont l'avenir paraît si inquiétant; à genoux, car tu as grand besoin de miséricorde et Marie est la Mère et la Reine de miséricorde! Jette-lui, du fond de cette terre d'exil où tu viens d'entrer, ce grand cri de détresse et de confiance filiale qui émeut toujours son cœur : *Salve Regina, Mater misericordix!*

III

Si la Sainte Vierge est exaltée au ciel et invoquée sur la terre, elle est maudite dans l'enfer : mais cette malédiction même est un hommage de la haine diabolique à sa royauté triomphante. Dans chacun des trois royaumes de Marie, un de ses attributs éclate davantage : sa gloire au Paradis, sa bonté au val des larmes, sa puissance dans les abîmes de la justice éternelle. Son nom, qui est une mélodie pour le ciel et la terre, retentit comme un coup de foudre en enfer, et les démons ont beau frémir de rage, ils doivent fléchir le genou en l'entendant.

La Vierge guerrière a, en effet, comme son fils Jésus, son glorieux compagnon d'armes, infligé à Satan les plus humiliantes défaites.



La première est bien ancienne. A l'aurore de la création, Lucifer, alors un archange sublime, invité à adorer le Verbe incarné et, par suite, à honorer sa Mère, s'y refusa. Quoi ! il avait rêvé de monter jusqu'à Dieu, d'établir son trône sur la montagne du Testament, et voilà qu'une femme lui volait son rêve, usurpait sa place, s'avavançait revêtue du soleil de la divinité ! C'était intolérable pour son orgueil. Il se révolta. Mais saint Michel, champion des droits de Dieu et de Marie, terrassa les rebelles, et j'imagine que sur ses lèvres le nom de Marie dut se joindre au nom de Dieu. Sa pensée animait l'Archange, son

dévoué chevalier. Et les démons, culbutés dans les gouffres de l'enfer, contraints de fléchir le genou aux noms de Jésus et de Marie, s'écriaient : Quelle est donc cette femme dont la seule évocation, si longtemps avant sa naissance, est déjà terrible comme une armée rangée en bataille ? *Quæ est ista quæ progreditur, terribilis ut castrorum acies ordinata ?*



Le souvenir de cette rivale victorieuse, entrevue au jour de sa chute, avait toujours hanté et affolé Satan. Et toujours, quand il remportait sur la pauvre humanité quelque triomphe, ce souvenir revenait à son esprit, pour le torturer et empoisonner la satisfaction de son orgueil. Au Paradis terrestre, c'est la voix de Dieu qui le lui rappelle : Une femme t'écrasera la tête. Plus tard, c'est la voix des prophètes qui annonce la Vierge Mère. Enfin, voici les temps révolus. Dieu va donner une enfant à Anne et à Joachim. Satan s'avance pour recevoir cette âme au moment où elle tombera des mains du Créateur, afin de la souiller du stigmaté du péché originel. Mais non, ce n'est pas une esclave qui paraît : c'est une enfant armée de grâce et de pureté, couronnée de beauté, et qui pose son pied virginal sur la tête du Maudit. Mutilé, broyé dans son orgueil, Satan s'enfuit et va cacher sa honte et son amertume dans les ténèbres, répétant avec rage : Ah ! la voilà, la rivale odieuse qui m'était annoncée, la Reine qui doit ruiner mon empire, et qui, dès son premier pas dans la vie, est terrible comme une armée rangée en bataille !



La troisième victoire de Marie eut lieu au Calvaire. Satan est là qui rôde autour de la croix. Il s'est fait pharisien et bourreau pour mieux combattre le Sauveur. C'est lui qui a flagellé les divines épaules. C'est lui qui a pris le marteau et enfoncé les clous. C'est lui qui retourne le glaive de douleurs dans le cœur de Marie. Il espère abattre et terrasser les deux athlètes divins. Jésus semble en effet, s'abandonner lui-même. Il agonise, il pousse un grand cri. C'est la mort. Si Satan a pu croire un instant que c'est aussi la défaite du Christ, il est bientôt détrompé. Ce cri, en effet, fait trembler les enfers si profondément que la terre en est ébranlée et que les rochers se fendent. Les démons entendent le centurion s'écrier : *Vere hic homo filius Dei erat* : Vraiment cet homme était le fils de Dieu. Et ils sont contraints d'ajouter : « Et vraiment aussi, cette femme était la mère de Dieu ! Ah ! voilà pourquoi ses seules larmes sont plus terribles pour nous qu'une armée rangée en bataille ! »



Saint Jean nous raconte, dans l'*Apocalypse*, que tandis que la femme revêtue du soleil enfantait, le Dragon se tenait près d'elle pour dévorer son fils. Il s'agit ici de l'enfantement douloureux du Calvaire où naquit l'Église, corps mystique du Christ et fille de la Sainte Vierge. Que n'a pas tenté Lucifer pour

dévorer ce nouveau fruit de la maternité de Marie ? Pendant trois siècles, il a torturé et supplicié. Mais ce n'était pas là des victoires pour lui. La victoire eût été l'apostasie des chrétiens. Leur constance dans l'épreuve était pour lui une défaite. Chaque martyr, fils de Marie, était enlevé au ciel pour y régner : *Raptus est filius ejus ad Deum et ad thronum ejus*. Quant à l'Église, Marie l'emporta dans les Catacombes, où Dieu lui avait préparé un refuge : *Et mulier fugit in solitudinem ubi habebat locum paratum a Deo*. Elle en sortit un jour, mais dans l'appareil du triomphe. Le monde acclamait le Sauveur, et les temples chrétiens qui s'élevaient partout criaient par toutes leurs pierres : *Christus vincit, regnat, imperat* : Gloire au Christ vainqueur, roi et empereur ! Et tous les échos répétaient : Gloire à Marie victorieuse, elle aussi, reine et impératrice du monde ! Et Lucifer foudroyé, errant sur les ruines de ses temples et de ses idoles, répétait : Encore cette femme ! Toujours cette femme, terrible comme une armée rangée en bataille !

*
* *

La cinquième victoire de Marie suivit de près la conversion de Constantin. Pendant trois siècles Satan s'était fait persécuteur, Néron et Dioclétien, proconsul et bourreau. Il se fait maintenant hérésiarque. Il s'appelle Arius, Nestorius, Eutychès : il aura bien d'autres noms et bien d'autres incarnations jusqu'à nos jours. Il n'épargne aucun point du dogme catholique : il attaque successivement toutes les vérités. La Vierge, trône de la sagesse, *sedes sapientiæ*, inspire les docteurs de l'Église, qui réfutent

l'erreur pied à pied. Un jour, Satan s'en prend directement à Marie, en niant sa maternité divine par la bouche de Nestorius. Mal lui en prit. Le Concile d'Éphèse condamna l'hérésie, et, le soir de ce jour mémorable, le peuple se répandant, des torches à la main, dans les rues et dans les campagnes, criait : Gloire à la Mère de Dieu et anathème à Nestorius ! Et c'était vraiment Marie qui souffletait Satan de cet anathème, bientôt répercuté par tous les échos du monde catholique. Il en fut toujours ainsi. L'Église reconnaît formellement que c'est à Marie qu'elle doit l'extinction de toutes les hérésies : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo !* Assemblez-vous donc, ô hommes de mensonge et d'erreur, marchez sous le drapeau du grand menteur à l'assaut de la vérité catholique ; inventez à chaque siècle une hérésie nouvelle. Unissez-vous aux persécuteurs de l'Église. Prenez la plume qui empoisonne les âmes et le glaive qui tue les corps. La Vierge marchera contre vous pour défendre l'Évangile de son fils. Vous la trouverez toujours sur votre chemin, infatigable et terrible comme une armée rangée en bataille. Vous disparaîtrez les uns après les autres avec vos erreurs. Où êtes-vous aujourd'hui, Arius et Nestorius ; où sont vos successeurs ? Marie, au contraire, est toujours debout avec la vérité triomphante. C'est la Judith invincible qui tient en main la tête d'Holopherne, et son peuple lui chante : *Benedicta filia tu a Domino quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros* : O femme, vous êtes bénie par le Seigneur, car c'est par vous qu'il a réduit nos ennemis en poussière !



De nos jours, la grande Reine du monde est appelée à remporter de nouveaux triomphes.

Jamais l'enfer, représenté ici-bas par des impies et des sectaires, n'avait frémi avec autant de fureur contre Dieu et son Christ, contre le Christ et sa Mère. Pourquoi ce frémissement universel de l'impiété? *Quare fremuerunt gentes?* Les uns disent: C'est parce que l'Église ne marche pas avec son siècle; c'est parce qu'elle repousse la lumière et la science. Les autres reprennent: C'est parce qu'elle voit avec défiance et qu'elle combat les progrès de la démocratie et l'orientation des sociétés modernes. O formidable puérilité des esprits qui ne comprennent pas que des raisons bien plus profondes mènent l'humanité! Il y a un Esprit qui sera toujours opposé à l'Esprit de Dieu et qui combattra toujours l'Église, quoi qu'elle fasse et quelles que soient ses complaisances pour les temps modernes. Les raisons qu'il apporte et que répète la naïveté contemporaine sont des prétextes: la raison de toutes les persécutions contre l'Église c'est la haine de Satan pour Dieu! Pourquoi les nations ont-elles frémi? C'est parce que Satan leur souffle cette haine qui est sa vie et son tourment. Écoutez ces cris d'impiété: *Nolumus hunc regnare super nos*: Nous ne voulons pas que Dieu règne sur nous! Nous ne voulons pas du Roi Jésus! Nous ne voulons pas de la Reine Marie! Et pour secouer leur joug, Satan se fait plus que jamais hérésiarque et persécuteur.

Hérésiarque, il n'attaque plus seulement un point du dogme, mais le dogme tout entier, tout le Décalogue, tout l'Évangile, toute la religion révélée, toute la religion naturelle. Ce n'est plus l'hérésie antique qui gardait une part du *Credo*; ce n'est même plus le déïsme; c'est l'athéisme, c'est le radicalisme de toutes les erreurs.

Persécuteur, Satan, partout où il le peut, opprime les consciences et tue la liberté. Et il escompte et il chante déjà ses triomphes dans des vers orduriers où il voue à la voirie et à l'écurie tout ce qu'il y a de plus cher et de plus sacré pour nos cœurs.

Et pour mieux accomplir son œuvre de haine, Satan a engendré une secte qu'il anime de son esprit et qui est digne de lui. Cette secte que, après tous les papes de ces deux derniers siècles et en particulier après Pie IX et Léon XIII, je ne craindrai pas de dénoncer au mépris et à l'indignation de l'humanité dont elle est la honte et le fléau, c'est la franc-maçonnerie. Jadis, quand une hérésie avait été frappée par l'Église, le clergé et le peuple lui disaient anathème. Il sera donc bien permis à un prêtre de crier aujourd'hui à la face de l'Europe ici représentée: Anathème à la grande hérésie moderne! Anathème à la franc-maçonnerie!

Écoutez ce qu'en dit saint Jean, au chapitre XIII de l'*Apocalypse*. Il l'appelle *Bestia*, la Bête. Elle n'est pas Satan, elle n'est pas le Dragon, mais elle est son instrument sur la terre. Aussi le Dragon lui a donné une puissance redoutable: *Dedit illi Draco potestatem magnam*. Il lui a suscité des partisans et des adorateurs qui s'écrient: Qui est semblable à la

Bête et qui pourra lui résister ? *Quis similis Bestiæ et quis poterit pugnare cum ea ?* N'est-ce pas l'histoire anticipée de nos jours qu'a racontée saint Jean ? Est-ce que la franc-maçonnerie n'est pas une divinité monstrueuse qu'on redoute et qu'on encense ? N'a-t-elle pas créé une sorte de religion à rebours ? Est-ce que ses partisans ne crient pas partout avec une confiance peut-être présomptueuse et imprudente : Qui est semblable à notre secte et qui pourra lui résister ? Elle veut régner et elle régnera ; elle veut tuer Dieu et son Christ, la Vierge et l'Église, et elle les tuera.

Vous le voyez bien, c'est la Bête : *Bestia ! Bestia !*

Saint Jean continue : « Et la Bête a ouvert la bouche en blasphèmes contre Dieu et son tabernacle : *Et aperuit os suum in blasphemias ad Deum, blasphemare nomen ejus et tabernaculum ejus.* » Le tabernacle de Dieu, c'est l'Église, parce qu'elle possède la grâce de Dieu et qu'elle la donne au monde. Le tabernacle de Dieu, c'est la Papauté, parce qu'elle possède la vérité infallible de Dieu et qu'elle la donne au monde. Le tabernacle de Dieu, c'est l'Eucharistie, parce qu'elle contient le corps de Dieu et qu'elle le donne au monde. Le tabernacle de Dieu, c'est la Vierge Marie, parce qu'elle a porté dans son sein le Verbe de Dieu et qu'elle l'a donné au monde. Guerre donc à l'Église, à la Papauté, à l'Eucharistie et à la Vierge ! Voilà le cri de Satan et des Loges, du Dragon et de la Bête.

Bestia ! Bestia !

Et comme on ne s'attaque pas facilement à Jésus et à Marie qui sont au ciel, la Bête s'acharne sur leurs serviteurs de la terre. Partout où elle pourra

les emprisonner et les tuer, elle le fera. Si elle ne le peut, elle les ruinera. « Nul ne pourra acheter ni vendre, dit l'Apôtre, s'il ne porte le caractère et le nom de la Bête : *Ne quis possit emere aut vendere, nisi qui habet characterem aut nomen Bestiæ.* » N'est-ce pas encore notre histoire ? Qui donc aujourd'hui persécute l'Église de Dieu ? Qui donc pratique l'intolérance d'une manière odieuse ? Qui donc, au nom de la Liberté, crucifie la Liberté comme le Christ au Calvaire ? Qui donc médite de dépouiller les chrétiens pour qu'ils n'aient même plus un morceau de pain sur les grandes routes où on les chassera et dans les prisons où on les enverra pourrir ? Qui donc, sinon la franc-maçonnerie ?

Bestia! Bestia!

Et voilà pourquoi, moi, simple prêtre, moi, humble écho des Pontifes de Rome, je crie aujourd'hui : Anathème à la Bête !

Ah ! vous invoquez ici la Vierge Marie. Vous lui chantez : *Salve Regina!* Mais, traitez-la donc comme des sujets fidèles traitent leur reine qu'attaquent des révoltés : offrez-lui vos bras pour la défendre. Ne lui faites pas l'injure de la prier, de lui dire : « Hosanna à la Fille de David ! » d'étendre des rameaux sous ses pieds dans les rues de cette ville, pour l'abandonner ensuite comme les Juifs abandonnèrent son Fils, qu'ils avaient acclamé Roi dans les rues de Jérusalem. A genoux donc, chrétiens, acclamez et priez la Reine de l'univers ; à genoux à Fribourg, à genoux aujourd'hui ! Mais, demain, debout, et l'arme au bras ! Demain, soyez les chevaliers de Marie et non pas des pleureurs et des trembleurs, comme il y en a trop de nos jours. Vous allez vous disperser dans

tous les pays que vous représentez ici ; jurez à votre Reine que partout où vous rencontrerez la Bête internationale, vous la combattrez hardiment. Ce Congrès ne serait rien et ne produirait rien, s'il ne se terminait par cette résolution. Si vous la prenez sérieusement, alors, de ces collines de Fribourg où elle va poser tout à l'heure son pied virginal au milieu des illuminations, elle s'élancera avec vous vers toutes les collines du monde, dans toutes vos patries, où elle vous donnera la victoire pour l'Église et pour la Liberté. Ainsi soit-il.

III

Notre-Dame du Sacré-Cœur

ou:

PUISSANCE DE MARIE SUR LE CŒUR DE JÉSUS

*Discours prononcé le 19 août 1906,
pour la clôture du Congrès Marial d'Einsiedeln (Suisse).*

NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

ou

PUISSANCE DE MARIE SUR LE CŒUR DE JÉSUS

MESSEIGNEURS,

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Le titre de Notre-Dame est un des plus doux que nous aimions à donner à la Très Sainte Vierge. Il nous arrive tout imprégné de l'arôme du Moyen Age, de l'encens des cathédrales qui l'ont pris pour vocable, de la foi des vieux chevaliers qui s'attendrissaient en le prononçant. Marie était vraiment pour nos pères la Dame par excellence, la Dame de leurs pensées, la femme idéale, bénie entre toutes les femmes, Vierge, Mère et Reine à la fois.

Notre-Dame signifie Notre-Reine. Marie est Reine en effet. Elle a un trône dans le ciel un peu au-dessous de la Sainte Trinité; elle a des autels ici-bas, tout près du Tabernacle. Elle a les diadèmes de l'Immaculée Conception de la Maternité divine et de l'Assomption; elle a les couronnes d'or que lui décerne l'Église. Elle marche sur les roses et les lis de la terre; elle foule aux pieds les étoiles, qui sont les fleurs du ciel. Elle a une Cour ailée d'anges et d'âmes qui la suivent dans son vol. Elle a un royaume ou plutôt un immense empire composé de plusieurs royaumes situés dans tout l'univers, partout où un genou fléchit au nom de Jésus.

Dans les précédents Congrès Marials, à Lyon et à Fribourg, j'ai énuméré ces royaumes sur lesquels Marie étend son sceptre virginal. Je vous l'ai montrée reine de la chevalerie chrétienne, reine aimée du ciel et de la terre et redoutée des enfers.

Mais tous ces titres, mes biens chers Frères, me semblent le céder à celui que je veux vous expliquer aujourd'hui, de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il exprime les liens sacrés et très doux qui unissent le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, l'amour mutuel qui les embrase, l'influence qu'ils ont l'un sur l'autre à des degrés et des titres différents, la ressemblance enfin qui fait du Cœur de la Mère l'image la plus splendide du Cœur du Fils.

Disparaissez donc, princes de la milice céleste, séraphins, chérubins, archanges ; pâlissez, étoiles de sainteté et d'amour, qui brillez au firmament de l'Église ; rentrez dans vos abîmes, puissances infernales : nous ne voulons voir aujourd'hui que le Cœur de la Reine des reines en face du Cœur du Roi des rois.

Ainsi, mes Frères, je voudrais vous dire d'abord par quel amour le Cœur de Marie a conquis l'amour et le Cœur de Jésus ; ensuite par quelles marques ce mutuel amour s'est manifesté durant leur vie ; enfin comment aujourd'hui Marie exerce son immense crédit sur son Fils en notre faveur, en se montrant pour nous la Mère de miséricorde.

I

Deux sortes de rapports unissent la Sainte Vierge à Notre Seigneur. Elle est sa créature et elle est sa

mère. Elle a donc pour lui deux amours distincts, un amour de sainte, amour filial, et un amour maternel.

Elle a pour lui un amour filial.

Elle reconnaît en lui son Dieu, son Créateur, à qui elle doit tout son être. Elle le vénère comme son père : elle l'adore comme le maître éternel devant lequel elle n'est qu'un atome. Ce Cœur d'enfant qu'elle voit se soulever paisiblement pendant son sommeil, elle sait que c'est le sanctuaire de la Divinité, l'Océan sans rivage de la sainteté infinie ; que ses battements règlent la marche du monde et le rythme des siècles. Elle est la première contemplatrice de ses perfections ; la première adoratrice du Sacré-Cœur. Elle voudrait s'anéantir devant lui, passer sa vie à genoux à côté de lui, les mains jointes. Elle se prosterne et lui dit : Je vous adore ! Je vous adore, parce que vous êtes mon Dieu. Je vous adore, parce que je suis votre petite servante : que votre volonté s'accomplisse en moi : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Elle voit en lui son bienfaiteur. Initiée aux plus hauts mystères de la foi, elle sait qu'elle a été, grâce à lui, l'objet d'une rédemption exceptionnelle : tandis que les autres ont été lavés par le sang de Jésus du péché originel contracté dans le sang d'Adam, elle en a été, elle, miraculeusement préservée et n'en a jamais subi la souillure. Elle sait que, avec cette prérogative de l'Immaculée Conception, elle lui doit des biens et des honneurs sans nombre, à rendre jaloux les anges. Aussi elle lui a voué une reconnaissance sans bornes, dont nous avons un écho, rien qu'un écho, mais déjà si émouvant, dans le *Magnificat*, dans cette exultation de toute son âme pour le

Dieu son Sauveur : *Magnificat anima mea Dominum et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Elle voit en lui l'Être infiniment beau et infiniment aimable, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré avant l'aurore, miroir de la beauté de son Père, Roi immortel des siècles, Roi des rois, Seigneur des seigneurs. Chaque fois que son regard le rencontre, elle est envahie par l'extase, et elle doit se raidir et se défendre contre l'extase pour pouvoir vaquer à ses humbles devoirs. Le Bréviaire nous dit que saint Louis de Gonzague était parfois obligé de chasser la pensée de Dieu qui le poursuivait partout, et qui l'aurait absorbé et empêché de se livrer à l'étude, mais le jeune Saint n'y réussissait guère¹. Combien n'est-ce pas plus vrai de Marie ! Elle vit perpétuellement dans la présence béatifique de Jésus, et elle se félicite de son bonheur, dont toutes les générations la féliciteront un jour : *Beati me dicent omnes generationes.*

Son amour pour le Verbe incarné dépasse celui qu'ont eu tous les séraphins depuis l'origine du monde. Et pourtant les séraphins sont des flammes vivantes, des brasiers d'amour !

Cet amour l'emporte sur celui qu'auront tous les saints et toutes les saintes jusqu'à la fin des siècles. Et pourtant avec quelle force ces grands cœurs ont battu pour Jésus ! Rappelez-vous les accents enflammés d'un Bernard et d'un François d'Assise, d'une Gertrude et d'une Thérèse. Eh bien ! leur ferveur semble s'éteindre et leur éclat s'évanouir à l'approche de Marie, comme le feu des étoiles devant l'incendie triomphal du soleil levant.

1. *Occurrentem sibi ubique Deum irrito conatu fugiebat.*

Jamais sainte n'a aimé Jésus comme sainte Marie. Mais le Sauveur ne se laisse pas vaincre en générosité.

Jamais un cœur n'a conquis l'amour du Cœur de Jésus comme le Cœur de sainte Marie.

Jamais le ciel n'entendit un dialogue d'amour comme celui qui s'échangeait chaque jour entre le Cœur de Jésus et le Cœur de sainte Marie.

Ecoutez-les¹ :

Elle. — Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi. Entourez-moi de fleurs, car je languis d'amour.

Lui. — Votre voix est douce et votre face est belle. Oui, vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.

Elle. — Vous êtes beau et tout aimable, ô mon bien-aimé, et l'amour qui nous lie est fort comme la mort.

Lui. — Vous avez blessé mon cœur, ô ma bien-aimée, vous avez blessé mon cœur !

Elle. — Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant. Vous êtes le Dieu de mon cœur, le Roi de mon cœur, mon partage à tout jamais.

Lui. — Et vous, vous êtes ma préférée, ma bien-aimée, pour le temps et l'éternité.



Nous venons d'étudier le cœur de la Sainte, ouvrons respectueusement le cœur de la mère.

Quand Dieu se mêle d'adapter un moyen ou un

1. Les paroles suivantes, sauf la dernière, sont textuellement prises çà et là dans le Cantique des cantiques ou dans les Psaumes. †

instrument à une fin, il produit un chef-d'œuvre. Or, il a formé Marie tout exprès pour aimer Jésus. Il a pétri son cœur de générosité et de dévouement. Il y a mis une flamme d'une essence supérieure, prise dans la fournaise de la Sainte Trinité. Il en a fait un pur instrument de dilection, le plus parfait des cœurs maternels.

Cette dilection a des caractères à part. Comme Jésus n'a pas de père ici-bas selon la nature, il s'ensuit que, en tant qu'homme, il est tout entier de Marie et à Marie, sa mère.

Tout ce qu'il a en lui de sang et de sève humaine, de force et de vie, il l'a puisé dans le sol de notre nature par cette tige unique dont il est aussi l'unique fleur : *Jesu, flos Matris Virginis*. Il s'ensuit également que Marie a pour lui un amour équivalent à celui du père et de la mère réunis, toute la force calme de l'un, toute la douceur passionnée et la délicatesse attentive de l'autre.

L'amour maternel croît et s'exalte avec l'excellence de son objet. Or, Marie a dans Jésus le plus aimable des fils, le plus beau des enfants des hommes. Elle connaît mieux que personne cette vaste intelligence dont un simple éclair éblouissait les docteurs du Temple. Elle connaît mieux que personne ce Cœur dont la bonté était proverbiale et faisait dire aux affligés, d'après un saint Père : *Eamus ad suavitatem* : allons à la suavité. Eh bien ! cet être si parfait, si glorieux, si suave, c'est son fils, la chair de sa chair, l'âme de son âme. Oh ! comme elle a le droit de l'aimer et d'en être fière !

Mais ici encore le Cœur de Jésus ne peut être en reste de générosité avec Marie. Il voit en elle sa

protectrice et sa protégée, sa maîtresse et sa mère. Il la vénère et la chérit. S'il a pour la sainte, sa chère sainte, un amour paternel, il a pour sa mère un amour filial, le plus tendre et le plus respectueux. Il concilie pour elle, dans un mélange exquis, ces deux sentiments qui, au premier abord, semblent se contrarier, mais qui se fondent et se résolvent, comme les dissonances voulues par un grand artiste, en une harmonie supérieure.

Il lui donne de ces deux sentiments les preuves les plus délicates. Mais ces preuves augmentent à leur tour l'affection que Marie lui porte. Et ainsi, c'est un assaut d'amour, où la mère accomplit des prouesses, mais d'où le fils sort toujours vainqueur. Aussi chaque jour, Marie devient plus magnifiquement la bien-aimée du Cœur de Jésus.

II

Après avoir considéré l'essence de l'amour qui unit les Cœurs de Jésus et de Marie, voulez-vous étudier quelques-unes de ses manifestations dans les principaux mystères de leur vie ?

Dès avant la naissance du Sauveur, tandis qu'elle le porte dans son sein, la Vierge vit avec lui dans une intimité ineffable, dans un cœur à cœur dont rien ne peut exprimer la douceur. Elle lui parle et elle entend ses réponses. Elle le bénit, elle lui chante un Cantique des cantiques, plus beau que celui de la Sulamite. Quelques strophes seulement, échappées à une heure d'extase, sont parvenues jusqu'à nous, portées par les souffles de l'Évangile. C'est le *Magnificat*. Mais quel dommage que le récit sacré ne nous

ait pas appris la réponse de l'enfant ! Nous savons que Marie tressaillit en Dieu, son sauveur. Mais Jésus n'a-t-il pas tressailli en Marie, sa mère ? N'a-t-il pas fait sa partie dans ce duo de louange et d'action de grâces ? N'a-t-il pas chanté son *Magnificat* filial ? Ne devait-il pas dire : « Mon âme vous magnifie, ô ma mère. » Merveilleux poème, perdu pour la terre, mais que nous retrouverons au ciel, quand nous verrons à quel point le Créateur sait se faire doux et familier avec sa créature !

Le petit enfant a besoin d'une mère sur laquelle il appuie sa fragilité. Jésus a voulu être frêle comme l'un de nous. Il a voulu avoir une mère qui le nourrit de son lait et l'endormît sur son cœur. A Bethléem, je la vois penchée sur le berceau de l'enfant Dieu : médaillon exquis, profil gracieux et pur dans le rude cadre de l'étable. Elle lui dit de toute son âme : « Je vous adore parce que vous êtes mon Créateur ; mais je vous aime, oh ! oui, je vous aime, parce que vous êtes mon fils, mon trésor. Et elle le prend dans ses bras, le presse sur son cœur, le couvre de baisers où elle met à la fois tout son respect et toute sa ferveur. A son tour, l'enfant entoure de ses bras mignons le cou virginal de sa jeune mère : il s'abandonne à elle avec confiance. Il lui dit, sinon des lèvres, du moins par son regard profond comme le ciel, par son sourire beau comme les étoiles : « C'est ici, sur votre cœur que je veux dormir et me reposer : *Dormiam et resquiescam* : car vous êtes vraiment la bien-aimée de mon Cœur. »

Bientôt après, hélas ! c'est la fuite en Égypte. C'est l'horreur de la nuit, l'épouvante du massacre, le reflet des torches dans les flaques de sang, l'écho

lointain des clameurs de colère ou de douleur. Pauvre petit enfant, déjà poursuivi par la haine, condamné à la pauvreté, à la fatigue, à l'exil !

C'est vrai, nous avons raison de le plaindre. Et cependant est-on vraiment en exil sur le cœur d'une mère ? Est-on pauvre quand on a l'inépuisable trésor de son dévouement ? Le plus doux des berceaux n'est-ce pas celui de ses bras ? Or, le petit exilé a le cœur et les bras de Marie. C'en est assez pour lui adoucir toute épreuve. Et réciproquement sa présence est la joie et la force de la Vierge. Une légende raconte qu'il devenait parfois lumineux pendant la nuit, qu'il enveloppait sa mère de blanches clartés et qu'on eût dit une étoile descendue du ciel, qu'elle portait sur l'ostensoir de son cœur à travers la campagne et le désert : charmant symbole des clartés surnaturelles si consolantes dont il remplissait l'âme de sa mère.

Voici Nazareth. Jésus s'est fait le disciple de Joseph à l'atelier, le disciple de Marie dans les travaux du ménage : mais, aux heures de repos, il devient tout à coup docteur. Après les journées pénibles, illuminées seulement par quelques-uns de ses sourires, ce sont des soirées du ciel, des causeries sans fin que les anges viennent écouter autour de la pauvre maisonnette, sans oser battre des ailes, de peur d'en perdre un mot. Le cher petit Docteur explique les mystères de l'Écriture et les arcanes de l'Éternité ; il raconte ses souvenirs du ciel, la vie qu'on y mène, le bonheur des anges, la beauté de son Père, en partie seulement, car il est des secrets que l'homme ne pourrait porter. Ses parents l'écoutent émus, ravis, des éclairs et des larmes dans les yeux ; et

bercés par sa voix d'or, ils ne s'aperçoivent pas que le temps passe, que les étoiles pâlisent et que l'aube approche. Les étoiles, n'est-ce pas lui ? Il en a plein son âme. L'aube, n'est-ce pas lui ? Il n'est que l'aube, il est vrai, sur la terre ; il n'est pas encore le plein soleil de la vision béatifique : mais quelle aube exquise, et comme elle fait soupçonner et désirer le midi splendide, éternel !

Le lendemain Marie conservait et méditait ces mots dans son cœur : *conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*. L'Évangile ajoute : Il lui était soumis. Ah ! je crois bien ! Chaque jour en effet son âme devient de plus en plus dévouée à sa mère, et Marie de plus en plus la bien-aimée de son Cœur.

Pendant la vie apostolique de Notre Seigneur, Marie le suit à travers la Palestine, mais cachée dans son ombre, mêlée au groupe des saintes femmes. C'est à peine si elle se distingue de ses compagnes : un peu à Cana, où elle provoque dans sa bonté le premier miracle du Messie, un peu moins à Capharnaüm, où elle écoute, avec quelle émotion ! son premier sermon, perdue dans la foule. Puis c'est un long silence, jusqu'au Calvaire.

Oh ! elle n'est pas encombrante ! Elle se fait toute petite, toute inenue ; elle se tait sur ce jeune Prophète que tout le monde acclame, qu'elle connaît mieux que personne et sur lequel elle pourrait dire tant de choses ! Elle voit avec bonheur les marques d'affection que Jésus donne aux apôtres, à Lazare, à Marthe, à Marie-Madelcine, à la Samaritaine. Encore et toujours elle ne veut être que la petite servante du Seigneur et ne se prévaut pas de son titre de mère et de son autorité maternelle. Mais si elle s'oublie

pour ne penser qu'aux autres, Jésus ne l'oublie pas : il la cherche à travers la multitude et quand son regard la rencontre, il s'attendrit. Puis quand il passe auprès d'elle, il lui jette à la dérobée quelques mots qu'elle saisit au vol et qui la font pleurer de joie : Ma mère, vous êtes toujours la préférée, la bien-aimée de mon Cœur !

Au Calvaire, ce n'est plus seulement l'amour, c'est la douleur qui unit les cœurs du Roi et de la Reine des martyrs. La mère douloureuse y apparaît grande d'une grandeur effrayante, grande comme la croix, triste d'une tristesse infinie, triste comme la croix. Jamais son cœur n'a été plus semblable à celui de son Fils : la souffrance les a broyés tous deux, triturés et pétris dans le sang et dans les larmes. Le même fer de lance, c'est une pensée de saint Bernard, traversa le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie et les cloua tous les deux sur la Croix.

Mais ce n'est pas assez ! Le Rédempteur attend de sa Mère un sacrifice suprême qui unira encore plus leurs âmes dans un héroïque amour, celui de ces hommes si peu aimables pour lesquels et par lesquels il meurt.

Sans doute il est pénible à Marie de voir près d'elle les bourreaux : il lui est difficile de pardonner à ces misérables qui lui enlèvent son Fils, son Jésus si bon et si beau. Cependant elle a entendu, comme les autres spectateurs du Calvaire, la parole sublime : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Elle a tressailli, mais elle a compris. Et qui sait si Jésus n'a pas accentué son désir pour elle et s'il n'a pas murmuré de façon à ce qu'elle seule l'entendît : Ma mère, pardonnez-leur, ils ne savent ce

qu'ils font! *Mater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*

Mais ce n'est pas encore assez. Le pardon tout seul est souvent hautain et glacial. C'est de l'amour que l'Homme-Dieu veut voir dans le Cœur de la Vierge à l'endroit des hommes. Alors qu'elle est est absorbée dans son agonie et celle de son Fils, elle entend tout à coup un autre mot qui la fait frémir : « Femme, voilà votre fils. »

Ne pensez-vous pas, mes Frères, que le premier mouvement de Marie a dû être de s'écrier : « Mon fils? Mais je n'en ai qu'un ! C'est vous, mon Jésus, et je n'en aurai jamais d'autre que vous ! » Mais elle a levé la tête, elle a rencontré le regard du Crucifié qui lui montre saint Jean.

Oui, Marie, votre fils unique va mourir ! Et désormais c'est un autre qui tiendra sa place à votre foyer, un autre qui sera le compagnon de votre exil. C'est saint Jean que vous propose le Christ lui-même. L'adoptez-vous ?

Ah ! Jean ! Sans doute, il est bon, il est pur, il est doux. Il a toujours aimé mon Fils. Et je lui en suis reconnaissante. Mais Jean n'est pas Jésus, Jean ne peut remplacer Jésus dans mon cœur.

O commutationem ! s'écrie saint Bernard. O quel échange ! ô quelle substitution ! Et cependant la Vierge magnanime accepte de tout son cœur : Jean sera son enfant,

Ce n'est pas encore assez, ô Marie ; dans la personne de Jean ce sont tous les hommes que votre Fils vous demande d'adopter et d'aimer. C'est Pierre qui l'a renié et qu'il faudra accueillir avec amour. Ce sont les bourreaux, s'ils se repentent. Ce sont tous les

pécheurs qui, jusqu'à la fin du monde, crucifieront de nouveau le Christ dans leurs cœurs. Les adoptez-vous ?

O commutationem ! O le cruel échange ! Marie l'accepte cependant. Elle dit son *fiat*. Par ce second *fiat* elle devient mère des hommes, comme par le premier, elle était devenue mère de Dieu. Jésus est notre rédempteur, Marie est notre corédemptrice.

Oh ! quand deux cœurs ont été ainsi unis dans la douleur, dans le sacrifice, dans la générosité, ils sont inséparables, ils n'en forment plus qu'un. Ils ne peuvent plus rien se refuser. Voyez-les, en effet, après les souffrances du Calvaire.

Jésus vient de ressusciter. Or, d'après une pieuse tradition, mentionnée entre autres par saint Bonaventure et par saint Ignace dans ses *Exercices*, il apparaît d'abord à sa Mère. C'est à elle qu'il jette le premier *alleluia*. *Regina cœli lætare !* Reine du ciel, lui dit-il, réjouissez-vous, je suis toujours vivant, toujours soumis à ma mère, à la bien-aimée de mon Cœur.

Après les courtes joies de la Résurrection, le Christ remonte au ciel, mais il reste sur l'autel sous les voiles du Saint Sacrement. C'est une des manières, assurément la plus douce pour nos cœurs, dont il réalise sa promesse d'être avec nous jusqu'à la fin des siècles. Le vœu du Cœur de Jésus, comme celui de l'Église, serait que tout fidèle s'approchât chaque jour de la sainte Table. Beaucoup, hélas ! ne le comprennent pas et là est peut-être la plus grande cause de décadence de l'esprit chrétien parmi nous. Marie n'avait qu'à écouter son cœur pour répondre au vœu eucharistique de son Fils. C'eût été pour

elle une terrible privation de s'en abstenir. C'était la consolation et la joie de son exil de communier chaque matin.

Oh ! la Communion de la Sainte Vierge ! oh ! l'union intime de ces deux grands cœurs qui se connaissent si bien et qui battent si tendrement l'un pour l'autre ! Quel spectacle émouvant pour la jeune Église du Christ ! Comme la main de saint Jean doit trembler en approchant l'hostie des lèvres de la Mère de Dieu ! Quand il la donne aux autres il leur dit sans doute comme le prêtre de nos jours : *Eccc Agnus Dei* ! Voici, ô pauvre chrétien, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés. Mais peut-il parler de péchés à Marie ! Il me semble que quand il arrive à elle, quand il la voit à genoux, si humble, si suppliante, demandant son Fils, il doit se rappeler un mot de Jésus, un mot immortel dont il fut lui-même l'occasion et l'objet : *Ecce filius tuus* ! Femme, voilà votre Fils. Et Jean, sans doute, le répète en communiant la Vierge. Oui, ô Notre-Dame du Cénacle, voilà votre Fils dans cette petite hostie. Ce n'est plus aujourd'hui Jésus qui vous donne Jean, c'est Jean qui a le bonheur et l'honneur de vous donner Jésus : *Ecce filius tuus* !

Et Marie entre en action de grâces, je devrais dire en extase, comme au jour, lointain déjà, où jeune fille et jeune mère, elle portait dans son sein celui qui revient en elle et lui disait : *Magnificat anima mea Dominum*. Mais que doit-elle lui dire aujourd'hui que leurs relations sont devenues si nombreuses et si étroites, aujourd'hui que tant de joies et de douleurs communes ont soudé si intimement leurs cœurs jusqu'à les fondre ensemble, aujourd'hui que son amour et sa sainteté n'ont fait que croître depuis l'Incarna-

tion et sont arrivés à un degré qui dépasse toute pensée humaine ou angélique. Le *Magnificat* était si beau dans la fraîche idylle de la Visitation ! que doit-il être après le drame du Calvaire, après l'épopée prodigieuse qui s'est achevée à l'Ascension ! Maintenant plus que jamais, Marie comprend les grandes choses dont son âme a été le théâtre et pourquoi toutes les générations l'appelleront bienheureuse. Oh ! oui, elle se trouve bienheureuse d'avoir aimé un tel Fils, d'avoir souffert pour lui et d'avoir gagné son Cœur.

Mais le jour est arrivé d'une communion plus sublime. Sur les ailes des anges, au-dessus des nués, à travers les étoiles qui la saluent de leurs scintillements, Marie monte au ciel. Jésus vient au-devant d'elle. J'imagine, ai-je tort ? que, ouvrant sa poitrine, il lui montre son Cœur comme il le fera plus tard à Marguerite-Marie et qu'il lui parle sinon dans ces termes, du moins dans ce sens : Voici ce Cœur, qui a tant aimé les hommes, et vous surtout, ma mère. Voici ce Cœur à qui tant d'autres n'ont rendu qu'ingratitude et à qui vous avez, vous, rendu tant d'amour. Il vous fut soumis sur la terre. Il vous reste soumis au ciel. Commandez à mes anges, commandez aux forces de la nature, commandez à tous mes royaumes : vous serez obéie. Tout ce qui m'appartient, je vous le donne, car vous êtes plus que jamais la bien-aimée de mon Sacré-Cœur.

III

Voici donc Marie devenue, par la grâce du Sacré-Cœur, Reine du ciel et de la terre. Désormais elle

règne avec son Fils. Partout où Jésus est Roi, Marie est Reine.

Sans doute, elle reste toujours créature et nous nous garderons bien de la mettre au-dessus du Créateur en lui attribuant sur lui un droit de nature, ou le pouvoir de lui commander au sens strict du mot. Nous dirons seulement que Marie a par sa prière un crédit immense et en quelque sorte souverain et irrésistible sur le Cœur de son Fils, qu'elle est, selon le mot de saint Bernard, la Toute-Puissance suppliante.

Nous ne supposons pas, par suite, qu'il puisse jamais s'élever un conflit réel de volontés qui se terminerait par la victoire de la mère sur le fils. Mais nous dirons que la Reine du ciel, ne désirant et ne demandant que ce qui peut tourner à la gloire de Dieu et lui être agréable, est par là même toujours exaucée. Jésus est heureux de céder à une si douce sollicitation qui va au-devant de ses plus intimes désirs.

Plusieurs saints Pères sont allés plus loin dans leur langage, mais non dans leur pensée. Quand ils ont dit, par exemple, comme saint Pierre Damien, que Marie commande à Dieu, qu'elle est sa maîtresse et sa souveraine, ils ont exprimé, avec une grande magnificence oratoire, la prodigieuse efficacité de son intercession.

A l'abri de ces réserves doctrinales, nous pouvons citer ce que les Docteurs et écrivains religieux ont dit du pouvoir de Notre-Dame sur le Sacré-Cœur de Jésus¹.

1. Nous avons résumé les textes qui suivent en prononçant ce discours, mais nous croyons utile de les donner ici intégralement.

Écoutons d'abord saint Jean Damascène :

« O Vierge Marie, votre intercession n'est jamais repoussée du Seigneur ; il ne refuse rien à vos demandes, tant vous approchez de près la très adorable Trinité¹. »

Écoutons saint Germain de Constantinople : « Grâce à votre autorité maternelle sur Dieu lui-même (*materna in Deum auctoritate*), vous obtenez miséricorde pour les criminels les plus désespérés. Vous ne pouvez pas ne pas être exaucée : car Dieu condescend en toutes choses et pour toutes choses aux volontés de sa véritable mère². »

Écoutons saint Éphrem : « Par vos prières maternelles, faites violence à la miséricorde de votre Fils, encore qu'il soit au-dessus de toute contrainte... Oui, Vierge qui surpassez toute louange, tout ce que vous voulez, vous le pouvez auprès de Dieu que vous avez enfanté... En vertu de votre maternité, votre pouvoir est égal à votre vouloir. Vous avez ce qu'il faut pour fléchir et persuader infailliblement notre Dieu : les mains qui l'ont porté, le sein qui l'a nourri de son lait. Rappelez-lui ses langes et les soins dont vous l'avez nourri dès l'enfance... Ce Fils unique n'a pas de plus grand plaisir que d'écouter vos prières en notre faveur ; il estime que c'est sa gloire à lui, tout autant qu'une dette envers vous, de les exaucer (*tuas velut ex debito petitiones adimplet*³). ».

1. Saint Jean Damasc., *Hom. in annunciat. B. V. Deip. P. G.*, XCIV, 647.

2. Saint Germain Constant. *Serm., de Dormit. B. V., P. G.*, XVIII, 352.

3. Saint Ephrem. *Precat. ad Dei Genitr. P. G.*, T. III, p. 524, 531, 537, 540.

Écoutons Georges de Nicomédie :

« Votre qualité de mère vous assure auprès de votre Fils une confiance qui ne peut éprouver de refus. Elle vous donne une puissance invincible, une force inexpugnable... Rien ne résiste à votre pouvoir, tout cède à votre influence, à votre commandement... Votre Fils se complaît dans vos prières ; il aime à vous entendre intercéder en notre faveur. Il ne sait rien vous refuser, parce qu'il estime que votre gloire est sa gloire. Toutes vos demandes, il les exauce avec joie comme votre Fils et votre débiteur¹. »

Après avoir entendu les Pères Grecs, interrogeons l'Église latine.

Voici d'abord saint Pierre Damien. C'est lui qui s'est montré le plus hardi dans ses expressions pour exalter le pouvoir de Marie. « Celui qui est tout-puissant, dit-il, a fait en vous de grandes choses et toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre. Rien ne vous est impossible... Comment pourrait-elle résister à votre puissance, cette puissance qui s'est incarnée de votre chair ! Vous vous présentez devant cet autel d'or de l'humaine réconciliation non avec des prières mais avec des ordres, en maîtresse, non en servante : *accedis ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non rogans sed imperans. Domina non ancilla*². »

Sans aucun doute Pierre Damien veut dire que Marie ne prie pas comme nous, avec l'incertitude d'être exaucée, mais que sa voix, avec la nature et l'accent de la prière, a cependant l'efficacité qu'aurait un ordre véritable.

1. Georg. Nicomed. or, 6. in SS. *Deip. ingressum* P. G. C. 1440.

2. Saint Pierre Damien, *Ex. Serm. 1 in Nativ. B. M. V. circa finem.*

Geoffroi de Vendôme reconnaît cette efficacité et il en explique la cause : « Quant à la glorieuse Vierge Marie. ce n'est pas assez de dire qu'elle est favorablement écoutée de Dieu, comme les autres saints ; car, parce qu'il est non seulement son Dieu, mais son fils, elle a, nous le croyons pieusement, comme une autorité maternelle pour obtenir de lui tout ce qu'il veut, *quasi quodam matris imperio*... C'est le privilège des mères dont les fils sont constitués en dignité, non seulement de les prier souvent parce qu'ils sont maîtres, mais encore de leur faire parfois une sorte de commandement, parce qu'ils sont leurs fils¹. »

Richard de Saint-Laurent : « La bienheureuse Vierge ne peut pas seulement prier son Fils, comme les autres saints, pour le salut de ses serviteurs ; elle peut commander en vertu de son autorité maternelle. C'est pourquoi nous lui disons : Montrez que vous êtes mère, c'est-à-dire mêlez à vos supplications quelque chose qui sente le commandement d'une mère². »

Saint Bernard nous enseigne que, si Jésus est notre médiateur et notre avocat auprès du Père, Marie est notre médiatrice et notre avocate auprès de Jésus. Et, de même que Jésus est tout-puissant sur le cœur de Dieu, de même Marie est toute-puissante sur le cœur de son Fils. Il poursuit le parallèle jusqu'au bout en appliquant à Marie ce que saint Paul dit du crédit du Sauveur, basé sur son excellence infinie :

1. Goffrid., abb. Vindocens, *sermo 8, in omni festiv. B. M. P. L.* CLVII, 189.

2. Ricard. a S. Laurent. *De laudibus B. M. Lib. III de 12 privilegiis*, § 11, T. XX.

« Oui, je ne crains pas de l'affirmer, Marie elle aussi sera exaucée pour le respect qu'elle mérite : *exaudietur et ipsa pro reverentia sua*. Oui, le fils exaucera sa mère, comme le Père exauce le Fils. Eh quoi ? Le Fils pourrait-il repousser sa mère ou être repoussé lui-même ? Peut-il ne pas écouter ou n'être pas écouté ? Ni l'un ni l'autre assurément¹. »

Saint Bernard est encore plus hardi lorsqu'il s'écrie dans un sermon sur la Nativité de Marie : « Une jeune fille par je ne sais quelles caresses a blessé et conquis le divin Cœur ; à l'empire d'une Vierge tout obéit jusqu'à Dieu lui-même. *Una puella, nescio quibus blanditiis, vulneravit et rapuit Cor divinum : imperio Virginis omnia famulantur et Deus*. »

La plupart des écrivains ascétiques ont développé ces pensées des Pères.

Le P. Bourgoing, de l'Oratoire, dans ses *Méditations sur les Litanies de la Sainte Vierge*, s'exprime ainsi : « Jésus, homme Dieu, ne commande qu'à des créatures, mais la puissance de Marie s'étend sur le Créateur même, puisque Jésus, étant le Dieu et le Seigneur de Marie, a voulu lui être sujet et lui obéir. » Plus loin, il ajoute : « Le troisième royaume de Marie, figuré par le soleil, est celui qu'elle a eu en Jésus son Fils, lorsqu'il lui a été soumis et lorsqu'elle l'a régi et gouverné². »

La bienheureuse Marguerite-Marie est certes particulièrement qualifiée pour nous parler des rapports du Cœur de Marie avec le Cœur de Jésus. Or, elle nous affirme leur union intime, leur amour réci-

1. Saint Bern. *Homilia 2 super Missus, circa finem*.

2. Bourgoing, *Méditat. sur les Lit. de Jésus et de la Sainte Vierge*, Médit. x et Médit. xviii.

proque, et la puissance qu'ils exercent l'un sur l'autre.

Elle voit, ce sont ses expressions, « le divin Cœur de Jésus dans le Cœur de Marie » et se sacrifiant « sur l'autel du Cœur de sa mère ». Elle voit son propre cœur tout petit entre les Cœurs de Jésus et de Marie et « les trois n'en font qu'un ».

Elle nous apprend comment la Sainte Vierge s'intéresse à la révélation et à la gloire du Sacré-Cœur. Marie, écrit-elle à une de ses novices, « vous rendra une parfaite disciple du Sacré-Cœur ».

Elle entend la Reine du ciel intercéder auprès du divin Cœur pour le salut des pécheurs. Elle lui demande « d'employer son crédit sur le Sacré-Cœur, pour qu'il fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront ». Marie enfin dispose du Cœur de Jésus comme de son bien : et c'est à ce titre qu'elle fait des Visitandines « les dépositaires de ce précieux trésor ».

De nos jours, mes Frères, nous avons assisté à une nouvelle manifestation de l'union des Cœurs de Jésus et de Marie. Il y a exactement trente ans, en 1876, Marie apparut à une jeune fille de Pellevoisin, nous pouvons du moins le croire pieusement, en attendant le jugement de l'Église auquel nous nous soumettons d'avance. Elle lui recommanda l'amour du Sacré-Cœur et prononça ces mots remarquables : « *Je suis maîtresse de mon Fils... son Cœur a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut me refuser mes demandes.* » Ce n'est pas tout : la mère de Jésus porte un scapulaire du Sacré-Cœur et elle dit à Estelle : « *J'aime cette dévotion.* »

Je le crois bien, ô Marie, n'est-ce pas cette dévotion qui vous a faite ce que vous êtes, qui a été la cause

de votre sainteté et de votre gloire? J'aime cette dévotion! N'avez-vous pas été la grande adoratrice, l'amante passionnée du Cœur de Jésus? Oh! s'il en est ainsi, donnez-nous à nous aussi d'aimer et de propager cette dévotion et montrez-vous ainsi en notre faveur Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Grâce à Dieu, mes Frères, Marie est toute disposée à nous écouter. En effet si elle est toute-puissante, elle est toute miséricordieuse. A quoi lui servirait son crédit, si elle ne l'employait en notre faveur? Que demanderait-elle pour elle-même, elle qui n'a besoin de rien? *Quid enim sibi poscat quæ nullius eget?* C'est donc nous qui allons bénéficier de sa puissance et de sa miséricorde.

La miséricorde, mes Frères, est un sentiment divin. C'est plus que le pardon, c'est la clémence, non pas sèche et distante, mais toute trempée d'amour.

Dieu est la miséricorde infinie. David chante ses miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Il les proclame supérieures à toutes les œuvres divines : *super omnia opera ejus.* Jésus nous dit : Soyez miséricordieux comme mon Père.

Jésus, lui, est la miséricorde incarnée. Il a pitié de la foule : *misereor super turbam.* Il a compassion de ces malades, de ces affligés, de ces pauvres, de ces pécheurs surtout, dont il entend les plaintes à travers les siècles.

Mais Marie est la miséricorde aussi et il semble que cette vertu devienne plus douce et plus délicate en tombant dans le cœur d'une mère.

Certes, nous en avons bien besoin : l'homme, né de la femme et vivant peu de temps, est un ramassis de misères, *repletur multis miseriis.*

La mère que Jésus nous a donnée du haut de la croix voit ces misères ; elle entend nos plaintes, elle s'émeut, elle s'écrie aussi : « *Misereor super turbam*. Ah ! la pauvre foule des tristes et des pécheurs ! Ira-t-elle jusqu'au bout dans la voie du mal, jusqu'à l'abîme éternel ? Oh ! non, ce n'est pas possible ! J'en serais trop malheureuse ! C'est assez d'avoir vu un de mes fils crucifié : mais en voir des millions cloués sur des croix de feu et agonisant pendant l'éternité entière, non, non, mon Dieu, éloignez de moi ce calice. » Marie, mes Frères, demande à son Fils le grand nombre des élus ; c'est son plus ardent désir. Et voilà une des plus graves raisons qui me font croire à ce fruit splendide de la Rédemption et rejeter le grand nombre des damnés, cet échec formidable, atroce, de la mort du Christ et des douleurs de sa mère.

Sans doute, c'est surtout la grâce du salut éternel que Marie demande pour nous : mais elle nous obtient aussi d'innombrables faveurs temporelles, toutes celles qui peuvent nous aider à mieux aimer le bon Dieu.

C'est ainsi qu'elle se montre toute miséricordieuse. Elle a reçu ce titre de la bouche des saints Pères, de tous les écrivains religieux. Elle l'a pris elle-même à Pellevoisin. L'Église a inscrit ce mot : *Mater misericordiæ* sur le scapulaire de Pellevoisin. Ainsi nous pouvons tout espérer de son Cœur.

Toutefois si nous voulons bénéficier de sa puissante intercession, il nous faut lui adresser des prières ardentes. Or, l'Église en a composé d'admirables :

C'est l'*Ave maris stella*, où nous lui jetons ce cri

si touchant, si irrésistible pour son cœur : *Monstra te esse matrem*. Montrez que vous êtes notre mère.

C'est le *Salve Regina*, l'hymne par excellence de la miséricorde. Que de fois vous avez dû être émus comme moi, en entendant des voix d'hommes psalmodier cette supplication intense. Chaque soir vous aimez à suivre les moines de cette illustre abbaye bénédictine, si dévouée à la Reine des Ermites, lorsqu'ils se dirigent leuement du chœur à la Chapelle des Grâces. A peine y sont-ils engouffrés que le cantique éclate, grave, harmonieux, et l'on croit voir en l'entendant, toutes les douleurs de la terre passer aux pieds de Notre-Dame et tous les sourires du ciel sur son visage maternel.

Salve Regina ! Salut, ô Reine ! Il est juste, en effet, de nous rappeler votre royauté, votre puissance sur le Cœur du Christ, puisque c'est votre premier titre à notre confiance. Et voici le second :

Mater misericordiæ ! Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut !

Et maintenant que nous avons rappelé vos titres, voici les nôtres : ce sont nos misères.

Nos titres, ce sont les cris que nous poussons vers vous, pauvres enfants d'Ève, du fond de notre exil. Nos titres, ce sont nos soupirs, nos gémissements, nos pleurs, du fond de cette vallée de larmes.

Enfin, voici la conclusion, notre demande unique : Tournez vers nous, ô notre avocate, vos yeux miséricordieux et montrez-nous après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie.

La grande grâce dont nous avons besoin, c'est le salut. Mais n'admirez-vous pas de quel mot exquis,

charmant, le *Salve Regina* l'exprime : Montrez-nous Jésus ! Jadis les gentils dirent à l'apôtre saint Philippe : « Nous voulons voir Jésus : *volumus videre Jesum.* » Ah ! nous aussi nous voulons voir Jésus ! Voir Jésus, c'est le grand besoin de l'humanité ! Voir Jésus, c'est la joie suprême ! Mais nous ne nous adresserons pas à saint Philippe pour obtenir cette faveur. Nous la demanderons à Marie.

Allez donc à la Miséricorde, vous les pauvres pécheurs, qui ne verrez jamais Jésus, si vous ne faites pénitence. Allez à Marie, elle est le refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.*

Allez à la Miséricorde, vous les tristes qui pleurez ici-bas, et qui ne serez bien consolés qu'en voyant Jésus au ciel : allez à Marie, elle est la consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.*

Allez à la Miséricorde, vous qui désirez avancer dans l'amour de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. Notre-Dame du Cénacle, Notre-Dame du Sacré-Cœur, vous apprendra le grand art de bien communier.

Allez à la Miséricorde, vous qui tremblez aujourd'hui pour l'Église notre mère et qui souffrez de la voir persécutée.

Marie a toujours exterminé les hérésies et changé les attaques des impies en victoires pour l'Épouse du Christ. La barque de Pierre est assaillie non seulement par les orages, mais encore par des forbans d'enfer, pires que les musulmans du xvi^e siècle. Courage ! Pie X prie comme jadis Pie V. Prions avec lui, invoquons l'Auxiliatrice des chrétiens, et nous verrons bientôt une nouvelle victoire de Lépante, un nouveau triomphe de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ainsi soit-il.

IV

L'Épopée mariale de l'Espagne

*Discours prononcé le 29 septembre 1908
pour la clôture du Congrès Marial de Saragosse*

L'ÉPOPÉE MARIALE DE L'ESPAGNE ¹

*Pulchra es, amica mea, suavis
et decora, terribilis ut castrorum
acies ordinata.*

Vous êtes belle et douce et
charmante, ô ma bien-aimée,
et terrible comme une armée
rangée en bataille.

(CANTIC. III. 3.)

ÉMINENCE ²,
MESSEIGNEURS ³,
MES FRÈRES,

La Bien-Aimée que nous honorons dans ce magnifique temple del Pilar est belle et douce, et charmante comme celle du Cantique des cantiques, mais elle n'est pas moins redoutable. Ces attributs qui semblent s'exclure s'accordent, au contraire, parfaitement ; car, si une mère est tendre pour ses enfants, elle devient terrible quand il s'agit de les défendre contre leurs ennemis.

1. Limité par le temps, le prédicateur a dû dans la chaire de Saragosse se contenter de donner les grandes lignes de ce discours, sans entrer dans le développement que l'on trouvera ici. Il a conscience que ces pages ne sont qu'une esquisse imparfaite. Puissent-elles inspirer à un homme plus au courant des *Cosas de España* l'idée de les compléter !

2. S. Em. le cardinal Aguirre y Garcia, archevêque de Burgos, légat de S. S. le Pape Pie X.

3. Mgr Soldevilla y Romero, archevêque de Saragosse, et 19 autres évêques d'Espagne et d'Amérique.

Or, Marie est notre Mère, et les ennemis que nous avons le plus à craindre sont ceux qui attaquent notre foi, c'est-à-dire l'hérésie et l'incrédulité. Aussi la Vierge a-t-elle toujours combattu ces deux monstres. Contre eux, elle s'est dressée comme la tour de David, *turris Davidica*; contre eux, elle s'est montrée le secours des chrétiens, *auxilium christianorum*; contre eux, elle a toujours été terrible comme une armée rangée en bataille. Aussi les a-t-elle terrassés dans tout l'univers : *conclus hæreses sola interemisti in universo mundo*.

Parmi les nations catholiques, en dehors de la Pologne et de l'Irlande martyres, il n'en est pas qui aient mieux compris que l'Espagne et la France le bienfait de la foi, ni qui l'aient gardé aussi jalousement. Et, chose étrange, elles ont eu à lutter contre les mêmes ennemis : contre le paganisme, et elles l'ont vaincu ; contre l'arianisme, et elles l'ont vaincu ; contre le mahométisme, et elles l'ont vaincu ; contre le protestantisme, et elles l'ont vaincu. Elles luttent aujourd'hui contre la libre-pensée, et elles la vaincront !

Mais toutes deux aussi n'ont triomphé de ces erreurs que grâce à Marie. Leur histoire est une grande épopée religieuse, mais c'est aussi une épopée mariale. Elles ont choisi la Mère de Dieu pour gardienne de leur foi : *posuerunt me custodem* : et vraiment elle a bien gardé ce précieux trésor. Elle a été pour vous *la Virgen de las batallas* qu'aimait à invoquer votre saint Ferdinand de Castille ; elle a été pour nous la Vierge des Victoires, à laquelle Louis XIII élevait un sanctuaire vénéré dans sa capitale.

L'Espagne, depuis Charles III, a choisi Marie pour sa patronne, sous le vocable de l'Immaculée-Conception ; la France, depuis Louis XIII, est spécialement consacrée à Marie, sous le vocable de l'Assomption, et la fête du 15 août est pour elle une fête religieuse nationale.

Marie est reine de cette France dont le Pape Benoît XIV disait : *Regnum Gallix, regnum Mariæ* mais elle est aussi reine de cette Espagne qui l'a proclamée généralissime de son infanterie. Ne n'a-t-on pas dit que très prochainement une ordonnance royale prescrira de rendre à la Vierge del Pilar les honneurs militaires dus au capitaine général de l'armée ?

Et vous-mêmes, mes Frères, dans une chanson populaire bien connue, est-ce que vous ne l'invoquez pas comme *la Capitana de la tropa Aragonesa* ¹ ?

C'est un beau spectacle, mes Frères, que celui de ces deux grandes nations, qui oublient dans ce Congrès leurs querelles d'il y a cent ans, et qui ne

1. Cette chanson, qui date, croyons-nous, du siège de Saragosse en 1808, renferme une petite pointe bien compréhensible contre la France révolutionnaire de cette époque. La voici dans sa piquante saveur :

La Virgen del Pilar dice
Que no quiere ser francesa
Quiere ser la Capitana
De la tropa aragonesa.

La Vierge du Pilar dit qu'elle ne veut pas être française, mais qu'elle veut être la Capitaine de la troupe aragonaise.

Il nous semble qu'aujourd'hui la Vierge del Pilar ne parlerait plus comme au temps de nos divisions, et que, sans se dire ni française ni aragonaise, elle accepterait peut-être, si elle ne le trouve pas un peu trop moderne, le titre de Vierge franco-espagnole. C'est bien ce que signifia au Congrès de Saragosse la petite manifestation toute sympathique, faite de sourires et d'approbations bruyantes, qu'accueillit ces paroles de l'orateur.

rivalisent plus que d'amour envers la gardienne de leur foi. Il y a là pour elles, me semble-t-il, le gage d'un avenir religieux de plus en plus splendide et d'une entente fraternelle de plus en plus féconde.

Puissent l'Espagne et la France resserrer ce lien sacré qui les unit en Dieu et en Marie ! Puisse la Reine des cieux étendre son manteau royal sur les deux nations sœurs de la race latine, et leur garder le joyau de la vérité dont elles sont si justement fières !

Certes, l'épopée mariale de la France serait belle, et je compte la dire un jour, s'il plaît à Dieu ; mais ici, au pied de la Vierge du Pilar, c'est l'épopée mariale de ce royaume que je voudrais esquisser dans ses grandes lignes. Nous y verrons par quels bienfaits Marie a montré son amour à l'Espagne, et par quels hommages l'Espagne lui a témoigné sa reconnaissance¹. Nous y verrons comment la foi

1. L'Espagne se vante d'être la nation la plus aimée de Marie et celle qui lui est la plus dévouée. Je lis dans le livre *España y la Inmaculada*, par le P. Oller, S. J. : « Depuis qu'elle vint en sa chair mortelle à Saragosse, la Vierge fut toujours pour l'Espagne la plus caressante des mères, avec un amour si particulier que nous pouvons bien dire, sans offenser personne, qu'elle n'a rien fait de pareil pour les autres nations : *non fecit taliter omni nationi.* »

Le journal *El Pilar*, du 26 septembre 1908, publié à Saragosse, appelle l'Espagne : « *la nación privilegiada de María* ». Il rappelle le mot dit par les délégués espagnols au Congrès d'Einsiedeln : *La Virgen María no es francesa, ni alemana, ni polaca, ni italiana, ni de ninguna nación, y si de alguna pudiese ser y no de todas, sería de... España.* » Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que nous tenons en France exactement le même langage : nous aussi, nous nous disons la nation privilégiée et chérie de Notre-Dame.

Des deux côtés, on apporte pour preuves d'insignes bienfaits de Marie et d'insignes hommages rendus à Marie. Marie seule pourrait trancher la question et dire quel est celui des deux peuples qui l'a le plus honorée et qu'elle a comblé de plus de faveurs. Cette pieuse rivalité montre du moins combien la Mère de Dieu est aimée dans nos deux pays et nous fournit les éléments de deux belles épopées mariales.

catholique, si vive et si féconde de ce pays, est sortie, grâce à Notre-Dame, victorieuse du paganisme avec saint Jacques, victorieuse de l'arianisme avec saint Herménégilde, victorieuse de l'Islam avec saint Ferdinand et les rois catholiques, victorieuse du protestantisme avec saint Ignace et sainte Thérèse, et comment elle doit encore triompher de l'impiété contemporaine. Ces belles victoires forment comme les chants d'une épopée. O Vierge del Pilar, donnez-moi de les rappeler en termes qui ne soient pas indignes de Votre Majesté : *Dignare me laudare te, Virgo sacra!*

I. — Marie chasse le paganisme d'Espagne et y fonde la foi catholique.

Le premier chant de cette épopée a pour héros saint Jacques, et pour héroïne Notre-Dame del Pilar.

Après l'Ascension de Notre Seigneur, la Sainte Vierge s'était renfermée au Cénacle avec les Apôtres ; avec eux, elle reçut le Saint-Esprit ; avec eux, elle pria pour la conversion du monde. Elle devint ainsi la Reine des Apôtres.

La tradition nous raconte que, lorsqu'ils se séparèrent pour aller prêcher l'Évangile, les compagnons de Jésus s'agenouillèrent devant leur Reine et qu'elle leur donna sa bénédiction, pour eux et pour les peuples qu'ils devaient évangéliser.

J'ose dire qu'elle eut un regard particulier pour l'Espagne. Elle ne peut lui envoyer saint Jean, son fils adoptif du Calvaire, que la volonté de Jésus mourant a fixé auprès d'elle, mais elle lui députe un des favoris les plus illustres du Sauveur, un des

compagnons du Thabor et du Jardin des Oliviers, le fils de Zébédée, le frère de saint Jean, saint Jacques le Majeur.

Elle le bénit, elle le suit par la pensée, elle s'intéresse à son apostolat. Elle a pour communiquer avec lui mieux que nos inventions modernes, la puissance du miracle. Ainsi que le rapporte le pape saint Grégoire, encore vivante à Jérusalem, elle lui apparaît une nuit sur les bords de l'Èbre, au lieu même où nous sommes. Elle est entourée de milliers d'anges. Elle se tient sur un pilier vénérable, qui deviendra le centre de la foi dans ce pays. Elle lui demande de lui bâtir un temple où elle puisse prier par la pensée avec son peuple, durant sa vie, et le protéger après sa mort. Elle l'assure que ce sera un lieu de bénédictions pour tous ceux qui viendront l'invoquer, et elle prophétise que ce temple restera debout, toujours rempli d'adorateurs du Christ, jusqu'à la fin des siècles. Saint Jacques obéit, et c'est ainsi que cette chapelle a été la première consacrée à la Reine du ciel dans tout l'univers.

En posant son pied sur la terre espagnole, la Vierge en a pris à jamais possession. Désormais cette terre est acquise à son fils Jésus. En effet, l'apostolat de saint Jacques qui, jusqu'alors, n'avait pas produit de grands fruits, devint bientôt plus fécond. Après son départ d'Espagne et surtout après sa mort glorieuse à Jérusalem, sa voix retentit avec plus d'éclat. Répercutée par les sept évêques qu'il a formés et que saint Pierre a consacrés, elle est vraiment cette voix de tonnerre que Jésus avait prédite en appelant les fils de Zébédée : Boanerges, enfants du tonnerre. A cette voix les idoles tremblent, les temples païens

s'écroulent, les chrétientés surgissent du sol, la foi naît, couvrant de ses fleurs sanglantes la vieille Ibérie.

En effet, cette voix des apôtres est bientôt renforcée par celle des martyrs. Or, rien ne résiste à l'éloquence du sang. C'est le sang de saint Jacques lui-même, le premier des apôtres qui ait été martyrisé pour le Sauveur ; c'est le sang du diacre saint Vincent, le prédicateur de Saragosse, le héros de Valence, dont le supplice effroyable rappelle ou dépasse celui du diacre saint Laurent ; c'est le sang de sainte Lécadie, la glorieuse vierge martyre, patronne de Tolède ; c'est le sang de sainte Eulalie, la douce émule de sainte Agnès, immolée à l'âge de douze ans, et dont la *cantilène* sera le premier poème en langue d'oïl balbutié par la France du x^e siècle ; c'est le sang de sainte Engracia, une des patronnes de cette ville, qui lui a consacré une église ; enfin, c'est le sang de ces « innombrables martyrs », qui partagent, avec sainte Engracia, l'honneur de son sanctuaire, et auxquels vous avez élevé, sur une de vos places publiques, un monument de foi et de patriotisme¹.

Ces héros de la foi devaient trouver un poète digne d'eux dans un des plus illustres fils de l'Espagne, une des gloires de Saragosse, le grand poète latin Prudence. Né un demi-siècle à peine après la grande persécution, où l'horrible Dacien fit périr tant d'Espagnols, il a pu recueillir l'écho de leurs pensées. Or, en célébrant leur gloire, il n'a pas oublié celle

1. Au milieu de la place de la Constitution à Saragosse, se dresse sur un piédestal de pierre un groupe de bronze représentant sous la forme d'un ange surmonté de la Croix, la foi catholique montrant le ciel de la main gauche, et de la droite soutenant un martyr ; au pied de la statue on lit : *Victrix Cæsaraugustæ pietas innumeris martiribus pro fide et patria.*

de la Vierge immaculée, *intemerata Virgo*; on voit bien qu'il vécut auprès de Notre-Dame del Pilar. Il exalte sa maternité divine et sa victoire sur les serpents venimeux de l'enfer. Porte-parole de l'Espagne des quatre premiers siècles, il exprime sa foi et son amour pour Marie.

Une foi prêchée par de tels apôtres, empourprée par de tels martyrs, chantée par un tel poète, est impérissable. Mais qui a donné à l'Espagne ces hommes illustres et surtout le premier d'entre eux ? C'est la Reine des apôtres et des martyrs, Marie. C'est donc à vous, ô Vierge del Pilar, que ce pays doit cette foi catholique dont il est si jaloux. Certes, il saura montrer splendidement sa reconnaissance au glorieux fils de Zébédée ; il lui élèvera, à Compostelle, un temple célèbre, où l'on viendra de toutes les parties du monde. Mais il n'oubliera pas qu'il vous doit son grand Santiago ; il n'oubliera pas que vous êtes apparue en ce lieu, ô douce Étoile du matin, annonciatrice du divin Soleil ; il reviendra ici, au cours des siècles, chanter la foi de son baptême. Il appellera toutes les générations en pèlerinage pour vous proclamer bienheureuse et pour vous vénérer sur cet auguste pilier, où ont reposé vos pieds : *adorabimus eam in loco ubi steterunt pedes ejus*¹.

1. Dans le sens strictement théologique du mot, les catholiques n'adorent pas la Sainte Vierge, puisqu'ils ne voient en Elle qu'une créature sortie comme nous des mains de Dieu ; ils réservent à Jésus le culte de latrie ou de l'adoration suprême. Et cette réponse suffit pour anéantir la calomnie absurde des protestants, qui nous accusent de mariolâtrie ou d'idolâtrie mariale. Mais le mot *adorare* a dans la langue latine et ses dérivées un sens secondaire celui de *vénérer* ou de rendre hommage. Dans ce sens nous adorons Marie, comme nous adorons la Croix. Dans ce sens, le journal *El noticiero* de Saragosse, numéro du 30 septembre 1908, rendant compte de la cérémonie de la

II. — Marie chasse l'arianisme d'Espagne et y rétablit la foi catholique.

Victorieuse de l'infidélité, l'Espagne devait l'être aussi de l'hérésie arienne : et elle doit encore à la Vierge cette victoire, qui remplira le second chant de cette épopée.

La nation wisigothe avait envahi à peu près en même temps, au commencement du v^e siècle, l'Aquitaine et l'Espagne ; elle s'y était installée, grâce à la faiblesse de l'empereur Honorius, et y avait introduit l'arianisme qu'elle professait.

La France eut le bonheur de se débarrasser la première de cette hérésie. En 507, Clovis écrasait, à Vouillé, le fameux roi arien Alaric et rétablissait le catholicisme dans toute la Gaule. La lutte fut plus longue en Espagne : elle se termina, en 586, par une victoire plus belle que celle de Vouillé, par la victoire du martyr.

Théodosia, illustre femme espagnole, sœur de sainte Florentine et des trois grands évêques, saint Léandre, saint Isidore et saint Fulgence, avait épousé le roi Arien Léovigilde. Elle en eut deux fils, saint Herménégilde, le roi martyr, et Récarède, qui devait être le premier prince catholique d'Espagne. Elle n'eut pas la consolation de voir ici-bas la conversion de son mari et de ses fils, mais elle alla la demander à Dieu, dans le ciel.

veille, dit que ce discours fut suivi de l'adoration à la Virgen et que todos los Prelados subieron à adorar à la Santissima Virgen. S'effaroucher de ce mot, quand il est ainsi expliqué et compris, serait le fait d'une ignorance puérile ou d'une mauvaise foi pharisaïque.

Herménégilde, devenu roi de Séville du vivant de son père, avait épousé une princesse franque, Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie. Ému par les conseils de cette pieuse fille de France, nouvelle Clotilde, et éclairé par les instructions de son saint oncle Léandre, nouveau Rémy, il se fit catholique. Son père, irrité, lui déclara la guerre, s'empara de lui par trahison, le jeta dans une prison, et, après trois ans de menaces et de mauvais traitements, désespérant de le voir apostasier, il le fit décapiter.

Il est peu de figures aussi sympathiques et aussi chevaleresques que celle de saint Herménégilde. A la fleur de l'âge, il renonce à une couronne terrestre pour garder sa foi, et il offre à Dieu son sang pour baptiser sa patrie. Sa prière fut agréée.

Un an après son martyre, son père mourait, regrettant son horrible crime, maudissant l'arianisme et recommandant à saint Léandre de convertir Récarède, comme il avait converti Herménégilde. Récarède suivit l'exemple de son frère, il se fit catholique et entraîna toute la nation wisigothe dans la vérité.

Ce fut un beau spectacle, mes Frères, lorsque, en 589, au troisième concile de Tolède, Récarède, entouré de soixante-quatre évêques et des grands du royaume, abjura solennellement l'hérésie et jura fidélité à la foi d'Herménégilde, de Santiago et de la Vierge Marie. Ce fut une heure émouvante, celle où le vénérable évêque de Séville, saint Léandre, se levant au milieu de l'auguste assemblée, célébra les bienfaits de la vérité catholique, et, dans une inspiration prophétique, affirma que, tandis que l'hérésie est une semence de discorde, la foi serait, pour

l'Espagne, la condition de l'unité, de la paix et de toutes les grandeurs.

Ce fut un de ces événements qui ont un retentissement indéfini dans l'histoire. Aujourd'hui encore, ce pays s'en ressent pour son bonheur. La nation wisigothe, mêlée aux Suèves et aux anciens habitants du pays, les Celtibères, les Cantabres, les Basques, allait devenir cette grande nation espagnole, qui n'a pas de plus cher joyau que la foi de ses pères.

Or, cette insigne victoire sur l'erreur, proclamée au troisième concile de Tolède, c'est la Vierge qui l'avait remportée. L'arianisme, en attaquant la divinité de Jésus, niait le plus beau titre de Marie, celui de Mère de Dieu. Elle avait donc à venger sur lui une injure personnelle. Elle conspira avec les pieuses princesses Théodosia, Ingonde et sainte Florentine. Elle soutint Herménégilde dans sa lutte héroïque.

Comme pour bien marquer que c'était Elle qui combattait, Elle voulut que le coup mortel fût donné à l'hérésie dans une de ses églises, dans cette cathédrale de Tolède, qui lui avait été consacrée deux ans auparavant et qui devait si souvent retentir de ses louanges. Ce fut Elle qui inspira ces grands apôtres de l'Église wisigothe, lumières de l'Église universelle, saint Léandre et saint Isidore de Séville, avec leur frère saint Fulgence, avec saint Braulion de Saragosse, saint Jean de Bictar, saint Ildefonse et saint Julien de Tolède.

Ces illustres prélats, instruments de Dieu dans la conversion de leur peuple, étaient de fervents serviteurs de Marie. Que de fois leur voix s'éleva sur les bords de l'Èbre, du Tage ou du Guadalquivir, pour célébrer ses louanges !

Saint Isidore, successeur de son frère Léandre sur le siège de Séville, défend, dans son livre *Contre les Juifs*, la pureté sans tache de la Vierge, en lui appliquant la prophétie de la Tige de Jessé. Dans ses *Questions sur la Genèse*, il chante la victoire de la femme qui écrasa la tête du serpent. Saint Isidore, avec son frère saint Léandre, est encore le principal auteur de cette belle liturgie mozarabe, que l'illustre cardinal Ximénès de Cisneros devait recueillir et sauver en 1500, en lui accordant une chapelle dans la cathédrale de Tolède : c'est donc de son cœur que sont sortis ces accents de piété si tendre et si filiale envers la Mère de Dieu, qui remplissent le Bréviaire et le Missel de ce rite vénérable.

Saint Braulion, votre bien-aimé pasteur, disciple et ami intime de saint Isidore, professe, lui aussi, un immense amour pour la Vierge. D'une main, il arrache l'ivraie de l'arianisme dans son peuple, et de l'autre, il répand les fleurs de sa piété devant le saint Pilar, au pied duquel il veut être enterré.

Mais que dire du grand archevêque de Tolède, saint Ildefonse, si populaire dans ce royaume ? Qui ne connaît son ardente dévotion envers Marie ? Il écrit un traité célèbre sur sa *perpétuelle Virginité*, contre les erreurs de Jovinien et d'Elvidius ; il compose des prières, des poésies et un office en son honneur. Un matin, entendant des chants avant l'heure usuelle, dans sa cathédrale, il y accourt ; mais quelle n'est pas son émotion de voir la Vierge assise sur un trône, vêtue d'une chasuble plus blanche que la neige, *en toile du ciel*, comme dit la chronique, et d'entendre les anges chanter l'office qu'il a lui-même composé ! Bientôt Marie le fait approcher et lui remet

la merveilleuse chasuble, comme gage de sa protection maternelle.

Murillo a peint cette scène dans un magnifique tableau : mais je crois qu'elle est gravée en traits plus indélébiles encore dans l'âme de tout Espagnol. Cette chasuble de neige, cette toile du ciel, n'est-ce pas le symbole de la foi immaculée et somptueuse, dont l'Espagne, délivrée d'Arius, est redevable à la Sainte Vierge ?

III. — La Reconquista. — Marie combat le Mahométisme en Espagne et y aguerrit la foi catholique. — Première période, la défensive : de Covadonga a Las Navas.

PÉLAGE ET NOTRE-DAME DE COVADONGA

Voici le cœur même de la grande épopée, une chanson de geste grandiose, qui demanderait, pour la chanter dignement, la majesté d'un Homère et la foi naïve d'un troubadour.

De même que les ariens au v^e siècle, les Musulmans, au viii^e, envahirent presque simultanément l'Espagne et la France. La France s'en délivra rapidement. Abder-Rhaman, écrasé par Charles Martel, succombait avec ses troupes, en 732, dans les plaines de Poitiers.

En Espagne, l'effort fut plus considérable. Ce fut une lutte épique gigantesque, qui dura près de huit siècles, pendant laquelle l'Espagnol refoula, pied à pied, l'envahisseur, reconquit sa patrie, lambeau par lambeau, lutte féconde, où il aguerrit sa foi, trempa son caractère et puisa cette fierté chevaleresque qui le caractérise.

Or, on peut dire que Marie se rencontre partout, au cours de cette guerre, couvrant de son égide les défenseurs de la religion, intervenant par de nombreux bienfaits aux moments les plus critiques et donnant la victoire aux héros de la *Reconquista*.

Le premier de ces héros à qui elle fait sentir sa protection, c'est Pélage, le porte-drapeau du roi Rodrigue à la désastreuse bataille du Guadalete. Les Maures, vainqueurs, ont couvert la péninsule, martyrisant les chrétiens, et Pélage reste avec une poignée de braves, pour incarner l'idée espagnole et catholique. Mais il a pour lui la Vierge guerrière.

Il s'est retranché dans les Asturies, sur *la montaña de la Virgen* : il invoque sa céleste protectrice, il sort de la grotte de Covadonga, fait pleuvoir sur les Sarrasins des quartiers de roc et des troncs d'arbres. Bientôt l'ennemi est en fuite, et le vainqueur est proclamé roi sur le champ de bataille.

L'Espagne reconnaissante attribue à Marie cette première victoire qu'elle a remportée sur les Arabes. La grotte de Pélage deviendra un des plus célèbres pèlerinages de ce pays ; les foules y accourront chaque année, à l'ermitage de la Vierge, en sa fête du 8 septembre ; et les chevaliers chrétiens ne s'élanceront dans la bataille qu'après avoir invoqué Santiago et Notre-Dame de Covadonga.

LE CID CAMPÉADOR

La victoire de Covadonga avait donné du cœur et de la confiance aux chrétiens. Ils se mettent à la lutte avec une énergie et une obstination que rien ne lassera. Ils élèvent contre les Musulmans des

châteaux-forts, ces fameux *castillos*, d'où la Castille a tiré son nom.

Les luttes sont de tous les jours. Tantôt c'est la défaite, et ils offrent à Dieu leur sang pour leur foi. Tantôt c'est la victoire, et ils en reportent l'honneur à Marie.

C'est Elle qui soutient dans la lutte son dévot chevalier, le grand Ferdinand Gonzalès, premier comte de Castille, seigneur de Burgos, vainqueur des Maures à Osina et à Simancas : il avait toujours l'image de sa Reine, pendant la bataille.

C'est Elle qui, à la fameuse journée de Calatanzor, en 998, assure le triomphe des rois Bermude de Léon, Garcia de Navarre et Sanche de Castille sur le fameux Almanzor.

C'est Elle qui, en 1085, s'empare de Tolède avec le Cid, et, en 1118, entre triomphalement dans cette ville de Saragosse, avec Alphonse le Batailleur.

Je viens de nommer le Cid. Voilà un nom qu'il faut saluer très bas, comme un des plus magnifiques de l'histoire espagnole. Le Cid Campéador incarne la résistance chrétienne à Mahomet. Il se peut que la légende ait embelli son histoire : il se peut que le fameux Ruy Diaz de Bivar, chanté par le Romancero, Guilhem de Castro et notre Corneille, dépasse de beaucoup le personnage réel du XI^e siècle. Mais il représente une grande réalité, le type de chevalier chrétien tel que l'Espagne l'a conçu et l'a réalisé dans de nombreux guerriers. C'est le véritable hidalgo castillan et catholique, parangon de loyauté et d'honneur, toujours prêt à braver la mort pour sa religion et sa patrie. C'est la force au service du droit. C'est l'homme de la croisade éternelle, qui n'a pas,

comme les Français, à franchir les mers pour rencontrer le Sarrasin, mais qui le trouve à la porte de son manoir délabré et fonce sur lui, lance baissée, en invoquant Santiago et Santa Maria. C'est le paladin de Notre Dame.

Le véritable Cid fit, croit-on, partie d'une Confrérie de l'Immaculée-Conception établie à Burgos, la plus ancienne du monde peut-être. Quand il est banni par Alphonse VI, il descend de cheval en passant devant l'autel de Santa Maria, et il lui demande sa protection dans les combats qu'il va livrer aux Maures.

Quant à l'autre Cid, formé à son image, celui qui fut légion en Espagne, il nous apparaît toujours comme un serviteur de Marie. Il lui doit ce sens de la délicatesse et de l'honneur, ce respect de la femme, ce dévouement à la faiblesse qui sont comme l'âme de la chevalerie. Il lui doit aussi sa bravoure : car il a en Elle une absolue confiance. Avant de partir pour la guerre, il fait sa veillée d'armes devant un autel de la Vierge, à Montserrat, au Pilar, à Roncevaux, à Covadonga, aux pieds de la Virgen de la Antigua, à Tolède ; il prend pour protectrice et pour idéal, la Femme terrible, qui broie sous ses pieds l'injustice et l'erreur.

LES ORDRES MILITAIRES

De cette idée du chevalier chrétien sont nés ces Ordres religieux et militaires qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la Reconquête. Ce fut vraiment la fleur de la chevalerie. Mais cette fleur a

poussé aux picds de la Vierge des batailles. C'est une institution mariale.

Les chevaliers de Santiago, de Calatrava, d'Alcantara, de Roncevaux, de Notre Dame de Montesa, de Notre Dame de la Merci choisissaient Marie pour leur première patronne. Ils se distinguaient par leurs croix rouges, vertes, or, noires, mais portaient, pour la plupart, le manteau blanc, la couleur de la Vierge et de saint Jacques, le chevalier à la blanche armure.

Les chevaliers de Calatrava, d'Alcantara et de Montesa ajoutaient aux trois vœux de religion celui d'honorer particulièrement l'Immaculée Conception de Marie.

Ceux de Roncevaux avaient pour centre, dans cette ville, un pèlerinage célèbre de la Vierge, où l'on envoya une partie des trophées de la bataille de Las Navas.

Ceux de Notre-Dame de Montesa étaient plus particulièrement que les autres consacrés à Marie, dont ils portaient le nom.

Quant à l'Ordre de la Merci, ce fut la Sainte Vierge elle-même qui le suscita. Apparaissant, en même temps, au roi Jacques I^{er} d'Aragon, à saint Raymond de Penafort et à saint Pierre Nolasque, elle leur commanda de fonder un Ordre à l'imitation de celui de la Trinité, récemment institué en France, pour la rédemption des captifs. Les membres devaient s'engager, par vœu, à se livrer eux-mêmes en esclavage entre les mains des Maures, si c'était nécessaire, comme caution des prisonniers chrétiens, délivrés sans rançon. Les troncés destinés à recevoir les aumônes des fidèles pour le rachat des captifs por-

taient l'image de Marie tenant son fils entre ses bras. Ainsi, après avoir soutenu ses enfants dans la lutte, la Mère de la divine Merci ne les abandonnait pas dans l'esclavage et les arrachait à la cruauté des Maures.

IV. — La Reconquista. — Seconde période, l'offensive : de Las Navas à la prise de Grenade.

LA VICTOIRE DE LAS NAVAS DE TOLOSA

Un des plus hauts faits de la grande guerre contre le croissant, le plus célèbre peut-être, ce fut la bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212.

Alphonse VIII, de Castille, battu à Alarcos, avait juré de prendre sa revanche. Il se rendait compte, avec toute l'Europe, que la prochaine bataille serait décisive pour la chrétienté. Il fit appel à ses alliés. La France répondit à sa voix : mais elle lui envoya mieux que ses chevaliers, l'étendard de la Vierge de Rocamadour, porté par le prieur de ce célèbre monastère.

La rencontre eut lieu à Las Navas de Tolosa. Elle fut d'abord défavorable aux chrétiens, qui commençaient à fuir. Mais le prieur ayant déployé la bannière de Rocamadour, l'image virginale qui y rayonnait effraya les Maures. Ils prirent la fuite, et bientôt cent mille de leurs cadavres jonchaient la plaine. Cette victoire fut le salut de l'Espagne : comme plus tard celle de Lépante, elle eut un immense retentissement dans le monde. Elle porta un coup mortel à la puissance musulmane qui, depuis lors, alla toujours déclinant au pays du Cid. A partir de ce

jour, l'Espagne prend résolument l'offensive ; elle ne se contente plus de se défendre dans ses *castillos*, elle attaque, elle refoule l'infidèle.

Or, tout l'honneur de cette journée revient à la Sainte Vierge. C'est Elle qui, au moment où tout semble perdu, vient au secours de ses enfants et se montre en leur faveur plus terrible qu'une armée rangée en bataille. C'est Elle que vos pères, dans leur belle langue sonore, proclament la glorieuse *vencedora*, l'immortelle *triumfadora* de Las Navas de Tolosa.

LE ROSAIRE ET LA BATAILLE DE MURET

Mais comment passer ici sous silence une autre victoire chrétienne, la victoire de Muret, qui, pour n'avoir pas été remportée en Espagne, n'en est pas moins due à l'un des plus illustres Espagnols, saint Dominique de Guzman, et à la Très Sainte Vierge ? Saint Dominique, né à Calahorra, au royaume de Castille, est un des plus grands serviteurs de Marie. On peut dire que rien n'a contribué autant que son Rosaire à populariser le culte de la Notre-Dame et qu'il lui a ainsi formé, avec des milliards de cœurs humains, un collier d'honneur plus précieux que toutes les perles et pierreries du monde.

Saint Dominique connaissait Alphonse VIII, le vainqueur de Las Navas, et il a dû prier plus que personne pour le succès de cette bataille. Mais c'est à la journée de Muret qu'il joue le plus grand rôle. Affligé de voir les ravages de l'hérésie albigeoise dans le Midi de la France, Dominique avait prié Marie et

Marie lui avait révélé qu'il vaincrait par le Rosaire.

Le Rosaire ! Qu'y a-t-il de plus faible et de plus enfantin aux yeux du monde ? Mais qu'y a-t-il de plus fort en réalité ? C'est une arme plus terrible que l'épée, arme redoutée de l'enfer, arme qui a rendu invincibles bien des héros chrétiens. C'est l'arme qui écrasa l'Albigéisme à Muret, comme plus tard le Mahométisme à Lépante.

La veille du combat, Simon de Montfort, le champion de la foi catholique, et Dominique, son ami, récitaient humblement le Rosaire. Pendant la mêlée, le saint le murmurait encore, en élevant la croix au-dessus des combattants ; et Simon de Montfort montrait qu'une main qui a égrené le chapelet n'en manie que plus brillamment l'épée.

Ainsi donc, à l'aurore de ce grand XIII^e siècle, et à un an de distance l'une de l'autre, deux victoires mariales écrasaient l'infidélité et l'hérésie. A Tolosa, l'Espagne catholique combattait sous une bannière de Marie, portée par un moine français de Rocamadour. A Muret, la France catholique combattait sous l'égide de Marie, portée par un moine espagnol, saint Dominique.

Vous avez donc bien raison, mes Frères, d'aimer et d'honorer si magnifiquement le Rosaire. Tout à l'heure vous allez, dans une procession splendide, promener un gigantesque Rosaire vivant, dont les grains, représentés par de mouvantes lumières et portés par des hommes, iront s'égrenant à travers les rues de cette cité, au chant des *Ave Maria*. La statue de Notre-Dame del Pilar, entourée d'anges, présidera ce cortège pittoresque : c'est justice ! Si le Rosaire est catholique et universel par son esprit e

par sa pratique si populaire, j'ose dire qu'il est ranco-espagnol par ses origines, et que nulle part il n'est plus à sa place que dans ce Congrès, qui réunit aux pieds de Notre-Dame del Pilar les compatriotes de saint Dominique et de Simon de Montfort.

SAINT FERDINAND III DE CASTILLE

Voici un autre prince, défenseur de la foi, saint Ferdinand III, roi de Castille, lui aussi grand paladin de la Vierge.

Le vainqueur de Tolosa, Alphonse VIII, avait eu deux filles, l'une, Blanche de Castille, mère de saint Louis, roi de France, et l'autre, Bérenguella, mère de saint Ferdinand. Saint Louis et saint Ferdinand sont donc deux cousins germains ; ils s'aiment tendrement ; ils sont dignes l'un de l'autre et dignes des peuples qu'ils gouvernent.

Tandis que saint Louis va en Orient, pour combattre les Infidèles, saint Ferdinand les harcèle dans son propre pays. C'est une des grandes figures de la Reconquista. Il bat l'émir de Grenade, à Jérès, en 1233. En 1236, après un long siège, il s'empare de Cordoue, la vieille capitale des Kalifes. Il enlève Séville et Jaen, et ne laisse aux Maures que le petit royaume de Grenade. L'inscription arabe, jadis gravée sur son tombeau à la cathédrale de Séville, l'appelle « un grand conquérant, le plus noble des rois, le plus loyal, le plus généreux, le plus justicier, le plus hardi, le plus bienveillant, le plus magnifique, le plus humble devant Dieu et le plus fier devant les hommes au service de Dieu ».

Humble devant Dieu, fier au service de Dieu, je ne connais de plus belle devise pour un roi !

Or, ce grand Conquistador était un enfant très aimant de la Sainte Vierge. Il s'efforçait de la glorifier et de la faire aimer de son peuple et de sa famille. Il éleva son fils Alphonse le Sage dans ces sentiments, et ce prince, aussi brillant poète que vaillant guerrier, devait écrire un jour, en l'honneur de Marie, rose des roses, et fleur des fleurs, de charmantes cantilènes, en dialecte galicien, que nous a conservées le Roman-cero. C'est saint Ferdinand qui commença, à Burgos, cette incomparable cathédrale, une des plus belles du monde, qui porte si haut le nom et la gloire de Notre-Dame. Sans cesse il invoquait sa céleste Protectrice et lui attribuait tous ses succès. Il ne s'élançait jamais dans la mêlée sans porter, attachée à l'arçon de sa selle, une figurine en ivoire de la *Virgen de las Battallas*, que l'on garde encore à la cathédrale de Séville. On voit aussi dans la même cathédrale, sur l'autel de la chapelle royale et sous un dais d'argent, la *Virgen de los Reyes*, statue de Notre-Dame, patronne de Séville, en robe de satin blanc, couverte de bijoux, que saint Ferdinand avait reçue de saint Louis. Glorieuse époque, mes frères, où deux puissantes nations avaient à leur tête deux saints issus du même sang et où un acte de foi et de piété mariale cimentait l'amitié des peuples et des rois. Le monde reverra-t-il jamais cette splendeur morale ? Les siècles de progrès matériel valent-ils les siècles de foi, et la grandeur des machines peut-elle remplacer la grandeur des âmes ?

DON JAIME D'ARAGON, LE CONQUISTADOR

Don Jaime d'Aragon, le Conquistador, contemporain de saint Ferdinand, fut, lui aussi, comme l'indique son surnom, un brillant guerrier. Il conquiert Majorque en 1232, Minorque en 1242 ; il s'empara de Valence et chassa les Maures d'un grand nombre de villes. Or, sa dévotion à Marie était aussi ardente que celle de son illustre voisin, saint Ferdinand de Castille, et il montra que, sur ce terrain de la piété mariale, comme sur celui de la valeur militaire, la *Casa Real de Aragon* marchait avec la *Casa Real de Castilla*.

Il avait coutume de dédier au culte de la Vierge, sous le vocable de l'un de ses mystères, particulièrement de son Assomption, la principale mosquée de toutes les cités qu'il enlevait à l'ennemi. On dit qu'il offrit ainsi plus de deux mille sanctuaires à la patronne de l'Espagne. Ce chiffre énorme honore à la fois et sa piété et sa valeur guerrière, mais ne paraîtra pas invraisemblable si l'on songe qu'il enleva au Croissant d'immenses territoires, entre autres les îles Baléares et le royaume de Valence.

LES MOSQUÉES CONVERTIES EN CHAPELLES DE MARIE

Cet usage ne fut pas particulier à Don Jaime ; on le retrouve à toutes les époques de la Reconquête. C'était une pensée délicate de vos pères. En transformant les mosquées en sanctuaires de la Vierge, ils réparaient les blasphèmes des Maures envers la Mère de Dieu ; ils substituaient son culte très pur au

culte sensuel de l'Islam ; enfin ils reconnaissaient en Elle la patronne de leurs armes, à qui ils devaient leurs victoires.

C'est ainsi qu'une mosquée de Tolède devint Santa Maria la Blanca. La grande mosquée de Séville servit longtemps de cathédrale sous le nom de Santa Maria del Sede, jusqu'au jour où, ébranlée par un tremblement de terre, elle fut remplacée, en 1401, par l'immense cathédrale actuelle. A Grenade, une des mosquées fut dédiée à Notre-Dame des Douleurs.

Un poète moderne, Pierre-Antoine Alarcon, a délicatement exprimé la haute pensée qui présidait à ces transformations dans une jolie poésie intitulée *La Virgen de las Angustias*.

« Ici, dit-il, où, chargée de perles et de parfums, la femme s'étendait, avilie et esclave, ici où les Maures savourèrent leurs amours et élevèrent parmi les fleurs le temple du plaisir, au pied de la colline qui se montre encore couronnée de l'Alhambra grenadine, palais de l'amour, les chrétiens ont élevé une demeure plus divine, la maison de la Vierge, le temple de la douleur. »

V. — **La Reconquista. — Fin de la guerre ; la prise de Grenade. — Epilogue : la bataille de Lépante.**

LES SOUVERAINS CATHOLIQUES ET LA PRISE DE GRENADE

Enfin, nous arrivons au dernier épisode de la lutte séculaire, la prise de Grenade, en 1492.

Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, ayant réuni, par leur mariage, toutes les terres et toutes les forces de l'Espagne sous leur sceptre royal, réso-

lurent de tenter un suprême effort pour chasser l'envahisseur de son dernier refuge. Ce n'était pas une vulgaire ambition qui les animait, c'était un sentiment très noble de patriotisme et de religion. L'honneur de l'Espagne et de la croix demandait qu'il ne restât plus un seul drapeau insulteur du Christ et de sa Mère sur la terre catholique.

Les souverains se préparèrent à cette lutte par la prière ; mais ils s'adressèrent spécialement à Marie. Ils firent des vœux à la Vierge del Sagrario de Tolède, ils invoquèrent Notre-Dame del Pilar, ils invoquèrent l'Immaculée Conception, à laquelle la reine avait une dévotion particulière, comme nous l'apprenons par un bref du Pape Innocent VII, qui la loue de ce sentiment.

Marie ne pouvait manquer de se laisser toucher. Elle avait toujours été la protectrice de la foi espagnole. Elle devait étendre sa protection sur l'armée réunie aux portes de Grenade, dans le village baptisé de ce beau nom : Santa-Fé, la Sainte Foi.

En effet par une coïncidence où apparaît clairement l'intention du Ciel, ce fut le vendredi 2 janvier 1492, jour où l'Église d'Espagne commémorait l'apparition de Notre-Dame à saint Jacques, alors que d'un bout à l'autre du pays une immense supplication montait vers la Vierge del Pilar, que le souverain de Grenade, Boabdil, ouvrit enfin les portes de sa capitale aux souverains catholiques. N'était-ce pas à Marie qu'il rendait ses clefs ?

Oui, c'était bien à Elle, et personne n'en douta sur cette terre de foi. L'armée catholique le reconnut. En effet, lorsque, sur la haute tour de la Véla, à côté de la croix primatiale du nouvel archevêque de

Grenade, à côté des étendards de saint Jacques et de Castille, un héraut d'armes eut jeté à la plaine ces paroles triomphales : « Santiago ! Santiago ! Santiago ! Castilla ! Castilla ! Castilla ! Granada ! Granada ! Granada ! », il ajouta aussitôt que Don Ferdinand et Dona Isabelle avaient conquis ce nouveau royaume contre les Maures avec l'aide de Dieu, de la glorieuse Vierge, sa Mère, et du bienheureux apôtre saint Jacques.

La voilà donc terminée, après huit siècles environ de luttes héroïques, la grande Reconquista de l'Espagne. Huit siècles durant, ses enfants ont versé leur sang en invoquant Marie. Huit siècles durant, des gorges de Covadonga aux remparts de Grenade, du pauvre camp de Pélage aux tentes superbes de Santa-Fé, par-dessus les sierras neigeuses et dans les plaines ensoleillées, la Vierge des batailles a promené sa bannière et semé l'héroïsme avec la victoire : et, au soir de cette journée mémorable du 2 janvier, il me semble la voir, debout sur la tour de la Véla, jetant à la terre, enfin délivrée, ce conseil maternel : « Espagne, sois toujours fidèle à la foi que je t'ai gardée. »

LA BATAILLE DE LÉPANTE

Lorsque les derniers Musulmans eurent repassé sur la terre d'Afrique, il semble que l'Espagne triomphante ait eu le droit de se reposer et d'oublier pour toujours cet odieux Croissant qui ne la menaçait plus.

Cependant elle ne voulut pas se désintéresser du salut de la chrétienté, et elle regardait parfois du côté de l'Orient, où Mahomet rassemblait toujours ses

hordes pour les lancer sur l'Europe. Un jour un cri d'alarme retentit. Pie V faisait appel aux chrétiens, pour sauver la religion en péril. L'Espagne vola à son secours.

Un de ses princes, Don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, fut mis à la tête de la flotte catholique. Il commandait les vaisseaux de l'Espagne, de Venise et du Pape. Il anéantit les forces turques dans les eaux de Lépante. Ce fut une belle victoire mariale, puisqu'elle eut lieu le jour de la fête du Rosaire, au moment où le Pape et des millions de fidèles invoquaient Marie, secours des chrétiens. Mais ce fut aussi une belle victoire espagnole, et le fils de Charles V put suspendre, avec une légitime fierté, à l'autel de Notre-Dame, dans la cathédrale de Tolède, les sept bannières bleu et or des galères chrétiennes et l'étendard triangulaire du Prophète, orné de lettres rouges.

Tel fut, près d'un siècle après la prise de Grenade, le splendide épilogue de la lutte contre les Maures. Mais il nous faut revenir en arrière, au lendemain de la victoire des souverains catholiques.

VI. — Le siècle d'or. — La foi espagnole, reconnaissante, loue Marie par la bouche des apôtres et des saints.

L'Espagne allait recevoir la récompense de ses luttes généreuses pour la foi. La même année où elle reprenait Grenade, Dieu lui donnait un nouveau monde, et, bientôt après, s'ouvrait pour elle cette ère de grandeur matérielle, intellectuelle et morale que ses écrivains ont appelée leur siècle d'or, *nuestro siglo*

de oro. C'était l'époque où le soleil ne se couchait pas sur les États de Charles-Quint et de Philippe II, l'époque où les apôtres, les saints, les docteurs et les artistes espagnols remplissaient le monde de leur gloire.

Or, ce siècle d'or fut un siècle marial. Marie le domine tout entier de son nom. D'une part, Elle étend sa protection et son influence sur les grands hommes et sur leurs œuvres ; d'autre part, Elle les glorifie et Elle est glorifiée par eux. C'est ce que nous allons constater dans le domaine de l'apostolat et de la sainteté, de la science et de l'art.

L'APOSTOLAT : CHRISTOPHE COLOMB, FRANÇOIS-XAVIER

Après avoir longtemps défendu la foi chez elle, l'Espagne allait la répandre dans le monde. Elle allait produire des apôtres plus généreux encore que ses vieux chevaliers, magnifiques conquistadors des âmes qu'ils devaient gagner à l'amour du Christ et à l'amour de Marie.

Le nom de la Vierge se trouve associé d'une manière providentielle à la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb avait donné à sa caravelle amirale le nom de Santa Maria. Et c'est bien Santa Maria qui le portait vers sa sublime conquête. Mais il y a mieux : Santa Maria voulut montrer son intervention par une circonstance plus que singulière.

Nous avons vu que Grenade avait été prise le 2 janvier, jour de l'apparition de la Vierge del Pilar. Or, ce fut le 12 octobre de la même année, en la fête liturgique de la même Vierge del Pilar, que Colomb planta la croix et la bannière espagnole sur le sol du

Nouveau-Monde. L'incrédulité aura beau crier : simple coïncidence ! Il est des coïncidences si curieuses que l'esprit humain se refuse à y voir un hasard et qu'une secrète logique lui dit : le doigt de Dieu est là ! *Digitus Dei est hic !* La prise de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde, deux des événements les plus considérables de l'histoire mondiale, survenues la même année, aux deux fêtes de Notre-Dame del Pilar, patronne de l'Espagne, ce sont là des coïncidences devant lesquelles il est impossible de ne pas s'écrier : *digitus Mariæ est hic !* le doigt de Marie est là.

Christophe Colomb sut le reconnaître. Il donna le nom du Sauveur, *San Salvador*, à la première terre où il aborda ; c'était justice, car à tout Seigneur tout honneur. Mais il donna à la seconde le nom du grand mystère marial, il l'appela l'*Ile de la Conception*.

Le 8 décembre, il se trouvait à Espanola. « Ce jour-là, dit l'historien Antoine Herrera, Colomb, pour honorer la fête de la Conception de Marie, fit pavoiser ses vaisseaux et tirer des salves d'artillerie. »

L'année suivante, il baptisait deux Antilles des noms de deux grands pèlerinages espagnols de la Vierge, la *Guadeloupe* et *Montserrat*.

Or, ce grand serviteur de Marie était un apôtre. C'était une pensée de foi en même temps qu'une intuition de génie, qui l'avait poussé en avant : il voulait faire connaître le nom de Jésus aux peuples d'outre-mer. Quand on lui parlait des richesses des Indes occidentales, il répondait, en levant les yeux au ciel, que la véritable perle de l'Inde, c'est l'âme de l'Indien. Et sa seule consolation ici-bas, au milieu de

ses épreuves et de ses disgrâces, fut d'avoir frayé la voie aux missionnaires.

Bientôt, en effet, les missionnaires partaient pour la conquête des âmes : les uns vers les nouvelles terres de l'Occident, les autres vers le vieux monde de l'Orient. Parmi ces derniers, il en est un qui fut le géant de l'apostolat dans les temps modernes, un nouveau saint Paul, François Xavier. François Xavier fut le chevalier de la sainte Foi, Santa Fé, nom béni qu'il donna au collège de Goa : mais il fut aussi un insigne chevalier de Marie. Il écrivait : « J'ai trouvé les peuples rebelles à l'Évangile toutes les fois que, à côté de la croix du Sauveur, j'ai omis de montrer l'image de sa Mère. » Quand il fit son entrée solennelle à la Cour du roi de Bungo au Japon, il fit porter devant lui en grande pompe une image de Marie, enveloppée dans une riche écharpe de damas violet. Il finissait toutes ses prédications par le *Salve Regina*, et il mourut en murmurant la touchante prière : *Monstrate esse matrem*.

A la suite de Xavier, des milliers et des milliers d'apôtres s'élançèrent des terres catholiques vers les terres infidèles, et pendant deux siècles l'Espagne partagea avec le Portugal la gloire de fournir les principales missions du monde de héros et de martyrs. Ils s'en allaient par le monde, criant partout : « Gloire au Christ et gloire à Marie. » Ils semaient la vertu et la sainteté. Pierre Claver étonnait Carthage par sa charité, San Turibio édifiait Lima par son zèle épiscopal, et sainte Rose de Lima et la bienheureuse Marianne Parédès, le lis de Quito, faisaient aimer Marie par l'imitation de sa pureté virginale. Les Espagnols répandaient au Mexique le

culte de Notre-Dame de la Guadeloupe, dont le sanctuaire américain devait surpasser la gloire de celui qu'elle possédait dans la mère-patrie.

LA SAINTETÉ : SAINT IGNACE, SAINTE THÉRÈSE, ETC.

L'éclosion la plus merveilleuse de ce temps, ce fut celle des saints. Nous venons d'en nommer plusieurs, mais il y en a d'autres.

Voici d'abord Ignace de Loyola, avec sa glorieuse phalange. C'est un fier hidalgo et un vaillant soldat. Il a héroïquement combattu à Pampelune. Blessé et obligé au repos, il rêve de croisades et d'exploits chevaleresques. Comme tout gentilhomme de son temps et de son pays, il regrette de n'avoir plus de Maures à pourfendre. Il demande, pour se distraire, des romans de cape et d'épée. Dans la vieille *Casa Solar* de Loyola, on ne trouve que la vie des saints. « Voilà, se dit-il, les vrais héros, les vrais chevaliers ! » Il jure de les imiter. Marie lui apparaît, tenant son Enfant dans ses bras, éclatante de lumière et de beauté. Désormais, elle sera la Dame de ses pensées. Comme ses aïeux, les guerriers de la Reconquête, il veut commencer sa carrière par une veillée d'armes aux pieds de la Vierge. Il se rend au célèbre sanctuaire de Montserrat. Il dépose son épée sur l'autel de Notre-Dame, en la vigile de l'Annonciation.

Désormais il ne respirera plus que pour Jésus et Marie. Longtemps il porte sur son cœur une image de Notre Dame du Cœur, c'est-à-dire de Notre Dame au cœur transpercé d'un glaive, et il ne s'en des-saisit que par affection pour l'un de ses fils. Il

fonde sa Compagnie à Montmartre, le jour de la fête de l'Assomption. Il fait vœu, à Paris, de défendre l'Immaculée Conception. Plus tard, à Rome, il fait de l'enseignement de cette vérité une des règles du Collège Romain. Enfin, il honore d'une dévotion toute spéciale Notre Dame della Strada, et demande son image vénérée pour l'église de sa Compagnie.

Dans son lumineux sillage, les saints abondent : pour ne nommer que les plus illustres, et qui furent ses compatriotes, quels noms que ceux de François-Xavier, déjà nommé ; François de Borgia, le célèbre duc de Gandie, ami de Charles-Quint, devenu un prodige d'humilité et de charité ; saint Pierre Claver, l'héroïque apôtre des nègres, et enfin saint Alphonse Rodriguez, une des âmes les plus naïvement et les plus tendrement dévouées à la Reine des cieux. Chacun de ces noms évoque, avec le souvenir des services les plus glorieux rendus à l'Église, celui d'une vie toute de dévouement *ad majorem Dei et Mariæ gloriam*.

Elle est belle aussi, la phalange du Carmel ! A sa tête marche sainte Thérèse. Ce nom brille comme le soleil au ciel de la Castille. Thérèse, c'est à la fois le génie et la sainteté, C'est la femme dans ce qu'elle a de plus délicat et le docteur de l'Église dans ce qu'il a de plus sublime. C'est l'âme aux contrastes étonnants et superbes, âme très humaine et très divine, très mystique et très chevaleresque ; c'est l'âme espagnole à sa plus haute puissance, éprise du sentiment de l'honneur, dont elle parle avec une fierté toute castillane, et en même temps affamée d'humiliations et de sacrifices par amour pour Jésus crucifié. Aussi je comprends que l'Espagne en soit

fière, et que sous Philippe IV, elle l'ait choisie pour sa patronne, après Notre Dame et saint Jacques.

Or, sainte Thérèse est embrasée d'amour pour la Mère de Dieu. Elle écrit de belles pages sur l'*Ave Maria*. Elle raconte que le Rosaire était sa consolation et sa force. Un jour Notre Seigneur le lui prend et le lui rend, mais enrichi de quatre diamants incrustés dans la croix d'ébène. Elle honore particulièrement l'Immaculée Conception et l'Assomption. La fête du 15 août est, pour elle, un jour de grâces extraordinaires. Une année, elle voit en extase la Vierge portée au ciel par les anges, spectacle magnifique, qu'elle se déclare impuissante à reproduire. Une autre année, en ce même jour, Marie la revêt d'une robe éblouissante et lui met au cou un collier d'or et de pierreries, symbole des grâces dont elle la comble.

A côté de la Réformatrice du Carmel, se dresse le Réformateur, saint Jean de la Croix. Il étonne le monde par la profondeur de sa mystique et conduit les âmes à travers la nuit de l'épreuve à la clarté de l'extase. Or, lui aussi est un noble serviteur de Marie, dont il parle avec un filial amour. Thérèse et Jean de la Croix sont deux âmes éminemment mariales. Elles ont trouvé Marie sur la montagne des Aromates ; elles l'ont suivie au Calvaire et au ciel.

Et combien d'autres saints brillent, à cette époque, comme des étoiles au ciel de l'Espagne ! Saint Jean de Dieu édifie la ville de Grenade et son siècle par son héroïque charité envers les malades. Saint Pierre d'Alcantara est le héros de la Pénitence. Saint Thomas de Villeneuve est le modèle des pasteurs. C'est le prédicateur éloquent que Charles-Quint

aime à entendre, caché dans son auditoire. C'est l'aumônier généreux, que le Pape Paul V, en le béatifiant, ordonne de peindre avec une aumônière à la main au lieu de crosse. Saint Louis-Bertrand défend avec zèle l'Immaculée Conception. Saint Pascal Baylon, que Léon XIII a déclaré patron de toutes les œuvres eucharistiques, a deux grandes dévotions : la Sainte Hostie et l'Immaculée Conception. Le bienheureux Jean d'Avila étonne sainte Thérèse elle-même par sa piété et son zèle apostolique. Il affirme que la sainteté de la Vierge dépasse celle de tous les saints et de tous les anges réunis, belle pensée que Suarez lui emprunte et développe avec éclat à l'Université de Salamanque.

Toutes ces grandes âmes forment comme un collier de pierreries et d'or que Marie, après l'avoir porté autour de son cou, suspend au cou de l'Espagne catholique, plus précieux que celui dont elle orna un jour la vierge d'Avila.

VII. — Le siècle d'or. — La foi catholique loue Marie par la voix des savants et des artistes.

LA THÉOLOGIE MARIALE

DÉVOTION DE L'ESPAGNE POUR L'IMMACULÉE CONCEPTION

Après la sainteté, il n'y a rien, ici-bas, de plus excellent que la science. Et l'Espagne, ayant reçu ce don de Dieu, s'empressa d'en faire hommage à la Vierge.

C'est surtout par la théologie qu'elle s'est distinguée. Or, ses grands docteurs ont écrit des pages admirables en l'honneur de Marie : ils ont déve-

loppé, comme on ne l'avait jamais fait avant eux, la théologie mariale. Suarez aimait tant Marie qu'il aurait, disait-il, donné tous ses in-folio pour un *Ave Maria* bien récité. Il a exposé brillamment les plus belles thèses sur la sainteté de la Mère de Dieu, comparée à celle des saints et des anges, sur Marie, considérée comme le canal de toutes les grâces dont Jésus est la source, sur l'Immaculée Conception.

Mais les défenseurs de ce dernier mystère sont innombrables. C'est celui que la théologie espagnole a soutenu avec le plus d'abondance et le plus de ferveur. Les ouvrages qu'elle lui a consacrés forment d'immenses bibliothèques.

Au concile de Trente, le cardinal Pacheco, évêque de Jaen, appuyé par les Pères Jésuites Lainez et Salmeron, s'en fit le champion infatigable. C'est grâce à lui que, dans la cinquième session, le 17 juin 1546, le concile proclama, dans ses canons sur le péché originel, qu'il n'entendait pas comprendre dans ce décret la bienheureuse et Immaculée Vierge Marie.

De tout temps, l'Espagne s'est signalée par son zèle pour ce privilège de la Mère de Dieu. Les confréries de l'Immaculée Conception remontent au Moyen Age. On croit qu'il y en avait une à Burgos, dès le x^e siècle, et que le fameux héros Fernand Gonzalès, et plus tard le Cid Campéador, en firent partie.

Charles V est membre de la confrérie de l'Immaculée, à Tolède. Il fait broder sur son guidon et graver sur son armure l'image de Marie Immaculée. Philippe II la fait sculpter sur son écusson.

Les écoles se font gloire de soutenir ce mystère.

Les Universités s'y obligent par vœu. Les corporations, les municipalités, les villes suivent cet exemple. De tous côtés, les Espagnols font un serment, qu'ils appellent le serment sanglant, *el voto sangriento*, celui de défendre jusqu'au sang l'Immaculée Conception de Marie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que la dévotion à la Vierge Immaculée ait jeté de si profondes racines dans la vie sociale espagnole. Une des salutations populaires les plus répandues consiste à aborder ses amis avec ce mot : *Ave, Maria Purissima*, auquel ils répondent : *Sin pecado concebida*. Une des exclamations par lesquelles s'expriment le plus souvent la crainte, ou la surprise, ou la joie est celle-ci : *Jésus! Ave, Maria purissima!* C'est encore la formule par laquelle on proteste contre un blasphème. D'après un ancien usage, encore conservé dans bien des villes, le *sereno* ou veilleur, chargé d'annoncer les heures dans les rues pendant la nuit, ajoute à chacune d'elles la pieuse prière ; *Ave. Maria purissima!*

Que de coutumes pittoresques ou charmantes on relèverait encore au pays de la Vierge, comme ces processions que les confrères du Rosaire, en Catalogne, font de grand matin, avant le lever du jour, munis de lanternes, pour louer Celle qui fut l'aurore du Soleil éternel !

LES ARTS : LA POÉSIE, L'ARCHITECTURE, LA PEINTURE.

— MURILLO, LE PEINTRE PAR EXCELLENCE DE MARIE

L'Espagne n'avait pas attendu d'être délivrée des Maures pour offrir à Marie des œuvres d'art.

De tout temps, ses poètes ont chanté la Vierge. Prudence avait entonné l'hymne marial dans sa belle poésie latine. Saint Ildefonse l'avait continué dans l'idiome des Wisigoths. Les chroniques rimées du moyen âge et le *Romancero* leur font un long et charmant écho. Alphonse le Sage célèbre, en des cantilènes délicates, la Rose des roses. Raymond Lulle, le docteur Illuminé, chante sa beauté dans la langue des trouvères.

Mais au siècle d'or, et aux siècles suivants, dans tous les rythmes, dans tous les modes, d'innombrables poètes forment comme un immense orchestre en l'honneur de Marie.

Gil Vicente a des accents d'amour pour la *Doncella* du ciel si belle, si gracieuse, si charmante :

*Muy graciosa es la Doncella.
Como es bella y hermosa !*

Les auteurs des *Autos Sacramentales* exaltent à la fois le Christ et sa Mère. Lope de Véga chante Celle qu'il appelle la Pureté sans tache et la Toison d'or. Caldéron écrit en son honneur *le Lis et l'Iris*, et la *Première Fleur du Carmel*.

L'architecture avait, elle aussi, consacré à Marie d'incomparables monuments. La liste serait infinie des églises, des chapelles, des statues élevées en son honneur. La piété des fidèles y a accumulé les bijoux, les pierreries et les perles. L'œil y est parfois ébloui, comme à Notre-Dame del Pilar, du scintillement des brillants, des rubis et des saphirs qui forment les rayons de son auréole. La cathédrale de Burgos, commencée par saint Ferdinand, est un poème de pierre consacré à la Vierge, un des plus beaux qui

soient au monde. Qui dira dignement les merveilles de ce temple de *Santa Maria*, la majesté et l'élégance de ses flèches, la splendeur de ses nefs, et cette célèbre balustrade ajourée en haut de sa façade, dont les dessins représentent ces mots : *tota pulchra es!*

La peinture n'a pas manqué d'apporter son tribut à la Vierge Mère. Velasquez et Zurbaran, Ribera et Murillo, Juan de Juanes, Alonso Cano, Luis de Vargas, Martinez Montanes et combien d'autres lui ont consacré des tableaux qui sont la richesse de vos églises et que les étrangers se disputent à prix d'or.

Mais entre tous les peintres de Marie, il n'en est pas de plus illustre que Murillo. Il semble qu'il ait eu le ciel pour atelier et la Vierge elle-même pour modèle. Il a su unir, pour la fixer sur sa toile, l'idéalisme le plus élevé et le réalisme le plus sincère. Avec Fra Angelico, nul n'a mieux compris Marie. Ses Vierges si pudiques, si pures, dépassent, par leur expression céleste, toutes celles de Raphaël. Sa Vierge aux Anges, sa Vierge douloureuse, sa Vierge au chapelet, sa Vierge de saint Ildefonse, sa Vierge de saint François d'Assise, sont des visions du paradis. Mais que dire de son immortel chef-d'œuvre, la *Conception de Marie* ? Qu'il me suffise de rappeler que de tous les tableaux du monde c'est le plus populaire et le plus souvent reproduit.

VIII. — Marie préserve l'Espagne du protestantisme.

Tandis que l'Espagne du xvi^e et du xvii^e siècle illustre sa foi par des œuvres splendides, elle ne jouissait pas, dans le domaine religieux, d'une paix absolue. Elle devait se tenir sur la défensive.

Le protestantisme blessait au vif son amour pour l'Eucharistie et pour la Sainte Vierge. Il attaquait la religion catholique dans ce qu'elle avait de plus cher à son cœur. Après avoir versé son sang pendant huit siècles pour la foi, l'Espagne n'était guère disposée à l'abandonner sur les sommations orgueilleuses d'une nouvelle hérésie. Elle avait dit à Mahomet : « Va-t-en ! » Elle ne pouvait dire à Luther : « Viens ! Je te livre mon Dieu et ma Mère ! » Elle avait chassé à coups d'épée Mahomet, qui ne voulait pas sortir, elle l'avait jeté à la mer du haut de la Sierra Nevada. Elle ne pouvait abaisser les Pyrénées pour faire entrer les faux prophètes d'Allemagne et de Suisse. Au contraire, elle éleva à sa frontière une barrière plus infranchissable que les Sierras dentelées de ses montagnes ; elle dit à Luther et à Calvin : « Vous ne passerez pas ! »

Ce que fut cette barrière, vous le savez : elle fut double. Ce fut l'idée et ce fut la force : la polémique doctrinale et l'Inquisition.

Les théologiens espagnols comptèrent parmi les plus ardents à réfuter les erreurs de la Réforme. Ils appelèrent Marie à leur aide, car c'était sa cause qu'ils défendaient, en même temps que celle du Christ et de saint Pierre. On sait quelle part brillante ils prirent au concile de Trente, et en particulier avec quelle attention l'illustre assemblée écouta les discours des célèbres Jésuites, Lainez et Salmeron. Pendant ce temps, les autres disciples de Loyola combattaient l'hérésie du haut de toutes les chaires. Après avoir récité l'*Ave Maria*, ils avaient plus de force pour expliquer le *Credo*. Un pape a dit de saint Ignace, converti la même année où Luther apostasiait, que

Dieu l'avait suscité tout exprès pour l'opposer au protestantisme. Et de graves historiens ont pu affirmer que, si la moitié de l'Europe est restée fidèle à la foi, c'est à la Compagnie de Jésus, en grande partie, qu'elle le doit.

Mais l'Espagne, nation religieuse et militaire comme ses vieux ordres de Santiago et de Calatrava, n'entendait pas se borner à une opposition purement spéculative. Elle résolut de repousser l'hérésie par la force, par l'Inquisition.

Le protestantisme menaçait non seulement la religion, mais encore l'ordre, la paix, la tranquillité des peuples catholiques. L'Espagne avait combattu des siècles pour constituer son unité nationale. Elle entendit rester maîtresse chez elle ; elle refusa d'admettre un ferment de division et d'avalier le poison : c'était son droit.

Le Saint Office a épargné à ce pays les troubles, les guerres civiles, les massacres qui ont ensanglanté les autres parties de l'Europe.

Méprise donc, ô grande nation, méprise les calomnies d'une histoire corrompue et falsifiée, méprise les injures de la libre-pensée et du libéralisme, méprise les criailleries des pharisiens et des hypocrites, méprise et sois fière ! Sois fière de la foi que tu as gardée intacte ! Sois fière de l'intransigeance et de la sévérité de tes pères !

IX. — Marie sauvera l'Espagne de l'impiété moderne.

L'erreur n'a pas désarmé de nos jours. Elle prend toutes les formes, c'est l'hérésie, c'est le modernisme, c'est la libre-pensée, c'est l'athéisme, c'est l'impiété,

c'est la franc-maçonnerie. Mais, sous ces noms divers, c'est toujours le serpent de la Genèse qui se redresse pour mordre le pied Virginal qui l'écrase, c'est toujours la bête de l'Apocalypse qui veut dévorer la Femme bénie entre toutes les femmes, avec son enfant, le peuple catholique.

La Bestia est aujourd'hui déchaînée par le monde : elle rugit ses blasphèmes, elle vomit ses impudicités. Elle s'attaque surtout aux deux grandes nations latines. Elle sait que, si elle pouvait déchristianiser l'Espagne et la France, humainement la foi serait perdue sur la terre.

Mais loin de nous, chers frères d'Espagne, la crainte et le découragement ! La foi, chez vous comme chez nous, est intimement liée à l'amour de la Sainte Vierge.

Elle veille, la Vierge de Lourdes ; elle veille, la Vierge del Pilar, et, sous ces deux noms, c'est toujours la Vierge des batailles, c'est la Senora des Victoires, la Vencedora, la Triunfadora, la grande tueuse d'hérésies !

Vous avez à Séville une merveille : c'est la Giralda, la tour svelte et puissante, qui monte fièrement dans le ciel de l'Andalousie. Elle porte à son sommet une statue colossale de la Foi, tenant à la main le labarum. Eh bien, il me semble que c'est un symbole. Marie est la Tour de David, la Tour d'ivoire, qui se dresse au milieu de nous, sur la frontière de nos deux nations, plus haute que nos belles Pyrénées. Mais, comme la Giralda, elle garde et elle montre à tous les yeux la Foi catholique avec le Labarum : *in hoc signo vinces*.

Oui, nous vaincrons par ce signe, frères bien-aimés ;

oui, nous vaincrons par Marie ; oui, nous garderons notre foi malgré tous les vents et tous les orages, contre toutes les hérésies et toutes les infidélités modernes. L'épopée mariale n'est pas finie chez vous ni chez nous ; l'histoire y ajoutera de nouveaux chants, de nouvelles victoires de Notre Dame. O Vierge de Lourdes, ô Vierge del Pilar, défendez vos enfants, protégez notre foi et bénissez l'Espagne et la France ! Ainsi soit-il.

V

L'Épopée Mariale de la France

*Discours prononcé le 27 septembre 1910,
au Congrès Marial du Puy, en la cathédrale de cette ville*

L'ÉPOPÉE MARIALE DE LA FRANCE

Salve, Regina !
Salut, ô notre Reine !

MESSEIGNEURS ¹,
MES FRÈRES,

C'est un vieux et doux proverbe dont l'origine se perd dans la nuit de notre histoire que le royaume de France est le royaume de Marie ; *regnum Gallix, regnum Mariæ*.

Un grand pape, Benoît XIV, l'a rajcuni et magnifiquement complété en y ajoutant que ce royaume ne périra jamais : *nunquam peribit* ².

Mais faut-il aller jusqu'à dire que la France est le royaume préféré de Marie, que de toutes les nations elle est celle qui a le plus aimé et le plus honoré la Sainte Vierge et qui en a reçu les plus insignes témoignages d'amour ?

Sans aucun doute les autres nations catholiques protesteraient.

L'Espagne nous redirait la ballade qu'elle chantait, il y a cent ans, sur les remparts de Saragosse et où elle invoque Marie comme le chef ou la *Capitana*

1. Mgr Boutry, évêque du Puy ; Mgr Lobbedey, évêque de Moulins ; Mgr Manier, évêque de Belley.

2. Cité par le P. Ayroles dans *Jeanne d'Arc sur les autels*, p. 424, par M. Fuzier, dans *Marie, Reine de France* p. 114 et par le Cardinal Pie dans son mandement du 29 octobre 1851 sur l'Immaculée Conception.

des troupes aragonaises, et les vieux chevaliers de Montesa, d'Alcantara et de Calatrava tireraient leur épée pour revendiquer les gloires mariales de leur patrie.

L'Italie rappellerait la Santa Casa déposée par les anges sur la terre de Lorette, et les ombres émues de Fra Angelico et de Raphaël nous montreraient avec fierté la grâce florentine et la majesté romaine de leurs madones.

L'Autriche déploierait les antiques bannières des pèlerins de Maria-Zell ; ses marins tombés à Lépante secoueraient le linceul des flots pour chanter la victoire de don Juan et de Marie, et le récent Congrès marial de Salzbourg appuierait de ses acclamations ces pieuses protestations.

La Pologne évoquerait ses luttes glorieuses contre les Turcs sous l'étendard de sa Grande Dame et Marie elle-même couvrirait de son manteau d'azur Sobieski son héros, Hyacinthe son apôtre, et Stanislas son benjamin.

La Suisse catholique demanderait aux anges qui consacrèrent la basilique d'Einsielden si la terre vierge de la liberté n'est pas la terre chérie de la Reine des vierges.

Cette rivalité des nations catholiques ne peut que nous réjouir, puisqu'elle prouve à quel point Marie est aimée dans l'univers ; mais elle ne doit pas nous empêcher de revendiquer comme les autres la primauté du culte marial. Faisons donc valoir nos titres : le monde jugera.

Mais, au fait, ne s'est-il pas déjà prononcé ? Un Français disait à un prêtre de Lorette : « Vous êtes bienheureux, vous autres Italiens, de posséder la

maison de la Sainte Vierge. » — « Sans doute, reprit finement le chapelain, nous avons sa maison ; mais elle n'y est jamais. Elle est toujours chez vous. »

En effet, n'est-ce pas chez nous que Marie a fait au siècle dernier ce beau voyage d'apparitions dont les étrangers eux-mêmes viennent vénérer les étapes, la Médaille miraculeuse, la Salette, Lourdes, Pontmain et Pellevoisin.

En somme, chacune des nations catholiques réclame le premier rang dans l'amour de Notre Dame et nous accorde le second. Qu'en faut-il conclure ? Un jour que les généraux grecs se demandaient qui avait le plus contribué à la victoire de Salamine, chacun d'eux s'attribuait modestement la palme, mais donnait ensuite sa voix à Thémistocle. L'histoire en a conclu que Thémistocle avait été le vrai héros de Salamine. Eh bien, de même, puisque les nations chrétiennes s'accordent toutes à donner à la France le second prix de dévotion mariale, chacune d'elles s'adjugeant le premier, mais n'ayant que sa seule voix pour se l'adjuger, n'en faut-il pas conclure que ce premier prix nous revient de plein droit ?

*
* *

Quoi qu'il en soit de ce débat, je voudrais vous montrer que Marie est, à un titre tout spécial, reine de France. Nulle part en effet ce nom ne lui convient plus qu'ici. Notre-Dame du Puy n'a-t-elle pas été appelée de temps immémorial Notre-Dame de France ? N'est-ce pas ici, sur le mont Anis, qu'elle apparut à saint Georges, l'apôtre des Vellaves, pour lui demander un temple, c'est-à-dire un trône, d'où elle pût

rayonner sur notre pays ? Et pouvait-elle en choisir un plus grandiose que cette roche pittoresque d'où elle émerge aujourd'hui éblouissante et gigantesque au dessus des cratères éteints du chaos vellave ? Le bronze des canons de Sébastopol où fut coulée sa statue ne vomit plus la mort. Son âme tumultueuse s'est apaisée au son de nos cantiques ; son tonnerre a fait place au *Salve regina*.

Salve Regina! Certes, il est beau ce chant royal sous quelque ciel qu'il retentisse. Mais n'est-il pas plus émouvant dans ce décor ? N'est-ce pas ici qu'il est né sur les lèvres d'un évêque du Puy, le célèbre Adhémar de Monteil, grand aumônier de la première croisade. Il nous appartient ; il exprime toute notre âme si féale et si filiale envers notre Reine et notre Mère ; c'est pour nous un chant national. Voilà bientôt dix siècles que la France le jette à tous les échos ; mais voilà vingt siècles qu'elle le murmure au fond de son cœur. Quand nous le chantons, ce n'est pas seulement la reine du ciel ou de l'univers que nous saluons, c'est aussi et tout particulièrement la reine de France.

C'est donc le *Salve regina* de la France que je voudrais vous redire, en étudiant avec vous les titres de notre pays à l'amour de Marie dans les grandes scènes de son épopée mariale.

MONSEIGNEUR,

Digne successeur d'Adhémar de Monteil, vous aimez comme lui notre Reine, vous la célébrez comme lui d'une voix éloquente, et vous lui avez chanté cette année dans les fêtes de ce glorieux Jubilé un

Salve regina qui a fait tressaillir toutes les âmes vraiment françaises. Ce Congrès Marial sera la dernière note de ce beau chant. Puisse-t-elle être sinon la plus éclatante au moins la plus suppliante, la plus aimante et obtenir les royales bénédictions de Marie sur votre cher diocèse et notre chère patrie.

I. — La fille aînée de l'Église et de Marie.

Le premier lien qui unit la France à la Sainte Vierge est son titre de fille aînée de l'Église d'où découle logiquement celui de fille aînée de Marie.

Parmi les nations modernes, il semble que la Gaule a été la première à connaître et à vénérer la Mère de Dieu ; car son culte, d'après de pieuses traditions, y aurait précédé l'aurore du christianisme. De plusieurs monuments découverts à Chartres, à Nogent, à Chalon-sur-Saône, à Gidwiller (en Alsace), à Paray-le-Monial, on a conclu que nos pères, dans le mystère des forêts druidiques, rendaient un hommage à une Vierge qui devait enfanter : *Virgini parituræ*. De même donc que le peuple juif fut chrétien avant le Christ par le culte du Messie futur, de même la Gaule aurait été mariale avant Marie par le culte de la future Mère de Dieu.

Après la mort de Notre Seigneur le christianisme, suivant une autre tradition que la critique n'a pas ébranlée dans un grand nombre d'esprits, aurait été prêché à notre pays par les disciples immédiats du Sauveur, Marie-Madeleine, Marthe, Véronique, Lazare le ressuscité, Denys l'aréopagite, Martial de Limoges, Zachée de Rocamadour, Trophime d'Arles ; et l'on conçoit dès lors avec quel zèle ces témoins

de la vie de Marie ont dû prêcher son amour à nos ancêtres.

Quoi qu'il en soit de ces antiques traditions, la France de Clovis a bien été la première des nations modernes qui ait reçu le baptême. Or, ce baptême qui a fait d'elle la fille aînée de l'Église en a fait aussi la fille aînée de Marie, non seulement parce qu'elle a été la première à balbutier le nom de la Mère de Dieu, mais pour une raison bien plus profonde, parce qu'elle a été enfantée par Marie à la vie chrétienne.

En effet toute grâce nous vient du cœur de Dieu, mais en passant par le cœur de Marie. En versant à une âme la grâce sanctifiante qui est une participation de la vie divine, Marie enfante cette âme et devient sa mère dans l'ordre surnaturel. Puisque c'est elle, après Dieu, qui a donné à notre pays la grâce du baptême, elle l'a donc enfanté à la vie divine; elle a été sa mère. Et puisque la France a été la première baptisée, elle a donc été la première fille, la fille aînée de Marie. Tandis que la main de saint Rémi versait visiblement l'eau baptismale sur la tête de Clovis, la main invisible de Marie versait la foi et la grâce dans l'âme de la France. Aussi l'on s'explique que notre illustre Baptiste ait alors jeté à tous nos échos cette parole dont plusieurs auteurs lui attribuent la paternité: *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

Ainsi donc la France est la première nation sur laquelle Marie ait étendu son sceptre de reine et laissé tomber son sourire maternel. Elle nous aimait, alors que les forêts germaniques retentissaient encore d'hymnes sauvages en l'honneur d'Odin et des

Walkyries. Elle prenait possession de nos vallées et de nos montagnes en disant : « Voici mon domaine, voici mon royaume. Cette terre sera toujours chrétienne, parce qu'elle sera toujours mariale. Nul n'en chassera le Christ, parce que nul n'en chassera sa mère. »

Et nos pères, le front humide encore de l'eau baptismale, s'éprirèrent d'un amour filial pour cette beauté du ciel, pour cette femme incomparable en qui resplendissaient la majesté de la reine, la candeur de la vierge et la tendresse de la mère. Ils se donnèrent à elle avec toute la franchise et toute la naïveté de leur cœur. Ils l'appelèrent de ce nom très doux et qui dénote une élection : Notre Dame. Ces hommes rudes et fiers qui élisaient pour roi le plus brave d'entre eux, élurent pour reine la plus belle et la plus sainte de toutes les femmes, et ils la placèrent sur le pavois de leur cœur en lui chantant : *Salve, Regina*, salut, ô Reine, notre reine pour toujours !

II. — La nation très chrétienne.

Le second titre marial de la France, c'est son titre de nation très chrétienne. Si elle fut la première à recevoir la foi, elle fut la plus ardente à la défendre contre l'hérésie.

La vaillante Espagne mérite certes le nom de nation catholique qu'elle a conquis par son héroïsme à défendre ou à reconquérir sa foi. Cependant elle eut la douleur d'être dominée pendant près de deux cents ans par les Wisigoths ariens et de voir, pendant huit siècles, le croissant de Mahomet sur les

mosquées arquer deux pointes hostiles contre la pureté de son ciel bleu. Mais la France ne vit jamais que la croix sur ses horizons et fut toujours vierge de toute hérésie.

Or, c'est là un lien de plus qui l'unit à Marie et en même temps un privilège qu'elle lui doit. La Mère de Dieu n'est-elle pas, suivant l'expression de Mgr Bertheaud, l'ancien évêque de Tulle, la noble tueuse d'hérésies ? L'Église ne lui chante-t-elle pas : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo !* Seule, vous avez écrasé toutes les hérésies dans l'univers. C'est donc elle qui a aidé nos pères à garder pure l'hermine de leur foi. Au bas de notre *credo*, à côté de la signature sanglante de nos martyrs, il y a le doigt de Marie : *digitus Mariæ est hic !*

Clovis était l'enfant de Marie ; il lui fit bâtir des temples ; il avait eu Solemnis, évêque du grand sanctuaire marial de Chartres, parmi ses catéchistes. Il ne pouvait aimer l'arianisme qui en faisant de Jésus un homme niait la maternité divine de la Vierge. Aussi à peine baptisé il s'écrie : « Il m'ennuie de voir ces Ariens dominer au sud de la Loire. » Il part à la tête de ses troupes et, vainqueur d'Alaric à Vouillé, il délivre la France de la première hérésie qui avait failli la submerger.

Au VII^e siècle, Charles Martel immole dans la plaine de Poitiers une seconde hérésie, l'infidélité musulmane qui, en consacrant la polygamie, outrageait la virginité chrétienne dont Marie est le lis éclatant.

Au XI^e siècle, Bérenger nie la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie ; c'était blesser la Vierge de l'hostie, la reine du Cénacle. Mais la grande voix

de Lanfranc et celle des conciles de Tours et de Paris abattent l'odieuse hérésie.

Au XIII^e siècle, l'albigéisme attaque la foi et la morale et condense ses erreurs dans un épouvantable blasphème contre la Mère de Dieu, qu'il traite de femme perdue. La France frémit, et avec le Rosaire de saint Dominique et l'épée de Simon de Monfort, elle terrasse à Muret les insulteurs de sa reine.

Au XVI^e siècle, le protestantisme reprend les blasphèmes de Bérenger contre l'Eucharistie et ceux des Albigeois contre Marie; il combat sous le nom de Mariolâtrie le culte si saint et si raisonnable de la Mère de Dieu. La sainte Ligue se lève. Elle force Henri IV à abjurer l'erreur aux pieds de Notre-Dame de Chartres et à faire ainsi amende honorable de tous les outrages vomis par le calvinisme contre la Vierge. Quelques années plus tard la Sorbonne déclare que c'est le Rosaire qui a pris La Rochelle, dernier boulevard du protestantisme, et Louis XIII commémore ce bienfait en élevant dans la capitale un temple à Notre-Dame des Victoires.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, le jansénisme éloigne les âmes du tabernacle. Mais Marie défend encore notre foi et ce sont ses plus fervents serviteurs qui combattent le plus vaillamment la plus hypocrite des hérésies.

Dans ces luttes héroïques des milliers de Français ont souffert la prison, le supplice et la mort plutôt que de livrer à l'hérésie un seul dogme de notre foi et un seul pouce de notre territoire. Confesseurs et martyrs de la foi, ils allaient au combat les yeux fixés sur la grande exterminatrice d'hérésies; ils lui chantaient *Regina confessorum! Regina martyrum!* Reine

des confesseurs, reine des martyrs ! C'est grâce à vous et à elle, ô vaillants soldats de Marie, que nous pouvons encore redire la douce salutation que vous lui jétiez en mourant : O Reine de la France catholique, salut. *Salve, Regina!*

III. — Le soldat de Dieu et de Notre-Dame.

Le troisième titre marial de la France est celui de soldat de Dieu, qui a pour équivalent celui de soldat de Notre-Dame.

Marie n'est pas seulement la Vierge douce et clémente, c'est la Vierge guerrière et chevaleresque. Quand les droits de Dieu sont violés, quand le peuple chrétien est en danger, elle se dresse menaçante pour défendre son Fils du ciel et ses fils de la terre. Aussi l'Église lui chante : Vous êtes le secours des chrétiens, *auxilium Christianorum*, et pour les défendre vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille. On voit bien qu'elle est la mère du *Lion de Juda* dont le rugissement sacré fait trembler les portes de l'enfer.

Mais la France aussi a l'âme guerrière et chevaleresque. Elle ne peut voir sans frémir les audaces de l'iniquité. Elle se considère comme le bon sergent de Jésus-Christ et maintes fois elle a versé son sang et aussi le sang des mécréants pour défendre les droits de Dieu et de la chrétienté. Maintes fois elle s'est montrée, comme Marie, *auxilium Christianorum*, le secours des chrétiens, et voilà un troisième lien d'affinité qui l'unit à sa Reine.

La grande figure qui domine les hauteurs de la chevalerie, illuminant de son profond et hiératique

regard nos chansons de gestes, c'est celle de Charlemagne. Mais Charlemagne était un soldat de Marie. Quand sa large main était fatiguée d'avoir porté le poids du monde et taillé un trône au vicaire du Christ, elle se reposait en déposant son épée pour quelque temps aux pieds de la Vierge, en tressant des couronnes à Notre-Dame d'Embrun et à Notre-Dame de Remiremont et en signant de larges dotations à Notre-Dame du Puy.

Le nom de Marie remplit encore le cycle des croisades. C'est dans une église de Notre-Dame à Clermont que le grand pape français Urbain II organise la première croisade, après être venu la lui recommander dans cette basilique. C'est dans le sanctuaire national de Notre-Dame de Chartres que saint Bernard, le grand moine français, va mettre sous la protection de Marie la seconde croisade qu'il prêche avec tant d'éclat à Vézelay.

L'autre grande figure royale qui fait face à celle de Charlemagne à l'autre extrémité du Moyen Age c'est celle de saint Louis. Mais saint Louis est le bon sergent de Notre-Dame comme le bon sergent de Jésus-Christ et c'est à Marie qu'il consacre sa première conquête en Orient, la grande mosquée de Damiette avec ses cent cinquante colonnes de marbre.



Mais Marie ne se laisse pas vaincre en générosité. Puisque la France s'en va au loin défendre les droits du Christ, la Mère du Christ descendra du ciel pour

secourir la France dans ses malheurs et la sauver de l'invasion étrangère.

Le 25 mars 1429 s'ouvrait dans ce sanctuaire national du Puy un grand jubilé. Des milliers de pèlerins se succédaient dans cette église ; ils chantaient le *Salve Regina*, mais ils étaient tristes et un sanglot étreignait leur voix quand ils arrivaient à ces mots : *in hac lacrymarum valle*, dans cette vallée de larmes. Hélas ! la vallée des larmes alors, c'était la France, et c'était aussi une vallée de sang ! Vierge sainte ! allait-elle aussi devenir la vallée des tombes et le cimetière de la patrie ? Depuis des années, l'Anglais foulait le sol, pillant les campagnes, massacrant les habitants.

Mais dans la foule qui pleurait, il y avait, entre deux chevaliers, une pauvre femme du peuple qui pleurait aussi, mais dont l'œil brillait parfois d'un éclair d'espérance en rencontrant la statue de la Vierge. Cette humble femme, c'était Isabelle Romée, la mère de Jeanne d'Arc ; les chevaliers étaient Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, qui avaient accompagné la Pucelle de Vaucouleurs à Chinon. Ne pouvant aller au Puy, Jeanne avait chargé sa mère et ses compagnons de la remplacer auprès de Notre-Dame de France. Or, Marie entendait sa prière lointaine répercutée dans leurs cœurs. En effet, pendant que le pèlerinage battait ici son plein, Jeanne voyait sa mission solennellement reconnue à Poitiers.

O Jeanne, c'est donc Marie qui met l'auréole à ton front et l'épée à ton bras. Va, fille de Dieu et fille de Marie, déploie ton étendard où tu as peint les noms bénis Jésus-Maria ! La Vierge guerrière marche invisible devant toi. Bientôt la vallée des larmes va re-

fleurir sous tes pas, et, sur les remparts d'Orléans et sur la plaine de Patay, un hymne d'amour, un grand *Salve Regina* s'envolera de ton âme vers la douce Reine qui sera avec toi et par toi la vraie Libératrice de la France.

IV. — La nation apôtre.

Un autre titre qui attire à la France les grâces de Marie, c'est celui de nation-apôtre. La foi qu'elle a reçue à Reims, qu'elle a gardée pure de toute hérésie, qu'elle protège par l'épée, elle veut la répandre au loin par la parole. Elle est, depuis deux siècles surtout, la grande pépinière d'apôtres de l'Église catholique.

Chaque année ses fils s'envolent par milliers vers les rives étrangères pour prêcher l'Évangile et on les voit partout, les beaux missionnaires, ne reculant devant aucun danger, dès qu'il y a une douleur à consoler et une âme à convertir. Ils sont plus beaux que les héros antiques; ils sont beaux comme les apôtres, leurs modèles; beaux comme les croisés, leurs pères, qui allaient à la défense du Saint-Sépulcre; beaux comme les chevaliers qui partaient en quête du saint Graal à travers la forêt enchantée : seulement, s'ils vont au loin, ce n'est pas pour conquérir la coupe d'émeraude qui faisait rêver leurs aïeux; c'est pour la porter aux lèvres des peuples altérés tout écumante du sang de Jésus-Christ.

Ah! je de m'étonne pas que la France ait cet amour des missions. Elle est l'enfant de Marie. Mais Marie n'est-elle pas la Reine des apôtres, *Regina apostolorum*? Quand les douze se séparèrent pour aller con-

vertir les nations, ils s'agenouillèrent, nous dit la tradition, devant Notre-Dame, la douce présidente du Cénacle, qui avait avec eux reçu l'Esprit-Saint à la Pentecôte, et Marie bénit ceux qui allaient semer au loin la connaissance et l'amour de son Fils.

Comment la Reine des apôtres n'aurait-elle pas mis la flamme sacrée au cœur de la France? Elle suscite parmi ses fils des missionnaires par milliers. Et eux aussi quand ils partent pour les terres lointaines, ils vont s'agenouiller comme les pêcheurs de Galilée aux pieds de leur Reine, dans ses sanctuaires au Havre, à Brest, à Notre-Dame de la Garde à Marseille. Et quand ils voient de leur bateau sa statue d'or disparaître dans la brume avec les côtes de la Patrie, un grand cri s'échappe de leur poitrine : c'est encore le *Salve Regina*, mais c'est le *Salve* du départ, le chant de l'adieu : adieu, Reine des apôtres, et priez pour nous, *Regina apostolorum* !

V. — La procession mariale de la France à travers les âges.

Le dernier titre marial de notre patrie est celui d'enfant très aimante et très aimée de Marie. Que n'a-t-elle pas fait, écrit et souffert pour sa mère? Elle était sa fille aînée, mais la Vierge l'a traitée comme sa benjamine. Que de fois elle en a fait l'instrument de sa gloire!

On a dit que Dieu avait choisi les Francs pour accomplir ses plus beaux gestes. Ne pourrait-on en dire autant de Marie : *gesta Mariæ per Francos*? N'est-ce pas en France qu'elle a proclamé le plus haut et par deux fois son Immaculée Conception

dans l'apparition de la Médaille miraculeuse et dans celle de Lourdes ?

Je me représente parfois l'histoire religieuse de la France comme une immense procession qui se déroule à travers les âges chantant les Litanies de la Vierge, l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, dans le scintillement de mille bannières bleues et blanches et qui, commençant au Puy, s'achève à Lourdes, après s'être arrêtée dans les innombrables sanctuaires de Notre-Dame, vastes et gracieux reposoirs dont notre terre est toute fleurie.

En tête marchent les Saints et les Saintes. C'est Denys l'Aréopagite dont la signature figure au bas du plus gracieux portrait de la Mère de Dieu. C'est saint Hilaire qui la chante en théologien et en poète. Ce sont les évêques mérovingiens et carlovingiens qui lui érigent partout des chapelles et des basiliques. Ce sont les grands moines de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux, de Fontevrault, de la Chaise-Dieu et de tant d'autres illustres abbayes qui lui jettent les fleurs embaumées de leurs cloîtres. C'est saint Bernard qui loue la Rose du ciel et l'Étoile de la mer en des pages où brûlent toute la poésie et tous les parfums du Cantique des cantiques. C'est saint Dominique qui vient en France effeuiller à ses pieds les corolles du rosaire. C'est saint Vincent Ferrier qui fait chanter les foules en son honneur. C'est saint François de Sales qui rivalise d'onction avec saint Bernard pour la célébrer. C'est le bienheureux Grignon de Montfort qui prédit un redoublement de dévotion mariale et qui le prépare, en attendant les apôtres des derniers jours et la suprême victoire du Christ et de sa Mère sur le monde.

Ce sont les Docteurs, l'auréole de la science après l'auréole de la sainteté. C'est Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Alexandre de Halès, Hugues de Saint-Victor, saint Thomas, saint Bonaventure qui composent la théologie mariale et établissent par de doctes raisons les privilèges de la Mère de Dieu. C'est Duns Scot qui défend son Immaculée Conception ; c'est la Sorbonne tout entière qui jure de soutenir l'angélique prérogative jusqu'à la mort.

Ce sont les monarques. C'est Charlemagne et saint Louis déjà nommés qui combient de privilèges les sanctuaires de Notre-Dame et en particulier celui où nous sommes et qui y viennent en pèlerinage. C'est Charles VII qui prend la pourpre royale aux pieds de cette basilique, mais qui l'abandonne en entrant ici pour revêtir l'habit de chanoine de Notre-Dame. C'est Louis XI qui visite un à un tous les sanctuaires de Marie. C'est Louis XIII qui lui consacre son royaume et fait de l'Assomption une fête que tous les bons Français célèbrent toujours comme leur grande fête nationale.

Puis ce sont les guerriers. Ce sont les Croisés qui l'invoquent sur les champs de bataille et qu'elle console dans les fers, quand elle ne les en délivre pas miraculeusement. C'est Duguesclin qui fait du nom de Marie uni à son nom son cri de guerre : *Notre-Dame Guesclin*, C'est Jeanne d'Arc qui inscrit sa sainte devise *Jhésus-Maria* sur sa bannière, sur son anneau et en tête de ses lettres. C'est Luxembourg, le Tapissier de Notre-Dame. C'est Bugeaud et Lamoricière, qui portent sa médaille. C'est Pélicier qui pour l'honorer donne le 8 septembre, jour de sa Nativité, l'assaut de Sébastopol et conquiert ainsi

les canons où sera coulée la statue colossale du Puy.

Enfin voici la multitude infinie, le menu peuple de Dieu, comme disait saint Louis, et qu'on peut aussi appeler le menu peuple de Marie. Voici les artisans qui lui élèvent des niches au coin des rues et au-dessus de leur porte. Voici les maçons qui bâtissent nos belles cathédrales dont trente portent le vocable de Notre-Dame. Voici les millions de chrétiens et de chrétiennes qui commencent et finissent leurs journées en la saluant et qui se découvrent au son de l'Angelus.

L'immense procession part de Notre-Dame du Puy, l'antique sanctuaire, choisi par Marie elle-même, et qui rivalise de célébrité avec Notre-Dame de Chartres. Le Puy eut pendant longtemps la splendeur dont Lourdes a hérité de nos jours. Il eut même des gloires que Lourdes n'a jamais eues et n'aura sans doute jamais. On y vit vingt-cinq fois des rois et sept fois des papes s'agenouiller sur ses dalles. Aux grands jubilés, des foules de deux ou trois cent mille pèlerins y affluaient de toutes nos provinces et y chantaient le *Salve Regina*. C'était bien en effet Notre-Dame de France que l'on venait vénérer, et les Espagnols qui accouraient ici en grand nombre ne l'appelaient pas autrement.

Mais, chose étonnante, parmi les fiefs dont le Puy fut gratifié par la libéralité royale, on compte la ville et le château de Lourdes, comme si Marie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, avait voulu prendre dès le Moyen-Age possession de sa chère cité pyrénéenne et unir par un lien mystérieux les deux sanctuaires où elle s'est montrée avec le plus d'éclat la reine de la France.

Et c'est à Lourdes que la grande procession mariale se repose aujourd'hui. Elle y chante comme ici,

à son point de départ, le *Salve Regina*. Et c'est un cri d'amour et un cri d'espérance qui retentit là-bas, comme ici, à travers les montagnes.

Cri d'amour, car nous aimons Marie comme notre mère et nous voulons la servir comme notre reine. Cri d'amour qui ira crescendo à travers les siècles, car, de plus en plus, Marie se montrera souveraine de France. Il y a dix ans, le Congrès Marial de Lyon, où j'avais l'honneur de célébrer Notre-Dame de Fourvière, émit le vœu de demander au Saint-Siège pour notre pays une fête spéciale où Marie serait invoquée comme reine de France. Je me permets de déposer respectueusement le même vœu aux pieds de Notre-Dame du Puy.

Et c'est aussi un cri d'espérance qui s'échappe de nos cœurs avec le *Salve Regina*. Par ses apparitions en France au XIX^e siècle, par les grâces de ses jubilés, par les miracles qu'elle multiplie chaque année à Lourdes, la Vierge montre qu'elle ne nous abandonne pas et qu'elle veut toujours être reine de France. Si notre pays devait bientôt périr, elle irait ailleurs se choisir une nation, un trône. Mais non, nous sommes toujours sa nation et son trône reste toujours parmi nous, solide comme le rocher qui soutient ici sa statue. Les volcans qui grondent contre l'Église et contre la France catholique s'éteindront comme les cratères aujourd'hui tapissés de fleurs ou couronnés de chapelles sur lesquels nous marchons, et pendant des siècles encore, on y chantera : *Salve Regina* ! Salut, ô notre reine, mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, salut ; car le royaume de France est le royaume de Marie et ne périra jamais. Ainsi soit-il.

VI

Notre-Dame des Victoires

OU

LES VICTOIRES REMPORTEES PAR MARIE
SUR LES ENNEMIS DES AMES, DE L'ÉGLISE ET DE LA FRANCE

*Sermon prononcé le 22 octobre 1911,
pour la fête patronale de Notre-Dame des Victoires
dans son sanctuaire à Paris.*

NOTRE-DAME DES VICTOIRES

ou

LES VICTOIRES REMPORTEES PAR MARIE
SUR LES ENNEMIS DES AMES, DE L'ÉGLISE ET DE LA FRANCE

*Justi decantaverunt nomen
sanctum tuum et victricem ma-
num tuam laudaverunt.*

Les justes ont chanté votre
saint nom et loué votre main
victorieuse.

(*Sap. x, 20.*)

MONSEIGNEUR ¹,

MES BIEN CHERS FRÈRES,

C'est un nom magnifique que le nom de victoire. Il sonne comme une fanfare à nos oreilles. Il passe comme une vision de pourpre et d'or devant nos yeux. Il évoque des souvenirs qui frémissent dans notre âme comme des drapeaux au vent. Prononcé devant des soldats, il les grise de courage et d'espoir.

Voilà pourquoi il convient de joindre ce nom à celui de la Vierge guerrière qui a triomphé de tant d'ennemis. Comme les justes dont il est parlé au livre de la Sagesse, nous chantons son saint nom et nous louons sa droite victorieuse. On l'a jadis appelée à Rome Sainte-Marie de la Victoire, nous l'appelons

1. Mgr de Darfort, évêque de Langres.

aujourd'hui Notre-Dame des Victoires. Il était impossible, semble-t-il, de lui donner un titre plus flamboyant et plus sonore, plus royal et plus prestigieux, plus digne en un mot des exploits qui remplissent la belle épopée de sa vie.

C'est sous ce vocable qu'elle est révérée ici même. Lorsque Louis XIII lui dédia ce temple, il voulait commémorer un bienfait déterminé, la prise de La Rochelle, qui avait rendu la paix à ses États. Mais le nom qu'il lui attribua dépasse par son ampleur les limites d'un fait particulier ; il embrasse toute la vie et toutes les victoires de Marie.

Aussi ce sanctuaire est-il un des plus vénérables et des plus populaires du monde catholique ; un de ceux où la sainte Vierge a manifesté sa puissance et sa miséricorde avec le plus d'éclat et où elle a été invoquée avec le plus d'amour. Les âmes les plus saintes et les plus illustres de notre pays, depuis un siècle surtout, y sont venues prier et bien souvent pleurer à ses pieds, et elles lui ont demandé et en ont obtenu, pour elles-mêmes et pour d'autres la vaillance qui donne la victoire dans les luttes de la vie.

Vous continuez cette belle et douce tradition, mes bien chers Frères, et vous êtes accourus aujourd'hui en grand nombre pour célébrer la fête patronale de Notre-Dame des Victoires. Afin de répondre à votre pieuse attente, je vais passer en revue, dans une série de tableaux, les principales victoires que Marie a remportées d'abord sur les ennemis invisibles de nos âmes, le démon et le péché, puis sur les ennemis visibles de la sainte Église catholique.

MONSEIGNEUR,

Un évêque de France est toujours un preux chevalier de Notre-Dame et il aime à lui rendre hommage. Parmi les nouveaux devoirs de votre charge épiscopale, je suis sûr qu'il n'en est pas de plus doux à votre cœur et qui réponde mieux à votre piété filiale envers Marie. Aussi je ne m'étonne pas, bien que je vous en remercie respectueusement, de l'honneur que vous nous faites en venant rehausser de votre présence l'éclat de cette cérémonie.

I. — **Victoires sur les ennemis invisibles de nos âmes.**

a) L'IMMACULÉE CONCEPTION

La première des victoires qui jalonnent l'histoire de Marie, c'est son Immaculée Conception.

Le démon barre l'entrée de la vie à toutes les âmes. Il dit à chacune d'elles : « Tu passeras sous mes fourches caudines. J'imprimerai sur toi ma griffe, le signe de mon empire, le péché originel. »

Et toutes les âmes, en effet, doivent subir cet affront en punition de la faute d'Adam. Elles sont vaincues et foulées aux pieds par Satan dès le premier moment de leur existence. Dieu ne vient qu'ensuite les réclamer ou plutôt les enlever de force au voleur maudit par le baptême. Il les purifie dans le sang de son Fils qui fait disparaître le stigmate diabolique et grave sur elles, avec la grâce, le signe de l'appartenance divine. Le baptême est donc, si l'on veut, une victoire de Dieu et de l'âme sur le démon, mais c'est une victoire qui vient après une défaite.

Il n'en est pas de même pour la très sainte Vierge. Elle a remporté, en venant au monde, une victoire bien plus éclatante et qu'aucune ombre n'obscurcit.

Le démon aurait bien voulu saisir sa jeune âme au sortir des mains du Créateur, pour lui imprimer sa brûlure ignominieuse. Mais le Fils de Dieu ne pouvait permettre que celle qui devait être sa mère fût un seul instant l'esclave de son ennemi. Aussi il la revêtit de la grâce sanctifiante, armure sacrée qui la mettait à l'abri des atteintes diaboliques et la rendait invulnérable.

Elle paraît donc à la frontière de la vie, toute brillante de beauté et de candeur. Vainement celui que l'Écriture appelle un serpent se met-il à la traverse sur sa route et, suivant la prédiction antique, cherche à lui mordre le talon, *insidiaberis calcaneo ejus*. Marie n'a rien à craindre : protégée par la grâce, elle écrase la tête du monstre, *ipsa conteret caput tuum*. Elle entre ainsi dans la vie comme une reine sous l'arc de triomphe de l'Immaculée Conception.

Il y a là un privilège unique : une rédemption plus sublime que la nôtre, *sublimiore modo redempta* ; une victoire plus éclatante que le baptême. Marie n'a pas besoin d'être rachetée ni purifiée du péché ; elle en a été préservée en prévision des mérites de son Fils et en vue de sa maternité future. Elle n'a pas été relevée sur le champ de bataille ; elle l'a traversée fièrement sans chute ni blessure. Aussi Jésus lui pose sur le front un premier diadème, symbole de cette première victoire.

Vous voilà donc, ô sainte Enfant, déjà reine et reine de la victoire. Toutes les générations louent et

baisent respectueusement votre main glorieuse qui a frappé de ce premier trait l'ennemi de notre salut.

b) LE CALVAIRE

La seconde victoire de Marie a pour théâtre le Calvaire.

Elle diffère notablement de la première. Dans l'Immaculée Conception, la Vierge n'a pas eu d'effort à faire et Dieu a combattu pour elle : au pied de la croix, au contraire, elle doit personnellement lutter et souffrir, et la palme qu'elle en remporte est la palme du martyr. Dans l'Immaculée Conception, Marie seule a le bénéfice de la victoire, puisqu'elle seule est sans péché : au pied de la croix, c'est le genre humain tout entier qui en profite ; c'est pour lui que Marie engage la lutte à la suite de son Fils.

C'est évidemment le Christ qui supporte le principal effort de ce combat : il est le grand Athlète et le seul Rédempteur. Il semble, il est vrai, vaincu, puisqu'il est blessé et qu'il meurt. Mais son triomphe n'en est que plus beau, car c'est par son sang qu'il délivre les âmes captives du péché. Nulle part il n'a autant vaincu Satan qu'au Golgotha ; il l'écrase, en tombant, de tout le poids de son divin corps.

Or, Marie est son alliée héroïque. Elle lutte avec lui par ses larmes, ses douleurs, ses sacrifices, son *fiat* généreux. Avec lui elle met le démon en fuite. Si Jésus est le Rédempteur du genre humain, Marie en est la Corédemptrice. Elle nous enfante à la vie surnaturelle, elle est donc notre mère. Mais elle est aussi notre reine : car dans ses larmes et dans le sang de son Fils elle ramasse un sceptre glorieux. Elle redes-

ceint du Calvaire le cœur brisé, mais le front ceint d'une nouvelle couronne, récompense d'une seconde victoire.

Lorsque Judith eut tué Holopherne, les Juifs lui chantaient : « Vous êtes bénie, ô femme, par le Seigneur, parce que vous n'avez pas épargné votre propre vie et que par vous le Seigneur a réduit à néant nos ennemis : *benedicta, filia, tu a Domino, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros.* » Oh ! combien Marie mérite plus cet éloge que la libératrice de Béthulie. Bénie, soyez-vous, ô libératrice du genre humain, et que bénie soit à jamais votre droite victorieuse !

c) L'ASSOMPTION

La troisième victoire de Notre-Dame, c'est son Assomption.

Cette victoire est la suite logique et le complément nécessaire des deux précédentes.

Le drame du Calvaire ne fut qu'une défaite apparente pour Notre Seigneur, qui y mourut ; en réalité ce fut une victoire et je vous en ai donné une première raison, c'est que par sa mort il détruisit l'empire du démon et du péché sur les âmes. Mais le Sauveur ne pouvait rester sous le coup de cette défaite, bien qu'elle ne fût qu'extérieure. Il lui fallait une revanche également extérieure et elle fut éclatante : ce fut la résurrection.

La résurrection est une victoire sur la mort, plus écrasante pour celle-ci que l'immortalité elle-même. La mort n'est pas offusquée de voir les anges échapper à ses coups ; elle sait qu'ils sont immortels par

nature et n'a jamais prétendu avoir des droits sur eux. Mais il n'en est pas de même d'un être mortel comme l'homme : elle compte bien l'abattre et, une fois qu'elle l'a abattu, elle entend bien le garder captif et achever son œuvre destructive en le livrant à sa sœur, la pourriture du tombeau.

Mais, si cet homme lui échappe, c'est pour elle une humiliation et une défaite suprêmes. La résurrection, c'est la mort vaincue sur son propre terrain, dans le fief où elle se croit invincible et au moment même où elle exulte de son triomphe. Et tel est l'exploit du Rédempteur. Il fait de son trépas un simple sommeil. Il dort trois jours au sépulcre, et puis il se réveille. Réveil superbe, réveil du Lion de Juda. Écoutez son rugissement : « O mort, où est ta victime ? O mort, où est ton aiguillon ? O mort, je serai ta mort. *Ero mors tua, o mors!* » Et, bientôt après, il complète son triomphe en s'élançant d'un seul bond vers le ciel au jour de son Ascension.

Eh bien, Marie est destinée à une semblable victoire. Après une longue et sainte vie, elle s'endort comme son Fils ; comme lui elle est ensevelie. La mort croit l'avoir vaincue et déjà s'apprête à lui envoyer cette autre fille du péché, la corruption du tombeau : c'est la loi de toute chair !

Oui, c'est la loi de la chair pécheresse, mais la chair qui repose ici est innocente et sainte. Respecte-la, ô mort ! Dieu n'avait pas voulu jadis que Marie fût soumise au péché originel, parce qu'elle devait être sa mère. Il ne veut pas maintenant qu'elle soit soumise à la corruption, parce qu'elle a été sa mère et sa mère immaculée ; parce que, victorieuse du démon et du péché au Calvaire, elle ne doit pas

partager le sort des victimes du démon et du péché. Levez-vous, donc, ô Vierge, sortez du tombeau, montez sur les ailes des anges et partez, comme Jésus, pour le ciel.

En effet, trois jours après sa mort, les apôtres ouvrent son cercueil pour montrer son corps vénérable à saint Thomas, qui, arrivé trop tard, n'a pu comme eux recueillir son dernier soupir. Mais ils ne le trouvent pas. Ils ne voient que les linges qui l'ont enveloppé et, tout autour, des lis et des roses qui embaument ce sépulcre vraiment glorieux comme celui de leur Maître : *sepulcrum gloriosum*.

Viens, toi aussi, ô mort, viens contempler ce sépulcre vide. Où est ta victoire ? Où est ta victime ? Regarde-la qui monte vers l'azur. Elle dépasse les nuages. Elle dépasse les étoiles. Elle arrive aux portes du ciel. Ouvrez-vous, ouvrez-vous, portes éternelles, *elevamini, portæ æternales !* Et voici Jésus qui s'avance et qui dépose une nouvelle couronne sur le front de sa Mère bien aimée, cependant que les anges chantent dans l'immensité les sublimes victoires du Roi et de la Reine de gloire.

Nous les chantons nous aussi, ô Marie, avec vos anges, avec l'Église triomphante. Nous les chantons avec le peintre céleste de votre Assomption, avec ce divin Murillo qui vous a représentée si jeune et si belle, si extatique et si pure, et qui a joint dans un geste si pieux vos mains victorieuses : *victricem manum tuam !*

d) LA CONVERSION DES PÉCHEURS

Malgré les défaites qu'il a subies, Satan s'efforce toujours de séduire les âmes et de les entraîner au

mal. Mais Marie continue du haut de la gloire à les défendre et à les sauver.

Elle est le refuge et le salut des pécheurs. Elle les reconquiert sur le démon et les rend à son Fils. Or, chacune de ces conversions est une victoire qui réjouit le ciel tout entier.

Nulle part peut-être elle n'en a autant remporté de ces étonnantes victoires qu'en ce lieu béni. Elle en avait donné le pressentiment au vénérable curé de cette paroisse, M. Desgenettes, lorsqu'il entendait, en 1836, la voix mystérieuse qui lui disait : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie », et lorsqu'il fondait l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires pour la conversion des pécheurs.

Oh ! l'œuvre admirable que la conversion des pécheurs ! Oh ! l'insigne victoire sur le démon, sur le péché et sur la mort ! Oui, sur la mortelle-même. En effet, lorsqu'une âme est asservie au vice, elle est morte à la vie de la grâce : au regard de Dieu elle n'est plus qu'un cadavre. Semblable à l'hyène qui rôde autour du cimetière pour voler les cadavres, les emporter dans son antre et les dévorer à son aise, Satan rôde autour de cette âme morte ; il guette le moment où elle se séparera de son corps pour l'emporter dans son antre infernal et la dévorer pendant l'éternité. Il voudrait hâter l'heure de cette séparation de peur que l'âme ne ressuscite et ne lui échappe. Mais Marie veille de son côté sur son malheureux enfant. Elle lui envoie des grâces pour toucher son cœur. Elle écarte de lui les accidents et la mort, elle obtient pour lui un sursis afin qu'il ait le temps de se repentir et de revenir à Dieu et à la vraie vie.

Nous lisons dans l'Écriture que les Gabaonites, voulant se venger de Saül qui leur avait fait du mal, saisirent après sa mort ses deux fils, les crucifièrent et défendirent qu'on les enlevât de leurs croix pour permettre aux hyènes, aux chacals et aux vautours de les dévorer. Mais il y avait une mère, la pauvre Respha. Elle vint s'asseoir aux pieds des deux gibets. Elle resta là des semaines, exposée à toutes les intempéries de l'air, ne prenant de repos ni jour ni nuit, sans cesse occupée à chasser les carnassiers. Oh ! si elle avait pu rendre la vie à ses enfants !

Cette scène, mes Frères, symbolise le rôle de Marie auprès des pécheurs, pauvres morts attachés au gibet de leur péché et que convoitent les hyènes de l'enfer. Elle est aussi dévouée, aussi vigilante, que Respha, mais combien plus heureuse ! Combien de fois elle a pu chasser le démon et rappeler les âmes mortes à la vie divine ! Toutes les pierres de cette église le proclament, ô Reine de la victoire ; elles crient votre puissance et votre miséricorde. Et nous aussi, avec elles et avec des millions de fidèles reconnaissants, nous bénissons vos mains victorieuses qui ont guéri tant de blessés et ressuscité tant de morts.

II. — Victoires sur les ennemis visibles de l'Église.

Outre les ennemis invisibles des âmes, l'Église a des ennemis visibles. Elle en aura jusqu'à la fin des temps, suivant la prédiction de son divin fondateur. Les uns l'attaquent sur le terrain de la doctrine, l'hérésie aux lèvres ; les autres, les armes à la main, sur de véritables champs de bataille.

L'Église sait que les portes de l'enfer ne prévau-

dront pas contre elle et qu'elle l'emportera à la longue. Mais cette victoire générale et finale peut être précédée par une série de victoires ou de défaites partielles. Celles-ci dépendent de ses enfants, de ses soldats, de leur courage, de leur zèle, de leur foi, de leurs prières. Or ils ont en la très sainte Vierge une alliée toute-puissante. Elle lutte avec eux, elle les rend victorieux, lorsqu'ils la prient avec ferveur. Voyons d'abord comment sa puissante intervention se fait sentir sur le terrain de la foi dans la lutte contre l'hérésie.

a) LES HÉRÉSIES

L'hérésie est l'attaque la plus dangereuse contre la religion. Elle ne tue pas les chrétiens, elle en ferait des martyrs ; elle les déchristianise et elle en fait ainsi des renégats plus ou moins conscients ou coupables. Il est vrai qu'elle ne peut anéantir l'Église catholique qui a des promesses de vie éternelle, mais elle peut détruire des Églises particulières, entraîner de grandes et illustres nations en dehors de la vraie religion. Celle-ci doit donc se défendre avec ces armes de lumière, *arma lucis*, que préconise saint Paul et qui ne tuent que l'erreur.

Elle s'en est toujours servie avec bonheur. Elle a réussi à terrasser les hérésies antiques. Mais elle a toujours attribué leur défaite à celle qu'elle invoquait dans la lutte, à celle que l'ancien évêque de Tulle, Mgr Berthelet, appelait « la noble tueuse d'hérésies ». Et elle chante chaque jour : « O Vierge, c'est vous seule qui avez exterminé toutes les hérésies dans le monde : *cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* »

Marie est en effet le trône de la Sagesse : *Sedes Sapientiae*. C'est elle qui inspire les Pères et les Docteurs. C'est elle qui leur suggère les raisons victorieuses qui réfutent l'erreur. C'est elle qui soutient dans leurs luttes théologiques saint Athanase et saint Hilaire, saint Cyrille d'Alexandrie et saint Augustin. Son icône lumineuse domine les grands conciles du iv^e et du v^e siècles. Que sont-elles devenues ces hérésies formidables, souvent appuyées sur la faveur impériale, qui menaçaient d'étouffer l'Église dans son berceau ? Elles sont mortes et l'Église répète : C'est la main victorieuse de Marie qui les a frappées.

Il y en a dans le nombre qui nous semblent plus odieuses, parce qu'elles attaquent plus directement notre Mère. Mais se sont celles qui lui fournissent précisément l'occasion des plus brillantes victoires.

Nestorius nie la maternité divine de Marie. Mais saint Cyrille d'Alexandrie se lève et il la défend avec éloquence au concile d'Éphèse. Un peuple immense attend avec anxiété aux portes de l'auguste assemblée la sentence qui va être rendue. Et voici que les Pères paraissent sur le seuil dans toute la majesté et la splendeur du costume oriental. Ils prononcent ce mot : Mère de Dieu ! L'enthousiasme s'empare de la foule ; une formidable acclamation fait écho à la parole des évêques ; la ville d'Éphèse s'illumine, et, le lendemain, la bonne nouvelle s'envole et s'en va faire battre tous les cœurs jusqu'aux extrémités du monde catholique.

Au siècle dernier, Notre-Dame a vu se renouveler ce triomphe. Le matérialisme niait l'existence et la spiritualité de l'âme. Le naturalisme niait sa déchéance originelle et son élévation à la grâce. Tous niaient

l'Immaculée Conception. Dans les siècles passés, des théologiens mal inspirés sur ce point avaient aussi contesté ce privilège et il restait çà et là quelques survivants de la vieille école. D'un mot Pie IX va terrasser toutes ces erreurs. En 1854, il invite les évêques à venir à Rome. Dans la basilique de Saint-Pierre, il se lève et il proclame que Marie est immaculée dans sa Conception. Toute la chrétienté applaudit à cette définition, et l'enthousiasme des foules éclate en des fêtes incomparables. Jamais peut-être, depuis le concile d'Éphèse, Marie n'avait eu un pareil triomphe sur la terre.

Il y a encore des hérésies, mes Frères, et il y en aura toujours, nous dit saint Paul. Elles périront les unes après les autres, mais les hérésies antimariales semblent particulièrement maudites. Ne voyons-nous pas celles qui sont nées de Luther et de Calvin se décomposer sous nos yeux et les âmes qu'elles retenaient s'évader en grand nombre les unes du côté de la lumière catholique, les autres du côté de la nuit rationaliste. Le jour est proche, tout le fait pressentir, où ces sectes ne seront plus et la main victorieuse de Marie, s'étendant sur leur tombe, continuera à nous montrer le chemin de la vérité.

b) LES ARMÉES RANGÉES EN BATAILLE

Il est d'autres ennemis de l'Église qui ne se contentent pas de l'attaquer sur le terrain de la doctrine, mais qui marchent sur elle, les armes à la main, pour exterminer ses défenseurs et la noyer dans le sang. Ici encore, Notre-Dame vient au secours de ses enfants. Elle est la Vierge clémente, sans doute,

elle est la reine de la paix, *domina pacis* ; mais, quand il s'agit de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, elle est aussi la Vierge guerrière et elle devient terrible comme une armée rangée en bataille *terribilis ut castrorum acies ordinata*. Voyez plutôt.

Les musulmans insultent le Saint-Sépulchre, massacrent les chrétiens et se proposent d'envalhir l'Europe. Les croisés se lèvent. Écoutez leur cri héroïque : Dieu le veut ! Mais écoutez aussi le chant suave qui monte de leurs cœurs : *Salve regina* ! C'est le grand aumônier de la première croisade, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, qui a composé le céleste cantique. « Salut, ô Marie, vous êtes la reine des croisades. Vous serez pour nous la reine de la Victoire ». Et en effet elle protège ses soldats ; elle les rend victorieux en Palestine, en Égypte. Sans doute ces victoires sont entremêlées de défaites, car, à côté des héros vainqueurs, toute cause divine doit avoir des martyrs. Mais la grande entreprise des croisades a réussi. Elle a obtenu ce qu'elle devait obtenir. Elle a arrêté l'essor musulman, et, continuée sous d'autres formes dans les temps modernes, elle a à jamais réduit à l'impuissance le Croissant qui menaçait la chrétienté.

Tandis que la lutte se poursuit en Orient, le démon suscite à l'Église de nouveaux ennemis en Occident : ce sont les Albigeois. Ils attaquent non seulement la foi et l'autorité religieuse, mais encore l'autorité civile et l'ordre public. Marie descend du ciel. De sa main victorieuse, elle met le rosaire dans la main apostolique de saint Dominique et l'épée dans la main gantée de fer de Simon de Montfort. L'apôtre convertit un grand nombre d'hérétiques. Le guerrier

écrase leur armée à la bataille de Muret et il sauve ainsi avec l'Église la morale, la famille et la société.

Au xvi^e siècle, l'Islam s'agite de nouveau ; il arme ses galères ; il jure d'arborer sur l'autel de Saint-Pierre de Rome l'étendard vert du Prophète. Au secours, Vierge Marie ! C'est le pape saint Pie V qui a jeté ce cri. Don Juan d'Autriche le répète. La flotte catholique le répète. Les confréries de Notre-Dame du Rosaire le répètent. Et c'est au bruit des *Ave Maria*, encore plus qu'au bruit des canons, que la bataille s'engage dans les eaux de Lépante, que les navires turcs sont coulés et la chrétienté sauvée. Pie V attribue ce succès à Notre-Dame ; il décrète qu'elle sera désormais invoquée dans les litanies sous le titre de Secours des Chrétiens ; *Auxilium Christianorum*, et il institue en son honneur une fête sous le brillant vocable de *Sainte-Marie de la Victoire*. Deux ans plus tard Grégoire XIII change ce vocable en celui de Notre-Dame du Rosaire pour indiquer de quelle arme la Vierge s'est servie, contre l'ennemi, mais Notre-Dame du Rosaire c'est toujours Sainte-Marie de la Victoire, c'est toujours Notre-Dame des Victoires.

En 1683, nouveau péril. Les Turcs ont pénétré plus avant que jamais au cœur de l'Europe, ils assiègent la capitale de l'Autriche et, s'ils s'en emparent, rien ne pourra empêcher le torrent dévastateur de déborder sur l'Italie et plus loin peut-être. L'Église entière lève des mains suppliantes vers la Mère de Dieu. Et voici que Jean Sobieski accourt du fond de la Pologne : il assiste à la messe et, après avoir communiqué, il s'écrie : « En avant, avec l'assistance de Marie ! » Et le jour même il met en fuite l'armée du Sultan, et ce n'est pas seulement Vienne,

l'Autriche ou l'Italie, c'est l'Occident chrétien qui échappe une fois de plus à la ruine. Reconnaisant de ce nouveau bienfait, le pape Innocent XI institue une nouvelle fête en l'honneur de la reine du ciel, la fête du Saint Nom de Marie : c'était célébrer à la fois son nom et sa droite victorieuse : *nomen sanctum tuum et victricem manum tuam*.

Au xviii^e siècle l'Islam semble vouloir tenter un dernier effort offensif contre les chrétiens. Il s'aventure en Hongrie, mais le jour de Notre-Dame des Neiges, il est battu à Peterwardein par le prince Eugène. A la même époque il est repoussé avec des pertes sanglantes de l'île de Corfou. Aussi le pape Clément XI, reconnaissant de ces succès dus à la Vierge, étend à la chrétienté tout entière la fête du Saint Rosaire octroyée jadis par Pie V aux seules églises qui possédaient un autel de ce nom.

Au xix^e siècle, Marie se montre toujours aussi secourable à ses enfants. Pie VII, chassé deux fois de Rome, y rentre deux fois triomphant et, attribuant cette grâce à l'invocation de Marie, il reprend le titre d'*Auxilium Christianorum* que Pie V avait introduit dans les litanies et il en fait le vocable d'une nouvelle fête de Notre-Dame qu'il fixe au 24 mai.

c) LES ENNEMIS DE LA FRANCE

Mais si Marie est l'auxiliatrice des chrétiens, comme l'Église le proclame, il s'ensuit qu'elle doit l'être d'une manière toute spéciale de la nation qui a mérité entre toutes le nom de nation très chrétienne, c'est-à-dire de la France.

Dieu a fait à notre pays cet insigne honneur de

le préposer à la défense de la chrétienté en général et de la papauté en particulier. C'est ce qu'ont déclaré de nombreux papes et en particulier Pélage II, saint Étienne et Grégoire IX. Les étrangers eux-mêmes ont plus d'une fois fait écho à la parole de Shakespeare qui disait : France, soldat de Dieu !

Aussi la sainte Vierge a-t-elle toujours eu un amour singulier pour notre patrie. C'était un proverbe universellement répandu que le royaume de France était le royaume de Marie : *regnum Galliæ, regnum Mariæ*, et le pape Benoît XIV y ajoutait cette parole audacieuse : *numquam peribit*, il ne périra jamais. Oh ! la douce et consolante parole que tous les Français devraient connaître et répéter souvent au milieu de nos calamités ou de nos inquiétudes patriotiques : La France ne périra jamais, parce qu'elle est le royaume de Marie.

Et vraiment Notre-Dame a bien montré dans le passé à quel point elle veille sur nous. Laissez-moi vous rappeler quelques faits seulement où nos aïeux ont éprouvé et hautement reconnu sa protection.

En 885, les Normands, commandés par Rollon, viennent mettre le siège devant Paris. L'Évêque Gozlin entreprend de défendre son peuple et le fait avec un courage admirable, mais il invoque avant tout le secours de Marie. Or, la ville que l'on croyait incapable de résister soutint les plus violents assauts pendant onze mois et lorsqu'elle fut délivrée elle chanta sa libératrice dans un hymne qui nous est parvenu et où elle s'écrie : O barbare, ce n'est ni le Franc qui te met en fuite ni le Burgonde qui te taille en pièces, c'est la Vierge, notre Reine. *Nec te Francus fugat, nec Burgundus credit, sed Regina Virgo.* »

En 1214, les Allemands et les Flamands envahirent notre territoire. Philippe-Auguste invoque la Vierge des batailles et il défait l'ennemi à Bouvines. Reconnaissant de ce bienfait, il rentre à Paris, prend une truelle d'or et pose solennellement la première pierre de Notre-Dame. Aussi peut-on dire que notre antique cathédrale, bien qu'elle n'ait jamais porté ce nom, a été cependant la première église de Notre Dame des Victoires dans cette capitale.

En 1360, l'armée anglaise ravage nos provinces de l'Ouest et vient mettre le siège devant Chartres. La population de cette ville, si dévouée à Marie, se jette à ses pieds et l'invoque. Alors éclate dans la campagne un orage si formidable que, au dire des chroniqueurs, il tue des milliers d'Anglais. Édouard III, épouvanté, se tourne vers les flèches de Notre-Dame de Chartres et promet à la Vierge, si elle épargne le reste de son armée, de faire la paix avec la France et bientôt après, en effet, il signe le traité de Brétigny.

Au siècle suivant l'invasion est encore plus désastreuse. La France est aux abois. Si Orléans est pris, c'en est fait du sud de la Loire et de tout le pays. Mais partout on prie la Reine du ciel, à Rocamadour, au Puy, à Chartres, dans ses innombrables sanctuaires. Et voici que Jeanne d'Arc se lève si pure, si pieuse, si céleste qu'elle semble une incarnation de la Vierge : elle est du moins sa messagère. C'est elle qui nous le dit : « Je suis venue à la France de par Dieu, la Vierge Marie et tous les benoîts saints et saintes du Paradis. »

Au xv^e siècle, le calvinisme se déchaîne. Mais la France entend rester catholique. La Sainte Ligue

s'organise et se place aussitôt sous la protection de Marie. C'est à Notre-Dame de Brebières que son premier chef, Jacques d'Humières, va confier cette magnifique entreprise, à laquelle nous devons d'avoir gardé la foi de nos pères. Protégée par Notre-Dame, la Ligue, malgré ses défaites partielles, finit par l'emporter. De même que les croisades, souvent écrasées, ont cependant réussi dans l'ensemble, puisqu'elles ont arrêté les progrès de l'Islam, de même la Ligue, écrasée elle aussi en bien des rencontres, a finalement triomphé, puisque, en affirmant la foi et la volonté de la France, elle a barré le trône à l'hérésie et que, grâce à elle, Henri IV est devenu catholique et fidèle serviteur de Notre-Dame.

Les guerres religieuses ne cessèrent cependant pas avec la conversion du Béarnais. Désireux d'en finir et de rétablir la paix dans son royaume, Louis XIII fait vœu à Marie, s'il prend la ville de la Rochelle, de lui bâtir une église dans Paris sous le titre de Notre-Dame des Victoires, et c'est de ce vœu qu'est née la chère église où nous sommes réunis.

Au xiv^e siècle, la France et ses armées ont encore ressenti bien des fois la protection de Marie. La plupart de nos soldats en Algérie et en Crimée, portaient la médaille miraculeuse que leurs pieuses mères avaient attachée à leur cou et que l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires avait popularisée. Qui dira les merveilles de préservation physique et morale dues à ce précieux bouclier !

Plus d'une fois aussi nos généraux ont reconnu l'intervention de la Vierge dans leurs succès. Le maréchal Bugeaud, un jour qu'on le félicitait de la

bataille de l'Isly, répondit publiquement : « Ce n'est pas moi qui en ai le mérite. C'est la Vierge Marie. Nous fléchissions. Je l'ai priée. Elle m'a donné la victoire ». Pour être un peu plus longue que la célèbre formule : *Veni, vidi, vici*, la parole de Bugeaud ne m'en paraît pas moins belle. « Je fléchissais ; j'ai prié Marie ; j'ai vaincu ! »

Le général Pélissier en 1856 décide que l'assaut sera donné à la tour de Malakoff le 8 septembre, en l'honneur de la Nativité de la sainte Vierge. En vain quelques officiers murmurent de ce qu'ils considèrent comme une bigoterie. Pélissier tient bon. Le 8 septembre l'assaut est donné, la tour est prise et la ville de Sébastopol se rend.

Voilà, mes Frères, comment dans le passé la Vierge guerrière a souvent obtenu la victoire à l'Église et à la France.

La victoire ! Ah ! la victoire ? Comme nous la désirons ! Comme nous travaillons et faisons des sacrifices pour nous l'assurer dans l'avenir ! Certes, c'est juste et c'est sage ! Mais combien il serait sage aussi de la demander à celle qui lui commande en souveraine.



Les anciens adoraient la Victoire comme une divinité. Ils n'avaient tort qu'à demi, car si elle n'est pas une déesse, elle est l'envoyée de Dieu. Les Athéniens lui avaient élevé un temple célèbre sur l'Acropole et ils l'y honoraient sous le nom de Victoire Aptère, c'est-à-dire de Victoire sans ailes, voulant dire par là qu'elle ne s'envolait jamais de leurs

rivages. Hélas ! il y a longtemps qu'elle s'est enfuie à tire-d'aile loin du rocher sacré de l'Attique.

Mais nous avons, nous, mes Frères, mieux que la divinité de l'Acropole. Nous avons, si nous le voulons, une véritable Victoire Aptère. C'est la Vierge Marie. J'ose dire que, si nous l'invoquons avec ferveur, elle restera éternellement parmi nous, enchaînée à ce temple non par des liens matériels, mais par son amour et nos prières, qu'elle bénira nos efforts dans les luttes de l'avenir et qu'elle ne cessera d'étendre sur les enfants la main victorieuse qui a tant de fois sauvé leurs pères. Ainsi soit-il.



VII

Notre-Dame de la Salette

ou

LES LARMES DE LA SAINTE VIERGE

Sermon prononcé à La Salette le 26 août 1900.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE

ou

LES LARMES DE LA SAINTE VIERGE

..... *Mater dolorosa,
Juxta Crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.*

C'était la Mère des Douleurs,
et elle pleurait près de la Croix
à laquelle était suspendu son
Fils.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Le 19 septembre 1846, à l'heure où l'Église célébrait les premières vêpres de Notre-Dame des Sept-Douleurs, la Très Sainte Vierge apparaissait en ces lieux à deux petits pâtres, dans une attitude qui rappelle et qui reproduit au vif la scène évoquée par la première strophe du *Stabat*. C'était bien, en effet, un Calvaire, cette montagne âpre et sauvage de La Salette. C'était bien une mère, la mère des douleurs, la mère des larmes, cette Belle Dame qui pleurait, tantôt assise sur une pierre, le visage caché dans ses mains, tantôt debout et révélant aux enfants de la montagne de tragiques secrets. C'était bien la vue d'une croix qui lui arrachait des sanglots. C'était donc, à la lettre, la scène décrite par les deux premiers versets du *Stabat* : *Mater dolorosa, juxta Cru-*

cem lacrymosa. Mais le troisième verset : *Dum pendebat Filius* se vérifiait-il également ? Était-ce un Fils qui faisait pleurer Marie ?

Ce n'était pas Celui dont le crucifix pendait sur sa poitrine. Ce n'était pas l'Innocent. C'était un coupable. C'était celui qu'elle appelait tendrement son peuple ; son cher et pauvre peuple de France. Elle le voyait révolté contre Dieu, la malédiction aux lèvres comme le mauvais larron : elle le voyait dans l'avenir, châtié par le ciel, humilié, flagellé, crucifié, pendu à un gibet de douleurs et d'opprobres, et devenu la risée des nations qui s'inclinaient jadis devant sa puissance. Mais si coupable fût-il, c'était toujours son fils, un fils qu'elle aimait d'autant plus qu'elle le voyait plus malheureux et dont elle demandait à Dieu la conversion par ses larmes. Vous le voyez, il se trouvait bien vérifié, lui aussi, par la tendresse de Marie, le troisième verset du *Stabat*, et l'Église pouvait chanter en pensant au Calvaire de La Salette comme à celui de Jérusalem :

.....*Mater dolorosa,*
Juxta Crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Une nation en croix continuant à blasphémer : au pied de cette croix, Marie, douloureuse, baignée de larmes, suppliant son enfant de se repentir, quel spectacle d'une terrifiante grandeur dans cette nature tourmentée, toute en sommets et en abîmes, si ténébreuse parfois sous son linceul de nuages et dans le glas de ses rafales, puis subitement éclaboussée de lumière, comme l'âme énigmatique de la France !

Ce rapprochement entre le Christ immaculé et un

peuple pécheur ne doit pas vous surprendre, mes Frères, encore moins vous scandaliser ; si audacieux soit-il, il est biblique. Dans les magnifiques et tristes visions des Prophètes, l'homme de douleurs, c'est indifféremment celui qui a commis le péché ou celui qui l'expie, le peuple d'Israël ou son Messie. Ce qui est vrai d'Israël l'est aussi de tout peuple, coupable et racheté comme lui. Et c'est grâce à cette identification que les mérites du Christ peuvent nous être appliqués.

Il est toutefois entre ces deux Calvaires où nous apparaît Marie une importante différence. Il y a longtemps que le drame de la Passion est fini, et il nous apparaît de loin irradié dans les plendeurs de la Résurrection, tandis que le mystère de La Salette dure toujours et que nul n'a encore pu dire à Marie : *Regina cœli, lætare*. Reine du ciel, réjouissez-vous, car le peuple que vous a fait pleurer est ressuscité. Voilà plus de cinquante ans qu'elle a visité ces lieux ; voilà plus de cinquante ans que l'Église nous la montre en nous disant : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*. N'oubliez pas les gémissement de votre Mère ! Mais voilà plus de cinquante ans que la France refuse d'entendre ces gémissements et de se soumettre à Dieu, comme le lui demandait Marie. Voilà plus de cinquante ans qu'elle continue à être malheureuse, couronnée d'épines et d'humiliations, pantelante sur sa croix. Aussi La Salette est toujours la montagne mouillée de larmes. Marie continue à y pleurer, attendant le cri du cœur, le *Miserere mei* du bon larron que la France s'obstine à ne pas prononcer. Elle lui dit toujours : Reviens, mon enfant, reviens vers le Seigneur ton Dieu. » Et à nous ses pèlerins, à nous

qui l'aimons et qui voudrions tant, n'est-il pas vrai, la consoler et sécher ses larmes, elle nous dit comme aux bergers de l'Apparition : « Faites passer cela à mon peuple. »

Pour mieux entrer dans ces sentiments et ces désirs de notre mère, nous allons méditer sur ses larmes. Nous allons rechercher ce qui les fait couler : ce sont nos péchés ; puis ce qui les peut tarir : ce sont nos larmes à nous et notre conversion sincère. Demandons-lui cette grâce en lui disant cet autre verset du *Stabat* qui contient tout le fruit de cette méditation et tout l'esprit de La Salette :

*Eia, mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fec ut tecum lugeam.*

Allons, ô Mère, vous dont le cœur est une fontaine d'amour, donnez-moi de ressentir une profonde douleur et de pleurer avec vous.

I

Lorsque l'homme a péché, il doit laver ses fautes dans ses larmes et en brûler les plaies au fer rouge de l'expiation. Mais combien peu admettent ce devoir ! Oublieux et frivoles, les mondains ne pensent qu'à jouir et le mot de mortification les étonne comme une folie.

Et nous-mêmes, qui sommes chrétiens pratiquants, n'est-il pas vrai que nous portons souvent notre futilité jusque dans les choses de la religion ? Nous en gardons ce qui flatte nos goûts, ce qui nous apparaît dans un décor festival et joyeux ; mais nous en reje-

tons les côtés austères et le mot de pénitence tinte tristement à nos oreilles comme le glas de nos plaisirs et de nos bonheurs.

Les Saints, qui sont les vrais penseurs, ont une autre conception de la vie. Ils comprennent la hideur du péché, le mal qu'il fait à Dieu et aux âmes. Ils voient la plaie de l'orgueil et du sensualisme toujours purulente au flanc de l'humanité. Sans doute, ils ont le sourire de la bonté aux lèvres, des trésors de tendresse au cœur pour les pécheurs repentants, une invincible espérance en la miséricorde de Dieu ; mais que de fois ils ont vu cette miséricorde se briser contre l'obstination humaine ! Devant ce spectacle, leur âme est triste jusqu'à la mort, pleine des épouvantes de Gethsémani, et ils apparaissent bien souvent au monde le visage baigné de larmes, comme Notre-Dame de La Salette.

Eh bien ! ces larmes ont raison ; elles sont la vérité, elles sont la sagesse. Le rire, au contraire, devant les ravages du mal est une folie qui écœure ; la joie mondaine est une erreur et une illusion : *Risum reputavi errorem et gaudio dixi : quid frustra deciperis ?*

Quand Israël avait péché, Dieu lui envoyait ses Prophètes pour le ramener au sentier du devoir par la pénitence. Ce n'était pas la cithare à la main qu'ils se présentaient à leur peuple. Ils étaient couverts du cilice. Ils pleuraient comme Jérémie. Ils menaçaient comme Joël. Ils criaient comme Jean-Baptiste au désert : Pénitence ! Pénitence ! Peut-être le Seigneur se laissera-t-il toucher. Ils s'indignaient de voir la fille de Sion, vêtue comme la courtisane de Babylone, la mitre orientale au front, la coupe à la main, offrait

au monde le vin de la volupté, Et ils lui disaient : « Jérusalem ! Jérusalem ! Reviens au Seigneur ton Dieu ! » Et ils adjuraient les prêtres, les ministres du Seigneur, de pleurer entre le vestibule et l'autel : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini*. Ils faisaient monter vers le ciel d'ardentes supplications : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, ne laissez pas tomber votre héritage dans l'opprobre : *Parce, Domine, parce populo tuo et ne des hæreditatem tuam in opprobrium*.

Au milieu de ce siècle, la France était coupable comme la Jérusalem que les Prophètes souffletaient de leurs vigoureux imprépères. Elle blasphémait le nom de Dieu ; elle profanait le jour du dimanche ; elle réimprimait Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ; elle applaudissait la calomnie dans Eugène Sue, Michelet, Quinet ; elle raillait le mystère et le miracle ; elle attaquait l'Église.

C'est alors que Dieu lui envoya non un Nabi courroucé, mais sa Mère, qui est aussi notre Mère. Elle vint à La Salette avec ses larmes et elle était si triste, si triste que les bergers la prirent, suivant leur naïve expression, pour *une mère que ses enfants auraient battue*. Hélas ! ils ne se trompaient guère. C'était bien notre mère que nous avons frappée et blessée au cœur. Elle se plaignait de son peuple, elle le pressait de faire pénitence ; elle demandait aux prêtres de mieux comprendre leurs devoirs et de pleurer entre le vestibule et l'autel.

Écoutez ses paroles : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour

vous. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse, et pour vous autres, vous n'en faites pas cas ! »

Pour être enveloppée de miséricorde et de supplications maternelles, pour laisser échapper un rayon d'espoir à travers le nuage, la menace que Marie nous transmet de la part de son Fils n'en est pas moins claire. Elle est terrible ! C'est la menace d'un amour infini outragé, et qui se lasse. C'est l'écho des anathèmes que Jésus lançait contre les pécheurs endurcis :

Malheur au peuple qui blasphème !

Malheur au peuple qui profane le dimanche !

Malheur au peuple qui ne pense qu'à jouir !

Malheur au peuple qui outrage l'Église !

Malheur au peuple apostat !

Il y a tout cela dans les paroles de Marie. Ah ! vous pouvez bien vous boucher les oreilles, ô hommes de la plaine ! Vous pouvez rire et danser comme jadis Israël en orgie autour du veau d'or ! Mais la menace n'en retentit pas moins au sommet de La Salette et son écho répète au loin : Malheur ! malheur !

Assise à l'ombre du Gargas, Marie a vu l'orage s'amonceler sur les pics vertigineux des montagnes et se diriger là-bas vers son peuple, et elle pleure.

Elle pleure, parce que nous offensois le Dieu d'amour, le Christ qui a fait la France si belle, et lui a donné des héros, des génies, des saints, sa Mère et son Cœur !

Elle pleure, parce qu'elle voit dans l'avenir la nation coupable châtiée, ses campagnes, ses moissons, ses vignes désolées par des fléaux inconnus

jusque-là, ses villes ensanglantées par la guerre civile, sa belle jeunesse fauchée sur d'horribles champs de bataille.

Et tandis qu'elle pleure ainsi sur le Plateau solitaire, son peuple continue à pécher ; il joint à ses fautes passées celles que Dieu reprochait tant à Israël, de ne pas entendre la voix des Prophètes, de ne pas voir la Menace et la Miséricorde qui passent sur sa tête d'un vol lent et grave. Il rit de ces avertissements du ciel, il rit de La Salette.

Pendant deux ans, Marie réussit à retenir la justice divine prête à frapper. Mais voici que la mesure est comble. Le bras divin s'appesantit tout à coup lourd et terrible sur la société.

Les rues de Paris ruissellent de sang. Des balles fratricides sifflent sur les barricades et y amoncellent les cadavres ; un archevêque de Paris y tombe dans sa robe ensanglantée. L'émeute ébranle ou renverse les trônes en France, en Italie, en Autriche, en Allemagne. Le Pape est obligé de fuir de la Ville Éternelle.

Sur l'Alpe désolée, la Vierge pleure.

La France ne va-t-elle pas enfin ouvrir les yeux, et crier son repentir à tous les échos ?

Non, elle continue à blasphémer. Pendant tout le second empire, elle ne pense qu'à l'or et au plaisir. Elle laisse la Révolution conspirer contre la Papauté. Elle invite le monde à ses saturnales.

Sur l'Alpe désolée, la Vierge pleure.

En vain, elle en descend un jour pour aller au pied des Pyrénées répéter d'une voix retentissante ce qu'elle avait dit ici au sommet des Alpes par ses larmes : Pénitence ! Pénitence ! Le grand avertisse-

ment de Lourdes n'est pas plus écouté que celui de La Salette.

Aussi la foudre éclate de nouveau. L'étranger passe nos frontières ; il saisit la France à la gorge, il la renverse, il la piétine. Il lui arrache cinq milliards et deux des plus beaux bijoux de sa couronne. Elle râle encore sous son genou, lorsque des fils dénaturés se précipitent sur elle et s'efforcent de l'achever ; ils la traînent dans la boue, ils la couvrent de blessures, ils arrosent ses vêtements de pétrole, ils y mettent le feu et c'est miracle que la France échappée au glaive du Teuton échappe encore à la torche du communard.

Sur l'Alpe désolée la Vierge pleure.

Mais en pleurant elle prie pour nous. Elle réussit à ressaisir et à relever le bras de son Fils. Elle redescend encore une fois de La Salette, et elle vient à Pontmain pour nous dire ces consolantes paroles : « Mais priez, mes enfants, mon Fils se laisse toucher. »

La France se laisse-t-elle toucher à son tour ? Il semble, au lendemain de nos désastres, qu'elle a compris la terrible leçon. Pendant quelques années, on voit la grande convalescente traîner sa langueur de sanctuaire en sanctuaire et demander sa guérison à tous les autels. Un jour même, sous l'inspiration d'un humble prêtre de Paris¹ elle monte à La Salette, elle inaugure les pèlerinages nationaux.

Mais, hélas ! à mesure que la santé lui revient, elle oublie le céleste médecin qui la guérit. Elle se lasse de prier et de pleurer. Elle retourne à ses erre-

1. L'abbé Thédénat, vicaire de Saint-Gervais, mort le 28 septembre 1883.

ments et à ses désordres, et depuis vingt-cinq ans, elle s'y plonge. Elle applaudit les histrions qui la trahissent et la déshonorent. Elle renverse les croix dont les grands bras répandaient la bénédiction dans nos campagnes. Elle jette l'âme de ses petits enfants en proie au Moloch de l'enseignement athée. Elle se repaît de journaux dont l'obscénité le dispute à l'impunité et à la mauvaise foi. La presse est en grande partie vouée au mensonge. Et si parfois une voix mâle s'élève, si un fils des Prophètes veut rappeler la société à l'ordre, on fait autour de lui la conspiration du silence, ou bien on le couvre de huées et de calomnies.

Sur l'Alpe désolée la Vierge pleure.

Et la foudre s'amoncele au-dessus de nos têtes.

Ne voyez-vous pas que le malaise est partout dans les âmes ? L'Europe est inquiète. L'Asie et l'Afrique sont en feu. L'Amérique essuie son couteau encore dégouttant du sang d'un grand peuple. Toutes les nations s'arment avec une ardeur fébrile et elles épient mutuellement leurs gestes et leurs faux pas pour se jouer des tours atroces. Le socialisme grossit ses caux fangeuses. L'anarchie aiguise ses poignards dans l'ombre et en fait de temps en temps l'essai en plein soleil sur une poitrine royale. Et quand un chef d'État a été assassiné, on envoie des télégrammes de condoléance à sa famille et on croit avoir assez fait.

O malheureuse Europe ! O malheureuse France ! Ne voyez-vous pas que c'est l'irréligion qui a mis au cœur de l'anarchiste la haine de l'autorité et de l'ordre social ? Ne voyez-vous pas qu'en persécutant l'Église, en supprimant le Catéchisme et l'Évangile

à l'école, vous livrez les hommes sans défense à la fougue de leurs passions et de leurs rancunes ? Comprenez-le donc enfin, ô vous que l'Écriture appelle les rois et les juges de la terre : *Et nunc reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram!* Ah ! vous êtes vraiment de grands coupables et de parfaits hypocrites, quand, après avoir armé le bras de l'assassin, vous protestez contre son crime ! Envoyez vos télégrammes, multipliez vos condoléances, mais gardez-en bien la formule, car vous aurez bientôt à l'employer de nouveau. Allez donc, ô sociétés aveugles, allez dans la nuit où se perdent les âmes et où périssent les peuples. Vous semez le vent, vous récolterez la tempête ! Vous semez l'athéisme, vous récolterez l'anarchie et la mort.

II

Mais, non, sur l'Alpe désolée, Marie pleure toujours et de ses pleurs peut germer le salut de son peuple. Toutefois, c'est à la condition que nous pleurions avec notre mère et que nous fassions écho à ses gémissements : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.*

Ici tout nous invite à pleurer.

Lorsqu'on gravit cette montagne, il semble que l'on pénètre dans une région de silence et de mystère, où les voix du ciel se font entendre plus distinctement qu'au milieu des bruits de la plaine. A mesure que la nature alpestre devient plus grandiose et plus austère, l'âme devient plus grave, plus recueillie, et se sent enveloppée d'une atmosphère surnaturelle. Les choses de la vallée, qui diminuent dans le lointain jusqu'à s'effacer, apparaissent ce qu'elles sont,

bien petites, comme toutes les choses de la terre. Les ravins et les précipices font penser aux abîmes du péché où l'âme a peut-être roulé bien souvent. Et la route parcourue qui se montre çà et là, à travers les nuages accrochés aux flancs de la montagne, nous dit de ne plus regarder notre passé qu'à travers la buée de nos larmes. Au détour d'un chemin, la Croix du Planeau se profile tout à coup majestueuse sur le ciel : et l'on a envie de se jeter à bas de sa monture, de se voiler la tête et de pleurer comme les croisés à la vue de Jérusalem et du Calvaire.

Enfin l'on arrive au lieu où Marie s'est montrée, et l'émotion redouble. Devant cette statue de bronze, assise sur la pierre, la tête entre les deux mains, on éprouve une secousse comme devant un être vivant que l'on rencontre subitement dans un lieu solitaire. On est tenté de lui dire : « Quoi ! vous êtes toujours là, ô Notre-Dame ! En plein air, au milieu des herbes mouillées, vous y pleurez encore comme il y a cinquante ans ! Oh ! levez-vous, entrez dans cette blanche église que vous ont élevée vos enfants ! Ce sont eux qui viennent vous consoler ! Mais non ! elle reste toujours assise, la tête entre les mains toujours en larmes, *lacrymosa, dolorosa* : *noluit consolari*, elle ne veut pas être consolée. Alors le froid vous saisit au cœur ; l'on tombe à genoux dans une angoisse, et l'on pleure avec vous, ô Notre-Dame des Larmes !

Oui, nous pleurons nos péchés, nous nous frappons la poitrine ! Nous voulons mener désormais une vie de prières et d'austérité.

Nous pleurons les péchés de notre pays et nous criions vers le ciel : *Parce, Domine, parce populo tuo.*

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne soyez pas éternellement irrité contre lui.

Pèlerins de La Salette, nous ferons passer les avertissements de Marie à la France : nous lui dirons par nos exemples plus encore que par nos paroles : « Pleure donc, pauvre peuple toujours crucifié, triste larron dont l'agonie se prolonge depuis tant d'années. Sois enfin le bon larron, dont le Christ n'attend qu'une prière pour lui pardonner. »

Mais il ne suffit pas de pleurer : il faut agir. Il faut travailler à rechristianiser notre patrie. Elle ne descendra de sa croix que lorsqu'elle aura répudié l'héritage d'impiété et de hontes de la Révolution. Sans doute, la Révolution a détruit des abus : mais elle n'en a aucun mérite, car, d'une part, ces abus seraient tombés sans elle, par la force des choses ; et, d'autre part, elle en a introduit d'autres mille fois plus pernicieux. La Révolution a été l'apostasie des nations chrétiennes, le frémissement de la société contre Dieu et contre son Christ, l'émancipation de tous les égoïsmes et de toutes les cupidités.

Aussi, quand on vient nous parler de réconcilier l'Église avec la Révolution, de baptiser la Révolution, on insulte au bon sens de notre race et à la fierté de notre foi : on demande au Christ immaculé d'accueillir l'Astarté impure et impénitente. On ne baptise une pécheresse infidèle que lorsqu'elle se repent de ses désordres. Or, la Révolution ne se repent pas, et elle ne peut pas se repentir. Elle n'est, d'ailleurs, pas une pécheresse : elle est le péché. Elle n'est pas impie, elle est l'impiété. Elle est essentiellement satanique, comme le disait Joseph de Maistre.

Je le sais, on n'aime pas ce langage de nos jours.

Et l'on se fait plus facilement applaudir en disant à son temps qu'on l'adore et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais à Dieu ne plaise que nous tombions dans cet optimisme imbécile, fait de platitude et d'orgueil, et qui n'est qu'un lâche applaudissement à l'impiété triomphante. Grâce à Dieu, il y en a encore quelques-uns parmi nous, qui ne fléchissent pas le genou devant Baal !

On peut nous accuser de bouder notre époque, de dénigrer ses intentions, d'être jaloux de ses conquêtes. Cette calomnie ne nous atteint pas. Plus que d'autres, au contraire, nous aimons ce qui s'est fait de grand et de beau en ce siècle ; autant que d'autres nous savons le dire et d'aussi haut, bien que nous n'aimions pas à y revenir à temps et à contre-temps en de fastidieuses répétitions. Mais nous voyons le mal à côté du bien. Nous sommes les hommes au cœur tranquille et triste, aux yeux clairs et fermes qui ne papillotent pas devant les clinquants dont on recouvre la laideur morale. Nous méditons attentivement ces paroles de Léon XIII au clergé français : « Les temps actuels sont tristes ; l'avenir est plus sombre encore et plus menaçant : il semble annoncer une crise redoutable de bouleversements sociaux. » Nous écoutons ce sanglot sorti du Vatican et qui fait écho au gémissement de La Salette : « Nous nous affligeons du fond du cœur, en voyant avec quelle force en France non moins qu'en Italie, des sectes malhonnêtes et funestes exercent leur domination ¹. » Oui, comme s'en plaint Léon XIII, nous sommes sous la domination des sectes malhonnêtes. Nous

1. Décret sur l'héroïcité des vertus du Vénérable Curé d'Arx.

sommes en franc-maçonnerie. Nous vivons dans un temps de Passion, sans que rien, hélas ! nous fasse prévoir le jour de l'*Alleluia*. Et nous n'avons pas le cœur à chanter et à jouer de la lyre le long des fleuves de Babylone pour charmer nos maîtres. Qu'on nous laisse au moins la liberté des larmes !

Ce ne seront pas, mes frères, des larmes stériles si nous les unissons aux larmes de Notre-Dame de La Salette. A l'endroit où Marie est apparue, une source jusqu'alors intermittente est devenue un ruisseau au murmure éternel, dont les eaux vont laver les flancs de la montagne et réjouir la vallée. De même nos larmes de repentir et de conversion s'en iront purifier notre vie de ses souillures, et féconder notre action dans l'avenir. Ainsi soit-il.

VIII

Notre-Dame de Lourdes

LA RÉALITÉ DES MIRACLES DE LOURDES

Discours prononcé le 5 décembre 1897, en l'église Saint-Sulpice à Paris et, avec des variantes, à Enghien (Seine-et-Oise) le 26 mai 1910 et à Vernon (Eure) le 9 octobre 1910.

NOTRE-DAME DE LOURDES

LA RÉALITÉ DES MIRACLES DE LOURDES

Maria abiit in montana.
Marie s'en alla dans le
montagnes.
(Luc, ch. 1.)

MONSEIGNEUR¹,
MES FRÈRES,

Lorsque la Très Sainte Vierge s'en alla dans les montagnes de la Judée pour rendre visite à sa cousine Élisabeth, elle lui apportait, avec la présence de Jésus, un redoublement de foi et de piété. Or, il lui a plu de nos jours de faire une visite semblable à la terre et de poser de nouveau son pied sur les montagnes, *abiit in montana*. Seulement, ce ne sont plus les collines de son pays, ce sont nos belles Pyrénées qu'elle a honorées de sa présence, et c'est sur la France qu'elle a répandu les grâces de sa nouvelle Visitation.

Nous en avons bien besoin. L'incrédulité et l'indifférence avaient glacé les âmes. Marie est venue les réchauffer en y rallumant la lumière de la foi et la flamme de la piété. Voilà le double bienfait de

1. Mgr Meunier, évêque d'Évreux.

Lourdes. Il s'adresse aux incroyants et aux croyants. Aux incroyants de bonne foi, il rend la foi par la vue du miracle ; aux croyants de bonne volonté, il apporte un accroissement de piété par la grâce. Telle est la double vérité que je voudrais vous exposer.

MONSEIGNEUR,

Dans la préface de votre ouvrage : *Trois miracles de Notre-Dame de Lourdes au diocèse d'Évreux*, vous avez rappelé l'antique adage : *de Maria nunquam satis*, on ne parle jamais assez de Marie. Outre cette raison générale de louer Notre-Dame de Lourdes, vous en indiquiez une autre, en disant que votre diocèse a une dette particulière de reconnaissance envers elle, en raison des bienfaits qu'il en a reçus. Cette dette, vous l'avez noblement payée en écrivant votre remarquable étude canonique sur trois de ces bienfaits, mais vous ne perdez aucune occasion de vous en acquitter davantage. Il y a huit jours, vous étiez à Lourdes, priant et remerciant Marie ; aujourd'hui, vous êtes accouru ici pour présider une fête en son honneur. Puissé-je me faire l'écho de votre ardent et intelligent amour envers la Vierge des Pyrénées !

I. — Lourdes pour les incroyants.

PORTÉE DU MIRACLE

Pour les incroyants, Lourdes est une école de foi, parce que c'est l'affirmation la plus éclatante du miracle.

Le miracle est la grande ou plutôt la seule démonstration décisive de la vérité d'une religion.

Voici, en effet, un homme qui se dit envoyé de Dieu pour révéler une doctrine à la terre. Quelle preuve peut-il donner de sa mission ? Je n'en vois pas d'autre que le miracle.

Si, en effet, il ne peut accomplir que des actes à la portée de tout le monde, il est clair qu'il n'a pas de délégation spéciale du Ciel. Il n'a que sa parole, mais sa parole peut être celle d'un imposteur ou d'un halluciné.

Si, au contraire, il peut accomplir des actes qui dépassent toutes les forces humaines, s'il peut, par exemple, faire instantanément fleurir un rosier en hiver, guérir une jambe cassée ou ressusciter un mort, il est certain qu'il n'agit ainsi que par un pouvoir immédiat de l'Être infini, par suite, que Dieu est avec lui et qu'il dit la vérité, car Dieu ne sanctionnerait pas, par une intervention aussi directe de sa toute-puissance, l'affirmation d'un menteur ou d'un fou.

Aussi Dieu n'a jamais refusé le miracle à son Église. Jésus-Christ en a promené la lumière à travers la Judée ; les Apôtres l'ont portée jusqu'aux extrémités du monde ; et, depuis l'établissement du christianisme, bien qu'il soit devenu moins nécessaire et par suite plus rare, il y a toujours eu des saints pour se transmettre d'âge en âge et de main en main ce brillant flambeau qui ne s'allume qu'au ciel.

C'est précisément parce qu'il a cette haute portée religieuse et philosophique que le miracle est en butte aux plus violentes attaques. Des libres-penseurs

ont affirmé qu'il était impossible, parce qu'il était contraire aux lois immuables de la nature. D'autres ont déclaré que, s'il prenait fantaisie à Dieu de guérir des malades ou de ressusciter des morts, il devrait opérer devant une commission de savants et sur des sujets, moribonds ou cadavres, choisis par eux, sans quoi on ne tiendrait aucun compte de ses actes.

Vainement les apologistes chrétiens du xix^e siècle répondaient-ils aux premiers que Dieu, étant l'auteur des lois de la nature, pouvait fort bien en suspendre le cours, dans un cas particulier et pour une fin supérieure, sans bouleverser pour cela l'ordre de l'univers et sans troubler fâcheusement nos prévisions scientifiques. Vainement répondaient-ils aux seconds que c'est une prétention étrange de vouloir faire comparaître Dieu ou son envoyé devant une commission, comme un écolier devant un jury d'examineurs; que la véritable science a le droit sans doute et même le devoir d'examiner les phénomènes surnaturels, mais qu'elle doit les étudier, comme tous les autres, tels qu'ils se produisent et là où ils se produisent, et non pas les rejeter parce qu'ils se produisent en dehors du cadre qu'elle a tracé et des conditions qu'elle a posées, ou parce qu'ils dérangent ses idées préconçues; qu'un pareil système enfin serait la négation de tout progrès et de toute science. On n'écoutait pas les sages, et les blasphèmes et les sarcasmes contre le miracle continuaient à couler des lèvres de la libre-pensée, depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à Renan.

L'INTERVENTION DE MARIE

Mais voici que tout à coup, vers le milieu du XIX^e siècle et au plus fort de la crise rationaliste, alors que la libre-pensée se croit victorieuse, le ciel s'entrouve. Marie en descend et, de son pied virginal, renverse toutes les barrières élevées par l'incrédulité humaine contre la toute-puissance divine. Elle jette le miracle à pleines mains comme un défi à ses ennemis, comme une bénédiction à ses enfants, comme une lumière à toutes les âmes loyales qui veulent voir.

Sans tenir compte des prescriptions et des défenses de la libre-pensée, avec une grâce et une fierté non pareilles, elle descend non dans une académie ou un amphithéâtre, comme le demandait Renan, mais dans une montagne, *abiil in montana*, dans une grotte jusqu'alors solitaire, dont elle fait le siège de sa toute-puissance et de sa bonté et qui deviendra bientôt le rendez-vous des nations. Elle dédaigne le savant prétentieux, elle converse familièrement avec une petite paysanne, une humble bergère.

Elle refuse de se soumettre au programme rédigé par l'incrédulité ; elle impose ses conditions à elle, et elle sait que ses conditions l'emporteront. Elle sait que la science, la vraie, reconnaîtra la réalité de son intervention, la vérité du miracle, et que, seuls, l'orgueil et la mauvaise foi regimberont.

Et c'est bien en effet ce qui est arrivé.

**LA RÉALITÉ MATÉRIELLE DES GUÉRISONS
ET LE TÉMOIGNAGE DE LA SCIENCE**

La science a reconnu qu'il se produit à Lourdes des guérisons en dehors de toutes les lois qu'elle connaît, que les maladies organiques les plus graves y sont souvent instantanément et radicalement guéries.

Et ce ne sont pas seulement des médecins catholiques qui ont admis ces faits, mais des médecins protestants, juifs ou incroyants. La loyauté a parlé chez eux plus haut que les préjugés religieux ou philosophiques.

Nous possédons des attestations médicales, concernant plus de 600 malades, qui comprennent chacune deux certificats. En voici le thème schématique à peu près uniforme. Le premier certificat, celui qui précède le voyage de Lourdes décrit, en termes précis et scientifiques, une maladie d'ordinaire très grave, quelquefois arrivée à la dernière extrémité. Le second, rédigé après le bain dans la piscine, après le verre d'eau bu à la fontaine, après la prière à la grotte, constate purement et simplement que toute trace du mal a disparu, que l'aveugle voit, que le sourd entend, que le paralytique marche, que les tubercules sont cicatrisés.

Dans cent cinquante environ de ces attestations, les médecins déclarent catégoriquement que les phénomènes leur paraissent humainement inexplicables et miraculeux. Dans les autres, les médecins constatent la guérison sans commentaire, et leur concision n'en est pas moins éloquente : ce sont, on le comprend, des médecins libres-penseurs ou du moins

non-catholiques qui n'ont pas voulu affirmer le miracle, mais que la loyauté professionnelle et l'honneur ont forcés à confesser la réalité matérielle des faits. Leur certificat nous suffit, c'est un hommage très significatif de la science à une puissance qui la dépasse ; c'est plus que la confession du miracle, c'en est la description authentique et détaillée.

Un savant bien connu, le docteur Bernheim, israélite, l'un des leaders de la libre-pensée, chef de l'École de médecine de Nancy, admet la réalité des guérisons et les déclare *authentiques*. Il écrit dans son *Traité de la suggestion appliquée à la thérapeutique* : « *En relatant ces observations de guérisons AUTHENTIQUES obtenues à Lourdes ; en essayant, au nom de la science, de les dépouiller de leur caractère miraculeux ; en comparant à ce point de vue seul la suggestion religieuse avec la suggestion hypnotique, je n'entends ni attaquer la foi religieuse, ni blesser le sentiment religieux. Toutes ces observations ont été recueillies avec sincérité et contrôlées par des hommes honorables. Les faits existent, l'interprétation est erronée.* »

On ne peut être plus courtois dans les termes. Enregistrons l'aveu : *les faits existent*. Quant à la réserve : *L'interprétation est erronée*, nous avons le droit de la discuter, et c'est ce que nous allons faire.

LA CRITIQUE DES FAITS

Il existe, au point de vue qui nous intéresse, deux sortes de maladies : les maladies organiques et les maladies nerveuses.

Dans les maladies organiques, les tissus sont altérés, détériorés, par la destruction interne ou externe

des cellules : telles sont les fractures, les plaies purulentes, la gangrène, le cancer, la périostite aiguë, le lupus, la tuberculose au troisième degré avec cavernes dans les poumons, le choléra, la fièvre jaune, etc.

Dans les maladies nerveuses, il n'y a qu'un trouble fonctionnel provenant d'un état anormal des nerfs ou du fluide dynamique qui les traverse, comme dans la névralgie, la neurasthénie, la paralysie, etc.

Or, les affections nerveuses peuvent être guéries par des causes analogues à celles qui les produisent, une forte commotion nerveuse ou cérébrale, la suggestion ou l'hypnose; il y a là un fait singulier, encore mal expliqué, mais certain et qui ne dépasse pas les forces de la nature.

Il n'en va pas ainsi des maladies organiques. Quand il se produit une brèche dans l'architecture du corps humain, on ne la comble pas artificiellement comme un trou dans une muraille par l'adjonction externe de la substance manquante, par un replâtrage superficiel, mais par la restauration intime du tissu, par une création ou, si l'on veut, une quasi-crédation organique et autogène de matière vivante, baignée des mêmes fluides, arrosée des mêmes vaisseaux sanguins, traversée des mêmes nerfs que la matière ambiante.

Or, et c'est ici le point capital, cette restauration ou reconstitution des tissus est soumise à une loi que voici : *elle se fait par une action progressive et relativement lente*. Les tissus se reforment comme ils se sont formés au moyen de cellules engendrées sur place. Pour cette opération, il faut que le courant sanguin apporte les matériaux nécessaires par afflux

infinitésimaux, que la force vitale les transforme, les mette en œuvre et s'en serve pour reconstruire les parties détruites et combler les brèches béantes.

Or, ce travail de la nature demande du temps. Le temps, qui est l'auxiliaire indispensable de la croissance et de la vie, l'est aussi de la guérison. L'homme guérit comme il grandit, non pas en un jour, non par bonds et par à-coups, *per saltum*, mais par un travail continu et progressif.

Une plaie béante, causée par la corrosion d'une masse de matière, peut, grâce à l'effort de la nature secondée par une thérapeutique intelligente, se dessécher, faire place à de nouveaux tissus, mais cela demande des jours ou bien des semaines. Si la guérison est instantanée, elle est contraire à une loi physique bien constatée ; elle est par définition un miracle.

Ce principe de la reconstitution progressive des tissus est scientifiquement certain, solide et inébranlable comme le granit. C'est la base de notre interprétation qui n'est donc pas erronée, comme le Dr Bernheim le prétend. Nous défions tout savant loyal d'en fournir une autre qui concorde avec les faits. On ne peut nier ce principe sans méconnaître une loi fondamentale de la nature, sans ébranler la science tout entière, et, chose singulière, en le défendant, c'est nous qui défendons non pas seulement la foi, mais la science elle-même contre la libre-pensée.

La suggestion n'expliquerait rien ici. Elle ne peut rétablir l'équilibre nerveux ; elle ne peut créer instantanément des tissus. Souvent efficace pour les maladies nerveuses, elle ne peut produire *la guérison instantanée, radicale et définitive d'une plaie suppurante ou d'une maladie organique quelconque.*

Le Dr Charcot, dans son célèbre article « la foi qui guérit », publié par la *Revue Hebdomadaire* du 3 décembre 1892, reconnaît formellement l'existence et la fixité de ce qu'il appelle « la loi physiologique de la régénération musculaire » (*ibid.*, p. 130). Parlant d'une guérison survenue au XVIII^e siècle, il dit : « La cicatrisation complète demande un temps normal pour s'effectuer et ce n'est en effet que quinze jours plus tard que la peau est devenue lisse, indemne de toute ulcération en voie de cicatrisation » (*ibid.*). Un peu plus bas, il ajoute : « Si pendant la paralysie, les muscles se sont atrophiés, le membre ne reprendra sa force et son volume que lorsque les faisceaux musculaires se seront régénérés et cette génération, à laquelle président aussi des lois physiques, demande un temps suffisant pour s'accomplir. »

Le Dr Bernheim reconnaît lui aussi la même loi et par suite l'impuissance de la suggestion en dehors des cas de névrose. « La suggestion, dit-il, est un moyen qui ne s'adresse qu'aux troubles nerveux ou fonctionnels, elle est sans action sur les maladies organiques. »

Si donc, il y a à Lourdes des guérisons instantanées de maladies organiques, puisque, d'après Charcot et Bernheim, il est impossible de les attribuer à la suggestion ou à une action physique ou nerveuse quelconque, il faut donc déclarer qu'elles sont dues à une cause vraiment surnaturelle.

Qu'il y ait des guérisons de maladies nerveuses à Lourdes, c'est évident, c'est inévitable, et les incrédules doivent s'en étonner moins que les autres puisqu'ils répètent bien haut que rien n'est plus natu-

rel : ce serait donc un miracle qu'il n'y en eût pas. Mais ce qu'il faut savoir, c'est d'abord que ces guérisons ne sont enregistrées que pour mémoire et que, suivant l'expression du D^r Boissarie, elle n'ont pas d'éditeur responsable : nous ne les donnons jamais pour des miracles.

Mais ce qu'il faut observer ensuite — et voilà le nœud de la question — c'est qu'il y a aussi des guérisons de maladies organiques et même en bien plus grand nombre : la proportion des maladies nerveuses aux maladies organiques guéries est de un à douze. Sur douze cas, par exemple, on trouvera une seule paralysie, contre une plaie, une tumeur blanche, un cancer, un lupus, une carie des os, une tuberculose avancée, etc.

Je pourrais citer des centaines de certificats des plus hautes célébrités médicales décrivant les maladies de ce genre les plus graves et dont ils ont constaté la complète disparition après un voyage à la grotte de Massabielle. Ces phénomènes n'ont rien de commun avec les expériences de la Salpêtrière. La guérison instantanée d'une plaie profonde où l'on peut enfoncer le poing ne relève pas des nerfs ; c'est un miracle et c'est le cas de Pierre de Rudder. La guérison instantanée d'un lupus qui a dévoré les lèvres, le nez et les joues d'une malheureuse ne relève pas des nerfs ; c'est un miracle, et c'est le cas de Marie Lebranchu et de Mme Rouchel. La guérison instantanée d'une tuberculose au troisième degré avec cavernes ne relève pas des nerfs ; c'est un miracle et c'est le cas de Marie Lemarchand, des jeunes filles de Villepinte et de beaucoup d'autres. Je ne puis faire ici le récit de ces étonnantes guérisons, garan-

ties par la loyauté et la science des témoins et des médecins les plus estimés. Lisez-les dans les beaux ouvrages du D^r Boissarie et de l'abbé Bertrin.

LE TÉMOIGNAGE DES FOULES : SA VALEUR

Et c'est parce que ces faits sont des miracles que l'on va à Lourdes. C'est une loi psychologique et sociale que, toutes les fois que des foules se mettent en branle et affluent vers une région, c'est qu'elles y sont attirées par l'appât d'un avantage matériel. C'est ainsi que les Barbares émigrèrent jadis de leurs forêts et de leurs steppes glacées pour aller habiter les bords enchantés de la Méditerranée.

C'est ainsi que les mineurs se ruent vers un pays où on leur dit que l'on a découvert une mine d'or ou de diamants. Si la nouvelle est fautive ou si la mine est vite épuisée, ils se retirent déçus et furieux et ne reviennent plus. Si, au contraire, ils continuent à y affluer pendant des années, c'est la preuve que la mine est riche et donne toujours,

Or, voilà cinquante ans que les foules se précipitent à Lourdes. Loin de diminuer, leur affluence croît de plus en plus. Actuellement on y compte environ un million de pèlerins qui y débarquent chaque année. Vous pouvez en conclure que ces foules ont trouvé ce qu'elles venaient chercher, l'or du miracle, le diamant de la santé et de la vie.

Direz-vous qu'elles se trompent, parce qu'elles sont bornées et ignorantes. Non, on ne se trompe pas sur des intérêts aussi tangibles et en même temps aussi importants et aussi chers. Non, l'aveugle ne se trompe pas en criant au miracle, lorsqu'après être

resté des années dans ses tristes ténèbres, il voit tout à coup la lumière du ciel. Non, le sourd ne se trompe pas en criant au miracle quand, après être resté des années dans sa solitude silencieuse, il entend tout à coup la parole et la musique humaines. Non, le paralytique ne se trompe pas en criant au miracle quand, après être resté des années cloué sur son lit, il peut tout à coup bondir.

Soyez sûrs que s'il n'y avait pas de ces guérisons à la grotte, le nombre des pèlerins diminuerait bientôt et que, au bout de peu d'années, Lourdes deviendrait une mine abandonnée, une ville morte, comme certaine cité de l'Alaska, naguère frémissante de vie et subitement devenue déserte, le jour où sa mine fut épuisée¹.

LOURDES, LA VILLE-MIRACLE

Et Lourdes n'est pas seulement la ville du miracle, c'est la *ville-miracle*, c'est un miracle vivant.

Une petite paysanne avait prédit que les foules viendraient en procession dans un village jusqu'alors inconnu du monde et y chanteraient la Vierge, comme la Vierge avait jadis prédit que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse. Qui donc pouvait ainsi révéler l'avenir à la petite Française, sinon celui qui l'avait jadis entr'ouvert devant la jeune fille d'Israël ?

Et la prédiction faite, qui donc pouvait la réaliser ? Était-ce le monde ? Ah ! ce qu'on appelle le monde a attaqué la Vierge de Lourdes avec fureur ; il aurait

1. Dawson City.

voulu la brûler sur son églantier, comme il avait jadis brûlé Jeanne d'Arc sur son bûcher, parce que, elle aussi la bienheureuse, elle était gênante et surnaturelle.

D'ailleurs le monde, l'eût-il voulu, n'eût jamais pu créer Lourdes. On ne lance pas un pèlerinage international et mondial comme on lance une station balnéaire, à coups de réclame et de capitaux. La grandeur de Lourdes n'est donc pas de création humaine, mais d'origine divine, c'est un miracle.

Aucune force artificielle ne pourrait soulever la masse de l'Océan et la jeter sur ses rivages aux heures de la marée ; il y faut l'influence d'un astre. Eh bien, de même, aucune force mondaine ne pouvait soulever cet autre Océan, les masses populaires et les jeter sur les bords du Gave dans ces jours de grandes marées humaines que sont les grands pèlerinages. Il y faut aussi l'action d'un astre plus puissant que celui qui éclaire nos nuits.

Or, il a paru l'astre divin, il a paru au ciel de la France, sous les traits de la femme bénie, que l'Eglise proclame belle comme la lune et brillante comme le soleil. Il a émis ses rayons surnaturels ; il a exercé sa formidable influence, il a soulevé l'Océan.

Et les voilà, les voilà, les grandes marées populaires, les grandes vagues d'humanité, qui accourent de tous les pays, comme les vagues de la mer accourent du large. Les voilà avec leur écume de douleurs et de maladies et le mugissement grandiose de leurs prières.

Elles viennent chanter devant la douce statue à la robe blanche, à la ceinture bleue, aux mains jointes, aux yeux idéalement levés vers le ciel ; elles lui

disent leurs joies et leurs tristesses, leur espérance et leur amour. Et le Gave, qui appuie leur voix de son murmure éternel, emporte au loin leur *magnificat* : et c'est le miracle qu'elles acclament avec le nom de la Vierge bienheureuse : *beatam me dicent omnes generationes*.

II. — Lourdes pour les croyants.

Si la grotte de Lourdes est pour les incroyants de bonne volonté une école de foi, c'est une école de piété pour les croyants.

Un vent d'indifférence ou d'irréligion, plus étouffant que le simoun du désert avait soufflé sur la France depuis plus de cent ans, desséchant les cœurs. Mais voici qu'un vent pur et frais descend des montagnes, un vent de Pentecôte, qui frôle de son aile les foules réunies autour de la grotte Massabielle et s'en va au loin relever les fronts et tonifier les âmes. Lourdes a été depuis cinquante ans le Cénacle de la France, le foyer d'un mouvement religieux le plus intense que nous ayons vu depuis bien des siècles. Marie s'y est faite notre maîtresse. Si elle a guéri les corps, elle a guéri un bien plus grand nombre d'âmes. C'est une mission permanente ouverte d'un bout de l'année à l'autre, où les pécheurs se convertissent et où les justes, selon le conseil divin, deviennent de plus en plus justes : *qui justus est justificetur adhuc*. Voilà le grand bienfait de Lourdes, celui que le monde ne voit pas, mais celui que le Ciel suit d'un regard attentif et attendri. Considérons-le à notre tour.

LOURDES, ÉCOLE DE PRIÈRE

A Lourdes on apprend à prier. La prière est comme l'aspiration de l'âme. C'est par la prière que l'âme attire en elle l'air fortifiant de la grâce. Jadis les nations savaient prier. Nos pères priaient à Notre-Dame du Puy, à Notre-Dame de Chartres, au Mont-Saint-Michel, à Saint-Martin de Tours : c'étaient les grands sanctuaires où la nation allait puiser la vie divine. Mais les pèlerinages, ces écoles de prière, avaient cessé : un homme d'État avait décrété solennellement que l'ère en était close¹.

Mais voici que Marie rouvre une de ces écoles. Elle lève la main en même temps que Bernadette pour faire le signe de la croix. Elle lui demande de dire le rosaire : elle le murmure avec sa petite élève. Elle répétera bientôt cette leçon à la France elle-même. A ses disciples qui lui disaient : Enseignez-nous à prier, Jésus avait appris le *Pater Noster*. Marie apprend à ses enfants l'*Ave Maria*.

Mais l'*Ave Maria* est une douce introduction à la prière universelle, et voilà pourquoi la France a rappris à prier aux pieds de Marie. Son cœur a battu là comme il n'avait jamais battu ailleurs. Son âme s'y est tendue au plus haut degré de la supplication, exaltée au paroxysme de la foi, de l'espérance et de l'amour. Dans ces jours de grandes rogations que sont les pèlerinages nationaux, l'âme de la patrie s'est concentrée dans cet espace béni qui s'étend devant la grotte ou devant l'église du Rosaire. Oui, la vraie

1. M. Thiérs

France était là, non pas celle de Voltaire ou de Jean-Jacques, mais celle de Charlemagne et de saint Louis, de sainte Clotilde, de Jeanne d'Arc et de Bernadette, la France qui croit et qui prie, la France qui frémit à tous les souffles d'en haut.

Ailleurs on compte les minutes, là on ne sent pas le vol des heures. Le jour passe, la soirée passe, la nuit passe et des milliers de pèlerins restent là en plein air à genoux les bras en croix, répétant inlassablement l'*Ave Maria*. Entre la grotte étoilée de cierges, cette prière qui étincelle, et le Gave, cette prière qui chante et qui pleure, il y a la multitude dont le regard brille d'espérance et dont la voix tremble d'émotion. Et le plus inerte, le plus insensible, est le plus souvent saisi par le tourbillon sacré qui emporte les âmes dans un crescendo de supplications populaires, cependant que la foule clame ses désirs, j'allais presque dire ses volontés respectueuses à Jésus et à Marie : « Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous ! Notre-Dame de Lourdes, exaucez-nous ! Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! Jésus, fils de David, guérissez nos malades ! » Et quand un malade se lève guéri, le *Magnificat* éclate éperdu, délirant. Ah ! voilà un spectacle qui fait prier et bien souvent pleurer. Voilà une grande école de prière !

LOURDES, ÉCOLE DE RÉSIGNATION

Il y a bien des malades qui guérissent à la grotte ; et par là Marie nous montre sa bonté et excite notre confiance. Mais il y en a beaucoup aussi, et même beaucoup plus, qui ne sont pas guéris : mais Lourdes ne leur est pas inutile et c'est pour eux la source

d'une vertu précieuse, c'est une école de résignation.

Ils sont venus comme les autres avec un immense désir et une vive espérance. Ils ont prié comme les autres, bu à la fontaine comme les autres, se sont baignés à la piscine comme les autres. Ils ont vu les autres, les heureux, se lever guéris, ils ont entendu l'explosion du *Magnificat*. Mais hélas ! ils sont restés cloués sur leur lit, immobiles dans leur paralysie, avec leurs plaies, leur cancer, leur phtisie : au lieu du *Magnificat*, un sanglot a éclaté dans leur voix.

Représentez vous quelle doit être leur déception. Ils ont entrevu comme Moïse la terre promise de la santé : et ils n'y peuvent entrer. Au lieu de la joie de vivre, ils ont devant eux la perspective des longues douleurs, des insomnies, des opérations, peut-être la mort à brève échéance. Ne doit-il pas s'ensuivre une terrible prostration physique et morale, une crise de révolte et de désespoir, capable de terrasser ces pauvres débris d'humanité ?

Eh bien, non, ce n'est pas ce qu'on observe à Lourdes. Marie verse dans la plupart de ces cœurs le baume de la résignation. J'ai assisté au départ de ces malades qui n'avaient rien obtenu, départ mélancolique et qui nous serrait le cœur. Mais d'ordinaire il y avait un sourire sur leurs pauvres visages et ils disaient doucement à leurs amis : Ce sera pour une autre année !

Ah ! la résignation en pareil cas n'est-elle pas admirable ? N'est-ce pas aussi un miracle, miracle de force morale ? Elle adoucit et transfigure la souffrance. Marie fait comprendre à ses enfants qu'il y a quelque

chose de meilleur que les joies terrestres, à savoir les joies célestes achetées par la douleur.

Je me trouvais un jour à Lourdes à la procession du Saint Sacrement à côté d'un petit paralytique et de sa mère. Un évêque passait et posait un instant le pied de l'ostensoir sur la tête de chaque malade. Il toucha ainsi l'enfant ; mais, hélas ! celui-ci ne bougea pas, et un sanglot que j'entends encore sortit du cœur de la pauvre mère.

Je détournais mes yeux de ce triste spectacle pour me tourner vers la grotte. Or, mon regard tomba involontairement sur la grande plaque de marbre blanc où les principales apparitions sont inscrites en lettres d'or, et je lus ces mots qui me firent tressaillir : « Et Marie dit à Bernadette : Mon enfant, je vous promets de vous rendre heureuse, non ici-bas, mais dans l'éternité. » Et je compris le mystère de Lourdes ! Je me dis que si moi, méchant et dur, j'étais ému jusqu'aux larmes, Marie qui est mère, Marie au cœur si tendre était plus émue que moi et versait sur la mère et sur l'enfant une grâce invisible, plus précieuse que la santé. Elle voulait, au prix de ce sacrifice, les rendre plus heureux dans l'éternité.

LOURDES ÉCOLE DE CHARITÉ

Il est une autre vertu que nous enseigne Lourdes, c'est la charité, le rapprochement des classes, le dévouement social.

Des milliers de pèlerins pauvres vont chaque année à la petite ville pyrénéenne : ils font un voyage coûteux, un séjour coûteux. Qui paie les frais de ce

voyage et de ce séjour? La charité, éclore sous le regard de Notre-Dame.

Ces pauvres trouvent là-bas des infirmiers et des infirmières volontaires. Ces ouvrières ont pour femmes de chambre des baronnes et des duchesses ; ces travailleurs ont pour valets des marquis. Qui donc pousse ces riches, ces nobles, ces délicats à se dévouer ainsi nuit et jour? La charité, tombée du cœur de Notre-Dame.

Mais il est une charité plus touchante encore, celle des malades entre eux et elle va parfois jusqu'à l'héroïsme.

En 1897, une malade¹ vint à Lourdes où son voyage avait été payé par une amie², gravement atteinte comme elle. Au moment où le Saint Sacrement passait près d'elle, elle fit cette prière magnanime : « Mon Dieu, si l'une de nous seulement doit être guérie, que ce ne soit pas moi, que ce soit Jeanne! » Et Dieu la prit au mot.

Chaque année des jeunes filles poitrinaires de Villepinte viennent à Lourdes et chaque année plusieurs d'entre elles sont radicalement guéries. En 1903, il y eut une exception : pas une seule guérison. Comme le docteur Boissarie s'en étonnait, voici ce qu'il apprit :

Craignant que les religieuses de Marie-Auxiliatrice, leurs infirmières dévouées ne fussent chassées de Villepinte et que ce cher asile ne fût laïcisé, les pauvres enfants avaient dit à la Sainte Vierge : « O Marie, si le maintien de nos bonnes maîtresses est à

1. Mme Catay.

2. Mlle Jeanne Tulasne.

ce prix, qu'aucune de nous ne soit guérie. » Et Marie les prit aussi au mot.

Il est difficile de ne pas voir un miracle dans ces coïncidences merveilleuses ; mais que l'on y croie ou que l'on n'y croie pas, il est impossible, si l'on a du cœur, de ne pas être ému du dévouement héroïque de ces pauvres malades qui renoncent en faveur de leurs bienfaitrices à l'espoir d'une guérison si ardemment désirée. Et voilà une des fleurs de Lourdes. N'est-ce pas l'une des plus exquises ?

Peut-être êtes-vous tentés de vous dire : « Mais pourquoi Dieu a-t-il exaucé cette prière et n'a-t-il pas plutôt accordé à ces héroïnes, avec ce qu'elles demandaient pour les autres, ce à quoi elles renonçaient pour elles-mêmes ? » Mais si Dieu refusait toujours ces sacrifices, personne n'aurait plus la pensée de les lui offrir et, ainsi, la plus belle des vertus perdrait une occasion sublime de s'exercer. Le grand mystère du christianisme depuis le Calvaire, c'est la rédemption des âmes par d'autres âmes qui s'immolent. Et voilà à quelles hauteurs morales, Notre-Dame de Lourdes élève ses enfants : elle leur apprend la charité jusqu'à l'héroïsme.

Bénédictions donc Marie d'avoir ainsi visité la France de nos jours et fait de la sainte Montagne une école de foi et de vie chrétienne : *abiit in montana!*

SUR LA TERRASSE DU ROSAIRE

Un soir du mois de septembre 1897, je me trouvais sur la haute terrasse de l'église du Rosaire. Les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel. Mais bien rares étaient ceux qui levaient la tête pour les voir,

car un autre spectacle se déroulait alors devant eux, bien capable de retenir leur attention sur la terre.

En bas, sur l'immense esplanade, la lumière jaillissait de tous côtés. C'était la procession qui se formait, dévalant le long des rampes, circulant à travers les allées ; et les petits cierges des pèlerins en dessinaient la ligne sinueuse à perte de vue jusqu'au pont du Gave.

Et c'était un spectacle féerique de voir ce long chaquet de feu qui glissait lentement autour de la statue de la Vierge, comme égrené par une main invisible, au chant puissant et monotone des *Ave Maria*. Les petits cierges de la terre avaient éclipsé les pâles et lointaines étoiles.

Je pensai alors à toutes ces raisons sereines qui brillent depuis des siècles au firmament du christianisme, comme de pures étoiles, mais que les âmes contemporaines, courbées à terre, avaient cessé de regarder. Et je me dis que Marie avait tout à coup fait jaillir les miracles et les grâces de Lourdes, comme ces mille lumières qui se mouvaient sous mes yeux, et que c'était leur clarté qui guidait la foule vers le Christ et sa Mère au chant joyeux des *Ave Maria*.

O miracles nouveaux, vous n'êtes pas plus lumineux que les anciens ; mais, plus rapprochés de nous, vous nous éclairez davantage. Brillez donc aux yeux de tous, croyants et incroyants, et amenez-les tous à Jésus par Marie. Ainsi soit-il.

IX

Notre-Dame de Pontmain

*Discours prononcé le 17 janvier 1911,
dans la basilique de Pontmain,
pour le 40^e anniversaire de l'apparition.*

NOTRE-DAME DE PONTMAIN

Monstra te esse matrem.
Montrez que vous êtes notre
mère.

MONSEIGNEUR¹,
RÉVÉRENDISSIME PÈRE²,
MES FRÈRES,

De tout temps, la très sainte Vierge s'est montrée la mère et la reine de la France ; de tout temps elle l'a comblée de bienfaits. Mais jamais, semble-t-il, elle ne lui a prodigué les marques de miséricorde avec autant de libéralité et de splendeur qu'au XIX^e siècle. Elle l'y a favorisée de cinq apparitions célèbres, la Médaille miraculeuse à Paris, La Salette, Lourdes, Pontmain et Pellevoisin.

Une même pensée de tendresse maternelle relie comme un fil d'or ces apparitions entre elles. Elles ont toutes le même caractère général, le même but final. C'est toujours Marie qui se penche sur la grande nation malade pour panser ses blessures et qui lui offre, avec une invitation à la prière et à la pénitence, le secret de la guérison. C'est toujours la Vierge sainte qui répond à cette prière de la France : *Monstra te esse matrem*, montrez que vous êtes notre mère. Il y a cependant des nuances entre ces manifestations de sa

1. Mgr Grellier, évêque de Laval.

2. Dom Berchmans, abbé de la Trappe de Notre-Dame-du-Salut.

bonté. Chacune a son cachet, sa beauté propre, son but spécial. Et voici, me semble-t-il, ce qui caractérise celle de Pontmain et la rend particulièrement touchante.

Au plus fort de nos désastres, alors que la France râle, broyée sous le pied des chevaux allemands, dans la boue sanglante des champs de bataille, Marie est émue de pitié ; elle descend du ciel pour la relever et la consoler. Elle lui apporte une leçon et un bienfait. La leçon, c'est la nécessité et l'efficacité de la prière pour apaiser la justice divine irritée par nos péchés. Le bienfait, c'est le geste puissant et doux, par quoi Marie suspend la guerre et arrête brusquement la marche de l'ennemi vainqueur.

Il y a aujourd'hui même, 17 janvier, quarante ans que cet événement s'est passé. Vous avez voulu, mes frères, célébrer ce pieux anniversaire par des cérémonies plus solennelles que d'habitude. Et le soleil s'est mis de la fête en versant sur vos campagnes des flots de lumière éblouissante. Vous êtes accourus plus nombreux que jamais pour suivre le conseil de Marie. Vous venez prier ici, prier Notre-Dame et son fils, prier pour la France, prier pour l'Église, prier pour vos chers enfants, prier aussi pour les pauvres pécheurs. Oh ! combien vous avez raison ! La France souffre encore, elle pleure, elle est déchirée ; elle tremble pour son avenir, elle se demande ce que sera demain, si demain ne sera pas encore l'invasion, demain la révolution, demain l'anarchie, demain le crépuscule de la mort ou peut-être aussi l'aurore de la résurrection. Jamais nous n'avons eu autant besoin de prier et de toucher le Fils de Marie. Aussi, après vous avoir rappelé brièvement l'apparition de

Pontmain, je me propose d'étudier avec vous la leçon et le bienfait qu'elle nous apporte, l'efficacité de la prière dans les malheurs publics et l'intervention miséricordieuse de Marie dans les malheurs de la France.

MONSEIGNEUR,

Un évêque français est toujours heureux de glorifier Marie, mais il l'est surtout lorsqu'au souvenir religieux qu'évoque Notre-Dame s'ajoute un souvenir patriotique. C'est pourquoi Votre Grandeur a bien voulu, assisté du Révérendissime Père Abbé de Notre-Dame du Salut, venir présider cette cérémonie où la religion et la patrie s'unissent dans une harmonie si douloureuse et si consolante. Daigne Marie écouter vos prières et celle de votre peuple ! Daigne son divin Fils se laisser toucher comme en 1871 et bénir votre cher et beau diocèse et notre patrie bien-aimée.

I. — L'apparition de Pontmain.

Je n'ai point l'intention de vous raconter dans ses détails la célèbre apparition. Elle est présente à tous vos esprits. Son souvenir embaume ce sanctuaire et illumine vos fêtes. Je veux seulement en faire ressortir quelques caractères ¹.

1. Il est regrettable que les catholiques de France connaissent si peu l'apparition de Pontmain. C'est pourtant un des faits surnaturels les plus intéressants et les plus certains de notre histoire.

Tout bon Français devrait connaître les cinq belles apparitions dont Marie favorisa la France au XIX^e siècle : celles de la Médaille miraculeuse en 1830 à Paris, de La Salette en 1846, de Lourdes en 1858, de Pontmain en 1871, de Pellevoisin en 1876. Ceux qui voudraient en lire un récit très agréable et très consciencieux le trouveront dans *l'Épopée Mariale en France au XIX^e siècle*, par Bernard-Saint-John (Paris, librairie Beauchesne).

Cette apparition est réelle, objective et ne laisse aucun doute aux esprits bien faits et loyaux qui réfléchissent. L'enquête conduite par Mgr Wicart, alors évêque de Laval, et dont il a consigné et confirmé canoniquement les conclusions dans son mandement du 3 février 1872, a établi de la façon la plus lumineuse l'impossibilité d'une supercherie et l'impossibilité d'une illusion.

Impossible la supercherie. La bonne foi des quatre enfants témoins de l'apparition, Eugène et Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé est éclatante. La suite de leur vie montre qu'ils sont dignes de confiance. Pressés de questions captieuses, opposés les uns aux autres, ils répondent sans hésitation, sans l'ombre d'une contradiction, avec cette assurance et cette précision que ne donnerait pas la plus profonde habileté. Il est prouvé d'ailleurs qu'ils n'ont pu se concerter entre eux et cependant ils font le même récit jusque dans les moindres détails.

L'illusion est également inadmissible. L'hallucination étant essentiellement subjective eût produit autant de visions et par conséquent autant de versions et de descriptions différentes qu'il y avait d'enfants.

L'apparition de Pontmain, par le nombre de ses témoins, dont les dires ont pu être contrôlés au moment même, et les uns par les autres, présente une certitude éblouissante et une preuve d'authenticité que l'on ne trouve pas dans les quatre autres apparitions de Marie à la France au XIX^e siècle, bien que celles-ci nous paraissent cependant, pour d'autres raisons, absolument indubitables. Elle est certaine et particulièrement lumineuse. Elle s'impose, non à

notre foi, sans doute, mais à notre sens critique et à notre probité intellectuelle.

Et combien elle est belle et suave et touchante ! C'est dans l'obscurité d'une soirée d'hiver, atténuée par la clarté des étoiles, à l'heure où la France lève les yeux vers Dieu du fond de ses ténèbres, que Marie apparaît au ciel de Pontmain, avec sa robe bleue, bleue comme le ciel, semée d'étoiles ; avec ses sandales bleues, piquées de rosettes d'or ; avec son voile noir, symbole de notre deuil qu'elle porte, surmonté d'une couronne, symbole de sa royauté ; avec le crucifix sanglant qu'elle tient dans ses mains, à la hauteur de sa poitrine.

Et tantôt elle sourit, et tantôt elle est triste.

Elle sourit quand elle voit ses enfants prier et la foule chanter de pieux cantiques.

Le sourire de Marie ! Il n'est rien d'aussi doux et d'aussi fécond au ciel et sur la terre. Il réjouit le cœur de Dieu ; il fait tressaillir les élus ; il ensoleille et vivifie les âmes. Il est plus doux que le sourire des enfants, parce qu'il est plus pur ; que le sourire des mères, parce qu'il est plus tendre ; que le sourire des étoiles, parce qu'il est plus profond ; que le sourire du printemps et des fleurs, parce qu'il est plus joyeux. Il est doux comme l'amour qu'il respire, comme l'espérance qu'il rayonne, comme la joie qu'il sème dans les cœurs.

Mais, quand la Vierge ne sourit pas, elle est triste, et, suivant l'expression pittoresque des enfants, elle tombe en tristesse. Pauvre Marie ! Pauvre mère des douleurs ! *Mater dolorosa* ! Que de fois elle est tombée en tristesse ! Et ce sont toujours ses fils qui en sont la cause. Elle tombe en tristesse au Calvaire, où elle

voit couler le sang de son premier-né Jésus. Elle tombe en tristesse quand elle voit les hommes, ses autres enfants, ses enfants terribles, offenser Dieu et s'exposer de gaité de cœur aux tourments éternels. Elle tombe en tristesse quand elle voit une nation qu'elle aime se jeter dans l'apostasie. Elle tombe en tristesse, quand son regard rencontre la France et qu'elle nous rend visite.

Il y a des larmes dans sa voix dès l'apparition de la Médaille miraculeuse, quand elle dit à Sœur Catherine Labouré : « Les temps sont mauvais ; les fléaux vont fondre sur la France ; il y aura des victimes. Les rues seront pleines de sang ; le monde entier sera dans la tristesse. »

Il y a des larmes dans sa voix et dans ses yeux à La Salette, quand elle dit : « Le bras de mon Fils est si lourd, si lourd que je ne puis le retenir ! »

Il y a des larmes dans sa voix, à Lourdes, quand elle s'écrie : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

A Pontmain aussi, elle tombe en tristesse quand elle voit la foule, oubliant un instant sa présence, rire et s'amuser, au lieu de prier avec elle. Elle tombe en tristesse, quand elle regarde le cher crucifix sanglant, victime des péchés de la France et symbole de ses douleurs.

N'oublie pas, ô France, les tristesses et les gémissements de ta mère ; *gemitus matris tuæ ne obliviscaris !* Ne va pas surtout les renouveler en lui perçant le cœur par de nouvelles ingratitudes. Efforce-toi au contraire de la consoler et de ramener le sourire sur ses lèvres. Ne pleurez plus, ô notre Dame, votre tristesse nous navre et nous tue. Souriez-**et**

encore, votre sourire nous est nécessaire comme le soleil l'est à la terre.

Les tristesses et les sourires de Marie, c'est en un sens toute l'apparition de Pontmain. Par ses tristesses, elle s'associe à nos épreuves ; par ses sourires, elle en présage la fin. Elle nous apporte le remède et la vie. Voyez, en effet, se dérouler sous ses pieds une immense banderole blanche. Une main invisible y écrit des lettres, des mots, une phrase célèbre :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS...

DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS...

MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Cette phrase, nous allons en méditer le sens profond, mes Frères. Mais qu'elle est donc émouvante ! Je me rappelle encore le tressaillement qu'elle fit courir dans les veines de la France en 1871, J'étais enfant, mais j'avais vu des soldats revenir du champ de bataille blessés, mutilés, la tête enveloppée de bandelettes sanglantes et je me demandais, avec tout le monde, quand allait finir le martyre de notre pauvre patrie. Et tout à coup, quelques jours après l'apparition, le mot béni se répandait dans l'Ouest et nous faisait frémir, et en même temps flottaient dans l'air des mots de paix et d'armistice. Nos cœurs qui avaient pensé mourir se reprenaient à la vie et à l'espérance.

Et quand maintenant, après quarante ans, je pense à ces mots, quand je les relis en esprit dans le sombre azur de votre ciel, éclairés par les étoiles qui entourent Notre-Dame, j'éprouve encore le même saisissement. Et je ne puis m'empêcher d'emprunter les paroles du Prophète et de m'écrier : « O Pontmain, jadis si humble, tu n'es pas la plus petite de nos cités ;

ton nom est devenu illustre et cher à la France. C'est sur toi que s'est levée l'étoile du salut et de l'espérance. Soyez donc bénie, ô Notre-Dame, soyez bénie pour votre suave apparition, bénie pour vos tristesses, bénie pour vos sourires, bénie pour l'amour que ces tristesses et ces sourires nous témoignent. Donnez-nous d'en comprendre la leçon et d'en reconnaître le bienfait. »

II. — La leçon de Pontmain.

Puissance de la prière ! Providence divine ! Superstition enfantine et naïveté d'un autre âge que la science a dissipées ! Dieu, nous dit la libre-pensée, à supposer qu'il existe, ne s'occupe pas des affaires de ce monde et il est sourd à nos accents. Les événements de ce monde se déroulent au hasard ou plutôt déterminés par les causes naturelles, comme le cours d'un fleuve est déterminé par la nature et les accidents du terrain où il coule.

Il ne faut donc pas voir dans les cataclysmes et les défaites le châtiment de prétendues fautes nationales. Il ne faut pas voir dans la grandeur et les triomphes d'un peuple la récompense de ses vertus. Il ne faut pas voir dans son relèvement l'effet de la prière et l'intervention d'une cause supérieure. Il n'y a dans ces événements aucune intention directrice transcendante, mais seulement le fruit de l'intelligence et de la volonté humaines.

La thèse chrétienne est tout autre. Dieu, nous dit-elle, ne récompense pas toujours, il est vrai, les justes par des prospérités temporelles immanquables, il ne châtie pas toujours les pécheurs par des fléaux

immédiats. Une pareille providence, si elle s'exerçait avec une régularité mathématique, ne laisserait guère de place à la liberté et au mérite des hommes, Aussi Dieu permet que les méchants aient des triomphes momentanés. Il leur fait souvent expier tôt ou tard dès ici-bas leurs péchés, surtout quand ceux-ci ont le caractère d'une provocation publique à l'égard de sa majesté. Mais en général, c'est dans l'autre vie qu'il règle ses comptes avec les individus.

Il n'en va pas de même pour les nations. Elles n'ont pas de seconde vie : pas de palmes éternelles à espérer, pas de flammes éternelles à craindre. Aussi, c'est dès ici-bas qu'éclate à leur égard la justice rémunératrice ou vengeresse. Dieu bénit celles qui observent sa loi ; il flagelle celles qui l'abandonnent ; il relève celles qui, après l'avoir offensé, reviennent à lui en implorant sa clémence.

Cette vérité est évidente pour qui admet la justice et la bonté divines. Si Dieu est juste, il ne peut être indifférent au bien et au mal ; et, puisqu'il ne peut atteindre les nations coupables dans l'éternité où elles n'entrent pas, c'est donc dans le temps qu'il doit les récompenser ou les punir. D'autre part, il est bon, il est père ; aussi, quand un peuple qui l'a offensé se jette à ses pieds et lui crie pardon, il se laisse toucher, il relève l'enfant prodigue pour lui donner le baiser de la réconciliation.

Il se laisse toucher ! Ah ! c'est une vieille habitude chez Notre Seigneur. Du haut du ciel, il voit l'humanité s'en aller titubante à travers les ténèbres de crime en crime, de douleur en douleur, vers l'abîme du sanglot éternel : il se laisse toucher ! Il descend vers elle et la prend par la main pour la conduire

au bonheur par des chemins de lumière. Durant sa vie terrestre, il voit une foule épuisée et famélique : il se laisse toucher ! *Misereor super turbam*, et il la nourrit d'un pain miraculeux. Il voit un peuple qu'il a dû châtier tomber à ses genoux et lui demander pardon ; il entend sa Mère qui lui crie : « Grâce pour mon peuple, grâce' pour mes enfants ! » Il se laisse toucher ! et il pardonne au coupable.

Voilà ce que Marie nous affirme et elle va le prouver bientôt. Voilà la leçon de Pontmain et elle va être confirmée par un bienfait.

Mais n'est-ce pas aussi la leçon de l'histoire ? Lorsque Israël écrasé par les Assyriens implore le Seigneur, Dieu arme le bras de Judith et lui livre la tête d'Holopherne. O puissance de la prière !

Lorsque les Juifs captifs, condamnés à mort par Aman, lèvent les mains au ciel et font pénitence, Dieu se sert d'Esther pour toucher le cœur d'Assuérus et sauver son peuple. O puissance de la prière !

Lorsque Clovis invoque le Dieu de Clotilde, la terreur s'empare de ses ennemis et il les voit fuir éperdus devant lui. O puissance de la prière !

Lorsque Jeanne d'Arc invoque Jésus et Marie, elle apparaît terrible aux Anglais et délivre Orléans. O puissance de la prière !

O puissance de la prière, méconnue ou méprisée du monde, c'est pourtant toi qui gouvernes le monde : tu es la force de l'homme, tu es la faiblesse de Dieu qui ne sait pas te résister. O France, écoute donc le conseil de la Vierge. Viens à Pontmain. Apprends ici à prier et tu te relèveras de toutes tes chutes pour marcher de nouveau, le flambeau à la main, à la tête des peuples.

III. — Le bienfait de Pontmain.

L'histoire de France est bien singulière. A chaque page, on y rencontre la main de Dieu. La guerre de 1870 en particulier porte son empreinte en caractères tragiques et, pour qui sait voir, elle est tout entière baignée d'une lumière surnaturelle. L'intervention de la Vierge y est surtout sensible.

Cette guerre a été prédite par Marie. Lorsqu'en 1830, Catherine Labouré demande à la Mère de Dieu quand auront lieu les sanglants événements qui lui ont été annoncés, elle entend distinctement cette réponse : « Dans quarante ans ! » Ajoutez quarante ans à 1830, vous tombez sur l'Année terrible.

Et voici en effet que la guerre éclate. La belle nation, jusqu'alors si glorieuse, si admirée, si habituée à vaincre, reçoit la dure humiliation de la défaite. Tous les revers l'accablent à la fois et elle fait pitié au monde. Sa brillante jeunesse est fauchée dans sa fleur et toutes les mères tremblent ou pleurent. On dirait qu'une volonté implacable la poursuit et se plaît à l'accabler. Fatalité ! disent les uns. Justice immanente ! disent les autres. Justice de Dieu ! disent les sages.

Un homme d'État protestant, d'un esprit très positif et nullement enclin au mysticisme, qui a joué un rôle dans ces tristes jours, a écrit : « Oui, un ensemble de coïncidences malheureuses s'est joint à la faiblesse organique de la France pour déjouer ses efforts. Et cet ensemble a été tel que, véritablement, quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques,

une sorte d'expiation de fautes nationales ou le dur aiguillon pour un mouvement nécessaire. En présence de si prodigieuses infortunes on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : *digitus Dei est hic*¹. »

Oui, le doigt de Dieu est là ! Mais vous allez y voir aussi le doigt de Marie. Le doigt de Dieu a tracé sur nos murs le *mané, thécel, pharès* de nos désastres : il a écrit la page de la colère. Le doigt de Marie va écrire avec des étoiles la page de la miséricorde. Le doigt de Marie a signé dans le ciel l'armistice que les hommes signeront bientôt sur la terre. *Digitus Mariæ est hic* : et son auguste signature est visible sur tous les événements qui amènent la fin de la guerre.

Au milieu de ses malheurs, la France catholique s'est tournée vers Dieu ; elle a envahi ses églises, elle y chante en pleurant ; *Parce Domine, parce populo tuo* ! Elle se presse dans les sanctuaires de Notre-Dame, elle lui crie : *Monstra te esse matrem* ! A Laval, elle invoque Notre-Dame d'Avesnières ; à Saint-Brieuc, Notre-Dame d'Espérance ; à Paris, Notre-Dame des Victoires. Or, il y a entre les dates de ces supplications et celles de notre délivrance, des coïncidences plus étonnantes que celles dont nous a parlé un homme d'État protestant.

Le 16 janvier, toute la ville de Laval supplie Notre-Dame d'Avesnières de la préserver de l'Allemand.

Le 17 janvier au soir, les habitants de Saint-Brieuc demandent à Notre-Dame d'Espérance d'arrêter l'ennemi sur le seuil de la Bretagne.

Le 17 janvier au soir, on commence à Notre-Dame-

1. Charles de Freycinet : *La guerre en province*.

des-Victoires une série de grandes prières pour obtenir la délivrance de Paris, et l'un des vicaires, l'abbé Amodru, emporté par une subite inspiration qu'il ne s'explique pas lui-même, s'écrie qu'à cette heure même Marie sauve la France. Or, à cette heure même, le 17 janvier au soir, Marie apparaît aux quatre enfants de Pontmain et leur annonce la fin prochaine de nos désastres.

Onze jours après, l'armistice est signé. C'est bien la promesse de la Vierge qui se réalise : *Dieu vous exaucera en peu de temps*. Mais la Mère de Dieu n'attend pas jusque-là pour travailler à notre salut. Voyez plutôt : le général allemand Schmidt a reçu l'ordre de marcher le 17 sur Laval : il doit s'en emparer sans coup férir, puisque la ville est sans défense. La chose est si facile et paraît si infaillible que le commandant de corps d'armée prussien, installé au Mans, l'annonce comme chose faite le soir du 17 à Mgr Fillion : « A cette heure, lui dit-il, mes troupes sont entrées à Laval. »

Or, il n'en est rien. Le général Schmidt s'est arrêté brusquement le 17, sans que l'on sache pourquoi. Le lendemain, il recule, sans que l'on sache pourquoi. Un officier français, étonné de ces inexplicables manœuvres, écrit : « Pourquoi ce mouvement subit, incroyable ? Qui a empêché l'ennemi de marcher sur Laval et de s'en emparer le lendemain ? Chanzy a sans doute pris toutes les précautions d'un habile capitaine. Mais que peut-il espérer ? Que feraient ses troupes affaiblies ? Que peut Laval qu'aucun fort ne protège ? Encore une fois, pourquoi l'ennemi a-t-il reculé ? Pourquoi Laval a-t-il été sauvé ? »

L'officier français ignore pourquoi. Le comman-

dant de corps d'armée prussien ignore pourquoi. Les témoins des événements parlent d'une panique qui avait saisi les Allemands en cette circonstance. Le général Schmidt s'explique à peine sa propre conduite et, pressé de questions, il finit par faire cette stupéfiante et mystérieuse réponse : « *Une Madone garde ce pays et ne nous permet pas d'avancer.* »

Retenez cette parole, mes Frères. Elle a été jadis citée ici même par Mgr Freppel qui y croyait. C'est une formule qui résume toute notre histoire et qui est infiniment glorieuse et consolante pour notre pays. Oui, une Madone garde la France depuis le jour où la France, dans son berceau, invoquait la Vierge qui devait enfanter. Une Madone garde la France sur les champs de bataille étendant sur elle son manteau bleu semé d'étoiles. Une Madone garde la France et quand les Anglais croient être maîtres de ses provinces et quand les Allemands croient l'avoir écrasée, la Madone leur montre du doigt la frontière et leur enjoint de la repasser : *digitus Mariæ est hic.*

C'était vrai en 1871. C'est encore vrai de nos jours. Des fléaux de toutes sortes, mérités par nos péchés, menacent de nous anéantir, la Madone leur défend d'avancer. Des hérésies guettent notre âme et cherchent à la corrompre, la Madone leur défend d'avancer. Les révolutions, les anarchies, toutes ces barbaries modernes plus redoutables que les barbaries anciennes, se lèvent pour nous écraser, la Madone leur défend d'avancer.

Si vous voulez qu'elle vous défende toujours et se montre vraiment votre mère, priez-la, mes Frères. Priez-la, habitants de cette ville qu'elle a singulière-

ment honoré par son apparition. Priez-la, vous, les mères qui voulez protéger l'âme fragile de vos enfants. Priez-la, vous tous qui aimez la France.

O Notre-Dame de Pontmain, montrez-vous toujours notre mère, *monstra te esse matrem*. Montrez-vous toujours bonne Française, comme votre Fils, suivant un mot célèbre, s'est toujours montré bon Français. Soyez toujours pour nous Notre-Dame du Salut, Notre-Dame de l'Espérance et, si c'est possible, ô Mère, soyez aussi quelque jour Notre-Dame de la Victoire. Ainsi soit-il.

X

Notre-Dame de Pellevoisin

ou

LES MISÉRICORDES DE MARIE

*Sermon prononcé le 30 octobre 1910,
en l'église Saint-Eucher, à Lyon.*

NOTRE-DAME DE PELLEVOISIN

OU

LES MISÉRICORDES DE MARIE

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Une foule immense avait suivi Notre Seigneur dans le désert. Elle était fatiguée par trois jours de marche, épuisée par trois jours de jeûne. Un philosophe païen eût passé devant elle avec mépris. Jésus en fut ému. De ses lèvres tomba lentement cette parole, lourde de toute la tristesse humaine et de toute la bonté divine : « J'ai pitié de la foule ! » Et il fit pour elle ce beau miracle de la multiplication des pains, où éclate avec sa toute-puissance, l'ineffable tendresse de son Cœur.

Or, le Cœur de Marie a les mêmes émotions et les mêmes miséricordes que le Cœur de son Fils. Elle aussi, la Vierge Sainte, voit du haut du ciel une foule, mais une foule plus nombreuse et plus fatiguée que celle qui attendrissait le Sauveur, des êtres affamés, non seulement du pain du corps, mais du pain de l'âme, affamés de justice, de vérité et d'idéal. De ses lèvres, de son cœur s'échappe le mot immense, le mot qui fait tressaillir le ciel et la terre : *Misereor*, tandis que de ses mains tombe une pluie d'or, la grâce dont ses enfants ont besoin.

Nous le savions bien qu'elle était tendre et compa-

tissante. Nous le savions bien, et nous le lui chantions dans les Litanies et le *Salve Regina*, qu'elle était la Mère de miséricorde : *Mater misericordiæ*. Nous le savions bien qu'elle faisait pour ceux qui l'invoquent et, souvent même, pour ceux qui ne l'invoquent pas, de beaux miracles, de merveilleuses multiplications de pain. Nous le savions bien que sa bonté maternelle s'étendait sur les nations elles-mêmes et en particulier sur la France, qui fut toujours son royaume de prédilection. Elle nous l'avait dit souvent, et parfois avec des larmes, au siècle dernier, à Paris, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain; elle nous était apparue en ces lieux bénis dans un halo de miséricorde. Mais il nous a été doux, n'est-il pas vrai, en 1876, alors que la France avait tant besoin de confiance pour se relever de ses désastres, d'entendre Marie, dans l'humble village de Pellevoisin, nous affirmer de nouveau ses antiques bontés et prononcer ce mot suave et embaumé comme les roses qui lui faisaient un cadre : « Je suis toute miséricordieuse ! »

Ah ! je ne m'en étonne pas. La Sainte Vierge est la fidèle image de son Fils. Sa miséricorde a sa source dans la miséricorde du Cœur de Jésus. N'est-ce pas ce qu'elle a voulu nous faire entendre, en unissant l'affirmation de sa tendresse pour les hommes à la profession magnifique de son amour pour le Sacré Cœur, en nous disant : « J'aime cette dévotion ! »

Pour entrer dans ces sentiments, pour vous faire mieux comprendre l'esprit de cette fête qui réunit ici les enfants de la Vierge des roses, je me propose de méditer avec vous ces deux grandes paroles de Pellevoisin, c'est-à-dire de vous montrer dans l'amour du Cœur de Jésus la source de la miséricorde de

Marie et, dans les faveurs qu'elle accorde à ses enfants, l'effusion merveilleuse de cette miséricorde.

I. — « J'aime cette dévotion. »

Les cœurs communiquent entre eux par l'amour comme les intelligences par la pensée, comme les astres par la lumière. Pour que la miséricorde du Cœur de Jésus s'écoulât dans le Cœur de Marie, il fallait que fût largement ouvert entre eux le divin canal de l'amour. Or, la main du Créateur lui-même l'avait creusé. Nul n'a autant aimé Marie que Jésus. Nul n'a autant aimé Jésus que Marie.

L'amour de Jésus pour la Sainte Vierge, qui pourra l'exprimer? Le Christ aime Marie de tout l'amour dont il aime l'humanité même pécheresse, de tout l'amour dont il aime la sainteté, de tout l'amour dont le plus tendre des fils peut aimer la plus tendre des mères. Il contemple ses vertus avec ravissement. Il lui dit : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. Aussi, quand je suis descendu du ciel, je n'ai pas voulu d'autre ciboire pour ma chair, d'autre calice pour mon sang, d'autre tabernacle pour mon âme et ma divinité que votre Cœur immaculé. »

L'amour de Marie pour Jésus n'est pas moins ineffable. Toute sa vie en est la preuve : vie de dévouement attentif et respectueux pour le petit enfant qu'elle berce à Bethléem et qu'elle porte en Égypte ; pour l'adolescent qu'elle cherche en pleurant dans le temple de Jérusalem et qu'elle contemple en extase dans l'atelier de saint Joseph ; pour le jeune Prophète qu'elle suit dans ses courses apostoliques à

travers la Palestine; pour le Rédempteur qu'elle accompagne, chargée d'une croix invisible, mais formidable, au Calvaire où elle devient son associée et sa corédemptrice.

Pendant toute leur vie, il existe entre leurs deux cœurs une union intime, une communion suave et sublime de pensée et d'amour. Quand elle caresse son petit enfant, quand elle regarde l'ouvrier de Nazareth, quand elle écoute l'apôtre qui enchante les bords du lac de Tibériade et les portiques du Temple, elle ne s'arrête pas à ce beau visage qui émeut les anges, à ce profond regard, doux et pur comme le feu des étoiles, elle pénètre jusqu'à son Cœur; elle le comprend et l'aime chaque jour davantage. Elle est sa grande contemplatrice, son adoratrice la plus fervente. Elle est heureuse de tout ce qui le réjouit, émue de tout ce qui le trouble, meurtrie de tout ce qui le blesse. Elle agonise avec lui au Calvaire; son cœur saigne de toutes les plaies de son fils.

Tu peux brandir ta lance, ô centurion; tu peux percer le Cœur du Fils, tu perceras aussi le Cœur de la Mère. Tu y ouvriras un abîme de douleur, mais aussi une source de pitié pour les hommes. Toute la tendresse de Jésus passera dans l'âme de sa Mère. Elle deviendra notre mère, et, parce que nous sommes ses enfants de misère, elle sera une mère de miséricorde.

Et toute sa vie l'amour de Marie pour son fils du ciel et pour ses fils de la terre croît et monte en des ascensions sublimes. Il croît dans les joies de la Résurrection, dans le recueillement du Cénacle, dans les communions que saint Jean lui donne chaque jour pour consoler son exil; il croît surtout à l'heure béatifique de son entrée dans le ciel.

Là-haut, plus que jamais, elle aime le Sacré Cœur, et désire le voir de plus en plus aimé. Aussi, je ne m'étonne pas qu'elle descende du ciel pour recommander son amour à Marguerite-Marie dans le monastère de Paray et, plus tard, à Pellevoisin, à une humble servante. Je ne m'étonne pas qu'elle nous dise cette parole illuminatrice et touchante : J'aime cette dévotion !

Certes nous sommes émus quand nous entendons la petite sainte Agnès s'écrier au milieu des supplices : *Amo Christum*, j'aime le Christ ! J'aime le Christ : c'est le cri des apôtres, c'est le cri des confesseurs et des martyrs. Mais n'est-ce pas aussi le cri de Notre-Dame de Pellevoisin ? Que ce soit notre cri, mes Frères, dans nos douleurs et dans nos tentations. Il chassera les noirs oiseaux de tristesse, Il chassera le noir vampire de l'enfer.

Et parce que Marie aime la dévotion au Sacré Cœur, elle en arbore l'insigne dans un humble scapulaire et nous demande de le porter.

Le monde sourit du scapulaire ; il y voit une amulette et une superstition. Laissons-le faire, laissons-le dire ; il montre par là qu'il réfléchit peu. Un scapulaire n'est qu'un morceau d'étoffe, dit-on. Sans doute, mais le drapeau lui aussi n'est pas autre chose. Seulement dans les deux cas, l'étoffe est un symbole qui évoque devant notre esprit une réalité grandiose. Le drapeau incarne la patrie. Il est cher au citoyen ; il entraîne le soldat au champ d'honneur ; souvent il décide de la victoire. Et voilà pourquoi, sans écouter les clameurs des fous, nous aimons et nous saluons le drapeau de la France. Eh bien, de même, aimons et saluons le scapulaire, qui est, lui aussi, un étendard.

Le drapeau de la patrie a changé au cours des siècles : mais, sous ses formes et ses couleurs différentes, il est toujours resté le drapeau de l'honneur. De même l'étendard de la religion a plusieurs fois changé, mais il est toujours resté l'étendard de l'amour.

Je le vois dans le Cantique des cantiques arboré par l'âme bien aimée qui s'écrie : *Vexillum ejus super me, caritas*. Son étendard déployé sur moi, c'est l'amour.

Je le vois qui s'avance dans le monde, porté par les apôtres, et la croix rayonne dans ses plis ; mais la croix est le symbole de l'amour vivant qui s'est immolé dans ses bras. C'est donc bien l'étendard royal : *Vexilla regis prodeunt !*

Je le vois entre les mains de Constantin. La croix rayonne sur le labarum. C'est un signe de victoire : *in hoc signo vinces*. Mais c'est de plus en plus l'étendard royal de l'amour : *vexilla regis prodeunt !*

Je le vois aux mains de Jeanne d'Arc. Sa bannière porte l'image du Sauveur avec ses cinq plaies mystérieuses, donc avec la plaie de son Cœur. Ces cinq plaies nous crient combien Jésus nous a aimés. Bannière de Jeanne, bannière d'Orléans et de Patay, bannière de la délivrance et de la résurrection, nous te saluons, nous te baisons avec respect. Tu es bien l'étendard de l'amour, l'étendard du Christ qui aime les Francs ; et ta marche victorieuse est vraiment une marche royale : *vexilla regis prodeunt !*

Je le vois le cher étendard au xvii^e siècle qui revêt une forme nouvelle. Cette fois ce n'est plus seulement la croix comme sur le labarum de Constantin ; ce ne sont plus seulement les plaies divines comme sur

la bannière de Patay ; c'est le Sacré Cœur lui-même avec sa grande plaie largement ouverte, avec ses rayons et ses flammes. C'est plus que jamais l'étendard royal de l'amour : *vexilla regis prodeunt!*

Étendard royal de l'amour ! Marguerite-Marie le montre au monde comme le signe de ralliement du chrétien dans les luttes futures de l'Église.

Étendard royal de l'amour ! Les zouaves le portent sur le second champ de bataille de Patay, où il éclaire d'un rayon héroïque et consolateur le crépuscule de nos gloires militaires, en attendant la nouvelle aurore où il flottera au vent de la victoire.

Étendard royal de l'amour ! Léon XIII le déploie dans une célèbre Encyclique. Il en fait le signe du salut non pas seulement pour l'Église, mais pour l'humanité consacrée au Sacré Cœur.

Étendard royal de l'amour ! C'est maintenant la Vierge Marie qui l'arbore, qui le presse sur son cœur et nous demande de le presser sur notre cœur. Sur la poitrine de ses enfants, il a déjà fait le tour du monde, arrachant des milliers d'âmes à Satan. Approuvé par les Papes Léon XIII et Pie X, il poursuivra sa marche triomphale et ses conquêtes et fera de plus en plus bénir les miséricordes du Sacré Cœur et les miséricordes de Notre-Dame !

II. — « Je suis toute miséricordieuse. »

Par son amour pour le Sacré Cœur, Marie est devenue toute-puissante sur lui et toute miséricordieuse comme lui : et ce sont là, vous le comprenez, ses deux grands titres à notre confiance.

Elle est d'abord la *Toute Puissante*.

Qui, en effet, pourrait lui résister ! Serait-ce Dieu le Père ? Mais il voit en elle sa fille bien-aimée, en qui il a mis toutes ses complaisances. Serait-ce l'Esprit Saint ! Mais il voit en elle sa très chaste épouse à qui il ne saurait rien refuser.

Serait-ce Jésus-Christ ? Mais le Fils de Dieu est aussi le Fils de Marie. Sur la terre il lui était soumis. Il est vrai qu'au ciel ce divin Fils n'est plus dans la condition de son humilité terrestre. Si j'ose me servir de cette expression : il est majeur : le temps de sa minorité humaine et de la régence de Marie est finie. Mais un fils, devenu roi, n'oublie pas sa mère et il est heureux de déférer à tous ses désirs. De même Jésus-Christ aime à faire plaisir à Marie, en exauçant toutes ses prières.

Aussi les Pères nous disent qu'elle est la Toute-Puissance suppliante : *omnipotentia supplex*. Saint Jean Damascène, saint Éphrem, saint Pierre Damien, exaltent son crédit auprès de Notre Seigneur.

Saint Bernard écrit cette phrase où il semble avoir voulu définir par avance Notre-Dame du Sacré Cœur : « *Vulneravit et rapuit Cor divinum*, elle a blessé et ravi le divin Cœur. » Et encore : « *Imperio virginis omnia famulantur et Deus*, à l'ordre d'une vierge tout obéit jusqu'à Dieu lui-même. »

Qui pourrait résister à Marie ? Les anges ? Mais Dieu en a fait ses ministres et ses ambassadeurs et ils sont fiers d'exécuter ses moindres ordres. Les hommes ? Mais leur mauvaise volonté ne saurait entraver sa volonté bienfaisante et d'ailleurs elle a le pouvoir de leur faire vouloir ce qui lui plaît. On peut lui dire ce que l'ange disait à Jacob : « Si tu l'as emporté sur Dieu, combien plus l'emporteras-tu sur

les hommes ? » Serait-ce le serpent infernal qui a déçu la première femme ? Il y a entre elle et lui une inimitié, mais d'où Marie s'est toujours tirée avec les honneurs de la victoire et elle lui a écrasé la tête de son pied virginal.

On peut donc dire que Marie est la Vierge Toute-Puissante et qu'à son nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Mais elle est aussi *la Toute miséricordieuse*.

Certes tous les titres que nous donnons à Marie sont glorieux : glorieuse est son immaculée conception, glorieuse sa virginité, glorieuse sa maternité divine, glorieuse son assomption, glorieuse sa royauté universelle ; mais sa miséricorde est de tous ses attributs le plus touchant et le plus précieux pour nous.

Saint Bernard nous dit : Il est des grâces de Marie qui lui sont propres et qu'elle ne peut nous communiquer, telle que sa virginité miraculeuse : nous les louons, mais sans y participer. Il en est dont Marie fait part dans une certaine mesure, à quelques privilèges, telle que sa sainteté ! Nous les louons encore. Mais la miséricorde intéresse tous les hommes, car nous sommes tous des fils de misère.

Louez devant un prisonnier la mère de son roi, sa beauté, sa richesse, sa puissance. Le malheureux y reste insensible. Mais dites-lui que cette reine si belle et si riche est toute bonne, qu'elle l'aime et veut le délivrer : aussitôt l'espérance épanouit son cœur et son visage. Nous sommes semblables à cet homme, prisonniers de l'ignorance, prisonniers de la douleur, prisonniers de la maladie, prisonniers du péché. Notre âme voudrait s'évader dans la lumière et la

liberté. Mais qui nous ouvrira les portes de notre prison ? Ce sera la Sainte Vierge.

La mère du roi est la mère du prisonnier. La Mère de Dieu est la mère du pécheur : *Mater Dei, Mater rei*. Elle nous aime et l'histoire est remplie des traits de sa bonté envers nous. Toutes les générations l'appellent bienheureuse, mais toutes les générations aussi l'appellent miséricordieuse. La miséricorde tombe de son cœur et de ses mains en une pluie lumineuse sur ses enfants.

Elle tombe sur les justes en grâces de sainteté. Elle tombe sur les faibles en grâces de force surnaturelle. Elle tombe sur les pécheurs en grâces de conversion. Elle tombe sur les captifs en grâces de délivrance. Que de fois des chrétiens réduits en captivité par les Maures ont invoqué la Vierge et ont vu tomber leurs fers et s'ouvrir leur cachot ! Notre-Dame de la Merci n'était-elle pas la patronne d'un Ordre qui se consacrait à la rédemption des captifs ? Mais ce doux vocable, Notre-Dame de la Merci, n'est-il pas un synonyme de Notre-Dame de la Miséricorde ?

Mais Marie est aussi la mère miséricordieuse des nations catholiques et en particulier de la France. Elle le lui a montré au cours des siècles, mais jamais, semble-t-il, avec autant d'éclat qu'au siècle dernier. Elle lui est apparue en cinq villes différentes, illustrées aujourd'hui par cinq beaux sanctuaires où elle fait bénir sa miséricorde. N'est-ce pas la preuve qu'elle ne veut pas nous abandonner ?

Cette France dont on dit beaucoup de mal a encore beaucoup de bien en elle. Dieu eût sauvé Sodome s'il y avait trouvé dix justes. Dans chacune de nos villes, il voit des centaines, parfois des milliers de

justes qui aiment Jésus et Marie. Chaque année des centaines de milliers de pèlerins sillonnent nos routes pour aller prier et chanter la Vierge dans ses sanctuaires.

Mais il y a les pécheurs, me dites-vous. Sans doute, mais, même parmi eux, combien sont plus faibles que méchants ! Combien ont gardé pour Marie dans un repli obscur de leur âme un souvenir attendri ! Combien en voyant ses statues se profiler sur le ciel ou en entendant la douce voix de l'Angélu, font monter vers elle une furtive prière ! Cette prière est entendue. Une mère ne repousse jamais son fils égaré qui l'appelle.

Cette multitude de pécheurs est celle qui émeut les entrailles maternelles de Marie et dont elle dit *Misereor super turbam*. Cette foule est malheureuse : elle est angoissée ; elle est meurtrie ; elle git sur un champ de bataille ; mais la Mère de miséricorde ne l'abandonnera pas.

Un aumônier militaire a raconté que lorsque, pendant la guerre, il s'en allait, le soir, sur le champ de carnage porter les secours de son ministère aux mourants, il entendait ce cri monter émouvant, dans le silence de la nuit : *Mère, ma mère !* Pauvres petits soldats, ils oubliaient à cette heure suprême la gloire qu'ils avaient bien méritée ; ils oubliaient la patrie pour laquelle ils étaient tombés. Mais ils voyaient passer dans leur dernier rêve la femme qui les avait enfantés, nourris et tant aimés ! Et c'est elle qu'ils appelaient de ce mot déchirant : *Mère, ma mère !*

Il me semble, mes Frères, que la France leur ressemble et que, dans sa tristesse, elle appelle aujourd'hui sa mère du ciel. Marie est plus douce que les

sœurs de charité qui vont panser les blessés sur les champs de bataille, puisque c'est la mère de charité, de miséricorde. Plus douce, elle est aussi plus puissante : elle peut guérir son enfant et elle la guérira.

Crions-lui donc bien fort : *Salve, Regina, Mater misericordiæ*, salut, ô notre Reine, Mère de miséricorde ; du fond de notre exil et de notre vallée de larmes, nous soupirons vers vous. Montrez-nous Jésus un jour dans le ciel. Mais, pour cela, accordez-nous de le bien servir sur la terre. Donnez-nous cette dévotion au Sacré Cœur que vous aimez ! ô Notre-Dame du Sacré Cœur, ô Notre-Dame de Pellevoisin, ô Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, priez pour nous. Ainsi soit-il.

XI

Notre-Dame de Brebières

ou

LA GLOIRE ET LES BIENFAITS
D'UNE BASILIQUE DE NOTRE-DAME

*Discours prononcé le 18 juin 1901,
dans la basilique de Notre-Dame de Brebières.*

NOTRE-DAME DE BREBIÈRES

OU

LA GLOIRE ET LES BIENFAITS D'UNE BASILIQUE DE NOTRE-DAME

Implebo domum istam gloria...Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ.

« Je remplirai cette maison de gloire... Et la gloire de ce nouveau temple surpassera celle de l'ancien. »

(AGGÉE, ch. II, v. 8 et 10.)

MESSEIGNEURS ¹,

MES FRÈRES,

Lorsque le voyageur, emporté à travers les plaines de la Picardie, voit tout à coup se détacher sur le ciel, dans un poudroisement de lumière, la silhouette d'or de Notre-Dame de Brebières, il se demande pourquoi ce monument, somptueux comme un palais et majestueux comme une cathédrale, dans une petite ville de sept mille âmes. Son étonnement redouble quand, pénétrant sous ces portiques, il considère le luxe prodigieux de la décoration, la gloire des ors, la fraîcheur éternelle des mosaïques, la vigoureuse

1. Nos Seigneurs les archevêques de Sens, d'Avignon, de Besançon, de Bagdad, et les évêques d'Amiens, de Chartres, d'Évreux, de Limoges, d'Oran, de Troyes, de Moulins, de Rodez, de Monaco, de Soissons, de Gap, de Jéricho, de Constance.

tonalité des fresques, la virginale blancheur de cette chaire de marbre, la beauté diaphane des onyx, et ce ruissellement de pierreries et d'émaux qui éclaboussent de leurs feux autels et tabernacles. Et alors, hanté d'un lointain souvenir, il est tenté de demander au prêtre qui fait avec tant de grâce les honneurs de l'église qu'il a bâtie avec tant d'amour : Mon Père, est-ce là le ciel que vous nous promettez ?

En vain l'éminent doyen d'Albert lui dirait-il, comme saint Remi à Clovis, que ce n'est pas encore le paradis, mais seulement le chemin qui y mène, l'homme de nos jours ne se contenterait pas de cette réponse. Il répliquerait justement que toute église est le chemin du ciel, mais que toute église n'est pas splendide comme celle de Brebières ; et il voudrait savoir la vraie raison de cette splendeur et de cette cérémonie : *Quæ est ista religio ?*

La raison, c'est que les évêques d'Amiens qui ont conçu le projet de cette merveille et le digne prêtre qui l'a exécuté, et les artistes qui ont si bien interprété sa pensée, ont voulu élever une basilique à Dieu et à Notre-Dame, et que rien n'est trop beau pour une basilique.

Une basilique n'est pas une église ordinaire. Elle possède une primauté d'honneur sur toutes les autres maisons de Dieu, sauf sur les cathédrales qui doivent le premier rang à la dignité de l'évêque. Pour qu'une église en reçoive les insignes et les privilèges, elle doit avoir des quartiers de noblesse, tout un passé de bénédictions et de gloires. Or, Notre-Dame de Brebières possède ces titres. Voilà des siècles qu'elle rayonne d'innombrables bienfaits sur le Nord de la France et que Dieu réalise pour elle ce qu'il

disait du temple de Jérusalem : « *Implebo domum istam gloria* : Je remplirai cette maison de gloire. »

Mais il est une autre condition. L'Église ne décrèterait pas cette dignité à un sanctuaire, si illustre fût-il, s'il devait tomber demain. Il faut qu'il ait devant lui un avenir aussi beau que son passé. Or, c'est bien là la douce espérance qui remplit justement vos cœurs à la vue de ce monument, ô vous qui, par vos efforts ou vos largesses, avez contribué à l'élever. Mieux que le peintre fameux d'Athènes, vous pouvez dire que vous avez travaillé pour l'éternité.

Grâce à l'immortel édifice que vous lui avez offert, Notre-Dame de Brebières sera plus glorieuse encore dans l'avenir que dans le passé. Elle verra s'accroître chaque année la confiance et le nombre de ses clients.

Du haut du trône aérien, où le ciel lui fait une draperie d'azur, elle verra leurs flots accourir de plus en plus pressés comme les vagues de la mer ; et, d'un geste triomphal, elle leur jettera ses bénédictions avec celles de son enfant Jésus. Elle réalisera la parole de Léon XIII disant de Brebières : « C'est la Lourdes du Nord ! » et cette autre prophétie antique : « *La gloire de ce nouveau temple surpassera celle de l'ancien : Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ.* »

La gloire de ce sanctuaire dans le passé et sa gloire dans l'avenir, voilà la double raison du titre de basilique qui lui est décerné en ce jour, et telle est aussi la double pensée que je me propose de vous développer !

MONSEIGNEUR¹,

S'il y a aujourd'hui une grande joie au ciel et sur la terre, c'est à votre piété filiale envers Marie qu'elle est due. A peine monté sur le siège de saint Firmin, vous avez demandé et obtenu pour Notre-Dame de Brebières les honneurs du couronnement et pour son église le titre de basilique : qu'elle vous rende en grâces tout ce que vous lui donnez de gloire ! Qu'elle bénisse les illustres prélats qui ont tenu à rehausser l'éclat de ces fêtes et à prouver que la terre de France est toujours le royaume de Marie : *Regnum Galliarum, regnum Mariarum* ! Qu'elle bénisse le vénérable Pontife qui a daigné présider aux cérémonies de cette journée ! Qu'elle bénisse enfin le prêtre infatigable qui a si magnifiquement répondu à vos intentions et à l'attente de tout un peuple. Lorsque vous l'avez présenté à Léon XIII, le Pape s'écria en l'embrassant : « J'aime les prêtres qui font ainsi aimer la Sainte Vierge. » Il n'est pas de plus bel éloge, et c'est aussi le sentiment qui remplit tous nos cœurs !

I

A l'origine, dans la ville d'Athènes, la basilique était le palais où l'archonte-roi recevait les citoyens et rendait la justice : maison royale, comme son étymologie l'indique, mais aussi maison populaire, car le magistrat n'y siégeait que pour son peuple.

Plus tard, en Italie, les grands personnages, consulaires, proconsulaires, clarissimes, donnèrent ce

1. Mgr Dizien, évêque d'Amiens.

nom aux superbes atriums munis de colonnes intérieures où ils convoquaient leurs amis et leurs clients, sophistes et rhéteurs, grammairiens et poètes. Ce qui caractérisait la basilique, c'était la foule qui s'y pressait. Cicéron écrivait à son ami Atticus : « Ma maison n'est plus une villa, un lieu de repos, c'est une *basilique*, tellement y est grande l'affluence des habitants de Formies¹. »

Quand l'Église sortit des catacombes, elle n'eut pour célébrer les saints mystères que les basiliques offertes par la générosité de ses enfants ; aussi ce nom désigna-t-il d'abord tous les lieux du culte. Mais, peu à peu, il fut réservé aux plus célèbres, à ceux qui, par leur grandeur, pouvaient donner quelque idée d'une demeure royale. Plus tard le Saint-Siège en régla les prérogatives, et il ne les accorde aujourd'hui qu'aux églises qui peuvent justifier de titres particuliers tels que l'antiquité du culte, l'éclat des miracles, l'affluence des multitudes.

Le sanctuaire de Brebières possède tous ces titres. Depuis environ dix siècles il est vraiment maison royale, puisque le Roi des rois et la Reine des reines y ont établi leur trône, et maison populaire, puisque le peuple ne cesse d'y venir prier.

C'est une des gloires de notre chère patrie que la Mère de Dieu en ait si souvent foulé le sol et que partout où s'est posé son pied virginal, il soit sorti de terre un sanctuaire vénéré.

Vous connaissez l'origine de celui-ci. Un pâtre gardait son troupeau aux portes de cette ville quand

1. *Basilicam habeo, non villam, frequentia Formianorum.* (Cic. ad Attic. Epi-st. I. 1, et. Verrès, II, 58.

il s'aperçoit qu'une de ses brebis s'attache obstinément à une touffe d'herbes. Il s'approche et frappe le sol avec impatience de sa houlette. Mais quelle n'est pas son émotion d'entendre une voix qui sort de terre et lui crie : « Arrête, berger ; tu me blesses ! » Et en même temps il retire sa houlette tout ensanglantée. Il creuse alors doucement la terre et découvre une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras et dont le front garde la marque sanglante du coup qu'il lui a donné.

Là bientôt s'élève une chapelle où Marie prodigue ses bienfaits et ses miracles, et où les populations d'alentour accourent en pèlerinage.

Dès l'année 1228, la renommée de ce sanctuaire a passé les frontières de notre pays et une bulle de Grégoire IX le signale sous le titre de *Sainte-Marie de Brebières*.

Presque toutes les calamités de la France ont d'abord atteint la Picardie. Noble et vaillante province d'avant garde, elle a toujours pensé que c'était son devoir d'arrêter les ennemis de notre patrie. Combien de fois Anglais et Bourguignons, Espagnols et Allemands ont cherché à lui marcher sur le corps pour pouvoir frapper la France au cœur et à la tête, à Paris ! Combien de fois, au milieu de leurs épreuves, épouvantés par les reîtres qui désolaient leurs campagnes, vos pères sont venus demander aide et réconfort à Notre-Dame de Brebières ! Et Marie leur rendait toujours l'indomptable énergie du patriotisme qui bientôt les délivrait de leurs ennemis.

Voyez-vous là-haut, au-dessus de la frise, cette procession de saints à la Flandrin qui s'en vont des deux côtés de la basilique, le long des murailles, au

nombre de plus de trois cents, se joindre dans le chœur pour y déposer leurs palmes et leurs hommages aux pieds de la Vierge ? Les saints de Picardie y occupent la première place, celle du transept, après celle des anges qui remplissent le chœur. Ils chantent le *Salve Regina*, écrit sous leurs pas, et telle est la vie et l'expression de leurs regards tournés vers leur Reine, qu'on croit entendre ces mots sortir vibrants de leurs bouches : « *Et Jesum nobis ostende* : Montrez-nous Jésus ! » C'est l'image du passé. Cette procession de pèlerins venant prier la Vierge de Brebières, les siècles précédents l'ont vue, non pas figée sur des murailles, mais se dérouler vivante à travers vos campagnes. Et les pécheurs s'y mêlaient aux justes. Ils venaient, les uns portant leurs palmes, les autres courbés sous le poids de leurs péchés ou de leurs douleurs ; et tous, pauvres pèlerins de l'Église militante, ils s'écriaient comme cette belle Église triomphante qui rayonne sur vos têtes : « *Jesum nobis ostende* : Montrez-nous Jésus ; montrez-le nous Celui qui sera notre joie après l'exil de la terre, après la vallée des larmes. »

Faut-il vous rappeler quelques-uns des plus illustres noms dont s'honore ce pèlerinage ?

Au xv^e siècle, tandis que Jeanne d'Arc sauve la France de l'Anglais, sainte Colette de Corbie, désireuse de faire cesser un schisme malheureux, vient mettre ici ses grands projets sous la protection de la Sainte Vierge.

Au xvi^e siècle, un effroyable danger menace la France. L'hérésie va monter sur le trône. Notre-Dame de Brebières inspire à un gentilhomme picard, seigneur de cette ville, la généreuse résolution qui

va sauver la foi de nos pères. C'est ici, le 13 février 1757, qu'est signé l'acte fondamental de la Sainte Ligue et c'est à Marie que Jacques d'Humières confie le traité de Péronne. Si la France est aujourd'hui catholique, n'est-ce pas en grande partie à Notre-Dame de Brebières qu'elle le doit ?

Au xvii^e siècle, saint Vincent de Paul entreprend d'arracher aux horreurs de la famine et de la guerre le nord et l'est de notre pays. Mais il lui faut pour cette œuvre colossale le secours de Marie, et c'est ici qu'il vient l'implorer.

Au xviii^e siècle, alors qu'une société, folle d'orgueil et de plaisirs, tourne en ridicule la prière et la pauvreté, Benoît Labre, sublime mendiant, vient demander ici à Notre-Dame de bénir sa besace de pèlerin !

Ainsi donc, la gloire de Brebières, ce sont ses pèlerinages, et cette gloire s'est perpétuée et n'a fait que grandir jusqu'à nos jours. C'est le principal titre que relève Léon XIII en conférant à ce sanctuaire la dignité de basilique, et c'est justice, puisque, comme je vous l'ai dit, l'idée de basilique entraîne nécessairement celle de foule. « Chaque année, dit le Pape, une multitude immense de fidèles se rend en pèlerinage par groupes considérables et de toutes les parties de la France, dans l'église paroissiale de Notre Dame de Brebières pour y vénérer l'antique statue de la Vierge Marie. »

Notre Dieu, mes Frères, ne ressemble pas à l'orateur antique qui se plaignait d'être assiégé par le peuple et de voir sa villa transformée en basilique. Il aime la foule. Lorsque jadis il la voyait souffrir, il était ému de compassion, et il prononça un jour

cette parole que le paganisme écouta indifférent, mais qui a profondément remué les entrailles de notre siècle : *Misereor super turbam*. Lorsque la foule se pressait autour de lui jusqu'à l'étouffer presque, — c'est le mot de l'Évangile, *comprimebat eum turba*, — les apôtres s'efforçaient de le dégager : mais lui, le Miséricordieux, il voulait voir près de lui ces pauvres et ces humbles qui souffraient et à qui il était venu annoncer la bonne nouvelle du haut des cieux : *Pauperibus evangelizare misit me*.

Il aime aussi à se voir assiégé dans ses basiliques. Roi, il veut se mêler aux plus petits de son peuple. Ici il les console de leurs peines présentes en faisant luire à leurs yeux les compensations de l'au-delà éternel. Il les reçoit à sa table et les nourrit de sa chair. Ici il fait régner entre eux une sainte égalité : le même *pater* sur toutes les lèvres : la même hostie pour tous les cœurs :

Et elle aussi, la Vierge très délicate et très pure, aime les foules. Du haut de ce clocher, elle laisse tomber sur elles, telle une pluie de fleurs, ses plus beaux miracles. Parfois elle leur adresse des reproches maternels. Vous vous rappelez la parole que le pâtre de Brebières entendit sortir du sol qu'il venait de frapper de sa houlette : « Arrête, berger ; tu me blesses ! » Cette plainte, il me semble l'entendre sortir des pierres de ce temple. La Vierge parle aujourd'hui à notre pays. Le sang ne jaillit pas comme jadis du front de sa statue. Mais son cœur saigne en voyant nos ingratitude, et elle nous crie : Arrête, France ; tu me blesses !

Tu me blesses, France, quand tu blasphèmes le nom de mon Fils ! Tu me blesses, France, quand tu

violes le repos du dimanche ! Tu me blesses, France, quand tu élèves tes enfants dans l'ignorance de la loi divine ! Tu me blesses, France, quand tu jettes en pâture à tes fils et au monde des livres impies et corrupteurs ! Arrête, France, arrête ; il en est temps encore !

Le peuple de France entendra cette plainte de sa mère. J'en trouve l'augure dans la générosité avec laquelle il a élevé cette basilique. Car c'est lui, vous le savez, c'est lui, le pauvre peuple, qui a trouvé dans sa pauvreté le secret de faire au ciel cette largesse royale et qui a jeté, sou par sou, des millions aux pieds de la Vierge de Brebières et de son Enfant. Par là, il montre qu'il sait aimer, et un peuple qui aime est un peuple qui ne meurt pas !

Quand on aime, on éprouve le besoin de donner ; et plus on aime, plus on est heureux de se priver et de se dépouiller par amour. Et comme, malgré les misères de ce monde, c'est encore le Fils de Marie qui est l'être le plus aimé ici-bas, c'est à ses pieds que l'humanité a jeté et sacrifié le plus d'or. Le monde ne comprend pas cette prodigalité, ou, si vous le voulez, cette folie de l'amour. Mais la foule la comprend, et c'est là son éternel honneur. Certes, elle ne prétend pas enrichir le Créateur ; mais elle veut reconnaître par là qu'elle tient tout de lui. Ce qu'elle offre à Dieu dans les splendeurs des métaux, des perles et des pierres précieuses, ce n'est pas un présent utilitaire, c'est de la gloire ; et, dans la gloire, c'est de l'amour. Quand un peuple illumine au retour d'un roi ou d'un général vainqueur, allez-vous lui dire : Que faites-vous là ? Ces lumières vont s'éteindre, ces arcs de triomphe se faner ; tout cela est inutile

à celui que vous fêtez. Le peuple vous répondrait avec raison : S'il n'a pas besoin de recevoir nos hommages, nous avons besoin, nous, de les lui offrir, parce que nous l'aimons. S'il est indifférent aux illuminations et aux salves d'artillerie, il est sensible à l'amour que nous y mettons. C'est tout ce que nous voulons et c'est tout ce qu'il veut !

Voilà les sentiments qui ont inspiré les bienfaiteurs de cette basilique. Quand un peuple donne à Dieu et à sa Mère de telles preuves d'amour, il ne faut pas désespérer de lui. Sa destinée est liée à celle de ses temples. Or, celle-ci est immortelle et doit toujours s'embellir. Nous allons voir, en effet, que Dieu réserve à Notre-Dame de Brebières un avenir plus splendide que son passé : *Magna erit gloria domus istius novissimæ magis quam primæ.*

II

Si le cycle de gloire était clos pour cet antique pèlerinage, on verrait peut-être les poètes lui tisser dans leurs vers « ce linccul de pourpre où dorment les dieux morts » et où un fameux apostat rêvait naguère de rouler, avec le cadavre du Christ, nos croix, nos statues et nos croyances. Ils pourraient aller jusqu'à chanter une épopée à Notre-Dame de Brebières. Mais jamais le peuple chrétien, poète doublé d'un voyant, n'aurait songé à lui offrir ce poème de pierre et de mosaïques. Une épopée regarde le passé : un temple ouvre ses portes à l'avenir.

L'homme ne bâtit que s'il compte sur un lendemain. Le vieillard, talonné par la mort, ne bâtit pas. Une ville menacée d'un cataclysme ne bâtit pas.

De nos jours, de sinistres augures annoncent à l'Épouse du Christ une catastrophe terrible, l'effondrement de ses temples et de ses croyances dans l'indifférence universelle. Dès lors pourquoi bâtir ? Mais l'Église ne croit pas à ces pronostics de mort. Elle se sent très jeune, très forte et assurée de vivre autant que l'humanité. Aussi élève-t-elle partout des monuments nouveaux.

Elle les sème sur les ruines mélancoliques de Carthage et d'Hippone, de Babylone et de Ninive. Elle les plante sur les sommets de Madagascar, et sur les bords des grands lacs du continent noir. Elle les dresse en Orient en face des mosquées et des pagodes. Elle ouvre d'immenses cathédrales à des peuples nouveaux en Amérique et en Australie. Elle jette vers le ciel les coupoles de Montmartre, les tours de Fourvière et la flèche de Lourdes... Jamais elle n'a tant bâti depuis le Moyen Age, comme si jamais elle n'avait eu tant de motifs d'espérance. Et elle sait qu'elle ne bâtit pas sur le sable mouvant des révolutions, avec lequel crouleront tant de palais modernes, mais sur le roc immuable, éternel, qui est le Christ : *Petra autem erat Christus*.

Chacune de ses constructions est un défi jeté à la mort, un acte de foi en sa propre immortalité, une prise de possession de l'avenir. Elle voit les siècles futurs glisser sur leurs murailles, sans y laisser autre chose qu'une patine de plus en plus douce et vénérable. Elle entend dans le lointain des âges les pas des générations qui accourent ; et elle bénit ces générations qui passent, dans ses temples qui ne passent pas.

C'est avec cette vision devant les yeux qu'elle a

élevé ce monument. Elle l'a fait plus splendide que l'ancien parce qu'il doit le dépasser en durée et en gloire : *Magna erit gloria domus istius novissimæ magis quam primæ*. Elle en a fait une basilique, une maison royale parce qu'un roi et une reine doivent y habiter jusqu'à la fin des temps, et aussi parce que les rois de la société moderne, les peuples, doivent y offrir au Fils de Marie l'or, l'encens et la myrrhe.

Ce sont donc les masses populaires s'ébranlant vers ce temple que l'Église considère. Ce sont les pèlerinages qu'elle veut ici encourager et bénir.

Les pèlerinages? J'entends des chrétiens s'écrier qu'ils aiment mieux prier seuls, dans le recueillement, et que, dans la foule, ils sont distraits, ou même choqués par les manifestations d'une piété exubérante et parfois indiscrete.

Il est beau, il est noble d'aimer la solitude. Les saints la recherchaient souvent. Dans le silence des forêts, sur le rivage de l'Océan, en face des immensités solitaires, leur âme s'envolait plus librement vers le Créateur. Cependant, ils ne dédaignaient pas non plus, au sortir de leurs retraites, de se mêler à leurs frères, les humbles, et de faire monter avec eux vers Dieu cette grande prière, faite de milliers de prières, et où se fondent toutes les espérances, toutes les tendresses et toutes les angoisses de l'âme populaire.

Un souverain aime à entendre la voix d'un ami : mais croyez-vous qu'il reste insensible aux vivats des peuples qui l'acclament? Quand Dieu voit des milliers d'hommes rassemblés dans un sanctuaire, des milliers de regards qui le cherchent, des milliers de bras tendus vers lui, et qu'il entend des milliers de

voix qui lui crient au jour de la détressé : *Parce, Domine, parce populo tuo*, et au jour du triomphe : *Te Deum laudamus*, croyez-vous que son cœur n'est pas touché et qu'il peut résister à cette immense supplication ? Il a dit que, partout où deux ou trois de ses enfants se réuniraient pour faire assaut à sa miséricorde, il les écouterait. Combien ne lui est-il pas plus doux d'entendre cette grande clameur qui monte des foules agitées, tumultueuses comme les flots de la mer, mais où il y a tant de foi ardente, dans de douleurs profondes, tant d'intensité dans l'amour et où l'âme humaine résonne tout entière, tendue au dernier degré de l'espérance et du désir !

L'Église a toujours aimé et favorisé ces imposantes réunions. Elle a voulu que ses plus illustres sanctuaires fussent des lieux de pèlerinage.

Jérusalem a vu, dès les premiers siècles, d'innombrables visiteurs baiser les traces du Sauveur. Saint Jérôme et sainte Paule ouvrent la marche. Bientôt c'est tout l'Occident qui va y pleurer ses péchés. Mais voici qu'un jour, ce n'est plus le pèlerinage pacifique : c'est le pèlerinage armé. Dieu le veut ! C'est la croisade. Et c'est l'honneur de notre race ; car ce sont les âmes frémissantes de vos pères qui vont là-bas accomplir des prodiges de valeur pour le tombeau et pour l'amour du Christ, et qui en reviennent plus grandes et plus chrétiennes. C'est aux pèlerinages des Saints Lieux que l'âme française doit sa poésie et son idéale beauté.

Rome est la mère de toutes les églises et c'est aussi le grand pèlerinage du monde. Les catholiques y vont vénérer le tombeau de Pierre et l'auguste vieillard qui, appuyé sur ce tombeau, veille sur la

vie des nations. Et là-bas aussi, à Rome comme à Jérusalem, à certains jours, aux beaux jours de notre histoire, le pèlerinage est devenu belliqueux et vengeur. Les pèlerins s'appelaient alors les soldats de Charlemagne et les zouaves de La Moricière. C'est à ces pèlerinages héroïques que l'âme française doit d'avoir gardé son parfum et sa grâce chevaleresque.

Dans les âges de foi, d'autres sanctuaires ont attiré d'immenses multitudes, Lorette, Assise, Saint-Jacques de Compostelle, Saint-Martin de Tours, le Mont Saint-Michel.

En général, plus la piété croît dans l'Église, et plus ce mouvement devient intense. Les grandes explosions de la foi coïncident avec les grands pèlerinages. Quand la vie religieuse baisse parmi nous, les pieuses caravanes deviennent plus rares. A la fin du xvii^e et au xviii^e siècle, le pouvoir royal, prenant ombrage de la papauté, interdit les pèlerinages à Rome et à Lorette, et bientôt nos vieux sanctuaires nationaux eux-mêmes sont déserts. Scul, Benoît Labre, errant sur nos grandes routes, représente encore l'âme naïve de la France, avide d'honorer Dieu et la Vierge « aux lieux où ont posé leurs pieds ».

Au xix^e siècle, on a pu croire que cette âme était morte, et un homme d'État proclamait un jour que l'ère des pèlerinages était passée. Mais bientôt le pays lui donnait un solennel démenti : un souffle nouveau soulevait les multitudes et les emportait vers Lourdes et Paray-le-Monial. Pie IX tressaillait d'allégresse et d'espoir ; et, un jour, pleurant de joie au récit de ces belles manifestations de notre foi, il s'écriait que les pèlerinages sauveraient la France.

C'est aussi la pensée de Léon XIII. Lui aussi, il a béni les deux villes où le Sacré Cœur et la Vierge immaculée ont daigné apparaître à la France. Il a appelé Paray la cité chérie du ciel : par un rescrit du 9 décembre dernier, il accorde une indulgence plénière à tous ceux qui iront cette année y faire la sainte communion pour consacrer le xx^e siècle au Sacré Cœur. Et plus récemment, parlant avec émotion du pèlerinage des quatre-vingt mille hommes de France à Lourdes, il disait qu'une nation qui donne de tels spectacles au ciel et à la terre ne peut périr. N'est-ce pas l'écho de la parole de Pie IX, que les pèlerinages sauveront la France ?

Qui dira en effet les grâces que Dieu a répandues sur notre pays dans ces saintes basiliques ? On peut affirmer que le cœur de la France y a battu comme il ne bat nulle part ailleurs ; que son âme s'y est exaltée aux plus hauts sommets de la foi ; que, à certaines heures, la vie nationale s'y est concentrée tout entière, et que la vraie France, celle qui compte pour le ciel et qui comptera pour l'histoire, était là, agenouillée ou debout ; agenouillée pour se frapper la poitrine, debout pour acclamer son Dieu.

Notre-Dame de Brebières verra ces consolantes fêtes, dont elle salue aujourd'hui la splendide aurore. C'était la pensée du chef de l'Église, quand il appelait cette ville la *Lourdes du Nord*. C'était la pensée du chef de ce diocèse, quand il demandait à Léon XIII d'accorder à la Lourdes du Nord les privilèges de la Lourdes du Midi. Depuis longtemps, les pèlerins y accourent au nombre de près de cent mille par année. Ce sont eux qui, unis aux habitants d'Albert, ont bâti par leurs largesses ce temple hors

de proportions avec les besoins religieux d'une petite ville. Ainsi que l'affirmait l'homme le plus autorisé à parler de cette basilique, c'est le pèlerinage qui l'a créée.

Mais sa gloire dans l'avenir sera plus grande encore : le présent en répond. Jamais les foules n'ont marqué plus d'empressement à envahir les sanctuaires de la Vierge. Jamais Notre-Dame de Brebières n'a jeté plus d'éclat. Jamais la statue de son clocher n'a été aperçue de plus loin, Jamais le peuple n'a chanté avec plus de ferveur : *Jesum nobis ostende*. Jamais Marie n'a élevé plus haut son Fils Jésus pour le montrer au monde.

Et désormais le *Salve Regina* ne cessera plus de retentir dans ces plaines. Les générations futures viendront prier Marie et la proclamer bienheureuse. Et du plus loin qu'elles apercevront sa statue étincellante, elles tomberont à genoux, en murmurant *Salve Regina*; et du haut de son trône, elle leur répondra : Salut, mes enfants ! salut, ma France bien-aimée !



Levez les yeux. Voyez-vous là-haut, peints à profusion sur la retombée des arcades, ces vols de cigognes, portant des rameaux d'olivier dans leurs becs. Gracieux et prophétique symbole. Lorsque les cigognes arrivent dans nos climats, elles apportent la joie, parce qu'elles annoncent le printemps : le peuple salue avec tendresse les blanches pèlerines, et respecte dans les vieux clochers leurs grands nids broussailleux qui, d'après la légende, écartent la foudre de ses toits.

Mieux que les pèlerinages de cigognes, les pèlerinages d'âmes apportent le rameau d'olivier, l'espérance et la joie au beau pays de France. Ils repaissent depuis trente ans : les âmes blanches volent vers Marie et le Sacré Cœur. Et voici qu'aujourd'hui, attirées par ce nouveau clocher, elles y accourent à tire d'aile. N'est-ce pas un souffle de grâce qui les porte ? N'est-ce pas l'annonce de jours meilleurs ? N'est-ce par le renouveau de la foi qui va fleurir et embaumer nos campagnes ? Et leurs prières ne vont-elles pas écarter la foudre de notre cher pays ?

Volez donc vers Marie, âmes avides de printemps et de clarté, volez comme les blanches cigognes qu'attirent les doux climats. Volez par-dessus les ténèbres de l'erreur et les brumes du doute : c'est ici la lumière. Volez par-dessus les orages de la vie : c'est ici le repos et la paix. Volez par-dessus les fanges du péché et les marais de vos passions ; car, ici, c'est dans le grand air pur, en plein ciel, que Marie rayonne et vous appelle en vous montrant Jésus !

XII

Notre-Dame des Champs

ou

LES DEVOIRS DE L'HOMME
COMME MAITRE ET TRAVAILLEUR DE LA TERRE

*Sermon prononcé le 23 mai 1909,
en la cathédrale de Séz,*
pour la fête de Notre-Dame des Champs.

NOTRE-DAME DES CHAMPS

ou

LES DEVOIRS DE L'HOMME COMME MAITRE ET TRAVAILLEUR DE LA TERRE

*Posuerunt me custodem in
vineis.*

Il m'ont établie gardienne
de leurs champs.

(CANTIC., I, 5.)

MESSEIGNEURS ¹,

MES FRÈRES,

On rencontre fréquemment en Palestine, au milieu des champs, des tours que l'on appelle tours de garde, du haut desquelles le maître ou un de ses serviteurs veille nuit et jour, écartant les voleurs et les animaux en maraude.

Or, depuis que la pieuse Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs s'est répandue de cette ville dans toute la France, nous avons nous aussi dans nos campagnes des tours de garde : ce sont les statues de Celle que l'Église appelle Tour de David et Tour d'ivoire. *Turris Davidica, Turris eburnea*. Du haut d'un clocher, d'une colline, d'un monument gracieux ou d'un autel rustique, Marie veille sur nos moissons et nos

1. Leurs Grandeurs Mgr Bardel, évêque de Séz ; Mgr Guérard, évêque de Coutance ; Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux.

récoltes ; elle exauce les vœux des laboureurs ; elle écarte les fléaux : elle dit à la grêle, à la gelée, aux orages et aux sécheresses : « Éloignez-vous ! Éloignez-vous ! car je suis la gardienne de ces champs : *posuerunt me custodem in vineis.* »

Cette dévotion répond à une idée profonde. L'homme a été constitué par Dieu *maître et travailleur* de la terre : à ce double titre, il a des droits et des devoirs spéciaux. Le culte de Notre-Dame des Champs nous éclaire sur les uns et sur les autres, Il nous découvre de belles harmonies entre l'âme et la terre. Il nous fait aimer et invoquer cette Providence divine qui suit l'oiseau dans son vol et le grain de sénévé dans sa croissance. Il contribue à notre bonheur temporel comme à notre bonheur éternel. Il a ainsi une grande portée sociale et religieuse.

Aussi s'est-il répandu rapidement dans nos campagnes. L'Église l'a béni et enrichi de faveurs. Le Souverain Pontife vient de lui accorder le privilège d'une messe spéciale en l'honneur de Notre-Dame des Champs, messe que nous avons eu la joie de célébrer ce matin pour la première fois. Et vous mêmes, mes Frères, vous me prouvez, par votre extraordinaire affluence dans cette cathédrale, à quel point Notre-Dame des Champs a gagné votre confiance. Laissez-moi donc vous dire comment elle étend sa protection rayonnante sur le *Maître et le Travailleur de la terre.*

MONSIEUR,

Ses plus belles couronnes, Marie les a toujours reçues, depuis le concile d'Éphèse, de la main des

papes et des évêques, Aussi je ne m'étonne pas de voir Votre Grandeur rivaliser de zèle avec vos vénérés collègues, Mgr l'évêque de Coutances et Mgr l'évêque de Bayeux, pour honorer Notre-Dame des Champs, pour amener aux pieds de ses autels des foules accourues, comme celle-ci, de tous les points du diocèse, pour offrir à ses bénédictions les fleurs et les fruits de la terre, les gerbes d'or et les pampres vermeils. Par là vous continuez l'œuvre de ces grands évêques qui ont fait de la France le royaume de Marie. Puissé-je, écho de leur cœur et du vôtre, faire aimer de plus en plus Notre-Dame des Champs de ce pieux et magnifique auditoire.

I. — Le maître de la terre.

L'homme éprouve le besoin naturel de s'approprier la terre d'où il tire sa subsistance. Il cueille la fleur et la respire ; il cueille le fruit et le mange ; il entoure d'une clôture le champ qu'il cultive et s'écrie : « Il est à moi ! » Mais en a-t-il le droit ?

DIEU SEUL MAITRE ABSOLU

L'Église nous répond d'abord que Dieu seul est le maître absolu et indépendant de notre planète. Il l'a créée. Il la gouverne, comme il gouverne tous les astres qui évoluent dans l'espace. Il pourrait la détruire, et lui donne parfois dans les tremblements de terre de solennels avertissements. D'ordinaire il préfère la combler de ses bienfaits. Il lui envoie les sourires du printemps et la majesté de l'hiver, la splendeur des étés et la mélancolie des automnes. Il

tisse de rayons de soleil la tunique du lis, plus fine et plus éclatante que celle de Salomon dans toute sa gloire. Il se plaît dans la beauté des champs : *pulchritudo agri mecum est* ; il se joue dans les merveilles de de la terre : *ludens in orbe terrarum*.

MARIE, REINE DE LA TERRE

L'Église nous dit encore que, après Dieu, Marie est la grande propriétaire de ce monde, car son fils lui a tout donné. » Mère du Créateur, dit saint Jean Damascène, elle est la souveraine de la création. » « Tout ce qui est soumis à Dieu, s'écrie saint Bernard, est soumis à Marie. » Elle est donc la souveraine de la terre qui lui offre chaque année dans le mois de mai une longue fête de fleurs. Toutes les corolles se tournent vers elle et l'encensent. Tous les parfums montent vers son trône. Toutes les brises embaumées la chantent, Elle est elle-même la fleur des champs, *ego flos campi* ; le lis des vallées, *lilium convallium* ; la rose mystique, *rosa mystica* ; la vigne suave et odorante, *quasi vitis fructificavi suavitem odoris*. Plus légère et plus gracieuse que la Sulamite, elle s'entoure de fruits, elle s'appuie sur les fleurs : *stipate me malis, fulcite me floribus*. Elle aussi, comme Dieu, se plaît et se joue dans les merveilles de la nature.

LE DROIT DE PROPRIÉTÉ

Mais l'Église ajoute que Dieu et la Vierge n'ont pas voulu garder pour eux-mêmes ces beautés et ces richesses de la terre et qu'ils les ont cédées à

l'homme. Le Créateur reste le suzerain, Marie la suzeraine : l'homme est leur vassal et leur doit l'hommage de son fief : mais il en est le propriétaire et ne dépend que du ciel.

Il doit travailler la terre. Mais il la travaillera avec plus de cœur et de courage s'il est sûr de n'être ni expulsé du champ qu'il cultive, ni dépouillé du fruit de son labeur, en un mot s'il en est pleinement le maître. Aussi Dieu qui dispose tout avec force et suavité a-t-il voulu satisfaire à cet instinct qu'il avait mis lui-même au cœur de l'homme. Il lui a donné la possession du sol ; il l'a consacrée en condamnant sous le nom de voleur celui qui la viole : *non furtum facies*.

LA PROPRIÉTÉ ET LE PAGANISME

L'antiquité païenne, qui avait bouleversé le plan de la Providence aussi bien dans l'ordre social que dans l'ordre religieux, restreignit ce droit de propriété. Elle en fit l'apanage de quelques privilégiés pour qui vivait, peinait et mourait le genre humain. Elle le retira à des millions d'esclaves. Mais l'Église, toujours maternelle, abolit l'esclavage et rendit à ses victimes toutes leurs capacités y compris celle de posséder. Plus tard, quand le jeu des institutions sociales eut substitué le servage à l'esclavage, la religion, non contente d'en adoucir les conditions, en élargit les issues et permit ainsi aux serfs de s'évader dans la pleine indépendance et d'accéder à la propriété du sol.

Elle dit à l'homme : Dors en paix, mon enfant

sous ton toit et au milieu des champs que tu tiens de tes pères ou de ton labeur. Dieu les bénit, Marie les protège, la Croix les couvre de son ombre. Ta propriété est sacrée et inviolable, comme ta personnalité dont elle est l'extension et le corollaire.

LA PROPRIÉTÉ ET LES UTOPIES MODERNES

De nos jours, sous prétexte d'enlever à quelques favoris de la fortune une part excessive dans la propriété, certaines écoles refusent le droit aux individus et le réservent à la collectivité, représentée par l'État. Les intentions peuvent être sincères ; elles sont assurément séduisantes ; mais elles n'en sont pas moins entachées d'utopie. Elles ramèneraient le monde à un esclavage plus rigoureux que celui du paganisme, qui broierait la personnalité humaine sous la main de fer d'un être impersonnel. Un tel régime ressemblerait aux cyclones qui dévastent tout, mais qui passent. Une loi positive peut bien suspendre pendant quelque temps une loi organique de l'humanité, c'est-à-dire une loi divine, mais tôt ou tard la nature reprend ses droits et renverse les systèmes.

LA PROPRIÉTÉ ET L'ÉGLISE

L'Église garde et approuve ce qu'il y a de loyal et de généreux dans les aspirations sociales de notre temps : mais elle en évite et en corrige les excès. Loin de réserver à la collectivité le droit de propriété, elle voudrait en étendre le bénéfice à tous les indi-

vidus, elle voudrait que tout homme eût son petit coin de terre insaisissable, son champ, sa vigne, un domaine stable et riant où il pût élever les siens dans l'air pur et dans la paix. Elle estime, avec saint Thomas d'Aquin et Léon XIII, qu'une certaine somme de biens matériels n'est pas indifférente à l'exercice de la vertu et que la possession et la jouissance modérée de la terre est un élément moralisateur.

LA PROPRIÉTÉ ET LA MORALE

L'homme qui possède, en effet, trouve dans la nécessité de faire valoir son bien un stimulant pour son travail. Intéressé au maintien de l'ordre social, il n'écoute pas les excitations malsaines de l'anarchie. Il aime légitimement cette terre qui le nourrit, berceau de ses enfants, tombe de ses aïeux, reliquaire vivant dont chaque grain de poussière arrosé par les sucurs ou les larmes de ses pères est sacré pour lui, où chaque pierre, chaque arbre lui rappelle un souvenir. Son cœur s'élève naturellement vers l'Auteur de ces biens. Il sent à quel point il dépend de lui, à quel point il est son débiteur et son tributaire. Il attend de lui la paix, l'honneur et la dignité de son foyer.

LA STABILITÉ DU FOYER

J'ai lu dans la *Monographie de l'Œuvre de Notre-Dame des Champs* que, dans les environs de Lourdes, il y a sur la porte d'un vieux logis cette inscription

en langue basque : « Mon maître et mon honneur sont toujours les mêmes, 1624. » Ainsi donc voilà près de trois siècles que cette pauvre maisonnette, cachée dans un oasis de verdure, n'a pas changé au milieu de tant de choses qui changent. Bien des individus y sont passés ; bien des berceaux y sont entrés ; bien des cercueils en sont sortis. Mais l'honneur y est resté avec le même maître, c'est-à-dire la même lignée. Admirable exemple d'une stabilité devenue très rare de nos jours !

Qui donnera cette stabilité à la famille moderne ? Qui lui permettra de lutter contre la fièvre du changement, cette maladie endémique de nos jours ? Qui l'empêchera d'être déracinée par l'ouragan révolutionnaire ou emportée par ces funestes courants économiques qui dévastent et dépeuplent nos campagnes ? Ce sera la force de tradition inhérente à la foi religieuse. Mais il faut demander cette force à Dieu et à Marie. Il faut établir la Vierge gardienne du foyer. Il faut la proclamer partout la Reine des champs.

LA REINE DES CHAMPS

La Reine des champs, pour quelques-uns, hélas ! qui ne voient rien au-dessus des horizons matériels, c'est la rosée, la pluie, la lumière, la chaleur ; pour d'autres, c'est la chimie avec ses engrais et ses substances vivifiantes, c'est la science avec ses méthodes modernes de culture. Erreur ! profonde erreur ! La Reine des champs, c'est Marie ! Elle est la reine des saisons, la reine des fruits et des fleurs :

la reine du soleil qui lui fait un manteau : *mulier amicta sole* ; la reine de la lune qui se courbe sous ses pas en un disque d'or : *luna sub pedibus ejus* ; la reine des étoiles qui se rangent en diadème autour de son front : *in capite ejus corona stellarum duodecim.*

L'HÉRITIER DU CIEL

Mais, reine des saisons qui passent, elle est aussi reine du printemps éternel, et elle ne veut pas que nous oublions un de ses royaumes pour l'autre.

Du haut de ses autels, de ses colonnes, de ses clochers, où elle rayonne au soleil dans sa robe d'or, de neige ou d'azur, elle attire en haut nos regards et nos cœurs. Elle nous rappelle que, si les champs d'ici-bas sont aimables, les champs de là-haut sont infiniment plus merveilleux.

Elle nous dit avec Jésus : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme. » Elle répète avec l'Église : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière » ; mais elle ajoute avec saint Jean Damascène : « Souviens-toi, ô homme, que tu es ciel et que tu retourneras au ciel, *cælum es et in cælum ibis.* » O Notre-Dame des Champs, gravez ces leçons dans nos cœurs et donnez aux maîtres de la terre de ne pas oublier qu'ils sont les héritiers du ciel !

II. — Le travailleur de la terre.

Dans les vues de Dieu, nous ne sommes pas seulement les possesseurs de la terre, nous en sommes les travailleurs.

C'est la grande loi. L'homme innocent fut placé au paradis terrestre pour le cultiver, *ut operaretur terram*. L'homme coupable fut condamné à la fatigue et à la sueur. Il faut la rosée du front humain, unie à la rosée du ciel, pour féconder nos sillons.

DIEU ET LE CHRIST TRAVAILLENT

Dieu lui-même a voulu nous donner l'exemple. Il est le grand et éternel travailleur qui varie son labour selon les saisons. « Mon père agit toujours », disait Notre Seigneur. Et il travaille les âmes avec plus d'amour encore que la terre : s'il les laboure par la souffrance, c'est pour leur faire porter la moisson de la vertu et de la gloire.

Le Christ aurait pu se dispenser de travailler. Une jolie légende nous montre les palmiers d'Égypte inclinant leurs stipes et leurs palmes pour mettre leurs dattes à la portée de sa petite main. Il aurait pu en être ainsi toujours. La terre eût été fière de lui offrir ses fruits et ses fleurs. Les anges auraient aimé à dresser sa table et à le servir, comme ils le firent une fois au désert, après la tentation. Mais Jésus a voulu travailler. Il a été ouvrier et fils d'ouvrier : *faber et fabri filius*. Il pourrait aller aujourd'hui dans les ateliers et les usines sans s'y trouver dépaysé. Il pourrait, de sa main radieuse, essuyer les fronts où perle la sueur et y déposer un baiser divin, dire à l'homme qui peine : « C'est moi Jésus, ton frère, ouvrier comme toi. » Et l'homme qui peine frémirait d'émotion, car il sentirait dans la voix du céleste visiteur l'accent de la vérité et de l'amour.

MARIE TRAVAILLE

Et la Mère de Jésus elle aussi a voulu travailler. La descendante de David et de Salomon a touché de ses mains royales le lin et la laine, *linum et lanam operata est*. Elle a sans doute cultivé un petit jardin pour nourrir son Époux et son fils. Un charmant tableau la représente filant sa quenouille.

Aussi, à côté du travail de Jésus ouvrier, l'Église vénère le travail de Marie ouvrière. Elle l'a proclamée, à ce titre, patronne de tous les travailleurs. Travailleurs des villes, saluez Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier. Travailleurs des campagnes, saluez Notre-Dame des Champs !

L'ÉGLISE RÉHABILITE LE TRAVAIL

Le christianisme eut beaucoup à faire pour donner aux hommes le goût du travail des champs. Il dut d'abord le réhabiliter.

Le paganisme antique méprisait le travail manuel. Il l'appelait servile, c'est-à-dire réservé aux esclaves. Il le proclamait, avec Platon et Cicéron, indigne d'un homme libre et honorable. Rome, maîtresse de la Gaule, ne sut en faire qu'une lande inculte au milieu d'une forêt sauvage.

Les barbares avaient la même idée. Ils n'aimaient que la guerre et la chasse, la francisque et la framée, et méprisaient la charrue.

Mais voici que l'Église élève des monastères. A leur ombre, le moine défriche le sol ; armé de la

hache, il fait circuler l'air dans la forêt trop touffue : appuyée sur la charrue, il éventre le sol d'où il fait jaillir des richesses. Derrière lui la terre tressaille et s'embellit, le blé pousse dans la plaine et la vigne s'empourpre sur les coteaux.

Parfois un fier baron qui chasse, entouré de sa meute ardente, s'arrête étonné au bord d'un champ à la vue d'un moine qui laboure. Il va vers lui et l'interroge avec respect : « Qui donc es-tu, mon père, pour te livrer à pareil travail ? Étais-tu donc dans le siècle d'une famille de manants ? Ne sais-tu pas qu'un Franc de race ne se courbe jamais sur les guérets ? »

Et le moine rejette son froc en arrière et lui montre le ciel en disant : « Dieu lui-même a travaillé ! » Et le baron recule stupéfait, car il a reconnu sous la tonsure monacale, Carloman, oncle de Charlemagne, Guillaume duc d'Aquitaine, Hugues duc de Bourgogne, Benoît comte de Maguelonne, Anselme duc de Frioul ou quelque autre de ces grands seigneurs qui, par milliers, brisaient leur épée pour manier la bêche ou la charrue sous la bure bénédictine.

Or, l'exemple est contagieux. Les pauvres, les manants renoncent au vagabondage et à l'oisiveté. Ils se groupent autour des abbayes trouvant qu'il fait bon vivre sous la crosse. Ils forment des villages et des bourgades. Ils travaillent et embellissent la terre et la terre les récompense avec usure.

LE TRAVAIL DES CHAMPS MORALISE

Mais l'homme trouve dans ce travail des champs plus de profits encore pour son âme que pour son corps. L'usine est souvent une tentation pour l'orgueil

humain. En transformant la matière, l'ouvrier crée ou s' imagine créer la richesse. Il se prend facilement pour un créateur, un indépendant et il oublie son Dieu. Le laboureur est moins porté à cette ingratitude. Tout lui rappelle le Maître du ciel.

La terre chante sous ses pas un hymne au Créateur; hymne de reconnaissance et d'amour dont le refrain est toujours le même : « *benedicite omniuopera Domini Domino*, œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur », et dont les couplets varient avec les saisons, invitant les frimas et les neiges, les ruisseaux et les prairies en fleurs, les foudres et les tempêtes à louer le Maître du monde. Le matin, levé avant le soleil, l'homme des champs entend cet hymne monter avec le chant de l'alouette dans la douceur de l'aube, il unit sa prière à la prière des guérets qui s'éveillent. Le soir, quand tout s'endort autour de lui, il joint sa voix à la prière de l'ombre, et remercie Dieu qui lui envoie la paix et le repos.

LA TERRE ET L'AUTEL

Et parfois une vénération attendrie s'empare de lui à la vue du blé qui lève ou de la vigne qui fleurit, car ce blé deviendra la blanche hostie, la chair divine, le pain des anges, et le sang de cette vigne, changé au sang du Sauveur, étincellera dans l'or du calice.

O terre, grenier et cellier de l'autel, sois bénie de donner à l'homme et à Dieu de tels trésors ! Seules, les mains virginales et maternelles de Marie seraient dignes de cueillir sur tes collines ou dans tes vallons la matière du divin Sacrifice.

Et n'est-ce pas la pensée délicate qui a inspiré l'artiste chrétien quand il a représenté Notre Dame des Champs tenant dans ses bras des gerbes d'épis et des grappes de raisins. Épis qui serez la chair de de Jésus, raisins qui serez son sang, Marie vous regarde pousser avec tendresse ; pour vous elle demande à Dieu un ciel plus clément, un soleil plus doux, des rosées plus abondantes dont profitent les terres d'alentour. Notre-Dame des Champs se souvient qu'elle est aussi Notre-Dame de l'Autel et elle étend sa chape d'or sur nos campagnes.

JEANNE D'ARC, FILLE DES CHAMPS

Mais comment pourrais-je oublier, dans cette fête de Notre-Dame des Champs, celle qui fut sa fille bien-aimée et notre Sœur des champs ? N'est-ce pas Marie qui nous a donné Jeanne d'Arc ! Ne l'a-t-elle pas formée dans les sanctuaires rustiques de Bermont et de l'ermitage Sainte-Marie ?

Jeanne peut dire comme la Sainte Vierge : « *Ego flos campi* : je suis une fleur des champs. » Elle a fleuri dans une de nos plus riantes vallées. Elle a poussé en pleine terre comme la pâquerette des prairies, comme l'airelle des bois où elle conduisait ses brebis. Avant d'ennoblir l'épée de la France, sa main a sanctifié le charrue et la houlette. Elle a aimé la terre de nos aïeux, ses lignes harmonieuses, sa douceur et sa lumière, toute cette beauté des champs, *pulchritudo agri*, qui s'épanouissait autour de son clocher natal.

Elle a frémi et pleuré en entendant le récit des malheurs qui s'abattaient sur nos campagnes, les

chaumières et les moissons brûlées, les paysans massacrés, l'herbe rougie par le sang de nos soldats. Elle aimait ses frères des champs, les manants, les laboureurs, tous les travailleurs. « C'est pour eux que je suis née, » disait-elle. C'est pour eux qu'elle se dévoua et s'exposa à la mort. Elle eut cette noble ambition de sauver la terre de France, de rendre à nos champs leur sécurité et leur joie. Elle a donc été de son vivant la bienfaitrice des champs.

Aujourd'hui qu'elle est bienheureuse, et qu'elle a elle aussi des autels, elle va s'unir à Notre-Dame pour bénir la terre de France.

LA TERRE SE MEURT

N'en avons-nous pas un pressant besoin ? Ne dit-on pas de tous côtés que la terre se meurt, que nos campagnes abandonnées dépérissent, faute de bras pour les cultiver, que le sol jadis si plantureux et si riche s'appauvrit, que son prix baisse et que l'étranger en profite pour l'acheter ?

Ne dit-on pas que la race meurt avec la terre où elle puisait sa vitalité, qu'elle va s'engouffrer dans l'air empesté des villes, qu'au lieu de croître en plein vent comme les chênes, au pied des clochers du bon Dieu, elle va s'étioler au pied des cheminées qui vomissent sur elle leur noire fumée, leurs miasmes et leurs poisons subtils ?

Ne dit-on pas que l'âme aussi se meurt dans cet exode des campagnes, que la misère morale double la misère physique dans les bouges des quartiers ouvriers, que la bise de tous les scandales, plus

mortelle que la bise de l'hiver, souffle dans la mansarde sans même épargner les enfants ?

A ce mal social, Notre-Dame des Champs offre encore un remède. En rendant nos campagnes plus riantes et plus fécondes, elle y retiendra les cœurs et par suite les bras ; elle rapatriera les prodigues. Elle fera aimer ce travail des champs, qui, contrairement au travail anémiant des usines et des mines, dilate la poitrine, détend les nerfs, appelle le sommeil réparateur et forme le corps en même temps qu'il élève l'âme.

LE « SALVE REGINA » DES CHAMPS

Salut donc, ô Notre-Dame des Champs, notre Reine, *Salve Regina* ! Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut !

Nous savons bien, tristes enfants d'Ève, que nous sommes en exil et dans un val de larmes. Mais l'exil n'est plus amer, quand vous y accompagnez vos enfants, comme Jésus en Égypte ; mais le val des larmes s'illumine de charmants soleils, quand vos statues y rayonnent.

Tournez donc vos yeux de miséricorde sur nos campagnes et sur nos âmes ; ouvrez-nous un jour les portes du ciel et donnez-nous d'entrer, comme nous vous le demandions ce matin à la messe, les mains pleines de gerbes de mérites dans les greniers éternels. Ainsi soit-il.

XIII

L'Assomption

CONTEMPLATION SUR MARIE MONTANT AU CIEL

*Sermon prononcé le 20 août
à Notre-Dame de la Délivrante, (Calvados).*

L'ASSOMPTION

CONTEMPLATION SUR MARIE MONTANT AU CIEL

*Quæ est ista quæ ascendit per
desertum sicut virgula fumi ex
aromatibus myrrhæ et thuris.*

Quelle est celle qui monte à
travers le désert, comme la
vapeur embaumée de l'encens
et de la myrrhe.

(Cantic. III. 6.)

MONSEIGNEUR ¹,

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Est-il une vision plus radieuse que celle de l'Assomption de Marie? L'Église emprunte à l'Écriture, à la lumière, aux fleurs, aux parfums, les plus riches images pour nous en donner une idée. Les grands artistes en rêvaient. Le Pérugin et Raphaël ont tenté de la reproduire. Murillo les a éclipsés. Celui qu'on a nommé le peintre du ciel s'est surpassé lui-même dans la toile où il représente Marie émergeant, grandiose et royale, d'une gloire de petits anges qui la soutiennent dans leurs bras.

Le peuple chrétien aime particulièrement la fête de l'Assomption. Après avoir contemplé Marie au pied de la croix, le visage baigné de larmes, le cœur

1. Mgr Amette, évêque de Bayeux.

percé d'un glaive, il est heureux de la voir enfin délivrée de nos misères, montant au ciel par un chemin solitaire que nul n'a foulé après elle, portée par les anges, couronnée par Dieu.

Pour entrer dans ces sentiments de piété filiale, suivons notre Mère dans sa fuite sublime vers les astres. Élevons-nous en pensée au-dessus de ce cercueil d'où elle prend son vol et qu'elle laisse rempli de roses et de lis moins purs que son corps virginal.

Montons avec elle par delà les lourdes atmosphères de la terre, par delà les nuages, par delà les étoiles, jusqu'aux portes d'émeraude et de saphir dont nous parle saint Jean et qui vont s'ouvrir à deux battants pour la laisser passer. Entendons les anges qui s'écrient : *Quæ est ista ?* Quelle est celle qui monte par les espaces déserts, comme la vapeur de l'encens et de la myrrhe ? Écoutons Dieu qui lui dit du haut des cieux : *Veni, coronaberis*, viens recevoir ta couronne. Écoutons Marie répondre à Dieu et aux anges en chantant le cantique de la délivrance, la fin de l'exil, l'*In exitu Israël* et les magnificences de la patrie, *Magnificat*.

C'est qu'en effet celle qui devait, libératrice des âmes, mériter si parfaitement ce beau titre que vous lui donnez ici de Notre-Dame de la Délivrante, a été affranchie par Dieu du péché, des vanités terrestres et de la souffrance. Unissons-nous à sa joie en méditant sur cette triple délivrance dont son entrée au ciel est le glorieux couronnement.

I. — Le péché.

Le premier bienfait dont Marie remercie Dieu en montant au ciel, c'est d'avoir été exempte de tout péché. Sa vie se déroule devant elle comme un immense ruban d'une blancheur éblouissante, que la main de Dieu brodait chaque jour de grâces et de vertus et que le démon n'a jamais souillé de son contact. Pas une tache d'un bout à l'autre. Oh ! être sans péché ! avoir traversé ces boues de la terre sans une éclaboussure, ces poussières sans en être aveuglé ! voilà sa joie ! Elle est née, elle a vécu, elle est morte immaculée, voilà sa gloire !

Immaculée dans sa conception ! A l'heure où les autres âmes portent sur elles la bave du démon avec le péché originel, son âme est apparue fraîche et pure comme une fleur d'aurore baignée de la rosée du matin.

Immaculée dans son enfance ! Le parfum de sa piété a embauné ce temple de Jérusalem qu'elle aperçoit là-bas comme un point décroissant. Il a embaumé sa maison natale et réjoui le cœur de sa mère sainte Anne.

Immaculée dans son mariage avec Joseph ! Leurs âmes croissaient comme deux lis autour de ce lis des vallées, *lilium convallium*, l'enfant Jésus !

Immaculée jusqu'à son dernier souffle dans son corps comme dans son âme ! Et c'est pour cela que les anges qui l'emportent au ciel lui chantent : *Beati immaculati !* Bienheureux les immaculés !

Et Marie murmure dans son extase : O mon âme, loue le Seigneur qui a fait en toi de grandes choses.

Étoiles du ciel, qui pâlissez au loin à mon approche, louez-le avec moi : *Magnificate Dominum mecum*. Et vous, pauvres âmes qui restez sur la terre et qui me proclamerez bienheureuse jusqu'à la fin des siècles, sachez que, si je suis bienheureuse, c'est parce que j'ai été immaculée.

Hélas ! si nous reportons nos regards sur nous-mêmes, quelle différence avec la Vierge ! Nous avons apporté en naissant le péché originel, mais Dieu nous en a délivrés par le baptême. Combien nous aurions dû lui en être reconnaissants ! Au lieu de cela, dès que nous avons eu l'usage de la raison, nous avons été nous replonger dans le borbier natal par le péché actuel. Notre triste vie se déroule devant nos yeux comme un ruban qui commence peut-être à s'allonger ! Mais que de points noirs, que de taches !

Ces taches, nous voudrions à notre dernier jour les effacer, mais peut-être notre main défaillante n'en aura-t-elle pas la force. Profitons de la vie. Si Marie avait eu le malheur de commettre une faute légère ici-bas, il me semble qu'en montant au ciel elle aurait laissé tomber une larme brûlante sur le lieu où elle aurait eu ce moment de faiblesse. Pleurons nos fautes dans ces heures de grâce où Dieu nous appelle, dans ces heures d'Assomption où notre âme peut monter jusqu'à lui sur les ailes de la prière.

II. — Les vanités de la terre.

En même temps qu'il concevra l'horreur du péché, à l'école de Marie, notre cœur se déprendra de l'amour des vanités de la terre.

L'Esprit-Saint nous signale comme un grand mal

ce qu'il appelle la fascination de la bagatelle, *fascinatio nugacitatis*. La plupart des hommes en sont atteints.

C'est une faiblesse, mais elle est malheureusement bien compréhensible. Notre âme est faite pour la beauté infinie qui est Dieu, mais comme cette beauté se cache à nos yeux, ainsi que le soleil derrière les nuages, nous nous contentons des clartés diffuses qu'elle répand sur les créatures. Et il est certain que ces clartés sont déjà charmantes et douces. Elles produisent un miroitement, un papillotement qui nous éblouit. Avec ses splendeurs, ses fleurs, ses verdure, ses ors, ses pierreries, la terre nous séduit. L'humanité sur laquelle Dieu a laissé tomber le reflet de son visage, *signalum est super nos lumen vultus tui*, nous captive davantage. De la vie universelle qui frémit partout ici-bas il monte des harmonies qui nous enchantent, des voix qui nous troublent, des bruits de bataille qui nous exaltent. Ce monde nous apparaît très beau, très grand, et nous lui donnons notre cœur.

Et pourtant il n'y a là qu'un mirage. Toute cette grandeur est apparente et indigne d'une âme faite pour l'éternité. C'est une illusion, un effet de perspective. Si nous pouvions nous élever au-dessus de la terre, les choses reprendraient à nos yeux leurs vraies proportions, elles nous apparaîtraient infimes et, au lieu de nous y attacher, nous en ferions gaiement le sacrifice, au moins d'esprit et de cœur.

Marie n'attendit pas son Assomption pour les juger et s'en détacher. Elle méprisa ces richesses, ces futilités, ces plaisirs qui nous affolent. Elle les immola à Dieu : « Seigneur, lui dit-elle dès sa Présentation au Temple dans son enfance, c'est avec

joie que je vous offre dans la simplicité de mon cœur tout ce que j'ai, et tout ce que le monde peut m'offrir : *in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa.*

Et maintenant qu'elle monte dans l'azur, combien elle se félicite d'avoir ainsi apprécié à leur juste valeur les choses de la terre ! Comme elles lui paraissent mesquines et misérables ! Un poète a dit :

Que la terre est petite à qui la voit des cieux !

Saint Ignace, contemplant une nuit les étoiles, s'écriait : « Que la terre est laide quand je regarde le ciel : *quam sordet tellus cum cœlum aspicio.* » Et voilà bien les sentiments de Marie, pendant qu'elle s'élève sur les ailes des anges.

Pendant quelque temps, elle distingue encore les scintillements de la terre et de ses richesses. Elle voit les différences et les inégalités de sa surface, ses montagnes et ses ravins, images de nos grandeurs et de nos misères sociales. Elle perçoit des bruits confus, des cris de triomphe et des cris de douleur.

Mais à mesure qu'elle monte, les brillantes couleurs s'effacent, les ors pâlissent, les pierres précieuses ne se distinguent plus du sable ni les verdure et les fleurs des sols arides. Les choses prennent des raccourcis étranges ; les reliefs diminuent ; les monuments, les palais, les pyramides, les montagnes s'abaissent, se tassent et s'écrasent au ras du sol : tout s'estompe, tout se brouille dans une sombre grisaille. En même temps, les clameurs s'éteignent en un morne silence, les mouvements se figent en immobilité ; la terre n'apparaît plus au loin, bien loin que comme une petite sphère de boue ! Oui

de la boue. *Quam sordet tellus!* Pauvre planète, tu ne mérites ni un regret, ni un soupir.

Et c'est pourtant pour cette boue que nous jouons notre éternité! Elle nous fascine et nous troquons notre âme contre elle, pour en remplir le creux de notre main.

Un jour, le petit roi de Rome était aux Tuileries entouré des princes, des princesses et des maréchaux de l'Empire : toutes les gloires, toutes les beautés, toutes les richesses cherchaient vainement à l'égayer. Le front appuyé contre les glaces d'une fenêtre, il trépignait et pleurait. « Que veux-tu donc, enfant terrible? lui dit son père en le couvrant de baisers. Tout ce qu'il y a de beau et de grand sur la terre est à toi. » Et l'enfant impérial, montrant du doigt dans la rue des enfants de son âge qui s'amusaient dans le ruisseau : « Je veux, dit-il, de cette belle boue! »

Chrétiens, enfants du Roi des rois, frères des anges, héritiers du royaume éternel, la splendeur est à nous, la beauté est à nous, le vrai bonheur est à nous. Mais nous nous en détournons comme le petit capricieux des Tuileries, et, quand Dieu nous dit : « Que veux-tu? mon enfant chéri, que veux-tu, que je ne t'aie donné, » nous répondons : « Je veux de cette belle boue! » Esclaves de la boue, captifs de la boue, élevons-nous donc enfin au-dessus d'elle et regardons-la avec les sentiments qu'elle mérite.

Pendant sa vie ou à l'heure de sa mort, tout homme en arrive un jour à mépriser la terre et à dire d'elle : *Quam sordet!* Mais la vraie sagesse consiste à ne pas attendre pour le dire qu'elle nous manque sous les pieds!

III. — Les souffrances.

Si la terre nous allèche par ses vanités et ses plaisirs, elle nous repousse par ses épines. Lorsque nous souffrons, nous sommes tentés de maudire la main qui nous frappe. Mais cela est insensé. Si nous étions sages, nous accepterions les épreuves avec amour. Nous les unirions à celles du Sauveur qui les adoucirait et parfois même nous en délivrerait; nous les bénirions, car elles sont une semence de gloire.

La Vierge sainte a eu cette sagesse. Elle a terriblement souffert ici-bas. Sept glaives de douleur ont transpercé son âme. Mais elle a toujours accueilli la souffrance avec douceur, par amour pour Jésus et pour les âmes. Et elle a trouvé dans cet amour un adoucissement délicieux, un acompte de la récompense qui l'attendait au ciel. Et maintenant combien elle se réjouit d'avoir agi de la sorte !

Elle aperçoit les lieux où elle a été le plus éprouvée : elle les fixe avec complaisance, elle les bénit.

Voici Bethléem. Les anges qui la portent lui en montrent les collines : c'est là-bas qu'ils ont chanté : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux » dans cette nuit de Noël qui va devenir la plus joyeuse des fêtes. Voilà donc cette crèche. C'est là qu'elle a enfanté dans la pauvreté ! Aimable pauvreté ! Combien elle en eût souffert pour son fils bien-aimé, mais il semblait si heureux d'être pauvre ! Il avait des sourires qui illuminaient la grotte et le cœur de sa mère. Oh ! pour un seul de ces sourires, pour un seul baiser, une seule caresse de cet enfant que n'eût-elle pas enduré avec allégresse !

D'autres douleurs sont venues là frapper ! Le massacre des Innocents, la fuite en Égypte, le travail de Nazareth, mais Jésus était toujours là avec son sourire, avec ses douces paroles et ses promesses lui répétant *Beati qui lugent!* Bienheureux ceux qui pleurent !

Et tout à côté de Jérusalem, elle aperçoit le Calvaire. C'est là que son Fils a été suspendu au bois de la croix. Elle se rappelle ses trois heures d'agonie, ses sept paroles, son cri douloureux, sa mort. Mais elle souffrait avec lui, pour lui, pour les âmes qu'il aimait tant, elle n'eût jamais voulu pour tous les royaumes du monde abandonner le Golgotha. Et maintenant elle le salue avec des transports de joie et de reconnaissance !

Plus loin elle voit cette humble maison où elle a passé la dernière année de sa vie et où saint Jean venait la consoler du départ de son Fils en lui donnant la communion. Et quand l'Apôtre la voyait soupirer après la réunion avec Jésus, il lui disait : Mère, ne pleurez pas, votre Fils le voici : *ecce Filius tuus*. Et il lui présentait l'adorable hostie.

Et cette présence eucharistique du Christ qui l'a soutenue pendant les dernières années de son exil, Marie a eu la joie de la voir se multiplier partout sur la terre sur les pas des apôtres. Elle voit çà et là des maisons mystérieuses, églises et chapelles de la nouvelle religion. Là repose son bien-aimé. Elles embellissent la terre. Ces hosties partout répandues sont comme les étoiles d'ici-bas qui attirent les regards des anges. En les voyant Marie n'est pas tentée de dire : *Quam sordet tellus*, que la terre est misérable, mais au contraire : *Quam splendet*

tellus, que la terre est donc belle et resplendissante, constellée de ces blanches hosties plus lumineuses pour le cœur que les étoiles du firmament pour nos yeux éblouis !

Et cependant ces adoucissements, ces joies, ne sont pour Marie que l'acompte de la grande récompense méritée par ses souffrances. La grande récompense, *merces magna nimis*, c'est le ciel qui se rapproche. La terre est maintenant bien loin ; elle est disparue ; les étoiles elles-mêmes entre lesquelles la Vierge passe, se font plus rares ; elles disparaissent à leur tour. Voilà une immensité plus vaste, un azur plus doux, une lumière plus légère et plus brillante à la fois. Voici des clartés dont n'approchent pas les aurores de la terre. Et voici enfin les portes éternelles qui s'ouvrent.

Et Jésus s'avance entouré de ses anges : « Venez, venez, ô ma Mère, ô ma bien-aimée, venez recevoir la couronne de grâces que vous avez si bien méritée : *veni, coronaberis corona gratiarum*. Ce trône, ô ma Mère, le premier, le plus riche de tous les trônes après le mien, il est à vous. Ces richesses, ces splendeurs à vous. Mes anges, mes serviteurs, à vous. Mon royaume tout entier à vous. Venez, vous êtes la reine des cieux ! » Et il ouvre ses bras et il presse tendrement sa Mère sur son Cœur. Et tous les élus s'inclinent sur le passage de Marie en lui chantant : *Salve Regina!*

Et la Vierge exhale sa joie comme jadis en chantant le *Magnificat!* Oh ! oui, mon âme magnifie le Seigneur ! Oh ! oui, il a fait en moi de grandes choses. Oh ! oui, je suis bienheureuse d'avoir fui le péché. méprisé les vanités de la terre et béni la souffrance.

Génération humaine, en me proclamant bienheureuse, louez avec moi le Seigneur : *Magnificat* ! Et tout le ciel répète *Magnificat* avec Marie. Et les roses répandues sous ses pas murmurent *Magnificat* ; et les harpes des anges qui vibrent toutes seules disent *Magnificat*. Et des larmes d'amour et de joie tombent des yeux de Marie au moment où elle franchit les portes éternelles. Et de ces larmes sont nées toutes les grâces et toutes les joies qui depuis lors ont fleuri la terre.

XIV

La Nativité de la Sainte Vierge

CAUSE DE JOIE POUR LE MONDE
ET EN PARTICULIER POUR LA FRANCE

*Sermon prononcé le 8 septembre 1907,
Notre-Dame de la Roche, à Lévy-Saint-Nom (Seine-et-Oise)*

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

CAUSE DE JOIE POUR LE MONDE
ET EN PARTICULIER POUR LA FRANCE

*Causa nostræ lætitiæ, ora
pro nobis.*

Cause de notre joie priez
pour nous.

(Litanies de la Sainte Vierge)

MES FRÈRES,

Il existe à Jérusalem une église de Sainte-Anne, qui appartient à la France et où j'ai eu le bonheur de dire la messe il y a quelques années. Or, elle se rattache à la fête de ce jour, la Nativité de Marie, par deux illustres souvenirs.

D'abord c'est là qu'est née la Sainte Vierge : car c'était la demeure de ses parents, de sainte Anne et saint Joachim.

On est saisi d'émotion, si l'on a la foi, quand on pénètre dans ce sanctuaire, surtout quand on descend dans la crypte, qui était, selon une antique tradition, la chambre même de sainte Anne. C'est là qu'a eu lieu le vénérable mystère de la Nativité de Marie, comme y avait eu lieu déjà celui de son Immaculée Conception. C'est là qu'est venue au monde celle qui devait être la Mère du Rédempteur, la reine des anges et des hommes !

Les hommes, les habitants de Jérusalem, ne se doutèrent pas de la grandeur de l'événement qui se passait tout près d'eux ; ils n'y virent que cette chose banale, la naissance d'une petite fille du peuple. Cependant c'était l'un des faits les plus importants qu'eût vus le monde depuis la faute d'Adam. C'était l'aube gracieuse annonçant le prochain lever du Soleil de Justice. C'était l'entrée en scène du personnage qui devait jouer le principal rôle dans la Rédemption, après le Rédempteur. Ce devait être pour l'univers la cause d'une joie immense : *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.*

Seuls, parmi les créatures, les anges comprirent et se réjouirent comme il convenait. Planant sur la maison bénie ils contemplaient avec un pieux respect l'enfant qui devait être leur reine et ils chuchotaient entre eux : *regina angelorum.* Mais avec quelle complaisance et quelle tendresse le Fils de Dieu ne regardait-il pas celle qui devait être sa Mère !

Et voilà le premier souvenir qui rattache l'église de Sainte-Anne à la Nativité de Marie : elle en a été le théâtre.

Voici le second. Le 8 septembre 1855 a été une date glorieuse pour notre pays. Ce jour-là, nos soldats prirent d'assaut la tour Malakof, brillante victoire qui amena le lendemain la reddition de Sébastopol. Or, quelque temps après, le Sultan voulant reconnaître le service que la France lui avait rendu par la guerre de Crimée, lui offrit un édifice à Jérusalem. Le gouvernement impérial choisit Sainte-Anne, mais ne vit, dit-on, dans ce choix qu'un moyen de flatter le sentiment religieux des populations bretonnes, toutes dévouées au culte de la mère de la

Très Sainte Vierge. Quant à la coïncidence qui existait entre la date du principal fait d'armes de la guerre avec le mystère que rappelait cette église, les diplomates de Paris et de Constantinople ne s'en doutèrent même pas. Mais il est permis d'y voir comme dans la victoire de Malakof elle-même une attention maternelle de Marie envers notre pays.

Je voudrais, mes Frères, vous commenter ces deux souvenirs.

La Nativité de Marie est une victoire que la Vierge remporte sur le démon et qui intéresse le monde entier : c'est une cause de joie universelle. Mais c'est aussi une cause de joie particulière pour la France puisqu'elle nous rappelle une illustre victoire, présage de beaucoup d'autres.

I. — La Nativité pour le monde.

Le mystère que nous célébrons en ce jour en suppose un autre non moins grand et duquel il tire toute sa valeur, l'Immaculée Conception. Nous n'aurions pas le droit de célébrer la Nativité de Marie, si Marie n'avait été conçue sans le péché originel.

Vous savez en effet que l'Église ne fête que les Saints et les choses saintes. C'est là un principe fondamental de sa liturgie. Elle fête la naissance de Jésus qui fut sainte, sa circoncision qui fut sainte, sa résurrection qui fut sainte. Elle fête la Nativité de Jean-Baptiste qui fut sainte, puisque l'âme du précurseur avait été sanctifiée dès le sein de sa mère par la visite de Marie. L'Église ne pourrait fêter la nativité de Marie, si cette nativité n'avait été sainte, c'est-à-dire si l'âme de la Vierge n'avait été

à son entrée dans le monde exempte de tout péché. La naissance d'une petite pécheresse ne pourrait être célébrée comme un événement sacré, digne de la complaisance divine et de nos hommages. La fête du 8 septembre suppose donc l'Immaculée Conception. C'est pourquoi, bien avant d'avoir défini ce dernier dogme, l'Église y croyait et nourrissait l'espoir de le proclamer un jour.

Nous autres, pauvres enfants d'Adam, nous apportons en ce monde une souillure. Sans doute ce n'est pas une faute personnelle et nous ne sommes pas, aux yeux de Dieu, coupables, au sens strict de ce mot, d'un péché commis sans notre participation et bien avant nous. Mais nous subissons les conséquences d'une grande loi qui se fait sentir aussi bien dans l'ordre moral et surnaturel que dans l'ordre physique et social, la loi d'hérédité.

Enfants d'Adam, captif et esclave du démon, nous naissons dans la même captivité et le même esclavage. Le démon étend son aile noire sur nos berceaux blancs ou roses, et il faut l'eau baptismale pour le chasser et nous délivrer de sa tyrannie.

Mais quels ne furent pas sa stupeur et son dépit à la nativité de Marie de voir que le ciel vénérât en elle un lis de pureté, la fille chérie du roi de gloire ! Quels ne furent pas sa stupeur et son dépit de voir les anges du temple et l'ange de la Piscine Probatique située près de la maison de sainte Anne, voler vers cette maison et chanter doucement au-dessus du berceau de l'enfant : *Tota pulchra es, o Maria, et macula non est in te*, vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous !

Et non seulement Marie n'est pas vaincue par Satan,

mais c'est elle qui de son pied d'enfant broie la tête du serpent infernal. C'est la revanche de l'Eden. C'est une victoire éclatante, que la terre est trop aveugle pour comprendre, mais qui défraye toutes les attentions du ciel et de l'enfer.

Or, cette première victoire est le prélude de beaucoup d'autres.

L'Immaculée sera impeccable, non pas par droit et par nature comme Jésus, mais par grâce et par privilège. Elle sera exempte de toute faute actuelle, comme elle a été exempte de la faute originelle. Chacun des battements de son cœur sera un échec pour l'être malfaisant que sa vertu écrase.

L'Immaculée remportera un autre triomphe le jour où elle deviendra la mère du Sauveur, de celui qui doit détruire l'empire de Satan dans le monde. L'apôtre nous dit qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel sur la terre et dans les enfers. On peut en dire autant de Marie. Comme Jésus elle possède le trirègne; elle porte la tiare aux trois diadèmes, reine des trois mondes qui reconnaissent le sceptre de son Fils, le ciel et la terre qui s'inclinent devant elle avec amour et l'enfer qui s'incline avec le frémissement de la rage.

L'Immaculée est encore victorieuse au Calvaire. L'apparence dit le contraire. Jésus et Marie ne sont-ils pas là des Vaincus ? Oui, c'est vrai pour nos sens. Mais, dans la réalité, c'est le contraire. Jésus ne nous a délivrés que par ses souffrances; c'est par elles qu'il a vaincu le démon et la mort. Cela est aussi vrai de Marie. Aussi voyez-la au pied de la Croix. Ses larmes disent défaite; son attitude dit victoire. *Stabat mater dolorosa*. Elle est debout : debout, c'es

l'attitude de la vaillance, c'est l'attitude du sacrifice, c'est l'attitude du triomphe.

Hélas ! mes bien chers frères, on ne peut en dire autant de nous. Nous sommes rarement debout !

Par le baptême, Dieu nous délivre de l'esclavage du démon. Mais à peine avons-nous l'âge de raison que nous nous empressons de remplacer le péché originel par le péché actuel, beaucoup plus grave, puisque volontaire, c'est-à-dire que nous nous empressons de reprendre les chaînes que Dieu dans sa bonté avait fait tomber. Nous nous ruons dans l'esclavage et la captivité.

Parmi les esclaves du péché, beaucoup, il faut le reconnaître, le sont non par malice mais par faiblesse. Ils regrettent, ils gémissent de se laisser ainsi enchaîner. Ils voudraient rompre leurs liens. Ils essaient parfois une timide résistance. Mais bientôt la lassitude les prend ; la peur les terrasse. Ils n'ont pas la force de lutter. Ils jettent leurs armes, et l'ennemi se précipite sur eux. Satan les remet aux fers. Et de nouveau ils pleurent.

Si vous vous reconnaissez à ce tableau, mes frères, dites-vous bien que vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Vous êtes faibles, dites-vous. Sans doute, mais Jésus et Marie, les grands vainqueurs, sont près de vous et ne demandent qu'à vous aider. Pourquoi ne les priez-vous pas ? Pourquoi invoquez-vous si rarement leurs noms qui font trembler les enfers ? Pourquoi n'allez-vous pas chercher le courage au Calvaire dans la méditation des divines souffrances ? Pourquoi n'allez-vous pas manger le pain de vie, le pain des forts, le pain des victorieux ? Marie n'a été invincible que par son union avec Jésus. Allez

à lui, allez à elle, et vous connaîtrez comme eux la douceur et la fierté des saintes victoires.

II. — La Nativité pour la France.

La Nativité de Marie n'est pas seulement une cause de joie pour le genre humain tout entier, elle l'est encore à un titre particulier pour la France.

Marie en effet étend son sceptre non seulement sur les âmes mais sur les nations. Dieu a donné les nations à son Fils en héritage. Jésus les donne à sa mère en apanage.

Mais parmi les nations, il en est une qui est tout spécialement le domaine de Marie, son royaume de prédilection, la France. C'est Benoît XIV qui nous le dit.

Étonné des bienfaits dont Marie nous a comblés au cours des siècles, des hommages que nous lui avons rendus ; du lien d'amour réciproque que ces bienfaits et ces hommages ont créé entre elle et nous, il s'écriait : « Le royaume de France est le royaume de Marie ! *regnum Gallix, regnum Mariæ.* » Puis reportant sa pensée sur l'avenir, il se disait que Marie nous avait trop aimés pour nous abandonner et qu'elle ne pouvait se déjuger ainsi : aussi aidée par elle, la France ne périrait jamais : « *regnum Gallix, regnum Mariæ, nunquam peribit.* »

Cette protection de la Reine du ciel sur notre patrie est fondée sur l'amour réciproque qui les a toujours unies.

L'amour de la France pour Marie date de loin. S'il faut en croire une pieuse tradition nos pères encore

païens vénéraient dans les forêts de la Gaule la Vierge qui devait enfanter, c'est-à-dire Marie, bien longtemps avant sa naissance.

Quand ils furent chrétiens, ils accueillirent son culte avec enthousiasme. Ils aimaient à peindre ou à sculpter son image. On la rencontrait partout. Dans les villes et les villages, c'étaient des statues élevées dans des niches comme sur des trônes, au coin des rues, au-dessus des plus riches logis et des plus humbles chaumières, dans le creux des arbres, au cœur du foyer domestique. La Vierge étendait ses bras bénissants sur nos maisons et nos campagnes, nos berceaux et nos tombes. Comme une reine dont le portrait est répandu par tout son royaume, Marie aurait pu en parcourant la France, saluer partout sa propre image.

Nos pères lui élevaient des sanctuaires sans nombre. Combien de nos églises et même de nos cathédrales portent le nom vénérable de Notre-Dame ! Les pèlerinages qui lui sont consacrés sont innombrables. Quelques-uns étaient célèbres dans le monde entier. On venait de partout à Notre-Dame du Puy et à Notre-Dame de Chartres, comme on allait à Compostelle, à Rome ou à Jérusalem.

Dans ces églises et ces pèlerinages, on célébrait avec autant de pompe que de ferveur les fêtes de Marie, surtout l'Assomption, la Nativité et l'Immaculée Conception. La Nativité avait même un caractère de joie filiale tout particulier. C'était comme la Noël de Marie. A Notre-Dame du Puy, on célébrait et on célèbre encore le 8 septembre avec un éclat extraordinaire. Il en est de même à Lyon. Ceux qui ont traversé cette ville ce jour-là, n'ont pas oublié le

spectacle grandiose qu'elle offre lorsque l'Archevêque du haut de la basilique de Fourvières bénit au nom de Jésus et de Marie les habitants agenouillés dans les rues, sur la place publique, sur les quais du Rhône et de la Saône.

La France a toujours eu un culte spécial pour l'Immaculée Conception. Les plus grands docteurs de l'Université de Paris comme Duns Scot et Gerson la défendaient avec énergie. Tous faisaient le vœu de la professer et de la soutenir.

Avant la promulgation du dogme tous nos diocèses envoyèrent des pétitions couvertes d'innombrables signatures pour demander au Pape de rendre cet honneur à Marie.

Après la promulgation, ce furent des cris de joie d'un bout à l'autre de notre pays, puis bientôt des fêtes d'une incroyable splendeur.

Mais si la France a toujours singulièrement honoré Notre-Dame, elle en a reçu les marques les plus merveilleuses d'amour.

Dans toutes ses calamités, lorsque la peste, le choléra ou quelque autre épidémie éclatait, la France se précipitait vers les autels de Marie et, bien des fois, le fléau s'arrêtait d'une manière miraculeuse, au seuil des villes qui avaient prié ou au neuvième jour des neuvaines. Si vous en voulez la preuve, allez la demander aux innombrables *ex-voto* placés dans les sanctuaires de la Vierge non seulement par des individus ou des familles, mais par des municipalités, des villes, des provinces.

Si le fléau était la guerre, on rappelait à Marie que la France était son royaume et qu'elle ne devait pas le laisser entamer ni fouler par l'ennemi. Et com-

bien de fois ne nous a-t-elle pas sauvés ou rendus vainqueurs ?

Rappelez-vous Jeanne d'Arc. Elle nous dit que, après Dieu, c'est Marie qui l'envoie. Elle a deux noms bénis sur son drapeau, Jésus ! Maria ! les noms du vrai Roi et de la vraie Reine de France.

Lorsque Louis XIII veut avoir un héritier, il le demande à Marie et il en obtient Louis XIV. En reconnaissance de cette faveur et d'après le vœu qu'il en avait fait, il consacre son royaume à Marie le jour de l'Assomption et décrète que cette consécration aura toujours lieu dans la suite des temps le même jour.

En 1855, nous sommes engagés dans la guerre de Crimée. Le siège de Sébastopol traîne en longueur. On a déjà donné plusieurs assauts inutiles et meurtriers à la Tour de Malakof, clef de la ville. Mais la fête de la Nativité approche. Il y a de la confiance dans l'air. On se dit que Marie fera quelque chose pour la France ce jour-là. Nos soldats ne portent-ils pas pour la plupart les médailles miraculeuses de l'Immaculée Conception que leur ont envoyées leurs mères ?

Le général Pélissier décide que l'assaut sera donné le 8 au matin. C'était le mettre sous la protection de Marie. Vainement quelques conseillers prudents font observer au généralissime que cette date peut froisser nos alliés, les Anglais, protestants, ennemis du culte de la Vierge. Pélissier les remet à leur place avec une énergie toute militaire. Il maintient sa date.

L'assaut est donné. Nos troupes sous le regard de la Reine des cieux, sont magnifiques d'élan et de

courage; elles s'emparent de la Tour de Malakof. Mac-Mahon y monte. On lui crie : « Descendez, la Tour est minée ». Il répond avec une crânerie bien française. « J'y suis, j'y reste ». Eh oui, c'était Marie qui l'y avait fait monter : il n'avait donc rien à craindre. Bientôt après, la ville de Sébastopol se rendait et la guerre était virtuellement terminée.

Ce fut une longue acclamation de joie dans tout le pays : un superbe *Te Deum*, mêlé au *Magnificat*. Gloire à Dieu ! Gloire à Marie !

Cette victoire était belle. La France reconnaissante fondit les canons enlevés à Sébastopol et en fit la statue gigantesque de Notre-Dame du Puy ou Notre-Dame de France. De son côté, comme pour nous récompenser d'avoir donné l'assaut en son honneur le jour de sa Nativité, Marie nous offrait sa maison natale, à Jérusalem.

Ce bienfait était le gage de plusieurs autres. Deux ans plus tard, en 1858, celle qui nous avait déjà donné la médaille miraculeuse et qui avait pleuré sur nous à la montagne de La Salette, apparaissait à Lourdes et vous savez quelle grâce et quelle gloire cette apparition a été pour notre pays.

En 1871, Marie arrête l'invasion prussienne à Pontmain, au seuil de nos populations religieuses de l'Ouest qui avaient imploré son secours.

En 1875, elle descend à Pellevoisin pour nous recommander la dévotion au Sacré-Cœur.

Quel peuple, dites-moi, peut se vanter d'avoir reçu de telles marques d'amour de Marie ? Vraiment elle n'a ainsi traité que la France : *Non fecit taliter omni nationi*.

Un jour un pèlerin français félicitait un chapelain

italien de Notre-Dame de Lorette : « Vous êtes heureux, lui disait-il, de posséder la maison de la sainte Vierge ! » — « Sans doute, répondit finement l'Italien, seulement Elle n'est jamais chez elle. Elle est toujours en France ! » Jolie réponse, qui montre combien à l'étranger on apprécie la faveur que Marie nous a faite par ses apparitions.

Mais j'y vois encore autre chose, mes Frères ; j'y vois l'annonce, la promesse de nouvelles faveurs pour l'avenir, bien mieux une promesse d'immortalité pour notre pays, et rien ne me fait mieux comprendre le mot de Benoît XIV ; *regnum Gallix nunquam peribit*.

En effet, lorsqu'une maison est ébranlée et menacée de tomber en ruines, est-ce que l'on va s'y installer ? Non, on se hâte au contraire de plier ses bagages et de l'abandonner.

Quand le paganisme était menacé par le christianisme naissant, on entendit, au dire de deux auteurs païens, Tacite et Suétone, des voix retentir dans les temples, disant : *Les dieux s'en vont ! Les dieux s'en vont !* Eh oui, c'étaient les dieux païens, qui en gens avisés et prudents, voyant que leurs sanctuaires allaient s'écrouler, se hâtaient de partir.

Quand commença le fameux siège de Jérusalem, on entendit, au témoignage de l'historien Josèphe, des voix répéter dans le Saint des Saints : *Sortons d'ici ! Sortons d'ici !* C'étaient les Chérubins et les Anges qui prévoyant l'incendie prochain du Temple national annonçaient ainsi leur exode.

Eh bien, je vous dis, mes Frères, que si la France était, comme on le prétend parfois, un vieil édifice vermoulu et menaçant ruine, Marie ne viendrait pas la visiter et s'y installer comme elle l'a fait au

xix^e siècle. Ce n'est pas un bail de quelques années qu'elle a conclu avec nous à la Médaille miraculeuse, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Pellevoisin : c'est un bail éternel. Elle veut rester à jamais avec nous et nous faire partager son immortalité. Elle ne nous abandonnera jamais.

Prions-la, mes Frères, pour qu'elle nous donne de nouveau la victoire, ou plutôt les victoires dont nous avons besoin.

Victoire sur l'esprit d'erreur qui menace de nous emporter dans l'abîme de l'irrégion !

Victoire sur l'esprit d'anarchie qui menace de nous emporter dans l'abîme des révolutions et des dernières catastrophes !

Victoire sur nos ennemis du dehors ! Ah ! qu'elle protège nos chers soldats qui luttent à cette heure si vaillamment sur la terre d'Afrique ! Qu'elle protège les morts, qu'elle les accueille au Paradis de son Fils et qu'elle console leurs pauvres mères ! Qu'elle protège les vivants et leur donne la victoire ! Ce sera la victoire de la civilisation et de la justice sur le fanatisme et l'anarchie. O Marie, montrez-vous toujours reine de France. Ainsi soit-il.

XV

Notre-Dame des Sept-Douleurs

*Sermon prononcé à la cathédrale de Sainte-Gudule
à Bruxelles, le 26 mars 1893.*

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne.

(*Thren. Jerem, 1. 12*)

Vous êtes-vous jamais demandé quel est, parmi les malheureux qui ont passé sur la terre, celui qui a le plus souffert dans son corps et dans son âme ? Humainement la question est sans réponse. Évoquez par l'imagination les supplices les plus raffinés qu'ait jamais inventés la barbarie humaine ; prêtez l'oreille aux gémissements, aux hurlements arrachés par la maladie ou la torture : représentez-vous les angoisses qui ont jeté tant de pauvres cœurs dans d'inimaginables agonies : à qui oseriez-vous donner la palme de la douleur ?

La palme de la douleur ! Palme atroce et sanglante ! Peut-être avez-vous été tenté de vous l'attribuer à vous-même à certaines heures. Il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui se croient de bonne foi les plus accablées et les plus brisées de la terre et qui s'écrieraient volontiers : Regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Naïve illusion, car la capacité de souffrir est à peu près sans limites,

et il ne serait pas difficile de vous prouver que d'autres ont bu un calice plus amer et porté une croix plus lourde.

Cependant, à la lumière de la foi, on peut trouver la réponse à cette terrible question. Nous connaissons l'homme de douleurs : *virum dolorum*, et nous connaissons aussi la femme de douleurs : naturellement, c'est une mère, *mater dolorosa*.

Il est vrai, si l'on ne considère que les tortures physiques, il est des hommes qui en ont subi de plus longues et de plus horribles que Jésus, et d'ailleurs Marie ne les a pas endurées. Mais le Sauveur avait le corps le plus délicat, un organisme, destiné par Dieu à souffrir pour le monde et Dieu s'entend merveilleusement à adapter l'organe à la fonction. D'autre part, il avait l'âme la plus sensible ; il ne connut pas évidemment le paroxysme d'horreur que peuvent produire la rage et le désespoir, mais il comprenait comme personne ne les comprendra jamais la malice du péché et l'ingratitude des pécheurs : son âme, comme sa chair, était faite pour souffrir, puisqu'elle était destinée, elle aussi, à la rédemption : elle eut donc la plus vaste capacité de douleur qui ait jamais existé. Or, l'âme de Marie, qui devait lui être associée dans son œuvre rédemptrice, était la plus semblable à la sienne. C'est donc vous, ô Jésus, qui avez mérité la palme de la douleur, et vous l'avez remise au Golgotha entre les mains de votre Mère.

Voyez-la donc au pied de la croix cette reine des martyrs. Tous les siècles défilent devant elle. Lamentable cortège ! Tristes spécimens d'humanité ! Tous ceux qui pleurent sont là, ceux qui saignent, ceux

qui traînent ou sèment sur les routes leurs membres mutilés. Mais, quelle que soit leur infortune, ils sont obligés, s'ils comprennent le mystère qui se passe sur ce triste rocher, de s'avouer vaincus et de répondre à Marie : « A qui vous comparerai-je, ô Vierge, fille de Sion, votre douleur est grande comme la mer. *Cui comparabo te vel cui assimilabo te, Virgo filia Sion, magna est velut mare contritio tua!*

Tâchons de mesurer cet océan d'amertume qui noya son âme. Laissons-nous aller à la compassion avec l'Église. La fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs est la seule des fêtes de Marie qu'elle célèbre deux fois chaque année¹. Méditons sur les douleurs que la Vierge endura avant le Calvaire et sur le Calvaire.

Il est bon en effet de pleurer avec sa mère et il est doux aussi de lui tenir compagnie dans ses épreuves. O mère de Jésus, apprenez-nous à pleurer sur lui, sur vous et sur nous : *fac me tecum pie flere.*

I. — Avant le Calvaire.

Il est très vraisemblable que la vie de Marie, avant l'Annonciation, fut une vie calme et heureuse. Petite-fille, ornée de toutes les beautés et de toutes les vertus, dès le matin de sa vie, elle consacre à Dieu sa virginité, fleur d'amour qu'aucun souffle ne ternira jamais. Qui nous dira le charme de cette aimable enfance, la fraîcheur de cette aurore, la grâce printanière de cette âme embaumée de prières, illuminée des sourires du ciel, trempée de la rosée des faveurs

1. Le vendredi de la semaine de la Passion et le troisième ou quatrième dimanche de septembre.

divines ! Qui nous dira la joie de ses vénérables parents, Anne et Joachim, le jour où Joseph se l'unit par un chaste mariage, non pas pour prendre mais pour garder la place de Dieu dans son cœur !

Mais voici que Jésus lui est donné. Il semble que cette maternité divine va dorer sa vie d'un nouveau rayon de soleil. Eh bien, non ! On n'a pas Jésus pour rien, dit Bossuet, et Marie le paye de son bonheur terrestre. Il est des enfants qui tuent leur mère en naissant. Si Jésus ne tua pas Marie en naissant, il tua ou du moins blessa mortellement la joie en son âme. Il fut pour elle le Bénoni, l'enfant de la douleur.

Pauvre petit si doux et si caressant, lui dont le sourire est si bon et si beau, lui dont la vue sera au ciel, après l'Essence divine, la félicité des élus, il n'apporte ici-bas, que l'épreuve à sa mère. Oh ! je le sais, l'Église nous parle de mystères joyeux. Joyeux, ils le sont pour nous puisqu'ils nous apportent le salut. Pour Marie, ils ne le sont qu'à demi. Sans doute, ils lui sont doux par certains côtés : mais il n'en est pas un seul dont la douceur ait été sans mélange, pas un que n'ait obscurci la grande ombre du Calvaire, entrevu dans le lointain.

Depuis le XIII^e siècle, l'Église vénère Notre-Dame des Sept-Douleurs et ce nom aurait été donné, croit-on, à Marie par les sept fondateurs florentins de l'Ordre des Servites. Or, parmi ces sept douleurs, il en est trois que l'usage a situées avant le Drame du Calvaire. Ce sont la prophétie de Siméon, la fuite en Égypte et la disparition de Jésus dans le Temple. Les quatre autres se rapportent à la Passion. Ce sont la rencontre de Jésus chargé de sa croix et de Marie, la crucifixion, la descente de croix et la sépulture.

Mais cette détermination un peu arbitraire et qui n'a pas la rigueur d'un dogme n'exclut pas d'autres épreuves. La vie de Marie en fut pleine. L'Eglise aurait pu fêter Notre-Dame des Cent-Douleurs !

Voici d'abord l'Annonciation. Vous croyez que l'Ange Gabriel est un messager de joie ; il est surtout messager de sacrifice. Il propose à la Vierge une maternité dont elle comprend la sublime grandeur, mais aussi les charges et les immolations. Elle sait que ce Fils de Dieu sera la Victime des hommes et qu'il expirera dans les supplices. En prononçant son fiat, elle signe notre rédemption, mais elle abdique ses joies humaines. Elle est désormais vouée par amour pour nous à toutes les douleurs. Et voici la noire série qui commence.

C'est d'abord la Nativité de Jésus. A cause de lui, Marie est repoussée des hôtelleries de Bethléem qui n'ont de place que pour les riches. Elle le met au monde dans une étable. Elle couche sur la paille le descendant des rois de Judas, tandis que, non loin d'elle, la femme d'Hérode couche son enfant dans un berceau d'argent.

C'est la Présentation au Temple. La jeune mère s'avance vers l'autel, fière de montrer son beau Jésus au ciel et à la terre. Mais voici que le vieillard Siméon marche vers elle et la terrasse en lui disant que son fils est destiné au sacrifice et que son âme à elle sera transpercée d'un glaive de douleur.

Cette parole est déjà elle-même un glaive acéré qu'un souvenir inexorable va tourner et retourner sans cesse dans son cœur : *Conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.*

Bientôt c'est la Fuite en Égypte. Les méchants en

veulent à la vie du Roi d'Israel. Elle est obligée de partir la nuit précipitamment, emportant son trésor, tandis que, derrière elle, elle entend les cris des pauvres Rachels dont on égorge les petits innocents.

La voici revenue à Nazareth. Le cher village est calme et Marie y connaît des heures parfois délicieuses, célestes, qui tombent dans sa vie comme des parcelles d'éternité, tandis qu'elle file sa quenouille en regardant Jésus et Joseph travailler. Mais parfois, au moment le meilleur de l'extase, elle voit des planches qui lui rappellent la croix, et la prophétie de Siméon revient impitoyable à son esprit. Quand elle dépose un baiser sur le front de son enfant chéri et qu'elle l'enlace dans ses bras, elle se représente ce front couronné d'épines aiguës, ces beaux yeux noyés de sang, ces épaules meurtries, ces mains et ces pieds percés de clous. Ah ! Siméon, Siméon, comme la parole est dure et tranchante !

Jésus à douze ans. Il faut le conduire au Temple. Il émerveille les docteurs, mais ses parents le perdent et Marie se demande peut-être si ce n'est pas là le prélude de la Passion redoutée. O mère, résigne-toi, il faut qu'il soit tout entier dans les choses qui regardent le service de son Père. Une séparation bien plus affreuse t'est réservée. Dieu t'accorde encore quelques années de répit pour préparer ton cœur, pour puiser dans le Cœur de ton fils la force dont tu auras besoin. Arme-toi, arme-toi, car la lutte sera terrible et le glaive plus aigu que jamais au Calvaire.

II. — Au Calvaire.

Saint Augustin nous dit que toute douleur est fondée sur l'amour : *omnis dolor in amore fundatur*. Par suite, la douleur est proportionnelle à l'amour. Quand la puissance d'aimer est énorme, la capacité de souffrir est effrayante. Or, quel amour, après celui de Jésus pour Marie, égala jamais l'amour de Marie pour Jésus !

Et d'abord elle est sa mère. Comme il n'y a pas d'amour plus profond que celui des mères, il n'y a pas de douleurs morales plus vives que leurs douleurs. Quand une pauvre femme perd un fils bien-aimé à la fleur de l'âge, un fils plein d'espérances, sa joie et son orgueil, il y a en elle un ressort qui se brise à tout jamais, une plaie qui s'ouvre et ne se fermera plus ici bas, une douleur que son fils seul pourrait consoler s'il revenait sur la terre et que seul il consolera, quand il viendra au-devant d'elle dans l'éternité en lui tendant les bras.

Rachel nous fait pitié quand nous la voyons s'absorber dans un sombre silence et repousser les consolateurs. Agar nous fait pitié quand nous la voyons coucher son petit Ismaël dans le désert, déposer un dernier baiser sur son front et s'éloigner en criant, folle de douleur : « Ah ! je ne veux pas voir mourir mon enfant ! *Non videbo morientem puerum !* » Et comme nous comprenons bien cet élan du cœur qui faisait dire à une femme, entendant le récit du sacrifice d'Abraham : « Ah ! voilà un sacrifice que Dieu n'eût pas demandé à une mère ! » Elle se trompait ; Dieu osa demander à une mère un sacrifice

plus douloureux que celui d'Abraham et il n'envoya pas un ange au Calvaire pour arrêter le bras du sacrificateur

Non seulement Marie était mère ; mais, entre toutes les mères elle avait le cœur maternel le plus délicat, le plus sensible, le plus aimant, par conséquent celui qui devait vibrer le plus douloureusement sous les coups portés à son Fils. De plus il est une circonstance qui donnait à son amour une force et une délicatesse exceptionnelles. Jésus n'avait pas de père selon la chair. Ce qu'un enfant tient d'un père et d'une mère, il le tenait de Marie seule. Il était tout entier de Marie et par suite à Marie. Et ce lien glorieux qui n'exista jamais, en dehors d'eux, entre une mère et son fils, créait entre Marie et Jésus un amour mutuel absolument singulier et comme on n'en vit jamais. Marie avait pour son Fils tout l'amour d'un père et tout l'amour d'une mère.

Et ce Jésus lui faisait tant d'honneur ! Il était vraiment le plus beau des enfants des hommes : le plus parfait, le plus admirable. Elle se rappelle son sourire d'enfant. Elle le revoit bel adolescent, admiré des docteurs. Elle entend encore les bénédictions des malades qu'il guérissait et les applaudissements enthousiastes de la foule qui le suivait au bord du lac et dans le désert.

Enfin, ce cher enfant était son Dieu ! Éclairée sur ses perfections par le Saint-Esprit, Marie l'aimait d'un amour de sainte qui centuplait son amour de mère, amour de sainte plus ardent que celui qui brûle au ciel le cœur des séraphins. L'amour, dit saint Denys avec profondeur, est extatique de sa nature ; il transporte celui qui aime en dehors de lui-

même pour le transformer et l'absorber en celui qui est aimé. Ainsi Marie ne vivait qu'en son Fils et pour lui.



Eh bien, c'est ce cher Fils, aimé d'un amour si prodigieux, que Notre-Dame va voir mourir au Calvaire. Voilà ce que lui demande l'amour des hommes ; et, pour ce sacrifice, Dieu attend encore son consentement.

C'est en effet la pensée de saint Thomas et des théologiens que le premier consentement donné par Marie, lors de l'Annonciation, à toute la série des douleurs futures devait, au moment où allait éclater la plus grande de ces douleurs, être librement ratifié, pour qu'il ne fût pas comme une surprise. Après trente-trois ans passés dans l'intimité de Jésus, alors que son amour avait dû croître prodigieusement, le consentement à la mort du Rédempteur serait plus difficile, plus douloureux, plus méritoire. Il fallait donc que Marie le renouvelât et le confirmât solennellement. Or, sa présence au pied de la croix, la part qu'elle prit à la Passion de son Fils, fut sa sublime réponse. Marie consentit à la mort de son Fils, à cette mort qui devait être pour elle un atroce martyre. Sans ce consentement, il se peut que le Christ ne fût pas mort pour nous et, cependant qu'il nous eût rachetés encore, mais d'une manière moins avantageuse pour nous. Donc la Rédemption, telle qu'elle a été, avec la surabondance de ses mérites, nous la devons à Marie après Jésus, et si Jésus est notre Rédempteur, Marie est notre Corédemptrice.

Sans doute nous ne devons pas exagérer la portée théologique de ce beau titre. Marie n'eut aucune part directe dans la rançon qui satisfit pour nos péchés. Son acte ne fut pas l'acte sacrificiel qui nous racheta. Mais elle rendit possible cet acte, en le permettant en quelque sorte à Celui qui devait l'accomplir. De même que la première femme, si elle ne fut pas la cause effective de notre perte, en fut cependant la cause morale parce qu'elle entraîna au mal le premier homme, seul chef juridique de sa postérité, de même Marie fut une cause morale et une condition de notre salut par le consentement qu'elle donna à la mort de son fils, seule cause efficiente de la Rédemption. Et de même que la faute d'Ève n'enlève rien à la responsabilité d'Adam, de même la participation de Marie n'enlève rien à la gloire et au mérite de Jésus.

Ayant ainsi consenti à la mort du Christ, Marie doit et veut y assister. Mais quelle n'est pas sa douleur ! Il n'y en eut jamais de plus amère, dit saint Bonaventure, parce qu'il n'y eut jamais de fils plus chéri. *Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior.*

Elle l'a suivi sur la voie douloureuse ; elle l'a vu tomber trois fois et se relever sous les coups des bourreaux. Et maintenant voici l'heure des suprêmes horreurs.

Elle voit la robe de son fils violemment arrachée, toutes les plaies de la flagellation rouvertes ; elle le voit renversé brutalement à terre, étendu sur la croix ; elle entend les coups de marteau qui enfoncent les clous dans ses mains et dans ses pieds. Eh quoi ! Est-ce là son fils admirable ? Il n'a plus ni grâce ni beauté, *non est ei species neque decor !* Est-ce là ce

corps qu'elle traitait jadis si doucement, si respectueusement, quand elle le berçait dans ses bras ou le pressait sur son cœur, tout petit, tout délicat? Oh! quels regards suppliants elle adresse aux bourreaux! Quels sanglots brisent sa poitrine! Mais qui a pitié de la mère du condamné! Et cependant elle trouve dans son amour de Dieu et des hommes la force de supporter ce supplice qui est le sien en même temps que celui de son Fils. » Elle souffre : *dolorosa!* Elle pleure : *lacrymosa!* Mais elle se tient debout : *stabat!*

Quand l'arbre du salut se dresse, portant dans ses branches son fruit sanglant, il est salué par des cris de haine, secoué par une effroyable tempête de blasphèmes, de sarcasmes et de malédictions. « Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même ! » Eh quoi! est-ce vous qu'on injurie ainsi, ô mon enfant bien-aimé, vous qui n'aviez que des paroles de douceur et de miséricorde pour les plus misérables, vous que les anges chantaient jadis sur les collines de Bethléem? Et, malgré tout, elle n'est pas renversée par l'orage. Comme l'arbre de la Croix, elle reste debout : *stabat.*

Cependant l'agonie devient de plus en plus douloureuse. Marie contemple ce visage adoré couvert de larmes et de sang : que ne peut-elle se hausser jusqu'à lui pour l'essuyer de son voile! Elle voit cette poitrine qui se soulève oppressée; elle voit les gouttes de sang qui tombent sur le roc et qui forment auprès d'elle une marc sacrée! Ah! le sang de son Fils! Son sang à elle! Elle entend les soupirs du condamné, et les sept dernières paroles. Elle tressaille quand Jésus lui montre saint Jean et lui dit :

Voilà votre fils ! C'est l'homme, l'homme pécheur, qu'il lui demande d'adopter. Ah ! l'échange est dur. *O commutationem!* s'écrie saint Bernard.

Puis, c'est le cri déchirant : *Silio!* Que ne peut-elle étancher cette soif divine ! C'est ensuite la plainte plus navrante encore : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » — « Mais moi, ô mon fils, je ne vous abandonne pas, je suis là près de vous. Et je voudrais mourir à votre place. » Et pendant trois mortelles heures d'une double agonie, elle offre à Dieu ses souffrances avec celles de la Victime et elle se tient invinciblement debout : *stabat.*

Enfin Jésus incline la tête et meurt. Où est-il allé, votre bien-aimé, ô la plus belle des femmes ? *Quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum?* C'est fini, se dit-elle ; je n'ai plus de fils. Ah ! mon enfant, je pleure sur vous si beau et si aimable : *doleo super te, fili mi, decorus nimis et amabilis!*

Non, ce n'est pas tout à fait fini. Un soldat approche et perce le cœur du Sauveur. La voilà encore qui se réalise l'impitoyable prophétie de Siméon qui a poursuivi Marie depuis trente-trois ans. Le glaive de douleur traverse l'âme de la mère, en même temps que la lance traverse le cœur du Fils. Et cette fois c'est Marie qui est frappée bien plus que son fils qui vient d'expirer et qui est insensible. « Ce n'est pas, s'écrie saint Bernard, l'âme de Jésus absente de son corps qu'atteignit la lance cruelle ; c'est l'âme de Marie qui ne pouvait s'arracher de la croix : *ipsius anima jam ibi non erat, sed tua inde plane nequibat avelli.*

Mais voici qu'on détache le corps de Jésus. Marie,

assise au pied de la croix, le reçoit sur ses genoux, entre ses bras. Voilà tout ce qui lui reste de ce fils qui était sa vie et la vie du monde. Elle le baigne de ses larmes. A-t-elle eu alors, pauvre nature vaincue, une défaillance physique? S'est-elle évanouie? Je ne sais; les peuples chrétiens ont vénéré le Spasme de Notre-Dame et sainte Hélène a construit une chapelle sous ce vocable. Une fête du Spasme a été longtemps célébrée et a été remplacée au xv^e siècle par celle de la Compassion. Mais l'âme elle-même est toujours restée invincible. Marie montre son fils au monde entier. Voilà des siècles que le groupe douloureux de la *Pieta* attire tous les cœurs, que les générations passent et repassent en disant à Marie: « O femme, ta douleur est grande comme la mer! *magna est velut mare contritio tua!* »

Pleurons nous aussi avec Notre-Dame des Sept-Douleurs? Si elle a souffert, c'est, comme Jésus, pour racheter nos péchés. C'est bien le moins que nous joignons nos larmes aux siennes, nous les coupables, nous les bourreaux, nous les déicides!

Mais ayons confiance, car, en souffrant ainsi, Marie nous a enfantés à la vie de la grâce. Jésus sans doute est le seul vrai Rédempteur, mais il lui a plu de s'associer une Corédemptrice, et il nous l'a donnée pour mère: *Ecce mater tua!* Puisque Marie est notre mère, allons à elle comme des enfants coupables et repentants, comme des enfants malades et affligés vont à leur mère et se jettent dans ses bras.

Mère de Dieu et mère du coupable, *mater Dei et mater rei*, priez pour nous! Mère du divin Abel et du pauvre Caïn, priez pour nous! Mère des douleurs et des larmes, priez pour nous! Nous sommes à vos

genoux, ô Vierge de la Compassion. Prenez doucement la main inerte et blanche de ce Jésus qui repose sur vos genoux et mettez-la sur notre tête pour que le pardon y tombe avec une dernière goutte du sang divin. Ainsi soit-il.

XVI

Notre-Dame du Rosaire.

THÉORIE ET HISTOIRE DU CHAPELET

*Sermon prêché le 13 mai 1898,
aux Enfants de Marie du Roule, avenue Friedland, Paris.*

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

THÉORIE ET HISTOIRE DU CHAPELET

ÉMINENCE ¹,

MESDAMES,

Le 10 mars 1615, sous le règne d'Élisabeth d'Angleterre, à Glasgow, un illustre missionnaire, le P. Ogilvie, montait sur l'échafaud, où il allait expier au milieu des plus affreux supplices le crime d'avoir prêché la religion catholique. A cette heure suprême, debout sur l'estrade d'où il dominait plusieurs milliers de spectateurs, voulant leur laisser un souvenir et un gage de cette foi pour laquelle il était heureux de mourir, il prit le dernier objet qui lui restât, un chapelet, et, d'une main forte, il le lança au milieu de l'immense multitude. Or, il arriva que ce chapelet alla frapper en pleine poitrine un jeune seigneur hongrois, calviniste, Jean de Eckersdorff, qui voyageait pour son instruction et son plaisir et passait ce jour-là par hasard à Glasgow. Il en fut vivement ému. Le souvenir de ce chapelet le poursuivit partout jusqu'au jour où il abjura l'hérésie à Rome aux pieds du Souverain Pontife. Il ne cessa de répéter jusqu'à sa mort qu'il lui attribuait sa conversion ².

Je voudrais, Mesdames, dans cette réunion qui va

1. Son Ém. le Cardinal Richard, archevêque de Paris.

2. *Jean Ogilvie*, par le P. James Forbes, p. 125. In-8°, Paris, librairie Ernest Leroux, 1901.

clôturer nos pieux exercices de cette année, imiter, mais dans un mode plus simple et moins tragique, le geste du P. Ogilvie, et vous laisser, à son exemple, un souvenir. Je voudrais vous le jeter en pleine poitrine, en plein cœur et qu'il s'y incrustât et qu'il y restât toujours avec l'amour de notre Mère du ciel. Ce sera, non un chapelet matériel, vous en avez sans doute de bien plus riches que tous ceux que je pourrais vous offrir, mais quelque chose qui leur donnera plus de prix que leur chaîne d'or ou d'argent et que leurs grains de cristal ou de pierres précieuses, à savoir l'intelligence et l'amour du chapelet ou du Rosaire, puisque le Rosaire est la réunion de trois chapelets. Nous allons donc considérer ensemble la *théorie*, puis l'*histoire* du chapelet.

1. — Théorie du Chapelet.

Le chapelet a le don de faire sourire les esprits forts. Ces grains que l'on fait glisser entre le pouce et l'index, n'est-ce pas du fétichisme? L'âme a des ailes, elle est faite pour voler. Pourquoi l'attachez-vous à cette chaîne de métal? Pourquoi la faites-vous tourner dans ce moulin à prières?

Gardons-nous de mépriser ces petits grains et les *Ave* qu'ils nous font dire. Ces *Ave* sont les fleurons d'un diadème que nous offrons à une illustre reine. Ce sont des roses, mais des roses vivantes, qui ont une âme, des roses qui pensent et qui pleurent, qui parlent et qui chantent. Le chapelet lui-même c'est le corps, c'est la matière humble et lourde; mais la prière, c'est l'âme qui le vivifie, ou plutôt, c'est l'aile de l'âme qui cingle droit vers le ciel. Est-ce que votre

corps empêche votre pensée de prendre son essor vers les hautes vérités, vers les grands horizons de la science ou de l'art? De même ce pauvre chapelet n'empêche pas l'âme de s'élever vers Dieu : au contraire il marque le rythme et la cadence de son envol. Qui dira à quels élans du cœur, à quelles extases il a été mêlé, quelles vertus il a inspirées, quels triomphes il a remportés, grâce à l'âme qui lui prête son souffle et sa vie!

Mais, direz-vous, pourquoi cette répétition monotone de la même formule? Lacordaire a donné à cette question une éloquente et célèbre réponse, qui ne dit pas tout peut-être, mais qui mérite d'être approfondie. « Le rationaliste, a-t-il écrit, sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole: celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend *que l'amour n'a qu'un mot et qu'en le disant toujours, il ne le répète jamais.* »

On ne saurait mieux dire assurément, mais pourquoi ce mot que l'amour dit toujours ne le répète-t-il jamais?

C'est un fait que lorsque l'homme a trouvé une formule précise, adéquate, pour analyser une idée, décrire une situation, et surtout pour exprimer un des sentiments profonds de son âme, son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, il s'y repose, il s'y complaît, il y revient à satiété et vraiment avec raison. Et la raison, la raison psychologique, la voici : c'est que, en prononçant cette formule une première fois, quels que soient l'accent qu'il y met, la perception qu'il en a, l'émotion et la secousse qu'il en ressent, il ne la pénètre, il ne l'approfondit pas tout entière, il ne l'épuise pas. Dès lors, il est

juste qu'il y revienne pour y découvrir de nouveaux aspects de la vérité. Chaque répétition est comme un nouveau coup qui fait jaillir de nouvelles étincelles.

Demandez aux soldats en marche pourquoi ils aiment à chanter dix fois, cent fois, le même refrain sur le même air? Ne doivent-ils pas craindre d'augmenter la monotonie de la marche par celle du chant? Non pas certes, parce que, sous la simplicité ou peut-être sous la banalité des paroles, il peut y avoir dans ce refrain quelque chose de grand et de noble, un cri d'amour pour la patrie, un salut aux ancêtres, un appel à la victoire, un défi à la mort; et dix fois et cent fois l'âme du soldat s'envole dans ce défi, dans cet appel, dans ce salut, dans ce cri d'amour.

Pourquoi les rameurs en Orient aiment-ils à marquer la cadence des rames par des versets brefs, réguliers, toujours les mêmes? Pourquoi dans les Indes, où je voyageais il y a quelques années, les porteurs de palanquins font-ils traverser des landes infinies, des forêts immenses de palmiers, scandant leur course par la même mélodie gutturale et sauvage? Parce qu'ils ont trouvé les uns et les autres, rameurs ou porteurs de palanquins, la formule naïve où se plaît leur âme fatiguée et rêveuse.

Pourquoi le mendiant ne se lasse-t-il pas, debout au coin d'une rue, sous la pluie, le vent ou la neige, de tendre la main pendant des heures et de redire la même plainte: Du pain, au nom de Dieu, du pain! C'est parce qu'il a trouvé dans cette plainte la formule la plus propre à exprimer sa détresse et à émouvoir le bon Samaritain qui passe.

Pourquoi, dans les jours de fêtes populaires, sur le passage d'un héros, la foule pousse-t-elle indéli-

niment les mêmes vivats ? C'est parce qu'ils disent, cent fois mieux que les harangues académiques, ses sentiments pour l'homme qui incarne à ses yeux une grande idée ou une grande espérance.

Or, Mesdames, après le *Pater*, que vous associez d'ailleurs à l'*Ave Maria* dans le chapelet, il n'est pas de prière qui traduise mieux que cet humble *Ave* ce qu'il y a de plus sacré dans notre âme et c'est pourquoi il est si populaire. Examinons-le dans chacune de ses deux parties. Il en a deux très distinctes.



« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »

C'est la première partie de l'*Ave*. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle ne contient pas de prière proprement dite, pas de requête, mais uniquement des félicitations. C'est la partie triomphale de l'*Ave*. C'est un hymne à la femme bénie entre toutes les femmes. C'est le vival de la foule qui voit passer sa reine et qui lui jette ses cris, ses bénédictions et ses fleurs.

Les mots en sont peu nombreux : ils ne forment pas une longue litanie des gloires de Marie : mais en quelques traits précis, ils évoquent des visions radieuses.

Ils évoquent d'abord l'ange qui entonna cette glorieuse antienne. Il s'incline devant la Vierge. Il lui dit : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. » Puis il déploie ses ailes et remonte au ciel. A sa place en descend un enfant

d'une ineffable beauté, qui vient reposer dans le sein de la Vierge.

Bientôt après c'est Élisabeth qui continue la salutation angélique : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »

Marie tenant Jésus dans ses bras, est-il tableau plus gracieux et plus pur ? En est-il qui ait plus souvent inspiré les grands peintres ? On ne peut s'empêcher de lui crier : Salut, pleine de grâce !

Plus tard voici la jeune mère pressant son fils sur son cœur, prête à le défendre et l'emportant jalousement en Égypte. Et elle est plus belle, dans son abandon et son courage, que cette reine poursuivie par ses ennemis qui, au xviii^e siècle, allait chercher un refuge parmi ses fidèles Hongrois, portant elle aussi son enfant dans ses bras et arrachant aux magnats enthousiasmés cette parole : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse. »

Et ainsi les visions se succèdent dans une triple série de mystères joyeux, douloureux, glorieux.

Quand Marie file sa quenouille à Nazareth dans l'atelier où Jésus travaille, c'est toujours la même grâce délicate et sainte : *Ave, gratia plena !*

Quand, le cœur abîmé dans la tristesse, la mère douloureuse se tient néanmoins debout près de la Croix, c'est encore la grâce, mais unie à la force du martyr : *Ave gratia plena !*

Lorsque, au Cénacle, elle reçoit le Saint-Esprit, quand elle bénit les apôtres partant pour la conquête du monde, c'est la grâce, mais dont le trop-plein s'épanche de son cœur dans celui des disciples de Jésus : *Ave gratia plena !*

Enfin, quand elle s'élève vers le ciel dans une

sublime Assomption au milieu des Anges qui la portent et des étoiles qui la saluent, c'est la grâce mêlée à la gloire : *Ave gratia plena!* C'est la Rose mystique qui monte de la terre pour aller embaumer le ciel : *rosa mystica*.

Et à cette rose mystique nous jetons les roses de nos pensées et de nos cœurs, roses blanches des mystères joyeux, roses rouges et sanglantes des mystères douloureux, roses d'or des mystères glorieux. Et qu'importe que ce soient toujours des roses, si elles sont belles et odorantes ? Oui, ces *Ave* sont des fleurs et leur réunion est bien nommée *rosarium*, la rose-raie, le rosaire, la corbeille ou la pluie de roses. C'est la pensée même de l'Église qui lui a donné ce nom et un brillant poète, le P. Delaporte, l'a très bien rendue dans ces vers :

Nous, lorsque de l'*Ave*, nous disons les paroles,
Sachons qu'à notre lèvres éclosent des corolles,
Nous murmurons des fleurs... Et l'on conta jadis
Qu'en des corbeilles d'or au ciel on les recueille
Et, quand la Vierge passe, un ange les effeuille
Dans les sentiers du Paradis.

La Reine du ciel ne se laisse pas vaincre en générosité. En retour de ces pauvres roses que nous lui offrons, elle laisse tomber des pluies de grâces dans nos cœurs. Et c'est ce que nous lui demandons dans les paroles suivantes.

*
* *

Si la première partie de l'*Ave* est le vivat des sujets acclamant leur reine, la seconde est la prière des

enfants appelant leur mère. La première partie est triomphale ; la seconde est plus douce et plus pénétrante.

Et voyez comme elle est insinuante cette prière. Elle commence par rappeler à Marie qu'elle est *Mère de Dieu*. « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. » Mère de Dieu, mais n'y a-t-il pas là une délicatesse et une habileté divines de la part de l'Église qui met ces mots sur nos lèvres ? N'est-ce pas dire à Marie qu'elle est toute-puissante ? Qui pourrait en effet résister à la Mère de Dieu ? Et qu'est-ce que Dieu lui-même pourrait refuser à sa mère ? Quand il était sur la terre, n'obéissait-il pas à ses moindres désirs ? Depuis qu'il est au ciel, serait-il devenu moins bon et moins tendre envers elle ? Loin de nous cette pensée ! Marie est toujours écoutée, quand elle exprime un désir. Saint Paul a dit : « Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers ! » Mais c'est Dieu lui-même qui, du haut de son trône s'écrie : « Qu'au nom de Marie, tout genou fléchisse dans les trois royaumes soumis à mon Fils ! »

Mais la toute-puissante est aussi la toute-miséricordieuse. Elle est notre mère comme elle est la mère de Dieu. Saint Bernard nous assure qu'en elle tout est suavité. Un poète a dit :

Du cygne il ne peut tomber
Jamais que des plumes blanches.

Des mains de Marie, il ne peut tomber que des bénédictions et des grâces. Mère des hommes, de tous les hommes, elle aime les justes, elle a pitié des

pécheurs. Elle leur ouvre ses bras et son cœur comme un refuge contre la foudre de la Justice divine : O Refuge des pécheurs, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.

II. — Histoire du Chapelet.

Si le chapelet représente une belle idée, il a une glorieuse histoire. Il nous apparaît depuis le **xiii^e** siècle comme une arme dont les chrétiens se sont toujours victorieusement servis contre les ennemis de l'Église et de leur âme. Ces victoires se rapportent soit à la dévotion publique, soit à la dévotion privée du chapelet. Nous allons les considérer les unes après les autres.

a) DÉVOTION PUBLIQUE

Benoît XIV assure que l'idée du chapelet est plus ancienne que saint Dominique, mais que toutefois elle n'offre avant lui que des formes rudimentaires. On en trouve quelques traces dès le **ix^e** et le **x^e** siècle, entre autres un dessin très net dans un manuscrit ordinaire du Mont-Cassin.

La première croisade semble marquer un progrès. Arrivé sous les murs de Constantinople, Pierre l'Ermite remarqua l'habitude qu'avaient les musulmans, habitude qu'ils ont encore aujourd'hui, de rouler dans leurs doigts un certain nombre de grains enfilés en murmurant des prières. Il comprit le parti qu'il pouvait tirer de cette coutume des infidèles, en la conseillant à ses compagnons dont le plus grand nombre ne savait ni lire ni écrire. Elle fut donc

adoptée, et l'on assimila tout naturellement ces grains à une couronne, à un chapel ou chapelet de roses, d'où vint plus tard le nom de rosaire.

Toutefois le nombre et le choix des prières étaient laissés à l'inspiration de chacun. C'est saint Dominique qui donna à cet usage des règles fixes et le popularisa dans la chrétienté : il doit donc être considéré comme l'inventeur de cette dévotion telle que l'Église la pratique depuis le xiii^e siècle.

Le Rosaire acquit bientôt entre ses mains une admirable efficacité ; ce fut pour lui une arme à deux tranchants dans sa lutte contre les Albigeois. Par le tranchant de la grâce et de la douceur, il pénétrait les âmes et les gagnait à Dieu. Il les suppliait, au nom de Marie, de renoncer à leurs erreurs et à leurs vices, il leur montrait dans l'héroïne des mystères joyeux, douloureux et glorieux, le modèle de la pureté et de la bonté, la Vierge, la Mère, la Reine. Il les exhortait à prier avec lui et quand il avait pu les toucher du bout de son Rosaire, elles étaient à moitié conquises. C'est ainsi qu'il convertit en peu d'années cent mille Albigeois.

Mais il y avait des fanatiques qui attaquaient la religion et la société, crevant les yeux aux catholiques ou les massacrant sans pitié, pillant et incendiant leurs églises et leurs maisons. Contre ces bandits il fallait prêcher une croisade ; il fallait le tranchant du glaive. Simon de Montfort se leva. Mais il avait le nombre contre lui. Dominique lui remit le Rosaire, arme plus puissante que l'épée. Il lui apprit à invoquer la Vierge guerrière, celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille. Marie vint au secours de ses enfants. Le héros chrétien, à la tête de

deux ou trois mille catholiques, écrasa dans la plaine de Muret cent mille Albigeois conduits par Pierre, roi d'Aragon, et par Raymond, comte de Toulouse. Il leur tua trente mille hommes et ne perdit que neuf de ses compagnons. Cette bataille sauva non seulement la religion, mais encore la société que l'anarchie et la barbarie albigeoises menaçaient d'une ruine complète.

La victoire de Muret fut le triomphe du Rosaire. Il avait glorieusement conquis droit de cité dans l'Église. Aussi il se répandit bien vite dans le monde avec les blanches robes dominicaines.

Toutefois cette dévotion se ralentit pendant la guerre de cent ans. Mais au xv^e siècle, Marie suscita un de ses fidèles serviteurs, un fils de saint Dominique, le bienheureux Alain de la Roche, qui la raviva et lui imprima un vigoureux élan. Cet élan a toujours été en grandissant jusqu'à nos jours.

Au xvi^e siècle, la dévotion publique au Rosaire dut à une nouvelle bataille un redoublement de gloire et de popularité. La journée de Lépante est, avec celle de Muret, la plus illustre victoire du Rosaire.

La chrétienté menacée par Sélim était aux abois. La flotte ottomane s'avavançait et allait vomir sur l'Occident une armée de barbares. On ne pouvait lui opposer que la petite flotte de Don Juan d'Autriche. Mais l'Église avait une alliée au ciel. Le pape Pie V avait fait distribuer des chapelets à tous les soldats qui allaient combattre contre les musulmans, et, tandis que Don Juan attaquait les galères turques, il priait à Rome aux pieds de Notre-Dame. La vénérable Catherine de Cardonne, ancienne gouvernante de Don Juan, priait en Espagne. Les confréries du Rosaire jetaient partout à la Reine du ciel les ardentes suppli-

cations de l'*Ave Maria*. C'est au murmure lointain de ces *Ave*, plus terribles que les canons de l'armée catholique, que les vaisseaux ennemis furent coulés dans les eaux de Lépante.

A l'heure où se décida la bataille, Pie V était en conseil avec les cardinaux. Soudain il se lève, ouvre une fenêtre du côté de l'Orient, et, levant les yeux au ciel, s'écrie que l'armée chrétienne est victorieuse et qu'il faut immédiatement rendre grâces à Dieu et à la Vierge. La vénérable Catherine de Cardonne apprit l'événement au même moment et de la même manière et elle en fit aussitôt part à la cour d'Espagne. Ici et là les courriers de Don Juan ne tardèrent pas à confirmer la bonne nouvelle.

Pie V, reconnaissant, institua une fête en l'honneur de Sainte-Marie de la Victoire; mais, deux ans plus tard, son successeur Grégoire XIII, voulant bien préciser par quelle arme Marie avait secouru ses enfants, substituait à cette fête celle de Notre-Dame du Saint-Rosaire, et il ordonnait qu'elle serait célébrée le premier dimanche d'octobre, jour anniversaire de Lépante, dans toutes les églises où il y aurait un autel dédié à Marie sous ce vocable.

Le chapelet venait de monter d'un degré dans les honneurs. Ce n'était plus une pratique de piété ordinaire; il avait sa fête officielle. Toutefois cette fête était restreinte à certaines églises. Au xviii^e siècle, elle s'étendit à toute la catholicité et prit un plus vif éclat.

Ce fut à l'occasion d'une nouvelle victoire sur les Turcs, remportée par le prince Eugène à Peterwardein en Hongrie, le 5 août 1716. Ce jour-là était la fête de Notre-Dame des Neiges, et les Confréries du Saint-

Rosairé faisaient partout, et à Rome surtout, des processions solennelles en l'honneur de leur Reine. D'autres succès suivirent bientôt : ce furent la délivrance de Corfou qui eut lieu la même année et la victoire de Belgrade l'année suivante.

Ces victoires avaient une importance capitale pour la chrétienté. La puissance musulmane était encore redoutable et pouvait replonger l'Europe dans la barbarie. Les peuples en avaient conscience ; ils étaient dans la terreur lorsque l'Islam s'apprêtait à marcher contre eux, et c'était un immense soupir de soulagement lorsque l'on apprenait sa défaite, comme après les batailles de Lépante, de Petarwardein et de Belgrade, après les délivrances de Corfou et de Vienne. Ce soupir de soulagement était naturellement suivi d'un *Te Deum* au Christ Sauveur et d'un *Magnificat* à la Vierge, secours des chrétiens, Dame du Saint-Rosaire, Dame de la Victoire. La Papauté ajoutait sa suprême sanction à cette reconnaissance des peuples en décernant à Marie de nouveaux titres et de nouveaux honneurs. C'est ainsi qu'après les événements de 1715 et 1717, Clément XI étendit la fête du Saint-Rosaire à l'Église universelle.

Cette sainte dévotion va encore croître au XIX^e siècle. Elle avait sa fête. Elle aura son mois institué par Léon XIII.

Le mois de mai est depuis longtemps consacré à Marie. C'est le printemps, la saison où la vie éclate impétueuse, exubérante, et nous jetons ses brassées de fleurs aux pieds de la Madone. Le mois d'octobre est calme ; la nature, fatiguée d'avoir tant produit, se repose entre les feux de l'été et les neiges de l'hiver, mais sans renoncer tout à fait à embaumer et à fleurir.

Les fleurs d'arrière-saison sont plus pâles, mais ont une grâce mélancolique plus douce. Agrippa d'Aubigné a dit dans les *Tragiques* :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Ces roses plus exquises nous les offrons à Marie au mois d'octobre avec celles du Rosaire. Nous en parons chaque soir son autel en même temps que nous égrenons à ses pieds notre chapelet. Nous ajoutons dans les litanies l'invocation qu'y a insérée Léon XIII : Reine du Très Saint Rosaire, priez pour nous. C'est ainsi que, grâce à la reconnaissance des fidèles et à l'impulsion de la Papauté, la dévotion au Rosaire n'a cessé de croître depuis les jours de saint Dominique.

Mais nous avons assisté au XIX^e siècle à un spectacle plus étonnant. Marie, elle-même, a daigné descendre du ciel pour stimuler une dévotion qui lui est si chère, pour nous apprendre à mieux dire et à mieux aimer notre chapelet.

C'était à Lourdes, le 11 février 1858. La petite Bernadette ramassait du bois devant la grotte de Massabielle. Une dame lui apparaît toute jeune, toute belle ; elle a une robe blanche, une ceinture bleue, une rose d'or sur chaque pied et enfin un chapelet aux grains blancs et à la chaîne d'or enroulé sur son bras droit.

L'enfant prend instinctivement son chapelet et le récite à genoux. La Dame prend aussi le sien, elle le fait glisser entre ses doigts en même temps que Bernadette, montrant ainsi qu'elle suit la prière. Toutefois elle ne joint sa voix à celle de la jeune fille

qu'aux *Gloria Patri*. Et c'est bien ainsi qu'il en doit être. Elle ne peut dire le *Pater*, qui est une demande, elle qui n'a besoin de rien. Elle ne peut non plus dire l'*Ave*, car ce serait se prier elle-même. Elle peut au contraire glorifier la Sainte Trinité en récitant le *Gloria*, et c'est ce qu'elle fait.

Mais la grande leçon a été donnée. Marie nous a montré combien elle aime, combien elle estime cette dévotion. Jamais le chapelet n'avait été à pareil honneur ; jamais il n'avait glissé entre des mains si pures, ni rennué des lèvres plus augustes. Et la leçon a été comprise. Lourdes est la ville du Rosaire. Une magnifique église sous ce vocable se dresse aux pieds de la basilique plus svelte et plus aérienne. Les foules viennent là invoquer Marie et former autour d'elle un rosaire vivant.

Rosaire vivant, rosaire mouvant, dont les grains sont les flambeaux que la foule porte le soir dans ses processions sur la vaste esplanade ; ils glissent lentement autour de la blanche statue de la Vierge ; ils scintillent sous le feuillage. Rosaire vivant, rosaire mouvant, dont les grains sont les âmes qui forment autour de leur Reine une vaste couronne d'honneur et lui chantent des *Ave Maria* sans fin. Modestes *Ave Maria*, d'une mélodie peu savante, d'un rythme un peu banal, mais entraînant tout de même et combien populaire ! Et qu'importe en ce lieu, à cette heure, la beauté de la musique humaine ! La vraie musique est dans les cœurs et c'est l'amour qui en marque le rythme.

O Notre-Dame du Rosaire, plus les siècles marchent et plus vous êtes aimée et glorifiée sur la terre, plus vos fils vous invoquent avec confiance. Ayez donc

pitié de l'Église toujours militante, de la France toujours souffrante. Vous qui avez défendu la chrétienté contre l'infidélité musulmane, défendez-la contre l'infidélité de nos jours. Vierge de Lourdes, souvenez-vous et prouvez-nous que vous êtes la Vierge de Lépante.

b) DÉVOTION PRIVÉE

Si le Rosaire est une arme aux mains de l'Église contre les ennemis de la foi, il est aussi une arme pour les simples fidèles contre les ennemis de leur salut. Si la dévotion publique dont il est l'objet est grandiose, la dévotion privée est charmante et abonde en traits vraiment touchants.

On pourrait faire un beau cortège à la Flandrin de tous les personnages qui ont porté ici-bas leur chapelet avec respect et avec amour. On y verrait des saints, des rois, des héros, des guerriers, des savants, des artistes, des écrivains illustres.

Voici les saints d'abord. C'est saint Dominique qui ouvre la marche, puis tous les bienheureux de sa famille. Ce sont bientôt les fils de saint François qui s'associent à leurs frères les Prêcheurs. C'est saint Ignace avec ses enfants, saint François-Xavier et tant d'autres qui s'en vont, la croix à la main et le chapelet à la ceinture, à la conquête des âmes. C'est saint François de Sales et saint Vincent de Paul avec leurs filles ; saint Alphonse de Liguori, saint Léonard de Port-Maurice, le bienheureux Grignion de Montfort, le bienheureux Curé d'Ars : il faudrait les nommer tous, car tous récitent leur chapelet avec ferveur, combattent et meurent avec cette arme incomparable.

Voici les rois. Saint Louis est à leur tête. Au rapport du confesseur de la reine Marguerite, il a l'habitude de réciter chaque soir cinquante *Ave Maria*, et, à chacun d'eux, il fait une gémuflexion. Édouard III d'Angleterre, vaincu dans un tournoi, ne trouve pas de cadeau plus cher et plus précieux que son chapelet à offrir à son vainqueur, Eustache de Ribeaumont. Charles le Téméraire récite son chapelet en allant au feu. Louis XIV le dit aussi tous les jours. Le Père de la Rue raconte qu'admis un jour à l'audience du roi, il le trouva seul égrenant un chapelet à gros grains. Comme il en exprimait sa respectueuse surprise, le monarque lui répondit : « Ne soyez pas étonné. Je me fais un honneur de réciter mon rosaire. C'est un usage que je tiens de la reine ma mère, et je serais bien fâché d'y manquer un seul jour. »

Voici maintenant les héros, les hommes de guerre, les hommes d'Etat. Bayard, le connétable Anne de Montmorency, Turenne, Condé, avaient une grande dévotion au rosaire et le récitaient, dit-on fréquemment.

Les Vendéens qui portaient l'image du Sacré-Cœur sur leur poitrine, enrroulaient leur chapelet autour de leur cou et le disaient dans leurs marches héroïques. Un jour, des bleus entrèrent chez une pauvre Vendéenne, femme d'un sabotier appelé Mourat. Furieux, le sabre à la main, l'un d'eux lui crie : « Donne-moi ton chapelet, bigote. — Tiens, répondit la vaillante chrétienne en montrant ses dix doigts, le voici mon chapelet ; je m'en sers tous les jours. Prends-le, si tu veux. »

Le grand patriote du Tyrol, André Hofer, au

commencement du XIX^e siècle, récitait son chapelet avec ses soldats à travers les rudes sentiers de ses montagnes. Une chanson tyrolienne du temps lui fait dire : « A genoux, les montagnards, à genoux ! Et prenez-moi vos rosaires. Ce sont les violons que j'aime. Quand la prière fera briller vos yeux, le Seigneur Dieu se montrera à vous. » Sur le point d'être fusillé, Hofer donna son chapelet, son plus cher trésor, au prêtre qui l'assistait ; puis, d'une voix ferme, il commanda le feu.

Le maréchal Bugeaud ne craignait pas de dire son chapelet au feu du bivouac. Il portait sur lui une médaille de la Vierge que lui avait donnée sa fille. Il s'aperçut un jour qu'il l'avait perdue et il en eut un vif regret. Puis, pensant qu'il avait dû la perdre à la halte précédente, il pria deux de ses hommes d'aller la chercher et ils la lui rapportèrent en effet.

Le commandant Marceau, un brave marin qui a dépensé sa vie au service et à la défense des missionnaires de l'Océanie, lorsqu'il faisait ses lointaines et glorieuses croisières, se promenait sur la dunette de l'*Arche d'Alliance* en récitant son chapelet de la même main qui avait porté très haut le pavillon de la France.

L'illustre et saint président de la République de l'Équateur, Garcia Moreno, disait son chapelet tous les jours. On en dit autant de Lamoricière, de Sonis et d'un grand nombre de généraux et d'officiers de notre temps.

Un jour de l'année 1826, deux voyageurs, allant en diligence de Mâcon à Lyon, disaient tranquillement leur chapelet. Un voltairien, assis auprès d'eux, outré de cet acte, commença à se moquer d'eux et

de la religion. Mais bientôt une circonstance força les deux dévots à décliner leurs noms. C'étaient le vicomte Mathieu de Montmorency, ministre des affaires étrangères, et le comte de Villèle, président du Conseil, ministre des finances. Le loustic, craignant les représailles auxquelles il s'était exposé, s'éclipsa prestement au milieu des rires de la compagnie.

Voici les artistes, peintres, musiciens, écrivains. Michel-Ange disait assidûment son chapelet. On voit encore à Florence, dans sa maison de la *Via Ghibellina*, deux chapelets à gros grains qui ont l'air très usé. Dans son *Jugement dernier*, on voit deux élus qui s'aident d'un chapelet qu'un autre leur tend pour monter au ciel.

Le Tintoret a représenté dans une belle toile qui est au musée de Ferrare le triomphe du Rosaire. La Vierge en remet un à saint Dominique. Plus bas des anges en distribuent aux humains et Simon de Montfort, au premier plan, tient le sien dans une belle attitude de chevalier.

Dans un superbe tableau de Murillo, exposé au musée du Louvre, on voit Notre-Dame du Rosaire tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et tous deux ont le même chapelet entre les mains.

Haydn écrivait : « Quand la composition ne va plus, eh bien, je me promène de long en large dans ma chambre, mon chapelet à la main : je récite quelques *Ave Maria* et alors les idées me reviennent. »

Mozart avait la même habitude.

Un jour un petit enfant chantait dans la cathédrale de Vienne une antienne à la Vierge. Il y mit tant d'expression et sa voix était si belle et si pure qu'un

religieux présent en fut ému jusqu'aux larmes : « Mon enfant, lui dit-il en sortant, prenez ce chapelet et gardez-le en souvenir du Frère Anselme. Réci- tez-le souvent et vous deviendrez grand parmi les hommes. » Le petit Gluck promit et tint parole toute sa vie. Il devint le grand Gluck, le professeur de Marie-Antoinette, le compositeur applaudi de toute l'Europe. Et souvent, au milieu d'une cour brillante et frivole, il se retirait le soir et allait dans une allée solitaire réciter le chapelet du Frère Anselme. Il mourut en le tenant dans ses mains.

Le fameux voltairien Volney naviguait un jour sur les côtes d'Amérique non loin de Baltimore, lorsque s'éleva une tempête effroyable. Le philosophe tira un chapelet de sa poche et se mit à le dire tout haut. Le danger ayant disparu, une dame lui demanda malicieusement à qui il s'était adressé dans sa prière : « Madame, répondit-il, il est facile de se moquer de Dieu dans son cabinet, mais on ne rit pas de lui dans la tempête. »

Le célèbre Dr Récamier disait son chapelet pour obtenir à ses clients la santé du corps et celle de l'âme. L'ayant un jour tiré et remarquant l'étonnement de quelques personnes présentes, il leur dit : « Eh oui, je dis mon chapelet. Quand je suis inquiet d'un malade, quand je trouve la médecine impuis- sante, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir. Seu- lement j'y mets de la diplomatie : comme le flot de mes occupations ne me laisse guère le temps d'inter- céder autant qu'il le faudrait, je prends la bonne Vierge pour intermédiaire ; en me rendant chez mes malades, je dis une ou deux dizaines de chapelet. Rien de plus facile, vous comprenez. Je suis bien

tranquillement assis dans ma voiture, je glisse ma main dans ma poche et j'entre en conversation. Le chapelet est mon interprète. »

Louis Veuillot était un fervent du Rosaire. On ferait un joli recueil de ce qu'il en a dit. Dans une lettre à sa sœur, il décrit le parc de Boulez, en Brabant, « où il y a des fleurs et des rossignols, et dans lequel tout a une rage de fleurir et de chanter ». Et, avec le tour pittoresque d'une pensée qui se meut toujours dans le surnaturel, il donne la mesure du parc en disant qu'il a *une longueur de six bonnes dizaines de chapelet pas bredouillées*.

Imitons ces fiers chrétiens. Aimons notre chapelet. Qu'il soit de bois ou de métal précieux, c'est un instrument de piété qui fixe en Dieu et en Marie notre attention distraite. Qu'il nous aide à prier et qu'il prie pour nous, pauvres pécheurs, pendant toute notre vie, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

XVII

La Pureté de Marie

IDÉAL ET SOURCE DE PURETÉ

*Sermon prêché le 8 décembre 1895,
pour la fête de l'Immaculée Conception,
en l'église Saint-Louis d'Antin, à Paris.*

LA PURETÉ DE MARIE

IDÉAL ET SOURCE DE PURETÉ

*Sicut liliū inter spinas, sic
amica mea inter filias.*

Comme un lis entre les
épines, ainsi est ma bien-
aimée parmi les filles d'Adam.

(Cantic. ch. 11. v. 2)

MES FRÈRES,

Quand on passe en revue les fleurs d'un jardin on se demande parfois quelle est la plus belle. Est-ce le lis ? Est-ce la rose ? Quand on étudie les vertus de la Sainte Vierge on éprouve le même embarras. Quelle est la plus belle ? Est-ce son ardente charité, qui l'a fait appeler rose mystique, rose d'amour, *rosa mystica* ? Est-ce sa pureté virginale qui l'a fait comparer au lis : *sicut liliū inter spinas*.

Je ne veux pas décider. Mais je remarque que la pureté est si belle que, dans la langue ascétique, on l'appelle souvent tout simplement « la belle vertu ». Elle est si belle que l'Esprit-Saint la confond avec la beauté, lorsqu'il dit : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*, vous êtes toute belle, o ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.

L'Église célèbre la pureté de Marie dans une fête particulière le troisième dimanche d'Octobre. Elle la

compare à un lis : *sicut lilium*. Elle nous la propose comme modèle. Elle honore et veut que nous honorions en Marie la gardienne et la protectrice de notre pureté. Et de fait, avec la Sainte Eucharistie, il n'est pas de dévotion plus efficace que la dévotion à la Vierge pour préserver et fortifier en nous la sainte vertu, la belle vertu. Nous allons, pour entrer dans cette pensée de l'Église, contempler en Marie l'idéal, puis la source de la pureté.

I. — Marie idéal de pureté.

La première forme sous laquelle nous apparaît la pureté de Marie c'est son Immaculée Conception.

Une âme est d'autant plus pure et plus virginale qu'elle appartient plus à Dieu et moins à la créature. Jugons d'après ce principe la vertu de la Sainte Vierge comparée à la nôtre.

Lorsque nous entrons dans le monde, nous appartenons bien à Dieu au titre transcendantal de créatures, mais non au titre gracieux d'enfants, car nous portons en nous la tache originelle qui nous soumet au démon ; nous appartenons à ce vilain. Nous sommes souillés par son contact et nous avons besoin d'être purifiés par le baptême.

Il n'en a pas été ainsi de Marie. Future mère de Dieu elle ne pouvait être soumise à l'ennemi de son fils. Elle fut donc soustraite à la loi commune, préservée de la domination satanique, et par suite immaculée dès le premier instant de son existence. Le père qui est aux cieux voyait déjà en elle sa fille bien-aimée. Aussi l'Église met-elle sur les lèvres de Marie cette parole de la Sagesse qui indique à la fois sa

pureté et la raison profonde de sa pureté : « Le Seigneur m'a possédée dès le principe de ses voies, *Dominus possedit me ab initio viarum suarum.*

La Présentation de Marie au Temple nous montre une nouvelle forme en même temps qu'un accroissement de sa vertu. La pureté de l'Immaculée Conception était en quelque sorte passive. Marie n'avait rien fait pour la mériter, *nullis præcedentibus meritis* ; elle était inconsciente de sa nature, et si Marie, miraculeusement éclairée par Dieu, en eut conscience, ce fut par un nouveau privilège distinct de celui de l'Immaculée Conception. Mais voici que cette vertu devient de plus en plus consciente, active, méritoire, par les sacrifices qu'elle inspire. Vers l'âge de trois ans, nous dit la Tradition, Marie entend un appel mystérieux. L'Esprit-Saint la presse de se donner à Dieu par un libre choix et de renoncer à l'empire de toute créature. Elle s'avance donc sous le portique du Temple, et, entre les mains du grand-prêtre, elle prononce le vœu de virginité perpétuelle. Désormais elle appartiendra à Dieu seul à un titre nouveau.

Le mariage de Marie avec Joseph marque un nouveau progrès de sa virginité. Humainement, il aurait dû y mettre fin. En fait il l'embellit, il lui donne une nouvelle force, un nouvel éclat et par le mérite de l'intention virginale avec laquelle elle embrasse l'état conjugal et par la protection que cet état lui assure. Joseph, en effet, loin d'empiéter sur les droits de Dieu, le grand, l'unique propriétaire de cette belle âme, sera le champion respectueux et vigilant chargé de veiller sur elle, de la défendre contre la malignité du monde, de faire autour d'elle une garde d'honneur.

La maternité divine est une quatrième ascension de cette vertu miraculeuse. Loin de la diminuer, elle lui apporte une consécration magnifique, nous dit l'Église : *matris integritatem non minuit sed sacravit*. Elle la couronne en effet de l'auréole du miracle. Marie n'est pas seulement vierge ; elle est vierge-mère.

La pureté de Marie n'a cessé de croître toute sa vie. Elle concevait chaque jour plus d'éloignement, plus d'horreur pour le péché ; elle se donnait, elle appartenait chaque jour plus entièrement au Dieu qu'elle aimait uniquement. Sa pureté grandissait avec son amour ; au fond elle n'est pas autre chose que l'amour ou la fidélité dans l'amour, fuyant, écartant tout ce qui peut déplaire à l'aimé.

Le peuple juif ne connaissait ni ne prisait la virginité volontaire. Ce lis exotique, cette fleur du ciel ne s'épanouit dans ses vallées qu'avec la fille d'Anne et de Joachim. Comparée à ses sœurs en Israël, Marie apparaît comme un lis unique, exceptionnel, un lis entre les épines : *lilium inter spinas*, Mais nous allons voir comment il a embaumé le monde et fait fleurir autour de lui d'autres lis sans nombre.

II. — Marie source de pureté.

Il y a dans notre nature un triste fond de sensualisme.

Composé d'un corps fait pour obéir et d'une âme née pour commander, l'homme sent souvent le corps se révolter contre l'âme, comme le cheval qui se cabre contre le cavalier. Combien de pauvres chrétiens se laissent ainsi démonter ! Faits pour chevaucher au

chemin de l'honneur et de la vertu, ils roulent dans la poussière ou dans la boue. « O volupté infernale, s'écriait saint Augustin, presque tous les maux qui ravagent le monde découlent de toi ! »

Et ce n'est pas seulement le penchant naturel de la concupiscence qui nous pousse au mal. Le monde conspire pour nous y faire tomber. Il nous offre les spectacles les plus variés de corruption et de scandales. Il en a été ainsi de tout temps. Mais jamais peut-être l'immoralité n'a été poussée aussi loin que de nos jours. Il coule parmi nous un fleuve de boue ; il déborde sur ses rives, il charrie les romans éhontés, les journaux pornographiques, les tableaux et les statues impudiques. Le déluge monte, et combien d'âmes s'y noient.

Mais on peut éviter ces parages de l'impureté ; on peut aller au large et nous avons pour nous conduire sur l'océan de la vie une étoile, celle que nous saluons de ce joli nom : *maris stella!* Oh ! s'écrie saint Bernard, qui que vous soyez, et quelle que soit la violence de la tempête qui agite votre barque, regardez l'étoile, appelez Marie : *respice stellam, voca Mariam.* Regardez et invoquez. Regardez-la comme un idéal ; invoquez-la comme une protectrice.

Regardez-la ! Gracieuse et poétique, mystérieuse et douce, Marie s'élève au-dessus des brumes et des poussières d'ici-bas et elle attire tous les yeux. On l'admire, on l'aime et inconsciemment on s'éprend d'amour pour cette vertu angélique qui fait son charme et sa gloire. Elle agit sur nous comme agit un idéal par sa seule vue, par une sorte d'action de présence, en se projetant et en se gravant dans notre âme et en s'imposant doucement à notre imitation.

Lorsque le jeune Athénien passait devant le Parthénon ou une statue de Phidias, il se formait à son insu dans son esprit un idéal de beauté esthétique qui épurait et élevait son goût ; il devenait artiste à cette muette école du grand art. Eh bien ! de même, lorsque le chrétien passe devant ce chef-d'œuvre du grand artiste Dieu, la Vierge Immaculée, son cœur s'attendrit et s'enflamme pour la beauté mystérieuse de la chasteté ; son imagination se calme et se peuple de saintes images ; il devient plus pur à cette muette école de la pureté.

Regardez-la donc cette virginité merveilleuse et pensez à la gloire dont elle est couronnée au ciel, à la beauté dont elle rayonne. Cette gloire et cette beauté qui nous en donnera une idée ? La petite Bernadette de Lourdes avait vu Marie et l'empreinte extatique qu'elle en garda dans le fond de son âme la jetait dans le ravissement. Auprès de cet idéal toute splendeur créée palissait à ses yeux, et, quand on lui en parlait, un sourire mélancolique plissait ses lèvres et elle disait les yeux perdus dans le rêve de cette vision trop vite envolée : « Oh ! si elle était belle ! non, rien de ce qui est sur la terre n'est beau à côté d'elle ! »

Si la pureté de Marie agit sur nous et nous fait aimer la vertu par sa seule contemplation, combien plus vive et plus profonde est son influence sur ceux qui ne se contentent pas de l'admirer mais qui prient la Vierge et s'efforcent de l'imiter !

invoquez-la, *voca Mariam*, et vous ressentirez les effets de sa protection. Marie en effet est une mère, une mère toute-puissante et qui peut tout nous obtenir, une mère très tendre et qui aime à nous exaucer,

mais c'est aussi une mère très sainte et qui désire plus que nous nous voir chastes et purs. Si notre prière est assurée du succès lorsque nous demandons une chose raisonnable, combien plus lorsqu'elle a pour objet une vertu qui nous rend semblables à la Reine des Anges.

Combien de pécheurs, depuis longtemps esclaves de leurs tristes passions et qui désespéraient de s'en affranchir ont trouvé dans le recours à Marie la force qui leur manquait ! Faites-en l'expérience, pauvres âmes qui gémissiez peut-être depuis longtemps sous un joug humiliant, *voca Mariam*.

Dites-lui souvent : *Virgo purissima, virgo castissima, ora pro nobis* : Vierge très pure, vierge très chaste, priez pour nous. Rappelez-lui son Immaculée Conception ; ce souvenir touchera son cœur. Dites-lui : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ». Portez sur vous sa médaille miraculeuse où est gravée cette invocation. Ce sera comme une prière incessante qui montera de votre cœur. Chantez-lui avec l'Église : *Nos culpīs solutos, mites fac et castos* : délivrez-nous de nos fautes, rendez-nous doux et chastes.

Laissez-moi vous indiquer une petite prière infaillible et délicieuse, qui a opéré un nombre inouï de conversions. Elle s'appelle la prière du P. Zucchi, du nom d'un célèbre missionnaire italien qui l'a composée. Promettez-moi de la réciter tous les jours ; elle est si courte, elle est si efficace ! Lorsque j'ai obtenu d'un pécheur cette promesse, je suis rassuré, je ne crains plus pour lui : je suis persuadé qu'il finira par triompher du vice et qu'il mourra dans l'amour de Jésus et de Marie. La voici cette petite merveille :

O ma souveraine, ô ma mère, je m'offre tout à vous et, pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même ; puisque je vous appartiens, ô ma bonne mère, gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien et votre propriété. Ainsi soit-il.

*
* *

Mais voici un autre effet de la pureté de Marie. Elle ne rend pas seulement les cœurs purs en leur faisant éviter le péché mortel, mais elle leur inspire l'amour et le goût de la Virginité. Elle fait les vierges.

Il est des fleurs que l'on cultive pour leur fruit. Mais il en est que l'on cultive pour elles-mêmes, pour leur parfum, pour leur beauté. L'homme ne leur demande pas autre chose et souvent les cueille sur leur tige pour en jouir de plus près. La virginité leur ressemble ; c'est une fleur qui ravit le ciel et Dieu la veut pour elle-même pour sa grâce, pour sa splendeur. Il ne la demande qu'aux âmes les plus parfaites et il leur donne la force de la lui offrir.

Les hommes, alors même qu'ils ne la comprennent qu'à demi, admirent cette fleur : une vertu s'en échappe comme un parfum qui fait du bien à la terre. Les païens eux-mêmes qui n'avaient pas sous les yeux l'exemple vivant de la virginité volontaire et absolue en avaient le soupçon et, dans la nuit des légendes, ils en voyaient passer le mystérieux et pur fantôme. Ici, la Grèce s'apitoie sur une Vierge condamnée à mort par un oracle. Là, le druide élève un autel à la Vierge qui doit enfanter. A Rome, la Vestale entretient le feu sacré. Sur les collines de la

Judée, la fille de Jephthé pleure avec ses compagnes sa virginité que guette la tombe. Partout une idée de mystère s'attache à ce sacrifice de la chair et du cœur, et le monde s'incline avec un profond respect devant ses victimes.

Mais voici la Vierge parfaite qui se lève sur le monde et son exemple est bientôt fécond. A sa suite, des âmes d'élite s'éprennent pour l'angélique vertu. Elles jurent de n'appartenir qu'à Dieu. Marie est entourée de vierges chrétiennes, mais, au milieu de ces blancheurs vivantes, elle n'est pas éclipsée. Elle n'est plus, sans doute, comme autrefois au milieu des femmes d'Israël, un lis entre les épines, mais elle est un lis entre les lis, le plus pur et le plus éblouissant.

Cette virginité de la mère de Dieu, entourée de toutes celles qu'elle a suscitées, est un spectacle dont le monde a besoin. Sans doute c'est un idéal qui n'est proposé qu'aux âmes d'élite, mais il n'est pas moins utile aux autres. C'est une protestation éloquente contre le sensualisme qui tend à nous rabaisser, c'est un *sursum corda* perpétuel. Ces cloîtres où se réfugient non pas, comme on le dit parfois, les âmes blessées ou repoussées par le monde, mais les âmes supérieures au monde, ne sont pas inutiles. Ils sont le sel de la terre. Ils ont ce rôle magnifique de purifier la société par l'exemple qu'ils lui donnent sans compter les bienfaits qu'ils attirent sur elle, en priant et en expiant pour elle, en détournant de sa tête les châtiments divins. Ces vocations qui attristent parfois les parents devraient plutôt leur inspirer une fierté chrétienne. Ils devraient se rappeler que si le mariage est bon et béni par Dieu, la Virginité est meilleure et

que, si elle ne perpétue pas la race, elle perpétue, ce qui est bien mieux, la vertu dans la race.

Je comprends mieux les ennemis de la religion qui voudraient bannir la virginité de la terre et en détruire les abris. Ces terribles forteresses où l'on imite et où l'on prie la Vierge des vierges, les inquiètent à bon droit. La Pureté armée veille sur leurs créneaux : c'est plus qu'il n'en faut pour exciter les alarmes et les colères de l'enfer et de ses suppôts. Quel malheur si le monde devenait pur ! C'en est assez pour que les sectes impies se liguent contre vous, ô vierges du Seigneur, mais c'en est assez aussi pour que la Reine des anges prenne en main votre cause et qu'elle garde vos saintes demeures ou qu'elle vous les rende un jour.



La sainteté de Marie n'exerce pas seulement son influence sublime sur les âmes des individus, elle agit sur les sociétés ; elles les moralise, les élève et cette action à des répercussions sociales inattendues. L'une d'elles a été le relèvement de la condition de la femme, si abaissée dans les fausses religions.

L'infidélité dégénère naturellement en immoralité et par là conduit à l'injustice et à l'oppression des faibles. Chez les musulmans et chez les païens, la femme est méprisée et livrée sans défense à l'égoïsme souvent féroce de l'homme. Sans parler des horreurs de l'esclavagisme féminin qui épouvantent encore les profondeurs du continent noir, on voit, dans des pays qui passent pour plus civilisés comme l'Inde et qui le sont à bien des égards, l'épouse ou la mère

traitée comme un être inférieur, sans raison et sans âme. Elle est l'esclave corvéable à merci de son mari ou même de ses enfants : on lui affirme qu'elle n'a ni intelligence ni droit à l'instruction, et souvent la malheureuse ne s'aperçoit qu'elle a un cœur qu'à sa tendresse dédaignée, à ses brisements et aux amertumes dont on l'abreuve.

Mais dès que l'image de Marie, épinglée par un missionnaire sur le mur de la pauvre cabane, a rayonné quelque temps dans ces tristes intérieurs, un reflet de son auréole descend sur le front de celle qui était jusqu'alors si opprimée et le néophyte voit dans sa mère, sa femme ou sa fille une sœur de la Vierge Immaculée.

C'est de la même manière qu'au moyen-âge le culte de Marie avait fait éclore dans l'Occident chrétien des sentiments de respect et de délicatesse chevaleresque à l'égard de la femme et fait de l'épouse et de la mère la reine aînée et obéie de la chaumière et du château.

C'est ainsi que la contemplation de la Reine des Vierges a fait régner la dignité et la pureté des mœurs dans les familles et dans la société. De nos jours nous aurions grand besoin qu'elle relève le niveau moral qui baisse effroyablement. On raconte que Jeanne d'Arc frappa un jour du plat de son épée et chassa honteusement de son camp une malheureuse qui était venue débaucher ses soldats. Aujourd'hui, c'est Vénus ou Astarté qui revient dans la société : elle se glisse partout dans les livres, dans l'art, dans les modes. Elle aspire à remonter sur les autels comme aux jours de luxure et de sang où la déesse Raison trônait à Notre-Dame de Paris. Vierge Marie, des-

descendez des cieux avec l'épée de Jeanne d'Arc et frappez l'Astarté impudique qui vient tenter vos enfants. Gardez-nous, gardez nos yeux, gardez nos cœurs, gardez nos foyers et rendez-nous comme vous doux et chastes : *mites fac et castos*. Ainsi soit-il.

XVIII

L'Immaculée Conception

ET LES ERREURS MODERNES TOUCHANT L'ÂME

*Sermon prêché le 10 novembre 1893,
en l'église Saint-François-de-Sales, Paris.*

L'IMMACULÉE CONCEPTION

ET LES ERREURS MODERNES TOUCHANT L'ÂME

Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.

O Vierge, à vous seule vous avez étouffé toutes les hérésies dans le monde.

(Paroles tirées de la liturgie.)

MES BIEN CHERS FRÈRES.

Il y a une connexion si intime entre les vérités du dogme catholique et les prérogatives de la Très Sainte Vierge que toutes les fois que l'Église définit une des gloires de Notre-Dame, elle frappe du même coup une ou plusieurs hérésies.

Au v^e siècle, le Concile d'Ephèse proclame Marie, mère de Dieu. Il semble que cette définition n'intéresse que l'honneur de celle qui en est l'objet et n'atteint que Nestorius son insulteur. En réalité elle terrasse en même temps l'hérésie d'Arius qui nie la divinité du Christ et celle d'Apollinaire qui nie son humanité. Marie en effet, grâce au Fils qu'elle porte dans ses bras, est tellement le centre du dogme que l'Église ne peut projeter sur elle un faisceau lumineux sans faire étinceler une de ses vertus et par là condamner un vice, sans éclairer un des mystères de son Fils et par là flétrir une hérésie.

Nous en avons un mémorable exemple dans l'Immaculée Conception. La proclamation de ce privilège de la Vierge met en vive lumière la nature de l'âme humaine et condamne les grandes erreurs modernes qui s'y rapportent.

Elle condamne le *matérialisme* qui nie la spiritualité de cette âme, le *sensualisme* qui l'assujettit à la chair et le *naturalisme* qui rejette son élévation à l'ordre de la grâce. Elle affirme l'âme, elle l'ennoblit, elle la divinise. Telles sont les trois vérités que nous allons considérer.

I. — Le matérialisme.

Les matérialistes nient l'âme. Médecins, ils vous disent qu'ils ne l'ont pas rencontrée au bout de leur scalpel ; chimistes, qu'ils ne l'ont pas recueillie au fond de leurs cornues. La pensée n'est pour eux qu'une vibration subtile du cerveau, l'amour qu'un ébranlement des nerfs.

N'allez pas leur dire qu'il est précisément de la nature de l'âme de ne pouvoir être atteinte que par la conscience et le raisonnement ; qu'il est aussi enfantin de vouloir prendre une âme avec des pincettes que de vouloir entendre une couleur, voir un son, peindre avec un archet ou jouer du violon avec un pinceau, ils ne vous comprendront pas.

Voilà une bien insolente doctrine, direz-vous. Et vous vous en croyez très éloigné. En effet, sous cette forme radicale et grossière, elle vous inspire justement de l'horreur. Mais il y a un matérialisme mitigé qui, tout en reconnaissant l'âme en théorie, l'oublie

en pratique et n'en tient pas plus compte qui si elle n'existait pas.

Voici un homme d'affaires où d'études qui demeure près d'une église. Chaque matin l'*angelus* égrène dans les airs ses notes joyeuses pour lui rappeler qu'il a une âme et que cette âme doit planer avec les anges et chanter avec les cloches. Oui, mais il s'est couché tard et il dort. Un peu plus tard, il vaque à son négoce. Un peu plus tard, il mange. Un peu plus tard, il s'amuse. Toutes ces actions sont innocentes en elles-mêmes, je le suppose. Mais récapitulons les heures de cette journée : tant pour le sommeil, tant pour les repas, tant pour les affaires, tant pour les plaisirs. Total : vingt-quatre heures consacrées à la matière, vingt-quatre heures au corps, vingt-quatre heures à la guenille, comme dit Molière. Pas une minute à la prière, pas une minute à la conscience, pas une minute aux œuvres de foi ou de charité, pas une minute à l'âme ! En vérité, cet homme a-t-il une âme ?

Voici maintenant une femme du monde. Elle ne vit que pour la frivolité. Au-dessus d'elle, il y a une pauvre ouvrière, qui loge dans une mansarde. Celle-ci entend la voix matinale de l'*angelus* et, après avoir prié Dieu et salué la Vierge, elle descend pour aller à l'Église. Cette pauvre a une âme et lui fait honneur.

La grande dame est toute à sa toilette, à son miroir, à ses chiffons. Sa toilette, son miroir, ses chiffons, c'est là qu'elle a mis tout son esprit et tout son cœur. Ah ! je suis bien bon de parler de son esprit et de son cœur ! A-t-on de l'esprit quand on borne son horizon à des futilités ? Le culte du chiffon n'est-il pas l'indice

d'un pauvre cerveau ? A-t-on du cœur quand on dépense pour son amusement un argent qui pourrait mettre un peu de bleu et de rayons dans le ciel des malheureux ? Ni cœur, ni esprit : où est donc l'âme ? Est-elle devant ce miroir, derrière cet éventail, sous cette brillante guenille ?

Qu'est-ce que l'Église oppose à cette double erreur ? Elle réfute le matérialisme théorique par ses philosophes, ses apologistes. Mais il est des hommes que les grandes thèses métaphysiques ne persuadent pas. Un enseignement pratique les toucherait davantage. Que fait l'Église ?

Elle prend une âme d'enfant. Elle l'élève au-dessus du monde. Voyez ! dit-elle. Et le monde regarde. Et, devant la grandeur et la beauté de cette âme immaculée, il est bien obligé d'avouer que l'âme est quelque chose et qu'elle est même tout et que le reste n'est rien auprès d'elle. L'Immaculée Conception est en effet un drame autour d'une âme.

Autour de cette âme, je vois Dieu, je vois l'Esprit du mal, je vois des millions et des millions d'âmes intéressées à l'action qui se passe. Il s'agit de savoir à qui cette âme doit appartenir dès le premier moment de son existence : à Dieu ou à Satan ? L'issue de la lutte, vous la savez : Satan est vaincu, Dieu triomphe et se penche avec amour sur cette jeune âme, et cette jeune âme s'entrouvre du côté du ciel, elle envoie à Dieu sa première pensée, son premier amour, comme ces fleurs qui le matin envoient leur premier parfum et semblent exhiler une âme reconnaissante vers le soleil qui les a entrouvertes.

Autour de cette âme, je vois les anges s'agiter et lui former une couronne d'honneur ; je vois les vieux

patriarches, fiers de la fleur épanouie sur leur tige et qui la saluent en lui disant : « Bénie sois-tu, ô notre fille, tu es la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple.

Autour de cette âme, je vois toutes les générations qui défilent en s'inclinant avec respect et qui la proclament bienheureuse. J'entends l'Église qui lui chante : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous. »

Quoi ! tout cela pour une âme ! Tout le ciel en émoi pour elle ; toute la terre empessée auprès d'elle ; tout l'enfer déchaîné contre elle ! Quelle est donc, grand Dieu ! la grandeur et l'importance de l'âme ?

Vous comprenez bien que la matière ne serait pas ainsi le centre des esprits ; la matière ne serait pas le point de mire de tous les yeux ; la matière ne serait pas l'enjeu de cette lutte gigantesque entre le ciel et la terre. La matière, mais voyez donc comme la nature là traite avec mépris ! Entendez l'ouragan qui passe. Il détruit tout, il emporte tout ! Et qu'emporte-t-il ainsi dans ses rafales ? La force et la grâce, la fleur et le chêne, la matière qu'il roule et triture sans pitié. Ah ! non, la matière ne mérite pas plus ! Elle n'est rien, l'âme est tout, l'âme domine tout et devant elle le monde fait silence. La tempête qui brise les grands arbres respecte ce roseau qui pense.

Devant ce spectacle, Mes Frères, comprenons la dignité de notre âme. Elle est de la même nature que celle de la sainte Vierge. Elle est aussi l'enjeu d'une grande lutte entre Dieu et Satan.

Dieu ne voit que les âmes quand il regarde la terre, de même que l'homme ne voit que les étoiles, quand il regarde le ciel par les nuits claires.

Et Dieu ne veut que les âmes, que leurs hommages, que leur amour. Il me semble l'entendre dire à la terre le mot qu'un roi disait à Abraham : *Da mihi animas, cetera tolle tibi*. O terre, donne-moi les âmes, garde le reste pour toi.

Ah ! s'il en est ainsi, respectez vos âmes, ne les maltraitez pas, ne les outragez pas, ne les exposez pas au malheur éternel : ayez pitié de vos âmes : *miserere animae tuae, placens Deo !*

II. — Le sensualisme.

Le sensualisme est une erreur et un vice, erreur quand on le professe, vice quand on le pratique. Erreur ou vice, c'est le système qui asservit l'âme aux sens, aux voluptés charnelles.

Il y a toujours eu des professeurs de sensualisme. Il y en avait chez les Juifs, ils disaient, au témoignage du livre de la Sagesse : « Mangeons et buvons, couronnons-nous de roses : demain nous mourrons : il n'y a rien après la vie. » Il y en avait chez les Grecs et les Romains : et ils formaient avec leurs disciples ce qu'on appelait le troupeau d'Epicure. Il y en a encore et plus que jamais parmi nous, où tant de journaux, tant de romans sont des écoles ouvertes de sensualisme et d'immoralité.

Cette doctrine vous révolte, Mes Frères, quand elle s'étale au grand jour, quand elle distille son noir venin qui tue les âmes. Mais vous savez bien que l'infâme vipère ne montre pas toujours sa tête hideuse et ne fait pas toujours entendre ses sifflements pour avertir de sa présence ; qu'elle se glisse au contraire sous l'herbe et au milieu des fleurs ; qu'elle se cache

sous des objets où nous pouvons distraitement porter la main : nous avons toujours à craindre ses perfides morsures.

Vous apercevez un livre au titre louche ; quelques lignes lues au hasard vous avertissent qu'il est mauvais. Oh ! fermez-le vite, la vipère est là cachée sous ces pages, *lalet anguis*. Sa morsure est dangereuse. Quand elle ne tue pas l'âme, elle la laisse languissante, empoisonnée par d'impurs souvenirs.

Vous marchez dans la rue : un spectacle, une vitrine, une devanture, un tableau, une statue attire vos regards et trouble votre conscience. Oh ! passez, passez vite ; la vipère est là, *lalet anguis*, et elle vous sauterait au cœur.

Une liaison commence à vous amollir ; une parole a remué une mauvaise fibre au fond de votre cœur. Oh ! brisez, brisez ! Ne dites pas : « C'est une conversation artistique, littéraire », ou bien : « c'est un cœur malheureux qui résonne à l'unisson du mien et que je peux seul consoler. » Voilà bien l'éternelle illusion, l'éternelle naïveté ; c'est l'antique vipère, *lalet anguis*, que vous écoutez comme Ève au Paradis.

Si le danger est autour de vous, il est aussi au dedans de vous. Il est bien beau le trésor de la pureté mais vous le portez, vous dit l'Apôtre, dans un vase d'argile. Prenez garde, un choc pourrait le briser ou du moins produire l'imperceptible fêlure, qui en ferait le tour et par où s'échapperait la précieuse liqueur.

Le danger est si grand que saint Augustin a pu écrire : « Avant ma conversion, je croyais qu'il était impossible d'être chaste ; maintenant je vois que c'est possible, mais seulement avec votre grâce, ô

Seigneur, et pour vos serviteurs et servantes. » Le monde ne croit pas à cette possibilité : aussi, il sourit quand on lui parle d'une vertu intacte. Pour lui une vertu intacte c'est une vertu avant l'occasion. A la première attaque elle doit succomber.

Eh bien, contre ceux qui prêchent le vice et contre ceux qui découragent la vertu que fait l'Église ? Elle prend une âme immaculée, elle l'élève au-dessus du monde en disant : Voyez !

Et devant cette pureté rayonnante, le monde est bien obligé d'avouer que la pureté est possible et qu'elle est ineffablement belle.

D'ailleurs l'Immaculée Conception n'est que le point de départ d'une vie immaculée. Marie reste très pure : petite fille immaculée, sous la colonnade du temple ; épouse immaculée près de ce lis vivant, qui est Joseph ; mère immaculée penchée sur le berceau d'un Fils dont le Père est au ciel.

Qui dira l'influence de cette radieuse vision, toujours présente aux yeux du peuple chrétien ! Toutes les âmes qui contemplent cette douce figure s'éprennent d'amour pour la pureté. A la suite de la fille d'Anne et de Joachim, des milliers de vierges passent, rayonnantes sous leur voile, et, d'un pied virginal, écrasent la tête du serpent infernal.

A la suite de l'Épouse immaculée de Joseph, de la Mère immaculée de Jésus, des milliers d'épouses et de mères étonnent le monde par cette sainteté du mariage, qui ne fleurit que dans le christianisme, et par ces trésors de tendresse et de dévouement qui s'épanchent tout naturellement des cœurs chrétiens.

Il est de pauvres âmes terriblement tentées et qui, hélas ! succombent parfois lourdement. Certes elles

ont par la grâce de Dieu plus d'un moyen de se relever ; mais il n'en est guère de plus efficace que l'invocation de Marie. Elle tend la main à ceux qui l'appellent. Elle les aide à vaincre ce démon qu'elle a elle-même si glorieusement vaincu. Criez donc vers Marie, ô vous qui gémissiez sous le poids de vos chaînes : dites lui : *Nos culpīs solutos, miles fac et castos.*

On raconte qu'un jour une pauvre femme irlandaise vit son fils prendre un bulletin pour aller voter contre le grand libérateur de sa patrie. Daniel O'Connell. Aussitôt elle se précipita vers celui qui allait ainsi trahir son devoir et la cause sacrée de l'Irlande : et d'une voix vibrante et suppliante et avec un geste superbe de dignité, elle lui dit : Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! — Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! Eh bien, il me semble de même que lorsque la Sainte Vierge nous voit sur le point de céder au mal, de trahir la cause de son Fils, le grand libérateur de notre race, elle vient vers nous et, d'une voix plus suppliante et plus douce que celle de l'Irlandaise parlant à son fils, elle nous dit « : Souviens-toi de ton âme et de la liberté !

» Si tu cèdes à la vanité, à la futilité, au respect humain, tu n'es pas libre, tu es esclave, esclave de ces yeux dont tu crains la censure ou dont tu mendies l'admiration. Ah ! brise, brise tes chaînes, souviens-toi de ton âme et de la liberté !

» Si tu succombes au vice impur, tu n'es pas libre, tu es esclave, esclave de ton corps et de tes passions. Si tu veux redevenir mon fils, brise, brise ces chaînes. Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! »

III. — Le naturalisme.

L'Immaculée Conception terrasse une troisième erreur, le naturalisme, la négation de l'ordre surnaturel, car elle est elle-même une splendide manifestation de la grâce.

Il y a eu de nos jours des hommes qui ont combattu avec énergie le matérialisme et le sensualisme, qui ont éloquemment flétri ces doctrines avilissantes et qui n'ont pas su monter plus haut. Ils demandent à l'âme de dominer la matière, de dominer ses passions, mais ils lui défendent de voler par delà les horizons de la nature. Ils adorent Dieu Créateur, mais ils lui refusent le pouvoir de se pencher jusqu'à notre âme pour lui parler, de se révéler à elle et de lui donner le baiser de la rédemption. Ils n'en voient d'ailleurs pas la nécessité. L'homme, pensent-ils, n'a pas besoin d'être racheté ou relevé. Il n'est pas tombé. Pas de faute originelle.

Cependant tous les peuples ont cru à un âge d'or, à un état de perfection et d'innocence dont l'homme serait déchu par sa faute. Ils étaient, suivant le mot de Platon, poursuivis par le souvenir de quelque grand forfait inexpié et par l'idée d'une expiation nécessaire. Aussi traînaient-ils derrière eux dans leurs migrations des troupeaux de victimes qu'ils immolaient au Seigneur. Mais ils comprenaient que ces sacrifices étaient incomplets et ils appelaient à grands cris un Rédempteur.

Tous les yeux du fond de l'Orient se portaient vers le point où le soleil se couche et tous les yeux du fond de l'Occident fixaient le point où le soleil se

lève : et tous ces regards se croisaient et se rencontraient dans la Judée. Et la Judée elle-même, imperturbable dans ses espérances, attendait le jour où la rosée du ciel tomberait sur ses collines.

Toute l'histoire nous parle ainsi d'une déviation, d'une déformation originelle de notre nature et notre conscience fait écho à l'histoire.

Notre cœur est un champ de bataille, le théâtre d'une lutte et d'une anarchie douloureuses. Parfois nous éprouvons d'immenses lassitudes, des langueurs, des dégoûts pour la vertu ou bien de basses et sauvages attractions vers le mal. Parfois au contraire ce sont de subites amours pour le bien, des envolées, des élans superbes vers l'idéal de justice. Sans doute le libre arbitre suppose en nous la puissance de nous jeter dans le bien ou dans le mal. Mais suffit-il pour expliquer le caractère aigu de la concupiscence, la violence tragique des passions, les déchirements qu'impose le devoir ? Ne faut-il pas recourir à une blessure primitive ? Quand j'ouvre mon âme et que je l'étudie, il me semble voir non pas une carrière de pierres brutes, mais une ruine avec des colonnes, des chapiteaux, des frontons sculptés, couverts d'inscriptions superbes, tout cela brisé, effrité, gisant pêle-mêle au milieu des plâtras et des herbes sauvages. J'ai donc été une maison, un palais, peut-être un sanctuaire. Quel violent ouragan ou quel tremblement de terre a pu jeter à bas le brillant édifice ?

Or, à ces soupçons et à ces divinations de la raison, la religion donne une formule nette et précise en nous racontant la chute d'Adam, le péché originel, la nécessité du baptême qui nous en délivre, et la gloire de l'Immaculée Conception qui en préserva Marie.

Sans doute ce n'est pas nous qui avons péché personnellement, mais le péché de notre premier père a une répercussion naturelle dans ses descendants. La loi d'hérédité le veut ainsi.

Les enfants d'un pauvre naissent pauvres ; les enfants d'un esclave naissent en esclavage, et ceux d'un captif en captivité, et ceux d'un exilé en exil, et ceux d'un disgracié dans la disgrâce. Les enfants d'un rachitique ou d'un alcoolique naissent le plus souvent avec la tare de la maladie paternelle. Ce sont là des faits sociaux ou physiologiques qu'on peut regretter, mais dont on ne s'étonne pas ; on ne voit même pas comment il pourrait en être autrement. Le penseur s'en étonne moins encore, lorsqu'il considère que l'enfant est en quelque sorte le prolongement du père et à certains égards ne fait qu'un avec lui.

Eh bien, de même, les enfants du pécheur, du disgracié, du malade que fut Adam naissent pécheurs et disgraciés ; ils héritent des maladies morales, de la déchéance morale de leur ancêtre. Ils portent en naissant un stigmate qu'on appelle le péché originel. Mais comme ce péché a assujéti leur père à Satan, ils naissent aussi sujets ou esclaves de Satan. L'ennemi de Dieu reconnaît en eux la blessure qu'il a faite à notre race, sa griffe, sa signature, sa brûlure. Il peut la montrer et dire : Voilà mon œuvre, ces âmes sont à moi.

Mais Jésus ne pouvait permettre que sa Mère fût soumise à cette loi, à cet affront. Eh ! quoi, l'ennemi de ma gloire insulterait à la femme bénie que j'ai choisie pour ma mère ! Quoi ! ce pied impur sur ce front béni ! Non, jamais ! Aussi l'âme de Marie fut-elle préservée de la tache originelle. Elle entra dans

ce monde radieuse de beauté et de pureté. Le Fils de Dieu n'eut pas à rougir d'elle. Elle s'avança vers lui, foulant aux pieds le serpent infernal.

Immaculée Conception, privilège admirable dont Marie est justement reconnaissante à Dieu. C'est le principe de ses autres prérogatives.

Sans l'Immaculée Conception, sa Nativité n'eût pas été sainte et l'Église n'en célébrerait pas la fête.

Sans l'Immaculée Conception, sa Maternité divine était impossible : Jésus ne pouvait naître d'une ancienne pécheresse.

L'Immaculée Conception est la raison d'être de son Assomption. La corruption du tombeau est le châtiement du péché. A la chair coupable, il faut cette humiliation. Mais vous ne pouviez y soumettre, ô Seigneur, la chair immaculée d'où vous avez tiré la vôtre. Votre corps est monté au ciel : celui de votre Mère doit vous y accompagner.

Aussi Marie est-elle justement fière de cette illustre prérogative. Elle est venue deux fois sur la terre, dans notre pays pour nous l'affirmer. Dans l'apparition de la Médaille miraculeuse, elle manifeste son désir d'être invoquée par cette prière : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !

Quelques années plus tard, l'Église proclame le dogme de l'Immaculée Conception. Et bientôt après Marie revient vers nous. A Lourdes elle se pare de ce beau titre : « Je suis, dit-elle, l'Immaculée Conception. »

C'est sous ce titre qu'elle veut être honorée. C'est sous ce titre qu'elle combat et terrasse les trois grandes erreurs qui outragent l'âme humaine. O Im-

maculée, faites-nous comprendre ce qu'est cette âme que vous avez élevée si haut. Donnez-nous de l'élever nous aussi au-dessus de la matière, au-dessus des sens pour qu'elle puisse un jour se perdre en Dieu dans la gloire. Ainsi soit il.

.....

XIX

**L'Immaculée Conception
et la France**

*Conférence donnée le 9 décembre 1910
aux Dames de l'Union lyonnaise et forézienn.*

L'IMMACULÉE CONCEPTION ET LA FRANCE

La France, appelée le royaume de Marie, n'a pas eu seulement une dévotion générale envers la Reine du ciel; elle a eu une dévotion particulière pour chacun de ses mystères et chacune de ses fêtes. Mais c'est l'Immaculée Conception qui a, semble-t-il, occupé la plus large part dans ses pensées et ses préoccupations filiales.

Après avoir rappelé quelques notions préliminaires sur la nature de l'Immaculée Conception et sur les dogmes catholiques en général, je voudrais vous montrer comment la croyance de la France à cette prérogative mariale et le culte qu'elle lui a rendu se sont manifestés avec un éclat toujours croissant au cours des âges, et comment enfin au XIX^e siècle, grâce aux apparitions de la Médaille miraculeuse et de Lourdes, notre patrie est devenue définitivement et à un titre absolument singulier la nation privilégiée de l'Immaculée Conception.

I. -- Qu'est-ce que l'Immaculée Conception ?

Il y a un nombre incroyable de gens qui rejettent l'Immaculée Conception de Marie et qui s'en moquent sans avoir la moindre idée de ce qu'elle est. Ils la confondent avec la Conception miraculeuse de Jésus, qui est une chose toute différente.

Nous disons que le Christ n'a pas eu de père sur la

terre, et qu'il est né d'une mère vierge par l'opération du Saint-Esprit. Les esprits forts en rient. Mais ils devraient remarquer qu'il s'agit ici d'un miracle, par conséquent que, en niant sa possibilité, ils refusent à Dieu la toute-puissance, ce qui revient à nier son existence, car un Dieu qui ne serait pas tout-puissant ne serait pas un Dieu. Donc leur sarcasme équivaut à une profession d'athéisme.

Or, il en est beaucoup parmi ces railleurs qui ne voudraient certes pas aller jusque-là. Mais alors ils devraient être logiques. S'ils admettent Dieu, qu'ils admettent sa puissance, et donc le miracle, et donc l'Immaculée Conception. Quant aux autres, libre à eux d'être athées, mais qu'ils aient la loyauté de dire que leur athéisme est la seule cause qui leur fait rejeter le dogme catholique, et qu'ils laissent de côté la physiologie qui n'a rien à faire à la question.

Quoi qu'il en soit, cette conception miraculeuse et virginale de Jésus qui effraye les rationalistes n'est pas du tout celle que nous revendiquons pour Marie, lorsque nous disons qu'elle fut immaculée. Marie n'a pas été conçue comme elle a elle-même conçu son fils.

Nous admettons qu'elle est née du mariage de ses parents et que ce mariage a été semblable à tous les autres au point de vue physiologique comme au point de vue moral. Anne et Joachim ont été sans doute de saints personnages, mais ils se sont aimés et unis comme tous les époux du monde et n'ont pas été exempts de la passion et de la concupiscence qui président aux autres unions humaines. Le privilège de l'Immaculée Conception est ailleurs.

Il est tout entier dans l'ordre surnaturel et invi-

sible, dans l'âme de Marie. Voici en quoi il consiste : alors que les autres âmes, au moment où elles commencent d'exister et sont unies au corps, sont entachées d'une tare spirituelle provenant du péché d'Adam, l'âme de Marie en a été exempte, elle est apparue aux yeux de Dieu toute pure, toute sainte. Voilà uniquement ce que nous voulons dire quand nous parlons de l'Immaculée Conception. Ce n'est donc pas un miracle de l'ordre physiologique, mais un mystère de l'ordre surnaturel, et les raisons que nous apportons de notre croyance sont du même ordre. Nous disons qu'il ne convenait pas au Dieu de toute pureté et de toute sainteté de naître d'une femme qui aurait été, ne fût-ce qu'un instant, souillée par le péché et soumise à l'empire de son ennemi Satan.

Les incrédules ne peuvent nier ce privilège sans se mettre d'une manière curieuse et inattendue en contradiction avec eux-mêmes. En effet, quand on leur demande s'ils admettent le péché originel, ils le repoussent avec indignation. Mais en niant l'Immaculée Conception, ils attribuent à Marie ce même péché dont ils délivrent tous les autres, de sorte qu'ils sont catholiques à rebours et beaucoup plus crédules que nous. Les catholiques ne dispensent que la Vierge du péché originel et eux ils en dispensent tout le monde hormis précisément la Vierge. C'est ce qui a fait dire à un homme d'esprit, parlant des protestants qui sont dans le même cas : « *Les protestants sont des hommes pour qui toutes les femmes sont immaculées, excepté Marie, et tous les hommes infailibles, excepté le pape.* »

La seule attitude qui serait logique chez un libre-penseur consisterait à ignorer la question, à ne la

point poser, à dire : « Je n'affirme pas l'Immaculée Conception, car je ne crois pas au surnaturel. Mais je ne la nie point non plus, parce que ce serait affirmer le péché originel. Je ne m'en occupe pas.

C'est donc une question à débattre entre croyants. Mais qu'en doivent penser les croyants ?

II. Qu'est-ce qu'un dogme catholique ?

Un dogme catholique est une vérité religieuse que l'Église définit, ou déclare avoir été révélée par Dieu. Il ne naît donc pas tout d'un coup par une génération spontanée, mais il provient d'une semence jetée par Dieu dans l'Écriture Sainte ou la Tradition. Cette semence met parfois beaucoup de temps à germer. Elle peut ne donner sa plante que bien des siècles après être tombée des mains divines. L'Église passe, elle l'examine, elle déclare si ses racines plongent dans une révélation, si c'est bien une plante évangélique ou si c'est l'ivraie semée par l'ennemi, le démon de l'hérésie.

C'est ainsi que certains dogmes ont été définis dès les premiers temps du christianisme, d'autres au moyen-âge et quelques-uns enfin de nos jours. Il est à prévoir qu'il y en aura encore dans les âges futurs, comme par exemple l'Assomption de la sainte Vierge.

Avant d'être défini, un dogme est tout aussi vrai qu'après, mais il n'est pas encore officiellement connu comme tel. Il ne s'impose donc pas à notre foi, et ceux qui, de bonne foi, ne le croient pas révélé et le nient ne commettent pas de faute ; tandis que ceux qui le rejettent après la définition de l'Église commettent le péché d'hérésie.

On ne doit donc pas s'étonner si l'on ne trouve pas une profession de foi explicite à l'Immaculée Conception datant des premiers siècles ni dans la littérature sacrée de la France, ni même dans celle de l'Eglise.

Mais, dès que les controverses sur le péché originel eurent porté l'attention sur le cas de la très Sainte Vierge, on vit les docteurs réserver respectueusement cette question, ne voulant pas englober Marie dans le naufrage universel du genre humain, comme s'ils avaient soupçonné un miracle en sa faveur, une exemption de la faute commune. Saint Augustin, entre autres, déclare que, dès qu'il s'agit de péché, il entend qu'il ne soit pas question de la Mère de Dieu.

Ainsi la voie est ouverte. Les esprits se rapprochent peu à peu de la vérité. Il en est qui la découvrent et qui la proclament très nettement. Il en est aussi, comme saint Bernard et saint Thomas d'Aquin, ainsi que nous le constaterons plus loin, qui ne la voient pas et la combattent de bonne foi. Mais ces résistances ne font que stimuler le zèle des serviteurs de Marie. C'est ce que nous allons voir en esquissant l'histoire de ce dogme.

III. — Les anciennes fêtes de la Conception.

La fête de la Conception de la Vierge a été très anciennement célébrée en diverses églises de la Gaule.

A cet égard, il faut remarquer deux choses. La première c'est que, bien que les anciennes solennités n'envisagent que la Conception de Marie, et que le

mot « Immaculée » n'y paraisse pas, ce mot est cependant sous-entendu. En effet, l'Église ne célèbre jamais la fête que d'un être ou d'un objet saint. Or, la Conception de Marie n'aurait pas été sainte, si elle avait été entachée du péché originel. Il s'agit donc bien de l'Immaculée Conception, alors même que l'épithète caractéristique manque à ce vocable. La seconde remarque c'est que le culte de l'Église ou sa liturgie est une indication très sûre de sa doctrine : *Lex orandi, lex credendi*. C'est la loi de la croyance qui fait la loi de la prière, suivant un antique adage. Celle-ci est donc un témoin de celle-là.

Or, la fête de la Conception a été, dit-on, célébrée à Chartres, dès la plus haute antiquité ; à Lyon dès le ix^e siècle ; en Normandie, d'où elle passa dans le Nord de la France et en Angleterre, dès le x^e ou le xi^e siècle. A Paris, on l'appelait, au moyen-âge, la fête aux Normands. On la trouve à Winchester au xi^e siècle. Anselme le jeune, neveu de saint Anselme, l'archevêque de Cantorbéry, nous apprend, dans deux lettres de 1128 et 1129, que cette fête avait lieu le 8 décembre dans un monastère d'Edmundsburg. Un théologien anglais, Osbert de Clare, en 1130, admoneste sévèrement les adversaires de cette solennité et les traite tout uniment d'hérétiques. Nous verrons bientôt la célèbre controverse à laquelle cette fête donna lieu entre les chanoines de Lyon et saint Bernard.

IV. — L'Église de Chartres : Fulbert, saint Yves, Arnould de Bonneval.

S'il s'agit de la doctrine elle-même, l'Église de Chartres nous offre les plus magnifiques professions

de foi. Elle avait, dit-on honoré d'un culte prophétique avant même le Christianisme la Vierge qui devait enfanter. Fidèle à ses traditions, elle reconnut une des premières la glorieuse prérogative de Marie par la bouche d'un de ses plus illustres évêques Fulbert. Ce fut lui qui commença, un peu après l'an mille, l'admirable cathédrale actuelle pour remplacer celle qu'un incendie venait de dévorer. C'était un savant, le docteur choisi, *doctor egregius*. Or, il a écrit des pages remarquables sur l'Immaculée Conception.

Il en donnait une belle raison théologique, la même que nous apportons aujourd'hui. Il trouve inconvenant et indigne que Marie qui devait enfanter un Dieu infiniment saint, ennemi et vainqueur du péché et de Satan, ait été un seul instant souillée par le péché et soumise à Satan.

Très habilement il dissipe un malentendu qui empêche beaucoup d'esprits d'admettre cette vérité. Préludant aux lumineuses distinctions de la scolastique, il admet que la Conception de Marie considérée *activement*, c'est-à-dire du côté de ses agents, Joachim et Anne, n'a pas été sans concupiscence, par conséquent qu'elle n'est pas immaculée dans ce sens : mais il enseigne que, considérée *passivement*, c'est-à-dire dans Marie qui en a été l'objet, elle a été absolument sans tache.

Au début du XII^e siècle, saint Yves, évêque de Chartres, défend lui aussi éloquemment le privilège de Marie. « Le Verbe, dit-il, a sanctifié la chair de sa mère. Il détruisit en elle toute trace de péché tant originel qu'actuel et, prenant sa propre chair de cette chair, il l'a élevée jusqu'à une pureté divine. »

Au milieu du XII^e, Arnould, abbé de Bonneval, ami intime et plus tard biographe de saint Bernard, explique le mystère de l'Assomption de Marie, par celui de son Immaculée Conception. Marie, n'ayant pas contracté la corruption originelle du péché, par où toute vie humaine commence, ne pouvait subir la corruption terminale du tombeau, par où toute vie humaine s'achève. Il écrit : *Incendium originale in Mariâ extinctum est*. Il veut dire par là que l'incendie du péché originel s'arrêta et s'éteignit devant Marie et sans l'avoir touchée, car, autrement, son raisonnement ne signifierait rien, puisque Jérémie et Jean-Baptiste, qui furent délivrés du péché originel dès le sein de leur mère après en avoir été atteints, sont restés passibles des conséquences de ce péché et sujets à la corruption du tombeau. « Marie, au contraire, ce vase d'élection, différait notablement de tous les autres et n'a eu de commun avec eux que la nature et non la faute : *Illud vas electionis, plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa.* »

V. — Controverse de Saint Bernard et des chanoines de Lyon.

Mais voici que tout à coup une ombre se lève dans ce beau tableau, et une grande ombre, celle de saint Bernard. Ce saint, si dévot et si tendre envers Marie, n'aurait cependant jamais voulu glorifier sa mère par une erreur. Or, il crut voir une erreur ou du moins un péril d'erreur, une témérité, dans un hommage rendu à Marie sans l'assentiment de l'Église universelle.

Il apprit un jour que les chanoines de Lyon, de

plus en plus zélés envers Notre-Dame, célébraient avec éclat la fête de sa Conception. Il en fut ému, car il lui semblait qu'une fête aussi importante ne pouvait être introduite et d'une manière aussi solennelle sans l'autorisation du Saint-Siège. Il écrivit donc une lettre de blâme au chapitre de l'Église de Lyon.

Il est tout prêt, dit-il, à se soumettre en cette affaire à l'autorité et à l'examen de l'Église romaine, mais ne peut souffrir qu'on se prononce, quand elle n'a pas encore voulu se prononcer. Il reproche durement aux chanoines la témérité qu'ils ont eue « d'introduire une nouvelle solennité qu'ignore la liturgie de l'Église, que la raison ne peut approuver et que ne recommande pas la tradition des anciens. »

Remarquons que ce mot de l'illustre abbé de Clairvaux ne s'applique littéralement qu'à la fête et non à la doctrine. Cependant, il semble que dans sa pensée le reproche de nouveauté tombe un peu aussi sur la doctrine, car autrement il ferait une réserve plus formelle en sa faveur.

Le motif qui lui inspira son attitude était des plus honorables, c'était le souci jaloux qu'il avait de la pureté de la foi. Mais il est tout de même regrettable qu'il n'ait pas eu sur ce point l'intuition de la véritable pensée de l'Église. On aurait aimé à le voir au premier rang des champions de l'Immaculée Conception. Lui qui a si admirablement chanté les autres victoires de Marie, quelles belles pages il eût écrites sur celle-là, s'il en avait eu le pressentiment et la foi !

Les chanoines de Lyon reçurent cette lettre avec respect ; ils louèrent le zèle du saint Docteur, mais ne tinrent aucun compte de ses remontrances. L'Église la plus vénérable des Gaules se montra donc

la plus empressée à rendre hommage à la Vierge Immaculée pour laquelle elle a toujours eu un culte si filial.

VI. — Les Évêques et le peuple de Paris.

Mais que pensait-on de la question à Paris ? Les évêques de cette ville furent, semble-t-il, partagés d'avis. Il est probable que, dès le début, plusieurs soutinrent ou virent de bon œil la dévotion populaire à ce privilège de Marie, car ils laissèrent la *nation normande*, c'est-à-dire le groupe des étudiants normands établis autour de l'église Saint-Séverin, au quartier des Écoles, former une confrérie en l'honneur de la Conception de la Vierge et célébrer avec pompe sa fête qu'on appelait, de leur nom, la fête aux Normands.

Le Maître des sentences, Pierre Lombard, qui devint évêque de Paris en 1159, ne croyait pas personnellement à l'Immaculée Conception ; il n'a donc pas dû en favoriser la fête, mais on ne voit pas qu'il l'ait combattue.

Il n'en est pas de même de son successeur, Maurice de Sully, qui, lui, interdit cette fête, ce qui montre qu'elle avait dû être bien accueillie de la piété parisienne.

Heureusement, cette interdiction ne dura pas. On ne sait quand elle fut levée. Mais en 1266, on voit un archevêque fêter publiquement la Conception de Marie dans une église dépendant de l'évêque de Paris et par conséquent avec son agrément. En 1288, un autre évêque de Paris, Renaud d'Homblonnières,

lègue une somme de trois cents livres pour donner à l'avenir plus d'éclat à cette solennité.

VII. — L'Université: Saint Thomas, Duns Scot,
la Sorbonne.

Mais il y avait à Paris un corps illustre dont la pensée avait un immense retentissement et la plus grande influence dans toute la chrétienté : c'était l'Université. Quelle était son opinion ?

On distingue plusieurs écoles qui enseignaient à l'Université de Paris.

Il y eut l'école dominicaine, à la tête de laquelle brille saint Thomas d'Aquin avec Albert le Grand. Saint Thomas et ses frères marchèrent dans cette question sur les traces de saint Bernard : c'était certes leur droit et l'Église a toujours largement pratiqué l'adage : *in dubiis libertas*. Mais ici encore il est pénible de regretter que ces grands docteurs n'aient pas eu cette perspicacité, ce flair, qui découvrirait à d'autres, dès cette époque, le vrai dogme de l'Église.

L'école franciscaine fut mieux inspirée, et elle eut en Duns Scot un illustre protagoniste. Ce fils de saint François était un homme extraordinaire qui a vécu trop peu, mais qui a cependant donné en trente-sept volumes in-folio la mesure de son génie. Quoique tout jeune, il fut chargé, en 1307, de défendre en pleine Université la thèse de l'Immaculée Conception.

La tradition raconte que, lorsqu'il se rendait à la soutenance, il passa devant une statue de Marie au portail de la Sainte-Chapelle, qu'il s'agenouilla devant elle, en lui demandant de le protéger dans la joute qu'il allait soutenir en son honneur, et que

la statue s'inclina doucement pour le bénir. Quoi qu'il en soit, la Vierge vint en effet à son aide, car, armé de sa piété et de cette science dont tout le monde admirait et redoutait la subtilité, celui qu'on a nommé le Docteur subtil, *Doctor subtilis*, défendit superbement le privilège de Marie contre tout venant. Le raisonnement qu'il développa est resté célèbre : « *Deus potuit. Deus debuit. Ergo fecit.* Dieu a pu préserver Marie du péché originel. Il l'a dû. Donc il l'a fait. » Dans Scot mourait l'année suivante 1308.

Il y avait aussi à l'Université de Paris un corps d'élite, fondé par l'aumônier de saint Louis, Robert de Sorbon, et qui devint bientôt prépondérant. C'était la Sorbonne. Or, la Sorbonne se déclara hautement pour l'Immaculée Conception et s'unifia à l'école franciscaine pour la défendre. Elle exigea même de tous ceux qu'elle recevait docteurs le serment de soutenir jusqu'à la mort cette prérogative sacrée.

VIII. Les Prédicateurs. Le Concile de Bâle.

En 1388, à la cathédrale de Nevers un prieur des Jacobins ou Dominicains de cette ville, nommé Adam de Soissons, prêcha contre l'Immaculée Conception. Ce fut un effroyable tumulte dans l'église : l'auditoire scandalisé voulut faire un mauvais parti à l'audacieux prêcheur. L'évêque, Maurice de Coulanges, quoique jacobin lui-même, fut obligé par l'opinion de traduire le téméraire devant la Sorbonne qui le condamna à faire amende honorable en public à Paris et à Nevers.

Vers la même époque un concordat fut passé au

sujet de l'Immaculée Conception entre les Dominicains et l'Université. Il y était stipulé :

« Cette vérité, non définie comme dogme, pourra rester l'objet des discussions dans les écoles ; mais il sera défendu de prêcher rien de contraire à la croyance admise par l'universalité des fidèles. »

Remarquons ce dernier mot. Le peuple avait devancé les pasteurs. Bien des fois il est arrivé qu'il a de la sorte représenté la véritable tradition de l'Église. C'est ainsi que jadis le peuple de Constantinople, entendant son patriarche Nestorius déclamer contre la maternité divine de Marie, se leva tout entier pour le faire taire. Celui de Nevers devait un jour l'imiter pour défendre une autre gloire de Marie.

En 1439 les docteurs du Concile de Bâle définissaient le dogme de l'Immaculée Conception. A la suite du bordelais Pierre Porcher, ils le déclaraient « *vérité catholique conforme à l'Écriture, à la Tradition, à la Raison, à la Pratique liturgique.* » Or, il faut remarquer que les délégués de l'Université de Paris dominaient à Bâle.

C'est vraiment dommage, à ce point de vue entre bien d'autres, que cette assemblée ait été schismatique, car elle eût à tout jamais tranché la question. Son décret eut du moins l'avantage de faire connaître l'opinion prédominante des théologiens sur cette question. Il eut d'ailleurs pour écho un autre décret semblable, rendu en 1457 au synode d'Avignon sous la présidence du Légat du Saint-Siège.

IX. — Le décret de Sixte IV en 1483.

Enfin voici un grand pape franciscain, Sixte IV, élevé sur le Saint-Siège en 1471. En 1475, il approuve un office de la Conception de Marie, où tout proclame que cette Conception fut immaculée. En 1479, il fait élever dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre une chapelle dédiée à ce même mystère : il lui consacre également sa chapelle particulière, qui a pris de lui le nom si fameux de chapelle Sixtine.

Mais voici à ce sujet son acte le plus important. C'est un décret rendu en 1483, par quoi il défend expressément aux prédicateurs d'attaquer en chaire la *doctrine* ou la *fête* de l'Immaculée Conception. Toutefois, il déclare que, l'Église ne s'étant pas encore prononcée sur le fond, on ne peut taxer d'hérésie ceux qui, dans leur for intérieur, ne croient pas à ce privilège de la Mère de Dieu.

Ce grave décret mit fin aux querelles sur la *fête* de la Conception et refroidit singulièrement les adversaires de la *doctrine*. Il inaugura une ère nouvelle où la cause de l'Immaculée allait faire des progrès éclatants, et où la France devait rivaliser avec d'autres pays, notamment avec l'Espagne, pour hâter la déclaration dogmatique impatiemment attendue.

X. — Le Concile de Trente.

La milice de l'Immaculée Conception. Bossuet.

Toutes les fois que le Saint-Siège accordait une faveur aux croyants et aux fervents de l'Immaculée Conception, et ces faveurs furent nombreuses sous les ponti-

ficats de Sixte IV, d'Alexandre VII et de Clément XI, la France et son Université manifestaient vivement leur joie. Cette joie fut à son comble lorsque le Concile de Trente promulgua le célèbre décret où, affirmant l'universalité du péché originel, il faisait une réserve expresse pour la Sainte Vierge.

Bientôt après, l'école théologique de la Compagnie de Jésus apportait à l'école franciscaine et à l'Université, sa rivale sur tant d'autres terrains, l'appoint précieux de son autorité et de sa science. Ses grands théologiens, le français Petau, Suarez, Vasquez, Tolet, Lugo, ses meilleurs écrivains ascétiques défendent avec ardeur le mystère de l'Immaculée.

En 1619, Charles de Gonzague, duc de Nevers, institue l'Ordre de la Milice chrétienne de l'Immaculée Conception pour la délivrance des chrétiens opprimés par les Turcs. « Je jure, disaient les chevaliers, de maintenir la vérité de la Conception Immaculée de la Vierge Marie.... »

Bossuet, élève de la Sorbonne, célèbre en des pages admirables la Conception de Marie. Il se réjouit de ce que l'Université « oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine » de l'Immaculée Conception. Il la félicite de sa dévotion mariale : « Savante Compagnie, s'écrie-t-il, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçus de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante ! Puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la Mère, à la considération de son Fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre. Pour moi, je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été

nourri de son lait, je me soumetts volontiers à ses ordonnances, d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Église. »

Mais voici un détail moins connu et bien intéressant.

Dans une de ses lettres, Bossuet s'impatiente presque des retards que l'Église met à définir ce dogme. Un célèbre converti de nos jours, Brunetière, incomplètement initié à l'esprit catholique, s'étonnait des définitions dogmatiques que le Saint-Siège a promulguées de nos jours et il demandait ce qu'en aurait pensé Bossuet, qui reprochait tant leurs variations aux protestants. Or, chose piquante, Bossuet aurait souhaité que l'Église mît plus de diligence à définir le dogme de l'Immaculée Conception ! Il écrivait en effet dans cette lettre : « Que la nature humaine est dépravée ! L'Église n'ose définir que la Sainte Vierge, Mère de Dieu, ait été exemptée de cette tache ! » Bossuet s'en attristait. Avec quelle ardeur il eût donc, à la tête de toute l'Église gallicane, acclamé la définition dogmatique de 1854 ! Voilà une réponse topique à une remarque un peu légère de Brunetière.

XI. -- La Médaille miraculeuse : Marie affirme son Immaculée Conception.

Jusqu'ici nous avons vu les hommes célébrer l'Immaculée Conception. Mais voici un événement absolument extraordinaire qui va changer la face des choses. C'est Marie elle-même qui descend du ciel ; elle semble trouver que ses serviteurs ne vont pas assez vite : elle vient stimuler leur zèle : elle vient

affirmer elle-même sa glorieuse prérogative et par là inviter l'Église à la définir.

L'événement se passe en France, à Paris. Le 18 juillet 1830, la Sainte Vierge apparaît à une Sœur de saint Vincent de Paul, Catherine Labouré, dans la maison-mère de l'Ordre, rue du Bac. Elle révèle des malheurs qui doivent fondre sur notre pays, des massacres, les rues pleines de sang, et, quand la religieuse lui demande quand ces événements auront lieu, elle répond distinctement : Dans quarante ans ! Quarante après, c'étaient la guerre et la Commune ! Comment, humainement, cette pauvre femme pouvait-elle savoir en 1830 ce qui devait se passer en 1870 ?

Le 27 novembre suivant, Marie apparaît de nouveau à Sœur Catherine. Elle a les mains pleines de rayons qui tombent comme une pluie sur la terre. Elle est entourée d'un ovale lumineux où ces mots brillent en lettres d'or : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Puis la vision ou, comme la Sœur le disait, le tableau sembla se retourner quelque temps et présenta la lettre M surmontée d'une croix et surmontant elle-même deux cœurs, l'un couronné d'épines (celui de Jésus), l'autre percé d'un glaive (celui de Marie). La Vierge demanda alors à son enfant de faire frapper une médaille représentant sur ses deux faces les deux phases de la vision.

Une troisième apparition eut lieu bientôt après, mais elle fut à peu près semblable à la seconde.

La médaille commandée par Marie fut frappée et répandue dans le monde à des millions d'exemplaires. Elle popularisa partout l'invocation à *Marie conçue*

sans péché et par là même la croyance à l'Immaculée Conception. Nos soldats la portaient dans leurs expéditions en Algérie et en Crimée. Elle ornait la poitrine de nos généraux et de nos maréchaux, de Bugeaud dans ses dix-huit campagnes, de Pélissier à Sébastopol, de Saint-Arnaud à l'Alma, de Lamoricière et de la plupart de nos grands Africains.

En 1836, le curé de Notre-Dame des Victoires à Paris, M. Dufriche-Desgenettes, désolé de voir l'indifférence de ses ouailles, entend une voix qui lui dit : *Consacre la paroisse au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie*. Il obéit ; il fonde l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ; il lui donne pour insigne la Médaille miraculeuse, et l'Immaculée Conception convertit des millions de pécheurs.

En janvier 1842, Marie apparaît de nouveau et sous la même forme de la Médaille miraculeuse à un juif, Alphonse Ratisbonne, dans l'église Saint-André delle Fratte à Rome, et elle le convertit à la foi catholique.

C'est donc en France que Marie est venue affirmer ainsi, je dirais presque définir avant l'Église son Immaculée Conception. C'est en France que cette dévotion a pris un subit accroissement et qu'elle a rayonné sur le monde avec la Médaille miraculeuse. C'est un prélat de France, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui obtient du Saint-Siège en 1839 l'insertion dans les litanies de l'invocation gravée sur la Médaille : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

XII. — La définition du dogme en 1854.

En même temps un désir mystérieux et véhément s'allume dans tous les cœurs. On demande partout la promulgation d'un dogme qui ne trouve plus d'incrédules parmi les catholiques. En 1840, cinquante évêques de France adressent à cet effet une supplique au Pape. Les esprits sont mûrs. L'heure de Dieu va sonner.

En 1849, Pie IX lance de Gaëte l'ordre d'une vaste enquête, d'une sorte de referendum ou de plébiscite, sur l'Immaculée Conception. Tous les évêques du monde sont invités à donner leur avis et celui de leur peuple sur l'opportunité d'une définition dogmatique. Près de cinq cents évêques sur sept cents cinquante répondent oui. En France en particulier les conciles provinciaux de Rennes, de Bordeaux, de Lyon, de Sens et de Bourges expriment les vœux les plus ardents pour la proclamation du privilège marial.

Les beaux ouvrages de Dom Guéranger et du Cardinal Gousset achèvent de préparer les esprits. Les cœurs sont anxieux ; le monde est dans l'attente ; la France est à genoux, baisant la Médaille miraculeuse qui brille sur son cœur et suppliant Marie conçue sans péché de se glorifier elle-même.

Enfin le 8 décembre 1854, Pie IX proclame solennellement la consolante vérité dans la basilique de Saint-Pierre. Ce fut un enthousiasme inouï dans tout l'univers catholique. Le peuple d'Éphèse entendant la proclamation de la maternité de Marie et acclamant les Pères du Concile ne fut ni plus ému ni plus ravi. Des fêtes splendides furent célébrées partout.

Et voilà comblée l'attente de dix siècles d'une foi toujours croissante. Marie a obtenu le plus glorieux de tous les triomphes : elle est assise sur le plus illustre de tous les trônes, et elle a bien voulu se servir de l'apostolat de la France comme d'un escalier pour y monter.

XIII. — Sébastopol et Sainte Anne de Jérusalem.

Marie devait nous récompenser de notre piété filiale. En effet, l'année suivante, 1855, nos soldats partis pour l'expédition de Crimée, portant pour la plupart sur leur poitrine la Médaille miraculeuse, ressentirent en grand nombre l'effet de la protection de Marie. Mais le plus éclatant de ses bienfaits, ce fut la prise de Malakoff et de Sébastopol.

Le maréchal Pélissier avait décidé de donner l'assaut à la tour de Malakoff le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie et en son honneur. Vainement lui fit-on observer que ce serait blesser nos alliés protestants, les Anglais. Il tint bon et Marie nous récompensa par une splendide victoire.

Dans une poésie sur la tour de Malakoff, le général Vergé proclamait l'intervention de Marie dans ce fait d'armes. En voici deux strophes :

Eh quoi ! c'est la Reine des Anges,
C'est Marie au front radieux,
Qui des invisibles phalanges
Dirige l'essor dans les cieux,
Oui, c'est la Vierge Immaculée,
Elle préside à la mêlée,
Nous prêtant son appui divin
Sa voix nous guide, nous protège ;

Annonce le terme du siège
Et nous indique le chemin.

.....
O Marie, ô Vierge sans tache,
Ce grand succès n'est dû qu'à toi ;
Ton nom tout entier s'y rattache
Comme un triomphe de la foi,
N'est-ce pas sous ton patronage,
Fortifiant notre courage.
Que nos armes l'ont remporté ?
Puisque nous avons, Vierge sainte
Choisi pour combattre sans crainte
Le jour de ta Nativité.

Quelque temps après. la Turquie, reconnaissante à la France du service qu'elle venait d'en recevoir, offrit de lui céder des terres en Orient, comme compensation. L'empereur ne demanda qu'une propriété à Jérusalem, la maison de sainte Anne. Il ne songeait qu'à flatter la piété bretonne envers la mère de Marie. Mais cette acquisition avait une signification plus haute. La maison de sainte Anne n'était-elle pas la maison où Marie était née et avait été conçue ? Par une attention délicate, Notre-Dame donnait à la France le lieu sacré où s'était passé le mystère de son Immaculée Conception.

XIV. — Lourdes : Je suis l'Immaculée Conception.

La Vierge allait faire mieux encore. Elle était venue en France en 1830 pour préparer en quelque sorte la définition dogmatique de l'Église par l'invocation de la Médaille miraculeuse. En 1858, elle revient dans son royaume chéri pour confirmer cette définition. A Lourdes elle dit bien haut à toute la terre : « Oui,

le Pape a eu raison. Je suis bien l'Immaculée Conception, et vous, mes enfants de France qui avez tant honoré la plus précieuse de mes prérogatives, je viens vous demander de la proclamer de nouveau. Je veux que la terre tout entière vienne ici me vénérer avec vous sous ce vocable. »

La France a entendu cet appel. Elle est venue à Lourdes ; elle y a entraîné toutes les nations. Lourdes et Sainte-Anne de Jérusalem sont les deux sanctuaires par excellence de l'Immaculée Conception. C'est à Sainte-Anne que s'est passé le grand mystère. C'est à Lourdes qu'il a eu son couronnement, que l'Immaculée s'est en quelque sorte couronnée elle-même de ses propres mains, en revendiquant ce titre. Or, ces deux sanctuaires appartiennent à la France. Marie les lui a confiés.

Gardons-les avec amour. Gardons surtout le culte de Celle qui a tant aimé nos pères et que nos pères ont tant aimée. Honorons le privilège dont elle est si fière et dont elle s'est parée plusieurs fois pour se présenter à nous. Et imitons cette pureté qui a été la source de toute sa gloire.

TABLE DES MATIÈRES

I.	- Les Chevaliers de Notre-Dame.	1
II.	- La Royauté de Marie.	31
III.	--- Notre-Dame du Sacré-Cœur.	63
IV.	- L'Épopée mariale de l'Espagne.	91
V.	— L'Épopée mariale de la France.	135
VI.	— Notre-Dame des Victoires.	155
VII.	— Notre-Dame de la Salette.	179
VIII.	- Notre-Dame de Lourdes.	197
IX.	— Notre-Dame de Pontmain.	221
X.	— Notre-Dame de Pellevoisin.	239
XI.	— Notre-Dame de Brebières.	253
XII.	Notre-Dame des Champs.	273
XIII.	- L'Assomption.	291
XIV.	— La Nativité de la Sainte Vierge.	305
XV.	— Notre-Dame des Sept-Douleurs.	321
XVI.	— Notre-Dame du Rosaire.	337
XVII.	- La Pureté de Marie.	361
XVIII.	— L'Immaculée Conception.	375
XIX.	— L'Immaculée Conception et la France.	391